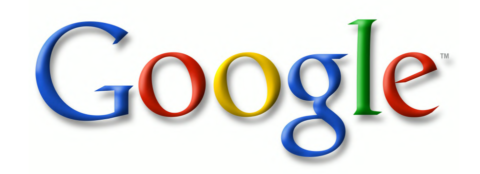
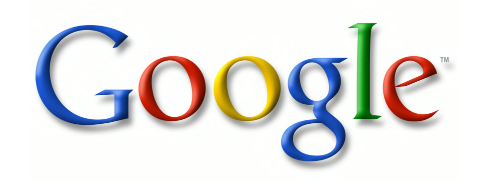
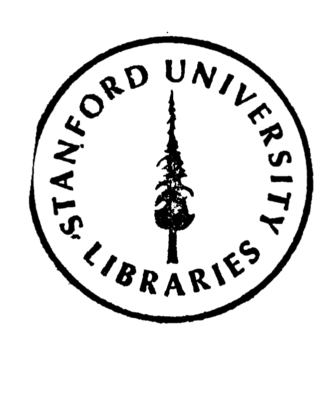










LES

MARIAGES DE LA CRÉOLE



Bruxelles. — Typ. de D. Brismée, rue des Alexiens, 13.

LES

MARIAGES

DE

LA CRÉOLE

PAR

MME MARIE RATTAZZI
(MARIE DE SOLMS)

TOME PREMIER

BRUXELLES
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1866

AVANT-PROPOS

Ce livre devait paraître à Paris; il paraît à Bruxelles. Le manuscrit que l'éditeur belge a envoyé à l'imprimerie était demeuré pendant plus d'un an entre les mains de M. Dentu.

L'énumération des obstacles de toute sorte qui en ont retardé d'abord, ensuite empêché la publication en France, formerait la matière d'un volume plus gros que celui-ci.

L'auteur tient néanmoins, en face des accusations dont il a été l'objet et des persécutions dont il a été la victime, à mettre sous les regards du public les principales pièces du débat.

Les voici :

Le 9 janvier 1865, *l'Indépendance belge* donnait en feuilleton la préface suivante :

PRÉFACE

Paris aime à déplacer son Forum et sa voie Appienne. Du temps de Chaulieu, le boulevard du Temple centralisait la vie parisienne. Du temps de Cambacérès, ce fut le Palais-Royal. Les promeneurs élégants ont, tour à tour, fait crier le sable du jardin des Tuileries et foulé le bitume du boulevard des Italiens.

Aujourd'hui on remonte la grande avenue des Champs-Élysées et l'on descend l'avenue de l'Impératrice ; c'est là qu'accourent chaque après-midi les étrangers et les provinciaux désireux d'être initiés aux mystères parisiens. Les uns sacrifient au luxe et se prélassent dans des voitures de remise ; les autres, plus modestes, s'entassent dans des fiacres ; d'autres se contentent des chaises de fer alignées de chaque côté de l'avenue ; ces derniers sont les observateurs, les seuls vrais curieux.

Au mois de juillet dernier, traversant Paris pour me rendre aux bains de mer, et ne m'y arrêtant qu'un jour, je passai ce jour entier à me promener ; vers quatre heures, je me trouvais dans les Champs-Élysées ; il faisait un soleil magnifique, j'étais lasse, je pris bravement une des chaises de fer et je dis à ceux qui m'accompa-

gnaient : Faites comme moi. Asseyez-vous, reposez-vous et regardez.

Nous étions là depuis un quart d'heure, peut-être, et notre curiosité, faiblement excitée, n'avait encore trouvé que des objets assez insignifiants, quand un temps d'arrêt dans la file des voitures qui montaient l'avenue plaça devant nous une superbe calèche. A la beauté de l'attelage, à la richesse des étoffes et des tons, non moins qu'à la livrée, nous reconnûmes un des équipages du célèbre manufacturier Tayeur, ce parvenu orgueilleux qui marie ses filles à des plébéiens *pour ne pas déroger*, et qui dit à ses amis : « Je ne veux dans ma galerie que des tableaux, et dans mes écuries que des chevaux comme les rois seuls peuvent en avoir. »

— « Qu'est-ce que ce Tayeur ? demanda le chargé d'affaires de X... à Z... qui traversait aussi Paris pour se rendre aux eaux d'Ems et qui était ignorant, comme un véritable étranger qu'il est, de toutes les sommités parisiennes.

— « Tayeur, répondit Paul de..., est tout simplement un des hommes les plus intelligents, et jusqu'à hier des plus estimés de l'époque : commis d'ordre dans une ville de province, il est venu à Paris avec dix francs dans sa poche ; il s'en vante ! Et, par sa seule activité, son génie commercial, il s'est créé, en moins de vingt ans, une des fortunes les plus colossales, je dirai même les plus honorablement acquises de ce temps. Mais quels prodiges de patience, de persévérance n'a pas accomplis cet homme acharné à un travail opiniâtre,

qui ne s'est jamais reposé tant qu'il n'a pas eu *douze millions*, le chiffre qu'il s'était fixé! qui a passé toute sa jeunesse, tout son âge mûr dans ses bureaux, courbé sous le poids du labeur qu'il s'était imposé! Mais aussi quelle aimable et charmante famille était la sienne! une femme adorable, d'une douce et sereine vertu, qui avait su rendre la rigidité attrayante, des filles qui avaient toutes les capacités financières de leur père unies aux grâces de la femme; un fils loyal, dévoué, candide, en un mot une famille qui eût pu le *continuer* au besoin! Eh bien, il arriva à cet homme, qui avait été jusqu'à soixante ans le modèle des pères de famille, du bureaucrate obstiné, ce qui était arrivé au caissier, mari de la pauvre Adèle, dans l'intéressante étude d'Eugène Sue, intitulée *la Lorette*. Sevré pendant de longues années, à l'âge ordinaire du repos, Tayeur eut soif de tous les plaisirs, de toutes les voluptés âcres et malsaines que n'avait pas savourées sa jeunesse étiolée, comprimée; il sentit des effluves ardentes, ignorées, s'éveiller et courir en lui; il se mit enfin à *jeter sa gourme*, suivant l'expression dont se servait le plus spirituel des banquiers parisiens, X..., en parlant de lui.

« Saisi d'une fièvre subite, d'un éblouissement vertigineux, il voulut jouir de tout à la fois et tout de suite, avec violence, avec emportement, sans frein comme sans mesure; c'est alors qu'il se forma, à prix d'or, ces écuries et cette galerie qui lui ont fait tant d'envieux et qui eussent demandé des années à un autre pour les

organiser; qu'il se fit admettre au Jockey-Club, donna le ton aux gandins de la finance et que, pendant quinze jours, les coulisses de l'Opéra ne parlèrent que de ses excentricités et de ses aventures.

« Parmi ces dames, c'était à qui avait reçu le plus beau bracelet, les propositions les plus étourdissantes, propositions souvent reçues avec un éclat de rire par quelque muse du chant ou de la danse, plus éprise de son indépendance, ou de son amant peut-être, que de l'or du manufacturier.

« Ce vieillard eut, en un mot, une adolescence tardive, plus orageuse, plus virulente que celle de tous nos roués. Sa femme, confiante en trente ans de vertu, ne s'apercevait de rien.

« Mais au bout du compte, tout cela n'eût été que demi-mal et tôt ou tard la *gourme*, à force de *jeter*, se fut séchée, pour suivre la comparaison réaliste de... Mais sa mauvaise fortune mit sur son chemin, au moment où tous ses entraînements étaient encore dans leur effervescence, la Magarthy et... Tenez, la voilà qui s'arrête; je continuerai tout à l'heure. »

En effet, tandis que nous devisions ainsi, la voiture que nous avions entrevue quelques instants auparavant s'était avancée au pas, et, empêchée par je ne sais quel obstacle, elle prenait, juste en face de nous, son point d'arrêt. Deux femmes occupaient le fond de cette calèche; l'une était madame Tayeur; je la reconnus au portrait qu'en avait tracé Paul. Agée d'environ quarante-cinq ou cinquante ans, d'une taille élevée et imposante,

elle portait empreinte sur son visage une douce sérénité nuancée de mélancolie; sa physionomie calme et placide respirait l'intelligence et la bonté; sa mise, d'une rare distinction, dénotait des goûts simples et élégants à la fois : l'autre femme était la belle-mère de son fils, une créole de Bourbon, agréable encore malgré ses quarante ans sonnés hier et quoique épaissie, déformée par un embonpoint mal réparti, mal distribué, que sa petite tête et ses manières jeunes faisaient paraître encore plus excessif et plus disproportionné.

Les deux femmes (je dis *femmes,* quoique la dernière n'eût droit qu'à la qualification de demoiselle), penchées l'une sur l'autre, causaient avec l'abandon d'une entière intimité.

— Tiens! fit tout à coup une nouvelle voix, à quelques pas de moi, madame Tayeur qui se promène avec la maîtresse de son mari!

— Ajoutez, répliqua une autre voix, qu'elles dîneront ensemble, qu'elles assisteront au spectacle dans la même loge, qu'elles dormiront sous le même toit et que demain elles partiront pour aller passer trois mois dans la même terre. Oh! c'est une union parfaite! et cette bonne madame Tayeur est tout à fait ensorcelée! Pauvre femme! si estimée, si estimable!

Je me tournais vers celui qui parlait ainsi. C'était un homme d'une quarantaine d'années, qui paraissait plus jeune à première vue : très brun, de grande taille, les allures d'un voyageur et d'un marin. Je l'avais rencontré l'hiver précédent dans deux ou trois salons, et la mar-

quise de B... me l'avait même présenté. Se voyant remarqué, il me salua, s'approcha de nous et vint grossir notre petit cercle.

— Je vous écoutais, monsieur, lui dis-je en souriant.

— Et ma conversation vous semblait intéressante? C'est le sujet de ma conversation que je veux dire, bien entendu, ajouta-t-il en riant aussi.

— Je l'avoue.

— Êtes-vous curieuse?...

— De savoir quelle est cette femme? Oui! Le marquis Paul... avait commencé tout à l'heure, mais il n'a pas achevé.

— Eh bien, je puis satisfaire votre curiosité mieux que lui. Vous m'avez entendu tout à l'heure; c'est la maîtresse de M. Tayeur qui lui a donné son fils pour gendre et qui lui donne sa femme pour chaperon, qui lui a constitué, sans pudeur, 900 mille francs d'actions dans la société qu'il vient de fonder le mois dernier, et qui, enfin, a fait mettre en prison hier une pauvre vieille femme qui savait quelques-uns de ses secrets et lui avait rendu maints services, peu moraux, il est vrai, mais réels, ce qui aurait dû être une double raison pour la ménager. Voilà le point d'arrivée; quant au point de départ, beaucoup le savent, mais la plupart l'ont oublié. Par bonheur, je me souviens, moi. Le point de départ, c'est dans une plantation, une hutte misérable sur la paille de laquelle une esclave est couchée; entre les deux points, comptez vingt-deux ans et imaginez toutes les misères, toutes les hontes, toutes les tur-

pitudes, je ne dis pas toutes les fautes... Vous resterez, quelque riche que soit votre imagination, en deçà de la vérité!

— Quel drame me contez-vous là?

— Un drame humain, un vrai drame avec ses côtés tragiques et comiques, sinistres et bouffons; le prologue se passe aux colonies et l'épilogue aux Champs-Élysées. Quelle variété dans les décors! quelles situations aussi dans la pièce! Ni Rachel, ni Georges, ni Dorval, n'auraient été à la hauteur de ces situations-là! Il existe pourtant une comédienne qui les a dominées toutes! C'est cette femme, et elle sait à peine lire! Oui, cette créature qui a élevé le chantage à la hauteur d'une science, qui a poussé jusqu'à sa plus extrême limite, jusqu'à sa dernière expression, le trafic de tous les papiers qu'elle a pu, pendant vingt-cinq ans, voler, défigurer, contrefaire, altérer; qui sait à un centime près la valeur d'une ligne d'écriture et le parti qu'on en peut tirer, cette créature, dis-je, sait tout au plus signer son nom. Qu'on dise après cela que la nature n'est pas supérieure à l'art!

— Mais c'est un monstre que votre bonne femme, et m'y voilà tout à fait intéressée.

— Si vous la connaissiez, vous y seriez mieux qu'intéressée, vous penseriez comme moi qu'il est impossible de ne pas se passionner pour elle : elle vous *empoigne* d'emblée.

— Vous la haïssez après l'avoir aimée! Éternelle histoire, m'écriai-je en riant.

— Non, je ne la hais ni ne l'aime, je la méprise; mais elle me captive, comme un cauchemar terrible et saisissant tout à la fois! Tenez, ne m'interrogez plus, la voiture qui l'emporte a disparu. Je vais m'efforcer de faire disparaître aussi sa pensée de mon souvenir; si vous voulez tout savoir pourtant, vous saurez tout : son cœur et ses reins, je les ai sondés; ses actions les plus cachées, j'ai fini par les découvrir; j'ai écrit tout cela simplement, brutalement, je vous enverrai mon procès-verbal.

Là-dessus M. de... me salua et reprenant le bras de l'ami qu'il avait quitté, il s'éloigna avec lui. Le lendemain je recevais son manuscrit, huit jours après je lui écrivais :

« Monsieur, je suis romancier et votre héroïne m'a séduite. Quelle femme! Comme toutes nos Marions et nos Manons sont loin d'elle! Comme elle dépasse nos baronnes d'Ange et nos Madelons! Quel rêve de perversité, et que je serais tentée de vous demander votre procès-verbal pour en faire la trame d'un récit, etc. »

M. de... me répondit :

« Madame, publiez mon récit si bon vous semble, mais n'y changez rien; il est bon que l'opinion s'accoutume à nommer *un chat un chat, et Rollet un fripon*. Ce qui ferait pardonner à l'opinion toutes ses injustices, c'est qu'elle fait parfois l'office d'un tribunal... »

C'est vrai! m'écriai-je. — Et pourtant je n'osais pas publier le manuscrit de M. de... Le technique de cer-

tains détails, la brutalité de certains faits, le goût douteux de certaines expressions m'arrêtaient...

J'ai attendu. Puis, un jour, j'ai pris mon courage à deux mains, je me suis rappelé cette maxime de bravoure qu'on ne pratique plus : *L'indignation contre le vice est un hommage que l'on rend à la vertu* Alors je me suis décidée.

Ai-je bien ou mal fait?

Ma conscience me dit : Bien!

Janvier 1865.

MARIE RATTAZZI.

L'effet de cette préface fut très grand à Paris. Plusieurs personnages voulurent absolument s'y reconnaître. Après avoir usé du droit de plainte vis-à-vis des honnêtes gens trop faciles à circonvenir, à émouvoir, à tromper, à faire parler, ils abusèrent de la publicité des journaux complaisants pour déverser l'injure sur une femme éloignée de Paris, et qui ne *pouvait*, ni ne *voulait* lutter avec eux sur le terrain de la vénalité et de l'intrigue. Les calomnies répandues par eux et par leurs amis firent cependant assez de chemin pour qu'on s'en émût au delà des Alpes, et l'auteur de la Préface publiée par *l'Indépendance*, data de Turin cette Post-Préface, qui parut le 27 mars dans *l'Étoile belge*.

POST-PRÉFACE

J'ai toujours cru, avec trop d'ingénuité sans doute, qu'il n'y avait qu'une règle pour juger le bien et le mal, et que cette règle établie par la morale de tous les temps et de tous les pays, avait été dictée par la conscience de l'humanité sur tout ce qui est juste ou injuste, honnête ou infâme.

Il paraît que je me suis trompée, et je dus me convaincre de mon erreur, aussitôt que j'eus annoncé la publication de mon roman : *les Mariages de la Créole.*

En écrivant ce livre, je me suis proposé de stigmatiser le vice et l'immoralité; c'est pourquoi j'ai pris pour type, afin de le démasquer, un de ces êtres dont l'audace égale l'impudence, et qui, n'obéissant qu'à de mauvais instincts, parviennent, au moyen de ruses, de perfidies, de crimes même, à pénétrer dans le sein de familles honorables, pour s'emparer de leurs secrets, s'en servir et y porter le trouble, la honte et le déshonneur.

Ce résultat n'était pas le seul que je désirais obtenir; je voulais aussi infliger la flétrissure de la loi morale à ces pères de famille qui, dans un âge avancé, n'ont pas l'énergie de résister à une passion aussi ridicule qu'insensée, et qui, sans se soucier de leur propre considération, de la dignité de leur femme et de l'ave-

nir de leurs enfants, se laissent aveuglément entraîner dans une voie de désordres et d'infamies.

Ce double but me paraissait intrinsèquement moral, et je croyais qu'à ce titre, mon livre, quel que fût d'ailleurs son mérite littéraire, devrait être accueilli favorablement par l'opinion publique.

J'étais tellement persuadée de la moralité de cet ouvrage, que, même avant qu'il fût entièrement terminé, je n'hésitai pas à laisser publier la préface dans laquelle j'ai esquissé à grands traits les types principaux que je veux mettre en scène.

Mon Dieu! qu'ai-je fait? quelle faute ai-je commise?

La préface est à peine publiée dans *l'Indépendance belge*, que de toutes parts on s'ameute contre moi. On m'accuse d'avoir commis une mauvaise action, d'avoir dévoilé des mystères qui doivent rester dans l'ombre; on me reproche d'avoir raconté des scènes scandaleuses et d'avoir composé un de ces livres obscènes que réprouvent et la moralité et le bon goût littéraire.

J'avoue franchement que je crus, au premier abord, être le jouet d'un songe :

« Comment, me disais-je, je dévoile des mystères! je raconte des scènes scandaleuses! j'ai composé un livre obscène?...

« Cela m'étonne, car enfin je sais pourtant, aussi bien que qui que ce soit, ce que j'ai écrit et ce que j'ai l'intention d'écrire.

« Qui peut donc m'adresser ces reproches, puisque

mon livre est encore sous presse, puisque le manuscrit n'est pas même achevé?

« Qui a donc le droit de s'ériger en juge d'une œuvre quelconque sans la connaître, sans avoir pu la lire?

« Ma préface, la seule partie du roman publiée est là; tout le monde l'a lue; qui peut y signaler un seul fait, un seul mot obscène ou immoral?

« J'ai, dit-on, dévoilé des mystères?

« Certes, l'immoralité que je me propose de flétrir se rencontre parfois ici-bas, et je n'écris pas pour le monde de la lune; il est donc possible que quelqu'un ait cru se reconnaître dans le portrait des personnages de fantaisie indiqués dans ma préface.

« Mais franchement, est-ce ma faute?

« Si la ressemblance, en supposant qu'elle existe, n'est pas remarquée, ceux qui se croient frappés n'ont qu'à se taire et le mystère ne sera pas dévoilé.

« Si, au contraire, le public la signale, c'est que le prétendu mystère n'avait rien de mystérieux.

« Dans ces deux cas, le livre n'est-il pas innocent du reproche préventif qu'on lui adresse?

« D'ailleurs, ne serait-il plus même permis de ridiculiser les vices et les crimes, par la crainte de voir les vicieux et les criminels se croire personnellement offensés?

« Singulière liberté! heureux criminels! pauvres écrivains! »

Telles étaient les réflexions que je faisais à part moi, réfléxions que, du reste, je crois assez justes.

Mais hélas! je n'avais pas songé que parmi les personnes qui pouvaient craindre d'être flétries par mon livre, il se trouverait, peut-être, quelqu'un de ceux qu'on appelle les puissants d'ici-bas, puissants par leur position, leurs relations et leur fortune.

Eh bien, c'est, à ce qu'il paraît, ce qui a eu lieu, et le roman que je me proposais de publier pouvait, m'assure-ton, s'appliquer directement à quelques-uns de ces êtres privilégiés qui, loin d'être déshonorés par l'infamie, ont le pouvoir de faire honorer l'infamie.

Aussi qu'est-il arrivé? Un mot d'ordre fut donné, et les injures, les outrages et les calomnies s'élevèrent, comme par enchantement, contre un ouvrage que personne ne connaissait et dont il était, par conséquent, impossible d'apprécier la valeur ou la moralité.

On voulut, à tout prix, en empêcher la publication, et quelques journaux eurent le triste courage de m'accabler d'invectives, sans avoir ni l'audace ni la loyauté d'insérer dans leurs colonnes les rectifications que j'avais le droit d'exiger d'eux.

Je donne ici, dans cette post-préface, puisque je n'ai pas pu trouver un organe qui voulût, je ne dirai pas me défendre, mais accepter mes réclamations, je donne, dis-je, le démenti le plus formel à toutes les calomnies dont j'ai été la victime.

Chose digne de remarque, un petit journal littéraire, *le Club*, m'avait accusée d'être l'auteur des *Mémoires d'une femme de chambre!* J'ai voulu faire rectifier

cette affirmation aussi absurde que ridicule; la direction du journal était prête à accueillir mon démenti, quand un ordre supérieur, venu je ne sais d'où, mit un *veto* à la rectification.

Je n'ai pas l'intention d'entrer dans tous les détails relatifs à cette persécution; je me contenterai de citer un second fait qui ne manque pas d'une certaine importance : peu de jours après la publication de ma préface et précisément au moment où l'on répandait contre moi les bruits calomnieux que je viens d'indiquer, j'envoyai par la poste, à mon éditeur, la dernière partie de mon roman que je m'étais empressée d'achever, parce que sa publication immédiate me paraissait être le moyen le plus propre à mettre un terme aux suppositions malveillantes dont il était l'objet.

J'attendis, mais en vain, un accusé de réception de la part de mon éditeur. Hélas! il n'avait rien reçu. Le manuscrit avait disparu!...

Je renonce à faire le moindre commentaire sur cette mystérieuse disparition; je me borne seulement à la signaler au public pour me justifier du retard que la publication de mon livre a dû subir.

Cette publication aura lieu prochainement; elle aura lieu malgré les obstacles qu'on lui a suscités et que l'on essaiera sans doute de lui susciter encore; elle aura lieu parce qu'il faut que le public impartial me juge ou me condamne en connaissance de cause.

Quant aux calomnies dont j'ai été victime, elles m'importent peu. La vérité a seule le privilége d'im-

primer sur ceux qui la redoutent une tache ineffaçable.

14 mars 1865.

MARIE RATTAZZI.

Malgré tous les obstacles le livre paraîtra, disais-je. J'avais tort.

L'opinion, quand rien ne l'éclaire, est facile à influencer.

Rappelez-vous le mot d'Henri Heine : « Qu'on fasse circuler ensemble une absurdité, une ineptie, une fausseté et une vérité, la vérité a grand'chance d'arriver la dernière. »

Rappelez-vous encore cette vérité populaire : Qu'un cadavre soit exposé à la morgue, il se présentera dix personnes qui toutes prétendront reconnaître dans le mort quelqu'un qu'elles auront perdu. Les Tartuffes du temps de Molière voulaient de même se reconnaître dans son immortelle comédie. Les Madame Marneffes contemporaines se sont ruées à l'envi sur nous, et ce seul point de parenté avec Balzac a de quoi nous rendre fière. Il nous semblait impossible, nous l'avouons, qu'aucune femme, si perdue qu'elle fût, osât dire de l'héroïne de notre préface : c'est moi !...

Il paraît qu'il s'en est trouvé !

. . . .

On décida que mon volume ne paraîtrait pas.

D'abord, on employa les petits moyens :

Je fus menacée de brochures, de pamphlets, de libelles ; on fit appel à l'auteur anonyme d'un livre immonde intitulé *les Femmes galantes des Napoléons et les amours de Napoléon III*, et dans lequel, au milieu de gens fort étonnés de se trouver réunis ensemble, on injurie à l'envi la reine de Naples, le cardinal Morlot, toute la famille impériale de France, etc., etc., et enfin l'auteur lui-même, fort surpris de se trouver compris, mêlé, confondu, lui obscur et jaloux de son obscurité, dans les outrages déversés sur tant de hauts et puissants personnages avec lesquels il se trouve associé, on ne sait ni pourquoi ni comment.

C'était me connaître bien peu que de mettre en avant de pareils moyens !... Convaincue d'avoir fait une œuvre morale, pleine de foi dans la justice de ma cause, je ne voulais pas douter que les honnêtes gens, un instant trompés par des manœuvres indignes et des rapports mensongers ne revinssent, après avoir lu mon livre, en connaissance de cause, de bonne foi, à des sentiments d'impartialité et de sympathie.

J'écrivis à M. Dentu pour presser l'apparition du livre.

Ici mille petits embarras dont je n'ose rechercher la cause : tantôt M. Dentu prend un prétexte, tantôt il en prend un autre, pour ne publier le livre que la semaine ou le mois suivant ; c'est une épreuve qui s'est perdue en route ; c'est une erreur de date dans un chapitre ;

c'est la suppression de quelques lignes qui font longueur dans un autre; c'est une menace qu'on disait venue de la préfecture de police : on saisira le livre arbitrairement, sans motif avoué, sans procès à venir, etc., etc. M. Dentu, effrayé, hésite. Il veut réfléchir. Je le mets en demeure de faire paraître le volume ou de me rendre le manuscrit. Il joint son bon à tirer au mien...

Enfin le livre va paraître, — après un an!

. . . .

Pour l'arrêter, on avait essayé de tous les moyens :

On avait abusé l'opinion;

Imposé silence aux journaux;

Payé des pamphlétaires;

Intimidé un éditeur;

Tout cela en vain.

Que faire?

On s'adressa à la justice.

Oh! pas de procès, cependant! on n'en voulait pas.

Mais des menaces : M. Dentu et son imprimeur, Simon Raçon, se dirent mandés au parquet.

Là un magistrat osa leur dire, affirment-ils : « Si le livre paraît, nous le poursuivrons et nous vous condamnerons au maximum de la peine! »

Des poursuites! Pourquoi? La peine! Quelle peine?

On ne daigna pas leur expliquer le mystère.

En présence de l'énormité du fait, j'avoue que j'aime à en douter, à croire à un malentendu.

Bref, l'imprimeur eut peur ou fit semblant d'avoir peur de perdre son brevet; il refusa de livrer les feuille

composées. L'éditeur m'écrivit pour me demander le prix de l'impression.

L'ironie se joignait à l'injustice.

. . . .

Et voilà pourquoi *les Mariages de la créole* paraissent à Bruxelles.

En présence de toutes ces tracasseries, si je n'ai pas renoncé à la publication de mon roman, c'est que le sentiment de ma dignité m'imposait le devoir de ne pas reculer ; toutefois, je ne désire pas pour cela la lutte. Tout au contraire, je souhaite en rester là. Mais si on l'engage, je suis décidée à la soutenir, jusqu'à *sa plus extrême limite;* je le déclare bien haut, non avec les armes infâmes de mes adversaires, mais avec des armes franches et loyales, surtout avec cette force qu'on puise dans la pureté des intentions, *la sécurité de la conscience*, le dédain absolu de certains moyens. Cette lutte, je la soutiendrai avec d'autant moins de crainte et d'autant plus d'énergie, que ma propre dignité n'est pas seulement en cause, mais encore la dignité des lettres. Sans indépendance, y a-t-il des écrivains?

Et le livre a paru......

1er janvier 1866.

MARIE RATTAZZI.

I

L'ILE BOURBON

Les événements de l'histoire que nous nous proposons de mettre sous les yeux des lecteurs ayant eu leur cause première à l'île Bourbon, il nous a semblé utile d'initier, dès le commencement, le public aux mœurs, coutumes et particularités du pays dans lequel se sont passés les faits primordiaux de notre récit. Nous abuserons, le moins longtemps qu'il nous sera possible, de ce droit que nous nous arrogeons dés le début; mais il nous a toujours semblé qu'on était plus à l'aise, pour raconter, lorsque l'auditeur avait une connaissance parfaite des lieux où se passe l'action.

Découverte, en 1545, par les Portugais qui la trouvèrent déserte et qui n'y formèrent aucun établissement, l'île Bourbon devint une possession française en 1642; mais ce ne fut que vers 1710, alors que la cession de l'île avait été faite par le gouvernement à la Compagnie des Indes, que la colonisation prit une extension rapide. La culture du tabac, du café et des grains nourriciers fut, dès le principe, l'objet spécial des travaux des colons. Cependant, l'accroissement successif de la population développa, peu à peu, l'industrie agricole; l'administration de la Compagnie ne sut pas favoriser ces progrès, car lorsque, en 1767, le gouvernement français reprit possession del'île, il la trouva dans une situation déplorable : l'agriculture, le commerce, tout y avait été négligé.

Délivrée du monopole de la Compagnie et appelée à profiter de toutes les chances avantageuses du commerce, la colonie de Bourbon prospéra rapidement. Il y eut un temps d'arrêt dans cet accroissement de prospérité : ce fut de 1810 à 1815. Pendant ces cinq années, l'île appartenait aux Anglais qui s'en étaient emparés par surprise et qui, s'attendant sans doute à la restituer, négligèrent de s'en occuper. Bourbon fut enfin rendue à la France en 1815, et depuis lors, l'agriculture y a fait des progrés considérables. Ces progrès devinrent surtout

rapides à partir de 1822, alors que la culture de la canne à sucre y prit un grand développement.

L'île Bourbon est située, dans la mer des Indes, à 140 lieues de Madagascar, à 800 lieues de la côte orientale d'Afrique et à environ mille lieues de Pondichéry. L'île a la forme d'une ellipse, dont le plus grand diamètre est d'environ 42 kilomètres et le plus petit, d'environ 40 kilomètres. La nature du sol, la disposition des laves dont il est formé, démontrent que l'île entière est le produit de deux foyers volcaniques, points les plus élevés du territoire et qui portent, l'un le nom de *Piton des Neiges* et l'autre celui de *Piton des Fournaises*. Le Piton des Neiges est le point culminant de Bourbon. La partie de l'île que domine ce volcan éteint est la plus petite : c'est celle où se sont principalement développées la culture et l'industrie agricole. C'est aussi dans cette partie qu'est située la ville de Saint-Denis, chef-lieu de l'île Bourbon et siége du gouvernement local.

Saint-Denis se distingue des villes européennes par ses maisons construites en bois et n'ayant en général qu'un seul étage : ses rues longues, droites et propres n'ont aucun caractère pittoresque. Bâtie sur le bord de la mer à l'extrémité nord de l'île, la capitale de Bourbon forme, en plan, un véritable échiquier dont la régularité est à peu près complète ;

il résulte de cette disposition une certaine monotonie dont le regard est d'autant plus vite fatigué, que le style architectural n'a rien de caractéristique.

Cependant, une rue se distingue des autres par son aspect animé et vraiment charmant : c'est celle qui, se détachant de la ville, longe, à l'est, le bord de la mer et vient aboutir à la route qui contourne le rivage. C'est par cette rue qu'arrivent à Saint-Denis, les habitants de la côte, apportant à la ville les fruits, les légumes et les productions d'une partie de l'intérieur de l'île. C'est aussi par cette rue, que passent les riches colons retournant à leurs plantations, ou se rendant à leurs maisons de campagne. Il résulte de ce concours de passants, un mouvement inusité qui emprunte à la variété des types, des costumes et des véhicules, un charme tout particulier.

C'est là, à l'extrémité de cette rue, sur la route de Sainte-Marie, que l'on conduit l'étranger, pour lui faire admirer le magnifique panorama qui s'offre, à droite et à gauche, à ses yeux éblouis. A droite, une chaîne de mamelons longe la route. — Ces mamelons, séparés à leur base par d'étroites vallées creusées par des ruisseaux torrentiels, se soudent les uns aux autres à leur sommet, dont la ligne de crête se découpe, en capricieux zig-zags, sur le fond azuré du ciel. De nombreux massifs d'arbres, ca-

pricieusement échelonnés sur les flancs de la montagne, varient, de loin en loin, avec leur ombre noire, la teinte ardente que le soleil des tropiques verse sur cette terre embrasée. A gauche, la mer et son immensité : la mer flamboyant des reflets que fait jaillir le mouvement de ses eaux et resplendissant, à l'horizon, des feux que les rayons allument au loin sur ses vagues.

Si l'on continue à suivre cette route, en se dirigeant à l'est, on traverse, successivement, la *Rivière des Pluies*, *le Torrent de la Marre*, *le Ruisseau des Figues :* puis on arrive à Sainte-Marie, dont le sol est couvert de plantations de cannes à sucre et de caféyers. Plus loin, on rencontre Sainte-Suzanne, dont le territoire est situé sur une pente rapide, qui s'adoucit bientôt et forme quelques plateaux entremêlés de côteaux et de vallées; puis enfin, on arrive à une vaste plaine, presque horizontale, que l'on appelle le *Quartier Français*.

Sainte-Suzanne est séparée du Quartier Français par une vallée large d'environ deux cents mètres, bordée, à son extrémité inférieure, par la route qui côtoie la mer, et fermée, à son extrémité supérieure, par un épais rideau d'arbres. Cette vallée est traversée par la *Rivière de la Vigne*. Cette langue de terre, qui s'enfonce dans la montagne, est assez profonde : de chaque côté, un chemin abrité par des

arbres séculaires suit les contours du pied des contre-forts. Ces deux chemins aboutissent à un plateau, sur lequel huit ou dix palmistes projettent leurs ombres tachetées de points lumineux et mobiles; toute la partie comprise entre les chemins latéraux, la mer et le massif d'arbres, forme un parterre immense, où s'étalent les richesses de la flore des tropiques.

Arrivé sur ce plateau, le touriste se trouve en face d'une élégante habitation, construite en bois, comme toutes celles de l'île; abritée du vent quelquefois piquant de la mer, par un rideau de cocotiers dont la sombre verdure repose les yeux; mais sans empêcher de voir les flots calmes ou agités se briser sur les récifs de la côte.

Le principal corps du logis n'avait qu'un étage au dessus du rez-de-chaussée. Ce rez-de-chaussée se composait d'une salle à manger, de plusieurs salons brillamment ornés de fleurs, et d'une vaste antichambre, où se tenaient les domestiques et les esclaves. Le premier était réservé aux chambres à coucher des maîtres de la maison : là, le luxe créole s'étalait dans toute sa voyante splendeur. Des hamacs suspendus, des moustiquaires élégants allongeant les plis onduleux de leur gaze, et des chasse-mouches aux vives couleurs, n'attendant que la main de la jeune esclave habituée à les agiter! —

C'étaient, en un mot, de voluptueux séjours, où seul, le bonheur pouvait habiter... si toutefois le bonheur, fort calme de sa nature, peut habiter sous ce climat de feu!

A une centaine de mètres, derrière ce bâtiment principal, s'élevaient des huttes en bois de fer, destinées à loger le nombreux personnel de serviteurs attachés à l'habitation et appartenant, pour la plupart, à la race nègre : les domestiques blancs étant logés dans le premier corps de logis.

Les plantations commençaient un peu plus loin et se continuaient larges et étendues, escaladant la côte quelquefois rapide du *Pouce*, jusqu'à l'endroit où la végétation luxuriante du pays s'emparait, sans réserve, de tout ce qui restait du cône montagneux. Du sommet du *Pouce*, l'œil ébloui contemplait, à l'est et à l'ouest, une mer infinie qui, à l'horizon, rejoignait le ciel. Au nord, régnait la même splendeur uniforme, rompue par des îles volcaniques, paraissant jetées là par quelque monstrueux cratère sous-marin. Mais, quand on se retournait vers le sud, le panorama était magnifique, saisissant. C'étaient d'abord, les dégradations successives des flancs de la montagne, les bois épais de tamarins, les immenses plantations, les mousses veloutées, les hauts palmistes et les sources de cristal; tout cela merveilleusement mélangé.

De l'habitation à la mer, le pays était moins beau : un rivage parsemé de galets durs et tranchants, finissant par une ceinture de rochers, où quelques anses naturelles, mais dangereuses, étaient ménagées, donnait à ce côté un caractère triste et navrant qui contrastait péniblement avec les environs. Une route, ou plutôt un large chemin, traversait cette plaine déserte et stérile, passait devant l'habitation et se continuait en tournant le *Pouce*.

Pourtant, la façade de l'habitation, quoique regardant cette tristesse, était pleine de gaîté. Des massifs de fleurs, habilement distribués et mêlés à de grands arbres, envoyaient, de tous côtés, leurs parfums et leur ombre. Des cours d'eau descendus de la montagne, apportaient leur féconde humidité et entretenaient les productions merveilleuses de cette admirable contrée. Le palmier, le nopal, le cactus, l'euphorbe se mêlaient et s'entremêlaient en touffes, en massifs, en groupes, ou croissaient solitaires. Dans les bassins formés par les petits cours d'eau, les nénuphars de l'Inde jetaient çà et là leurs fleurs et leurs larges feuilles. Tout ici respirait le bonheur, la joie, la volupté, « plus forte que la mort, » comme dit Dante; car la volupté qui, ailleurs, est le fruit de la civilisation, naît en ces lieux de la nature elle-même.

Cette splendide propriété appartenait alors et appartient encore probablement aujourd'hui, à la famille des comtes de Cerny, établie là depuis plus d'un siècle, — française par son origine, créole par son tempérament. Le père du propriétaire actuel avait réussi à conserver, lors de la conquête de l'île par les Anglais, grâce à son urbanité et à son exquise distinction, les propriétés qui environnaient sa demeure. Il avait même su en doubler la valeur. Aussi laissa-t-il, en mourant, un riche patrimoine à son fils, ce qui lui permit ainsi de tenir un rang digne de ses ancêtres, au milieu de la colonie renouvelée : il épousa une jeune et opulente Anglaise arrivée récemment et dont les domaines vinrent s'ajouter aux siens propres.

Miss Lucy Standard était une de ces frêles et vaporeuses filles d'Albion, que leur pays envoie par centaines, chaque année, respirer un air plus chaud et plus généreux en Italie. Son père, négociant de la Cité, enrichi dans les affaires et dont l'amour pour sa fille unique était poussé jusqu'à la folie, eut l'idée de venir à l'Ile de France, quelques années après la conquête, plutôt que de se rendre au pays banalement choisi par tous ses compatriotes. On peut supposer aussi qu'il fut guidé par un goût très prononcé pour le lucre; il flaira de bonnes petites transactions à faire, dans un pays qu'il jugeait pri-

mitif, et se décida à s'y établir, puisqu'un climat chaud ne pouvait que faire du bien à miss Lucy, et que son propre argent à lui-même y fructifierait probablement : le commerçant se cachait un peu derrière le père. Il acheta donc de belles propriétés dans les environs de Port-Louis, puis à Saint-Denis, quelques temps après, et arriva satisfait d'avance, du double résultat qu'il espérait atteindre.

Malheureusement ses espérances furent déçues, d'un côté du moins. La spéculation qu'il avait hasardée fut heureuse; mais la santé de sa fille ne se rétablit pas. En effet, élevée dans les brumes de la froide Angleterre, Lucy aurait pu supporter le climat chaud, mais relativement tempéré, de l'Italie ou du midi de la France, — tandis que les chaleurs tropicales de l'île Maurice l'abattirent et que, sans que cela parût beaucoup extérieurement, le peu de force qui lui restait se trouva ébranlé.

Le père, aveugle comme tous les pères, et confiant dans le remède qu'il avait choisi, ne s'aperçut pas de ce changement, qui, d'ailleurs, n'aurait pu frapper que les yeux expérimentés d'un homme de l'art. La jeune fille et le comte de Cerny se rencontrèrent sur ces entrefaites. Ils étaient tous deux jeunes, riches et beaux. Ils se plurent, ils s'aimèrent. Rien ne s'opposait à une union aussi complétement assortie, et bientôt Saint-Denis vit s'ac-

complir un mariage sympathique à tous, mais dont les résultats devaient être désastreux. En effet, pour une nature aussi délicate que celle de la jeune madame de Cerny, un enfant devait être un fardeau trop lourd à porter, et, sous ce climat embrasé, les fatigues de l'enfantement ne pouvaient qu'amener une perturbation plus profonde dans la santé de celle qui, toute jeune encore, était déjà la pâle miss Lucy.

Cet enfant vint. Ce fût un grand malheur! Non pas que cette grossesse ne fût accueillie avec joie par le nouveau ménage : il est si doux de se voir revivre dans un petit être, but de toutes les espérances, sujet de toutes les rêveries! Que de projets bâtis sur une tête à naître! Que d'amour dépensé dans une tendre prévision! Mais la santé de Lucy de Cerny s'altérait de plus en plus pendant sa grossesse. En venant au monde, l'enfant mit en danger les jours de sa mère, et ce ne fut que par une espèce de miracle, qu'on put sauver l'existence des deux frêles créatures.

Maintenant, nous sommes obligé d'ouvrir une longue parenthèse et de remonter quelque peu en arrière, pour rendre intelligible la suite de notre récit, qui commence réellement au moment où la jeune comtesse flotte entre la vie et la mort, retenue à la terre par les liens puissants qui l'attachent à

son mari et à son enfant, par ses devoirs sacrés d'épouse et de mère, les plus grands, les plus saints qui soient sous le ciel.

Au moment d'introduire sur la scène l'héroïne de ce livre, nous avons cru devoir consacrer quelques pages à la situation physique et morale des esclaves de l'Ile Bourbon en 1842. Du reste, en dépeignant une plantation, nous aurons dépeint toutes celles de l'île. Partout où il y a des esclaves, les usages sont les mêmes : la liberté seule enfante le progrès!

II

UNE PLANTATION

L'habitation de M. de Cerny était, nous l'avons dit, une des plus riches de la colonie. Des champs de maïs, de manioc, de patates, de cannes à sucre et des plantations de café et de girofle, voilà ce dont se composait cette belle propriété.

Rien de plus curieux à visiter pour l'Européen qu'un établissement de sucrerie! Le moulin dans sa rotonde fait entendre son monotone tic-tac, la *batterie* ronfle en bouillonnant et les nègres circulent silencieusement à travers la *Purgerie*.

Ces pauvres diables, vêtus d'une chemise et d'un pantalon de toile bleue qui doivent durer six mois,

quelquefois même une année entière, commencent leur travail dès cinq heures du matin.

Il leur est *défendu* de porter des souliers! Ajoutez à cela la maigre pitance qu'on leur alloue et qui consiste en deux livres de maïs par jour, vous aurez une idée de l'existence de ces parias de la société. La moindre infraction est punie de trente coups de fouet, limite imposée au pouvoir du maître, mais qu'outrepassent, bien souvent, les bourreaux chargés d'exécuter les sentences sans appel du colon tout puissant.

Au moment où nous écrivons ces lignes, la question de l'abolition de l'esclavage occupe une grande partie du monde nouveau et de l'ancien monde. Les plus généreux efforts sont tentés pour l'émancipation d'une race qui n'a été soumise que par la privation d'instruction et de conseils moraux. Nous aussi nous avons voulu mêler notre voix au concert des guerriers de l'indépendance.

Du reste, le moment n'est pas éloigné, nous l'espérons, où justice pleine et entière sera rendue à ces hommes dont le seul tort repose sur une différence de couleur. Que reproche-t-on aux nègres? Leur paresse, leur stupidité et quelque peu de fourberie. Voilà du moins sur quoi l'on s'appuie, pour mettre hors la loi commune des millions de citoyens qui ont autant de droit que qui-

conque à participer aux bienfaits de la civilisation.

Qu'ils travaillent pour eux, ils ne seront plus paresseux; qu'ils aient part à l'instruction commune, ils ne seront plus stupides! Enfin, qu'ils n'aient plus à cacher leurs plus simples désirs, de peur du bâton, et ils ne seront plus fourbes. Et qu'on ne dise pas que l'instruction jetée à la race nègre serait du grain tombé sur une mauvaise terre. Nous avons des preuves éclatantes du contraire.

Mais revenons à la plantation et à nos principaux personnages.

Le mariage n'avait changé en rien l'existence de Cerny. Fidèle à ses habitudes, il continua ses courses à la ville et y mena même souvent sa femme jusqu'au moment où, devenue grosse, elle ne put quitter l'habitation, sans imprudence, que pendant les heures les plus fraîches du jour. Le palanquin la fatiguait énormément : elle ne pouvait plus sortir qu'à pied, marchant d'un pas lent et traînant, accablée à la fois, et par le poids qu'elle portait et par l'excès de la chaleur de ce ciel torride. La jeune femme avait su, dès son arrivée à l'habitation, se concilier l'affection de tous ceux qui en dépendaient. Elle était littéralement adorée. Ses domestiques blancs ne parlaient d'elle qu'avec le plus profond respect. Ils trouvaient bien quel-

quefois un point où ils pouvaient jeter le blâme ou le ridicule sur les actions de M. le comte; il était pourtant bon et humain pour tous, mais il s'emportait par instants, et dans la colère, il ne pesait pas toujours la valeur de ses expressions. Souvent, avant son mariage, il avait daigné accorder ses faveurs à une esclave plus jolie que les autres et l'on partait de là, pour prétendre qu'il n'avait pas tout à fait perdu ses anciens goûts et que, tel jour, à telle heure, on l'avait vu sourire à telle ou telle jeune négresse ou mulâtresse. Mais de madame de Cerny, oh! il n'y avait rien à dire, rien à reprendre! Elle était si belle, si bonne! Elle avait, tant de fois évité un renvoi, elle avait si souvent plaidé la cause d'un coupable! Ceux qui avaient pour elle la plus immense adoration, c'étaient les esclaves; ils étaient toujours prêts, hommes, femmes, enfants, à s'agenouiller devant elle, comme devant une de leurs anciennes idoles ou comme devant la sainte Vierge, qu'ils considéraient aussi comme une idole imposée par le baptême chrétien.

Si, couchée à l'ombre des tamariniers, elle s'assoupissait un instant, vingt bras se précipitaient pour balancer doucement son hamac; vingt autres s'avançaient pour saisir le chasse-mouche et l'immense éventail. Avant qu'elle pût le formuler, le moindre de ses désirs était satisfait : un doux sou-

rire était la récompense désirée de ces esclaves, esclaves deux fois, par le sort et par le choix. Quand ce sourire, humblement attendu, était gracieusement accordé, c'étaient alors des cris, des joies folles, des larmes! Les pauvres noirs témoignaient par leurs attitudes grotesques, par leurs paroles entrecoupées, de leur bonheur, et plus d'un d'entre eux, ne s'éloignait pas sans avoir touché des lèvres le bas de la robe de la comtesse, emportant ainsi de la gaîté, plein le cœur, pour toute une journée. Les femmes étaient peut-être encore plus expansives et plus exagérées, dans leurs démonstrations, que les hommes!

Pour ces natures primitives, fortes de corps et faibles d'intelligence, Lucy, faible de corps, mais forte d'intelligence, était une douce enfant du ciel, descendue sur la terre pour les consoler et les faire croire au paradis, dont on leur parlait. Aussi, la jeune comtesse n'appelait autour d'elle, pour la servir, que des mulâtresses, et quand elle voulait leur accorder une récréation ambitionnée, elle prenait sa harpe et chantait quelque ballade de son pays ou quelque triste et pensive mélodie d'Haendel. Sa voix mélodieuse faisait frissonner son naïf auditoire et des larmes coulaient de tous les yeux. Souvent le comte la surprenait dans cette innocente occupation. A son approche, les esclaves

s'enfuyaient, et M. de Cerny la plaisantait doucement, mais sans ironie, sur son affection pour ces *animaux*.

— Laissez-moi, mon ami, répondait-elle, donner à ces pauvres femmes un peu de ce bonheur que vous me prodiguez. Je suis si heureuse près de vous, Henri, si complétement heureuse, qu'il m'est doux de voir des heureux. Et puis, quand notre fils sera là, ne croyez-vous pas qu'il vaudra mieux pour lui, être bercé par l'affection que par le devoir.

Le comte ne répondait jamais à cette phrase que par un long baiser. Entendre cette bouche chérie lui parler de l'enfant à naître, était pour lui la suprême félicité. A son tour, ses yeux s'humectaient de larmes et il bénissait le ciel de lui avoir donné une femme, une compagne, une amie aussi douce et aussi bonne. Et tous deux, appuyés l'un sur l'autre, ils descendaient pour jouir de la fraîcheur du soir, amenée par la brise qui soufflait de la mer et qui les délassait des horribles chaleurs de la journée.

C'étaient alors des demi-mots échangés, des rêves d'avenir pour cette tête si chère; l'espoir de revoir un jour l'Europe tant regrettée par Lucy;—et les heures s'écoulaient rapides, tandis que, réveillés par le chuchottement des voix, les oiseaux cachés dans le feuillage épais, gazouillaient doucement.

Certes, le comte de Cerny aimait passionnément sa femme, il avait pour elle une de ces affections profondes, insondables, que l'homme fort et vigoureux porte toujours à l'être faible et délicat qui lui a confié aveuglément le soin de son bonheur ; mais son sang était brûlé par les effluves enflammées d'un climat torride ; des passions inassouvies le tenaient sous leur fatale domination et la femme qu'il s'était choisie, poétique et fine créature, ne pouvait répondre à ses ardeurs, les eût-elle même comprises. Le comte Henri se consumait dans une langueur sans cause apparente et souvent, il était, pour ainsi dire malgré lui, ému au souvenir des amours de sa jeunesse ; d'autres fois, il jetait à la dérobée un regard sur les esclaves de ses plantations. Mais luttant sans cesse contre le démon tentateur, il était resté fidèle à sa femme et à ses serments.

Sur ces entrefaites, l'intendant de ses propriétés, habituellement chargé de l'achat des esclaves nécessaires à la culture et au service de l'habitation, fit l'acquisition d'une vieille mulâtresse et de sa fille. La mère, vieillie par le travail, conservait encore quelques traces d'une opulente beauté ; mais ce qui rendait plus vraisemblable cette beauté passée, c'était sa jeune fille. Celle-ci, âgée de seize ans à peine, mais complétement formée, était mainte-

nant ce qu'avait dû être autrefois sa mère, à cette exception près qu'elle était fort blanche.

Quel était son père? C'est ce que tout le monde ignorait, par la raison que ces femmes, achetées ici, revendues là, par les marchands de chair humaine, étaient arrivées à Saint-Denis pour subir un nouveau changement de condition, sans qu'aucun des acheteurs successifs se fût enquis de leur origine. On est plus curieux de la filiation d'un cheval ou d'un chien, que de celle d'un esclave.

Quoi qu'il en soit, la petite quarteronne était fort jolie, et toutes ses compagnes ne tardèrent pas à en devenir jalouses.

La mère et la fille vécurent ignorées au milieu des autres esclaves de l'habitation, tant que dura une courte absence de master John, c'était le nom de l'intendant, retenu à l'extrémité opposée des plantations. Le coquin avait remarqué la beauté de la fille de la mulâtresse, et s'était promis de ne pas dédaigner cet alléchant morceau.

Master John était depuis longtemps déjà employé dans l'habitation du comte de Cerny, qui, tout en estimant peu son caractère, avait cependant une certaine confiance en lui, parce qu'il savait se faire craindre et obéir des esclaves soumis à ses ordres : tout, grâce à lui, marchait d'une façon très régulière. Fort de son importance

et de la terreur qu'il inspirait, John résolut de posséder la fille de la mulâtresse. Séduit par la beauté de Magarthy, tel était son nom, il ne vit là qu'un désir, un caprice à satisfaire et il ne prit aucun détour pour arriver à ses fins. N'était-il pas habitué à réussir dans ces sortes de circonstances? Il commença par ordonner qu'on imposât aux nouvelles venues les travaux les plus durs et les plus fatigants; puis le surlendemain, il alla trouver la vieille et eut avec elle le colloque suivant :

— Veux-tu pour toi et pour ta fille un travail plus doux?

— Oh oui, maître! Que faut-il faire? vous dire à moi.

— C'est facile, je te le répète, cela dépend de toi, et surtout de ta fille.

— Vous dire vite : Magarthy faire ce que maman veut.

— Ta fille est jolie... tu me comprends?

— Non, moi comprends pas.

— Tant pis, alors; vous resterez toutes deux comme vous êtes!

— Oh! si alors! moi comprends!

Ainsi fut conclu l'infâme marché. Master John serait parmi nous un cynique coquin; mais à Saint-Denis, vers le temps où se passe cette triste histoire, il n'en était pas ainsi. D'ailleurs, obtenir les

faveurs d'une femme, de cette façon brutale, n'est pas une méthode exclusive à ce pays et à cette époque. Combien de jeunes filles, aujourd'hui, n'arrivent à la prostitution qu'en passant par la faim! Et le mariage lui-même, qu'est-il trop souvent, sinon un honteux marché?—L'intendant ne croyait pas avoir fait le plus difficile, il croyait être obligé de se servir de nouveau des mêmes moyens avec Magarthy. Son étonnement fut au comble quand, dès les premiers mots, il se vit devancé. Il ne pouvait croire à tant d'impudeur. Mais la passion, la passion charnelle, résultat de son éducation, l'emporta : il ne suivit et n'écouta que son entraînement et se lança, avec rage, dans une liaison qui devait détruire son avenir.

Ce qu'il croyait d'abord ne devoir être chez lui qu'un caprice, devint bientôt un amour violent; non pas cet amour dévoué et tendre, propre aux âmes élevées, mais cet amour brutal, énervant, colérique, qui gronde et rugit sans cesse et ne s'allume qu'au feu des sens. Cette jeune fille, dont il croyait rire et se jouer, se moqua de lui : elle sut à propos attiser le feu qui s'éteignait et fit de cet homme naturellement bourru, mais d'une nature médiocrement mauvaise, un instrument docile à ses volontés.

Aux horribles fureurs de master John succédait souvent un calme trompeur. Le malheureux intendant se disait alors qu'il avait fait une folie sans nom

en s'attachant ainsi à une créature dépourvue de cœur, qui n'avait pour lui que railleries et dédains : il regrettait le funeste marché qui, en lui livrant Magarthy, avait fait naître ce trouble inouï des sens et du jugement. Mais bientôt, le souvenir des ivresses passées, l'espoir des ivresses à venir, le ramenaient près d'elle ; il criait, tempêtait, jurait et finissait toujours par se calmer et par accorder à sa maîtresse le bijou, le ruban qu'elle désirait.

Mais un jour, elle osa lui demander une faveur si grande, si inattendue, si terrible pour lui, qu'il recula stupéfait : elle voulait faire partie des femmes qui entouraient et servaient la comtesse de Cerny ! L'étonnement de master John se changea bientôt en fureur. Aller près de la comtesse, c'était l'abandonner, lui ! Lui, dont l'amour, à part ses moments de colère, avait été celui d'un chien fidèle, léchant les pieds de sa maîtresse, à chaque coup qu'elle lui donnait. Il lutta longtemps, cherchant à reculer le moment terrible de la séparation ; mais il était dominé, terrifié : il obéit, se réservant le moyen, malgré ses occupations, de se rapprocher de la partie de l'habitation réservée au comte et à la comtesse de Cerny.

Magarthy entra donc au service de la maîtresse de la maison, poste qu'elle ambitionnait depuis son arrivée à l'habitation.

III

MAGARTHY

Magarthy sentait son cœur déborder de joie.

Vaniteuse à l'excès, elle était ravie d'avoir quitté les cases de ses malheureux compagnons d'esclavage. Dans sa nouvelle position auprès de madame de Cerny, bonne et charmante maîtresse, elle n'avait plus à craindre les propos grossiers des noirs et des mulâtresses. Son cœur était gonflé d'orgueil ; aussi, apporta-t-elle tous ses soins à se faire bien venir de la jeune femme. Prévenant ses moindres désirs, tantôt elle préparait la limonade d'ambreuvatte ou l'infusion d'abel-mose, tantôt elle portait une poignée de racine de manioc ou une sé-

bille de maïs hâché, à *Brise-du-soir*, le cheval favori de madame de Cerny.

C'était encore Magarthy qui soutenait la démarche un peu faible de sa maîtresse, quand elle allait à la messe, à la chapelle de l'Étang. Pour revenir, c'était toujours Magarthy qui conduisait par la bride Brise-du-soir chargé de son précieux fardeau. Quant au noble animal, il marchait d'un pas lent et sérieux : nulle secousse n'était à redouter avec ce noble descendant des races arabes ou portugaises, qui ont fourni Bourbon des meilleurs chevaux que l'on connaisse.

Bref, Margathy passait, auprès des autres esclaves, pour la plus heureuse des filles de l'habitation.

Magarthy à seize ans était admirablement belle, ainsi que nous l'avons dit : issue d'une mulâtresse, elle était tout à fait blanche. Peut-être un de ces terribles connaisseurs si communs en Amérique, habitués à reconnaître une quarteronne aux ongles et au blanc de l'œil, aurait-il pu découvrir en elle l'esclave, ou plutôt la fille d'esclave. Mais, à l'œil non prévenu, une pareille distinction était difficile à faire.

Sa figure régulière avait, quoique légèrement brunie par le soleil, cette pâleur mate que le temps donne au marbre : des cheveux châtains enca-

draient admirablement un ovale gracieux, et adoucissaient l'expression ardente du visage : des yeux de jais brillaient sous ses sourcils noirs, et, quand on la regardait sous un certain jour, ils semblaient parsemés de fines pointes de diamants : ils éblouissaient. Les narines avaient des frémissements incroyables, à la moindre émotion : la bouche était petite, mais les lèvres épaisses appelaient le baiser; ce n'étaient pas de ces lèvres immenses et retroussées, comme on en trouve dans la race nègre; mais plutôt des lèvres dont le carmin montait plus haut que les autres : le menton fin et rond, les oreilles délicates et d'un rose transparent, complétaient une des figures les plus attrayantes qu'on pût voir.

Magarthy n'était pas bien prise dans sa taille exiguë; ses mains et ses pieds sentaient l'esclave d'une lieue; mais elle avait un sourire si voluptueux, que ces défauts n'étaient pas, alors, trop sensibles. C'était vraiment une délicieuse créature. Seulement, lorqu'on la contemplait attentivement pendant quelques moments, on se trouvait saisi d'un sentiment de malaise inexplicable : si son regard avait l'éclat de l'acier, il en avait aussi le froid glacial : sa bouche souriait admirablement en montrant des dents éblouissantes; mais ses coins se contractaient, en cachant avec peine un certain

rictus sarcastique, en désaccord avec ce que promettaient les lèvres. Sa tournure était agaçante, mais ses mouvements onduleux sentaient l'étude. Cet ensemble splendide à la surface, désagréable au fond, aurait dû éloigner l'observateur, et, au contraire, on était attiré, fasciné. Il y avait quelque chose, dans cette bizarre créature, qui saisissait malgré tout. L'originalité sauvage de la fille des tropiques ressortait plus encore, grâce au voisinage de la blonde fille de la civilisation. La comtesse de Cerny était d'une nature si différente : il y avait si peu de points communs entre ces deux femmes, ou plutôt entre cette femme et cette esclave, que la beauté de l'une ne nuisait pas à celle de l'autre et que, dans leur idéale personnification, elles représentaient parfaitement chacune, le type propre à chaque hémisphère.

Arrivée au but de ses désirs, Magarthy mit en œuvre toutes ses séductions pour plaire à madame de Cerny : elle se fit douce, prévenante, chatte et parvint à ses fins. Bientôt la comtesse Lucy ne put se séparer de sa nouvelle servante. — Bientôt, quoique de formes et de tempéraments si divers, les deux femmes semblèrent unies par une affection profonde. La fille de la pauvre esclave soutenait les pas de plus en plus chancelants de la fille du riche négociant : elle ne quittait pas sa maîtresse

une seule minute, cherchant à lire dans ses yeux ce qui pouvait lui être agréable, prévenant ses moindres caprices, et se rendant, en un mot, nécessaire à cette enfant, tendre, aimante, crédule et maladive, habituée à croire au dévoûment absolu qu'on lui montrait et qu'elle inspirait généralement. En échange de ses bons offices, de ces petits services rendus, Magarthy, voyait croître son influence de jour en jour : chaque demande qu'elle faisait à sa maîtresse était immédiatement accordée : c'était à elle que la comtesse confiait ses petits ennuis, ses frayeurs pendant les absences quelquefois longues de son mari, les terreurs que lui inspirait son accouchement prochain, le trouble invincible qui s'emparait d'elle, en songeant aux passions violentes et à l'ardent caractère de celui qu'elle s'était choisi pour époux. Magarthy, fière de cette confiance, après avoir éprouvé, par quelques légères sollicitations, le pouvoir dont elle disposait, se garda bien d'en user ; elle chercha au contraire à augmenter encore l'affection de la comtesse et se fit la plus petite qu'elle put.

Elle continuait cependant à voir souvent Master John et lui témoignait sinon de l'amour, du moins une certaine affection ; ses manières avec lui devenaient plus égales. L'intendant, charmé de ce changement, ne se doutait pas du piége qu'elle lui ten-

dait : cette douceur inaccoutumée le plongeait dans le ravissement et l'aveuglait entièrement.

Ce qu'en faisait Magarthy n'était que pour mieux tromper celui dont elle voulait se débarrasser. En effet, le premier usage qu'elle fit de l'influence qu'elle avait conquise, fut de perdre master John dans l'esprit de la comtesse de Cerny. Cette dernière avait une répulsion instinctive pour l'intendant; elle accueillit trop facilement les insinuations de sa servante, et promit à la jeune fille d'éloigner un serviteur qui leur déplaisait à toutes deux.

Ce n'était pas chose facile. Le comte tenait beaucoup à master John. Il avait, comme nous l'avons dit, peu d'estime pour son caractère; mais il reconnaissait en lui un serviteur fidèle et dévoué; et puis l'intendant rendait des services réels : nul mieux que lui ne connaissait les ressources et les besoins de la plantation.

Lorsque la comtesse parla, pour la première fois, à son mari de son désir de ne plus voir dorénavant cette figure désagréable, elle fut accueillie par un refus net et catégorique. Cette bonne et aimable femme s'en tint là ; elle n'avait agi que d'après les instigations de la fille de la mulâtresse et se repentait déjà de sa démarche intempestive. Elle revint donc annoncer à Magarthy qu'il ne fallait plus son-

ger dorénavant au renvoi d'un homme dont les services étaient nécessaires à son mari.

La jeune esclave ne se tint pas pour battue; mais comprenant bien que, de son côté, elle n'obtiendrait rien, elle se tourna d'un autre et se crut plus forte auprès de son amant.

Elle persuada facilement à master John que la comtesse l'avait voulu desservir auprès du maître, et que celui-ci avait témoigné pour son intendant un attachement sincère et durable : malgré toutes ses prières, madame de Cerny n'avait rien pu obtenir, et lui, le premier des serviteurs, pouvait tout oser! Elle s'appliqua à peindre sa maîtresse sous les couleurs les plus noires, et la présenta comme la plus hypocrite et la plus perverse des femmes. Elle joignit à ses perfides insinuations des caresses passionnées qui achevèrent d'égarer la raison de master John. Ces scènes, souvent répétées, amenèrent chez l'intendant une surexcitation impossible à décrire. Aussi, un jour, sortant des bras de la mulâtresse et se trouvant presque aussitôt en face de madame de Cerny, sur une observation toute anodine de la jeune femme, emporté par le ressentiment, il lui manqua gravement.

Il était impossible que le comte pardonnât une telle offense. Malgré les supplications et les prières de Lucy, le coupable fut honteusement chassé. Il

partit, la rage dans le cœur, maudissant le comte et la comtesse de Cerny, et surtout l'amour éperdu qui l'avait égaré. Ce qu'il devint, on l'ignora toujours. Magarthy avait atteint son but : l'homme qu'elle jugeait, et avec raison, devoir nuire à ses projets, était éloigné; le reste n'était plus qu'un jeu.

Jusque-là le comte avait fait peu d'attention à cette petite esclave blanche; elle résolut de se faire remarquer et y parvint facilement. Le propriétaire de l'habitation la rencontra constamment sur ses pas, et s'aperçut un jour que non seulement elle était fort jolie, mais encore qu'elle réalisait le rêve qu'il caressait depuis si longtemps. La petite avait, en le voyant, des mines charmantes; elle baissait les yeux en rougissant, détournait la tête avec embarras et semblait s'éloigner à regret. Le comte, alors, résolut de posséder une esclave qui paraissait folle de lui, et, entraîné par son ardente nature, il chercha tous les moyens d'atteindre ce résultat. Magarthy se défendit un peu; ce n'était plus le modeste intendant d'une grande propriété, c'était le seigneur et maître de vastes plantations. Il ne fallait pas songer à séduire un homme aussi distingué, par la seule influence des sens. Elle sut se faire désirer, se rejeta sur la profonde affection qu'elle avait vouée à sa maîtresse, et amena ainsi à une

violence extrême, le caprice de l'homme qui voulait l'avoir à tout prix.

Elle céda enfin, et sut encore, même en cédant, se rendre intéressante et presque excusable aux yeux du comte. Il arriva, pour celui-ci, ce qui était arrivé pour master John. Quoique d'une organisation plus délicate, M. de Cerny sentit sa passion pour cette fille s'accroître après la possession. Il se repentit d'abord de cette trahison comme d'un crime inexcusable, et devint encore plus tendre, plus affectueux pour la pure et noble enfant qu'il avait trompée. Mais les yeux de l'esclave lui distillèrent de nouveau leur philtre voluptueux. Le regret qu'elle montra d'avoir trop écouté son amour, les pleurs qu'elle versa à propos, son dévoûment redoublé pour sa maîtresse, tout cela ensorcela littéralement le comte. D'amoureux il devint insensé, et sans la prudence et l'esprit froidement calculateur de Magarthy, qui pût seule calmer son effervescence, il aurait certainement fait un éclat terrible, affiché son amour effréné pour une esclave et placé celle-ci dans l'habitation comme favorite et rivale de la maîtresse légitime.

Les deux amants goûtèrent donc tranquillement leurs joies adultères pendant le dernier mois de la grossesse de Lucy. Enfin vint l'heure de l'accouchement, et, réveillé de son ivresse, le comte se

rappela qu'il avait des devoirs à remplir et que le moment des voluptés impures était passé.

Après de longues et horribles souffrances, tortures que seules celles qui ont été mères peuvent comprendre, madame de Cerny donna le jour à un fils.

Il est impossible de rendre la joie qui inonda le cœur du comte. Cet enfant débile qui venait de naître le fortifia dans sa résolution, léger compromis qu'il faisait avec sa conscience, de rester dorénavant fidèle à ses devoirs et d'effacer la tache qui, à ses propres yeux, souillait son honneur. Quant à Magarthy, la comtesse l'avait, dès le premier moment, choisie pour veiller à son chevet. C'était de toutes ses femmes la plus aimée, et elle voulait avoir près d'elle, sans cesse, cette figure enchanteresse et qu'elle aimait à contempler. Par un sentiment de pudeur instinctive, le comte voulut s'opposer à ce choix; mais l'étonnement de Lucy le fit se souvenir que, dans l'âme même de la meilleure et de la plus pure des femmes, le soupçon n'est pas long à se former, et qu'il devait, à tout prix, lui éviter l'émotion violente qui pouvait en être la conséquence.

IV

LA MAITRESSE ET L'ESCLAVE

Ici nous reprenons notre récit où nous l'avons laissé à la fin du premier chapitre, et nous n'interromprons plus désormais le cours de cette histoire, dont les détails, tout horribles qu'ils soient, sont malheureusement de la plus stricte vérité.

Le premier jour, le comte tint sa promesse; il quitta peu sa femme de la journée, et, malgré les agaceries de Magarthy, au moindre assoupissement de la comtesse, il lui parla à peine et se tint sur la plus grande réserve. Magarthy s'en inquiéta peu; elle était sûre de la toute-puissance de ses yeux noirs; elle avait raison.

En effet, le lendemain, ces trois personnes se trouvèrent encore en présence. La chambre de la malade était située sur le devant de l'habitation, et les fenêtres en regardaient la mer. Tout était bien clos et pourtant cette pièce n'était pas chaude. C'est que, depuis la veille, une tempête effroyable régnait sur ces parages dangereux. Le vent qui soufflait de la pleine mer, jetait les vagues houleuses sur les récifs de la côte et venait lui-même se briser contre l'habitation. La comtesse sommeillait doucement. Sa tête pâle et blonde, languissamment posée sur l'oreiller, avait une expression poétique et touchante. Elle était tournée du côté de son mari, car elle s'était endormie, les yeux fixés sur celui qu'elle aimait. Au pied du lit, le comte la regardait dormir ; il s'absorbait dans cette douce contemplation. A la vue de cette figure fatiguée, son esprit remontait le cours du temps ; il se rappelait le bonheur passé, les rêves, les projets pour le moment où celui qu'il attendait serait venu. Et celui-là était venu ! Il était dans une chambre tout près de lui, confié aux soins d'une robuste négresse qui lui servait de nourrice. Tandis qu'il évoquait ainsi ses souvenirs, Henri de Cerny restait absorbé devant le visage candide de Lucy ; il éprouvait une joie calme et douce. Tout à coup l'expression de sa figure changea ; il se souvenait ! Instinctivement,

malgré lui, il jeta un rapide regard sur la jeune esclave. Ce regard le perdit et lui fit oublier, en un moment, toutes ses résolutions. Magarthy, assise sur un tabouret de paille tressée, en face de lui, tournait le dos à la fenêtre et semblait aussi plongée dans de profondes réflexions ou de charmants souvenirs, car son sein vivement agité faisait remonter l'étoffe blanche qui le recouvrait. La pose était provocante. La lumière jouait dans ses cheveux et faisait miroiter un cou d'une blancheur d'albâtre.

Le comte frémit à cette vue. L'esclave rêvait toujours; il s'assura que sa femme était endormie, et murmura à voix basse :

— Magarthy !

La quarteronne n'entendit pas ou feignit de ne pas entendre. Le comte répéta son appel avec une inflexion de voix plus tendre encore. Cette fois Magarthy entendit; elle sembla s'arracher aux enivrements d'un doux songe et répondit :

— Que me voulez-vous, maître?

— Regarde-moi.

Elle fixa sur M. de Cerny son œil diamanté et le regarda avec une telle expression de tendresse contenue que le comte n'y pouvant plus tenir n'essaya pas de soutenir ce regard et se prit à se promener lentement dans la chambre. L'esclave im-

mobile le suivait des yeux et le poursuivait de ce même œil caressant et profond.

Henri se rapprocha tout à coup du lit de Lucy et la contempla longuement, comme pour ressaisir la force qu'il sentait lui échapper. Il se retourna enfin et vit toujours le même regard de Magarthy rivé à lui. Tout éperdu d'amour, il s'avança vers elle et lui dit brièvement :

— Viens !

— Où maître veut-il que j'aille? Je lui ferai remarquer cependant que je ne puis pas laisser maîtresse seule. Si elle se réveillait? Si elle avait besoin de moi?

— C'est vrai ! dit le comte en reprenant sa promenade silencieuse.

Quelques minutes s'écoulèrent. Il revint de nouveau se placer devant Magarthy. Dans cette position, il tournait le dos au lit de la comtesse.

— Sais-tu, Magarthy, que tu es bien belle !

— Non, maître... mais je sais que je suis bien heureuse d'entendre maître me le dire.

Et les yeux de l'esclave brillèrent d'une volupté si aiguë, si pénétrante, que le comte en sentit remuer les fibres les plus secrètes de son cœur. Il tressaillit, se pencha sur Magarthy, et déposa sur ses lèvres un long baiser.

En ce moment, le regard de la quarteronne ren-

contra, fixé sur elle, celui de la comtesse réveillée. Elle ne poussa pas un cri; mais serrant à son tour le comte dans ses bras, avec une rage passionnée, elle fit tomber sur la malade un regard froid et provocateur.

M. de Cerny n'avait rien vu de cette scène muette : il tournait le dos au lit de sa femme, comme nous l'avons dit. Mais son sang bouillant avait circulé avec plus de rapidité dans ses veines. Saisissant tout à coup dans ses bras Magarthy, qui se laissait faire avec une voluptueuse nonchalance, il allait l'emporter, dans un moment de délire, quand un bruit de voix, parti de la chambre voisine, le rappela à lui-même. Il déposa sa maîtresse sur un siége, en disant d'une voix tremblante d'émotion :

— Tiens, nous sommes fous tous les deux!

Ramené rapidement à la situation présente, le comte se dirigea vers la porte et l'ouvrit au médecin qui se présentait, accompagné d'une négresse.

— Quel temps horrible, dit l'homme de l'art en entrant. Ah! monsieur le comte, j'ai bien cru que je n'arriverais jamais. Eh bien! comment va notre malade?

Tout en parlant ainsi, il se dirigeait vers le lit de madame de Cerny.

— Elle dort, je crois, murmura le comte.

— Comment? elle dort! dit le médecin; mais voyez donc, elle est évanouie.

— Évanouie, ce n'est pas possible! Je l'ai vue s'endormir, il n'y a qu'un moment! Mais vous m'effrayez, docteur! Y a-t-il quelque chose à craindre! Parlez, ne me cachez rien!

Le médecin avait pris le pouls de la malade qui, plongée dans un calme effrayant, ne s'en apercevait pas.

— Ceci est un accident anormal, murmura-t-il: Il a dû se passer ici quelque chose d'insolite. Qui se tient habituellement dans cette chambre?

— Une jeune esclave. La voici.

Et le comte désignait Magarthy, dont les yeux trahissaient une anxiété profonde. Le médecin l'interrogea, mais elle se garda bien de parler du réveil momentané de la comtesse et il n'obtint d'elle, comme renseignement, que la répétition de ce que M. de Cerny venait de lui dire.

La fille de la mulâtresse se dirigeait du côté de la fenêtre pour l'ouvrir. Le docteur qui vit ce mouvement l'arrêta.

— Gardez-vous-en bien, mon enfant, s'écria-t-il! L'air froid de la tempête la tuerait! Il faut au contraire faire attention, par dessus tout, à ne pas ouvrir cette croisée.

Il fit une ordonnance et se retira, après l'avoir

remise au comte. Le premier mouvement de celui-ci fut de rester près de sa femme et d'envoyer Magarthy donner des ordres pour avoir sur-le-champ les médicaments ordonnés; mais la figure inquiète du médecin le fit changer d'avis; il ordonna au contraire à la jeune esclave de rester, et rejoignit le docteur pour l'interroger.

Magarthy les écouta s'éloigner, et quand elle n'entendit plus aucun bruit, elle s'approcha lentement du lit de la comtesse et la regarda avec une figure froide, sans expression. Tous les instincts d'une perversité épouvantable se réveillaient en elle; elle tenait à son maître, aux avantages que pouvait lui procurer le rang de favorite dans l'habitation, et celle qui seule lui faisait obstacle était là, devant elle, abandonnée, sans défense. Elle se souvenait des paroles du médecin et les répétait presque machinalement :

— L'air froid de la tempête la tuerait!

Une horrible pensée éclata comme un coup de foudre dans son cerveau : elle écouta de nouveau avec attention si personne ne venait et enfin, prise par un délire subit, le délire du crime, elle courut à la fenêtre et l'ouvrit toute grande. L'air frais de la mer s'engouffra dans la pièce et vint caresser le visage pâli et le sein découvert de la malade. Celle-ci revint peu à peu de son évanouissement;

elle porta la main à son front, en cherchant à rassembler ses idées et ses souvenirs, et aperçut alors, à l'extrémité de la chambre, la même figure cruelle et sarcastique, qu'elle avait vue quelques instants auparavant, appuyée contre celle de son mari. Une expression d'horreur se répandit sur son pur et doux visage et elle agita la main, comme pour maudire l'apparition funeste.

Magarthy s'avança : elle n'avait point affaire à un homme vigoureux, mais à une femme débile, que la mort allait bientôt saisir dans son éternel embrassement. Après avoir fait le mal, elle voulait en jouir lentement, en détail : cette race a la cruauté de certains animaux, dont elle se rapproche un peu, du reste.

— C'est moi, maîtresse, dit-elle en appuyant sur toutes ses paroles, c'est moi, votre esclave, qui viens vous dire que votre mari, celui que vous adorez tant, m'aime plus encore que vous ne l'aimez.

La plume se refuse à peindre la scène qui suivit : ce fut horrible. La comtesse abattue, épuisée, mourante, n'avait pas la force de lutter avec une femme, avec une esclave pleine de fiel et de haine, qui cherchait et trouvait des tortures sans nom.

La pauvre créature se tordait dans un épouvantable désespoir ; mais la mort que le bourreau

croyait immédiate ne venait point. Des pas se firent enfin entendre au dehors : l'esclave courut à la fenêtre et la ferma. Il était temps! le comte de Cerny entrait; il s'avança près du lit de sa femme et la vit, les yeux ouverts, en proie à une fièvre violente qui lui empourprait le visage.

— Lucy, ma chère Lucy, comment vous sentez-vous?

La comtesse ne lui répondit que par un regard de mépris. Le comte, étonné, voulut se pencher vers elle et l'embrasser; mais d'un geste violent elle le repoussa et murmura, d'une voix qui devenait de plus en plus saccadée :

— La fenêtre... de grâce, ouvrez, ouvrez la fenêtre!

— Non, ma chère Lucy, dit doucement le comte... le médecin, au contraire, l'a bien défendu... ce serait vous tuer!

Une expression d'épouvante se peignit sur le visage de la jeune femme : sa respiration sifflait dans sa poitrine, et pourtant le comte put entendre parfaitement ces horribles paroles :

— Ah! c'est donc pour cela que cette fille, *votre maîtresse*, l'a ouverte tout à l'heure!

Un coup de tonnerre n'aurait pas produit sur M. de Cerny un effet plus terrible. La vérité lui apparut, il resta un moment anéanti : puis, em-

porté par la violence naturelle de son caractère, il saisit une chaise de sa main puissante, et, la levant sur la tête de l'esclave, qui était tombée à genoux et demandait grâce, avec des cris déchirants, il ne put prononcer que ces deux mots :

— Meurs ! misérable !

C'en était fait de Magarthy, si la comtesse, heureuse de ce mouvement qui lui prouvait que son mari n'était pas complice du crime de l'esclave, n'eût senti se réveiller en elle tous les bons instincts de son angélique nature. Elle se souleva sur son lit et cria : Grâce ! grâce ! d'une voix si perçante, que l'habitation tout entière en retentit et que le comte, entendant cette voix adorée, lâcha le meuble qu'il tenait et se précipita vers elle.

La jeune femme était retombée sur son oreiller, brisée par tant de secousses. M. de Cerny la prenait dans ses bras, l'embrassait avec transport, avec passion, tandis que Magarthy, anéantie, gisait sur le plancher, incapable, dans sa frayeur, de faire un mouvement et croyant toujours voir la mort menaçante sur sa tête.

Madame de Cerny se sentait renaître sous les ardentes caresses de son mari ; elle se souleva un peu et le regardant avec une tendre expression, elle murmura :

— Merci, Henri ! Oh ! tu es bon ! Ainsi, tu

m'aimes, tu m'aimes! tu n'aimes que moi! il m'était si horrible de mourir en croyant que tu me haïssais; mais tu m'aimes! je puis m'en aller maintenant, je partirai heureuse! mais tu ne la tueras pas? tu me le promets... merci!

Elle retomba sur le lit. Elle était morte!

Peindre le désespoir du comte de Cerny est impossible : chez cette nature passionnée, où les sensations, comme les sentiments, étaient d'une violence inouïe, ce devait être et ce fut terrible. C'est à peine si son emportement lui permit de se rappeler qu'il avait tacitement promis à la douce martyre de respecter la vie de Magarthy. Il fut obligé de se contenir et n'y parvint que par des efforts surhumains. Magarthy était terrifiée, abasourdie : peut-être n'avait-elle agi que dans un désordre d'idées qui tenait du vertige et de la folie? Peut-être était-elle moins coupable, moins criminelle que ne le prouvait l'acte qu'elle avait accompli? C'est ce que personne, pas même elle, ne pouvait comprendre. Mais elle avait vu la mort de près, elle l'avait vue immédiate, terrible, levée et suspendue sur sa tête, et elle connaissait trop bien le comte pour ne pas s'attendre à tout de sa colère.

Au cri poussé par la comtesse avant de mourir, les domestiques et les esclaves épars dans l'habitation avaient tressailli; quittant immédiatement leur

ouvrage, ils s'étaient précipités, sans ordre, mais pleins d'anxiété, dans la direction où le cri fatal avait retenti. Il y eut bientôt foule dans la pièce qui précédait celle où se trouvait le cadavre de la comtesse. Les plus hardis ouvrirent la porte, et à l'aspect de Lucy, immobile et morte, du visage bouleversé du comte, et de la prostration de Magarthy, l'horrible vérité éclata à leurs yeux.

Nous l'avons dit, madame de Ceruy était adorée de toute la plantation, et un murmure de désespoir et d'indignation contenue se fit entendre et rappela le comte à la réalité.

— Entrez, entrez tous, s'écria-t-il! vous voyez cette malheureuse, cette misérable, recueillie sous mon toit et traitée par votre maîtresse presque à l'égal d'une amie? Eh bien, en récompense des bontés, des tendresses qu'on a eues pour elle, elle a assassiné sans pitié sa bienfaitrice, la vôtre à tous!

Des cris d'horreur se firent entendre, tous les regards se tournèrent vers Magarthy frémissante, éperdue. Le comte continua :

— Je la tuerais comme un chien, car c'est là tout ce qu'elle mérite, si je n'avais promis à cette sainte, au ciel maintenant, de ne pas la toucher. Mais qu'elle parte, qu'elle parte vite, à l'instant! Qu'elle appartienne au premier qui pourra l'ap-

procher sans répugnance et sans horreur. Je la chasse!

Et, d'un geste, il montra à la quarteronne la porte restée ouverte. Celle-ci, livide de peur, le sein agité par un sentiment indéfinissable de honte, ou peut-être de remords, sortit, entre une double haie de serviteurs et d'esclaves, qui poussaient des cris d'exécration et qui l'auraient mise en pièces, s'ils n'eussent été retenus par la présence du maître.

V

QUE DEVIENDRA-T-ELLE ?

La situation de Magarthy était affreuse. Elle courait tout droit devant elle, comme une bête fauve qui serait poursuivie par une meute nombreuse. Elle ne pensait à rien. Ses cheveux dénoués flottaient au vent. Sa gorge râlait et ses yeux injectés de sang regardaient sans voir.

Un obstacle qui se présenta mit fin à cette course désordonnée. La rivière La Vigne se rencontra sous les pas de cette créature que la peur avait affolée. Alors seulement Magarthy, passant la main sur son front, fut rappelée à la réalité de sa situation. Son premier mouvement fut de regar-

der en arrière pour voir si elle n'était pas poursuivie : elle n'aperçut personne.

Elle s'assit ou plutôt tomba sur l'herbe qui borde La Vigne, et prise d'un accès nerveux, elle se roula sur le gazon, en éclatant en sanglots et en poussant des cris déchirants.

— C'est impossible! c'est impossible! hurlait l'infortunée. C'est un horrible rêve! Mais dites-moi que cela n'est pas vrai! Parlez donc, master John! Cerny! Personne! ils m'ont tous abandonnée! oh! les lâches! je me vengerai!

Et elle continua ses divagations en se tordant les bras. Mais depuis une heure, le crépuscule avait déjà envahi l'horizon et, à Bourbon, la durée du crépuscule est rarement plus longue. La nuit vint peu à peu et l'ordre des idées de Magarthy changea avec la venue de l'obscurité. Aux désirs de vengeance, aux cris de malédiction et aux blasphèmes, firent place des réflexions plus sombres. Aux figures de master John et du comte de Cerny, succédèrent celles du docteur et de Lucy... Elle revit tout, la fenêtre ouverte... Lucy expirante... et elle tomba évanouie.

La fraîcheur de l'aube la réveilla.

Elle fit ses ablutions dans l'eau pure de La Vigne... Elle sourit au visage que lui retraçait l'onde complaisante et elle se releva, sinon con-

solée, du moins forte et préparée à lutter corps à corps avec l'avenir.

— Je suis belle et j'arriverai !

Singulière naturé que celle de cette femme qui, chassée pour un crime horrible, de l'habitation, où elle aurait pu trouver le bonheur, ne pensait plus au passé, commencé seulement de la veille, et escomptait l'avenir, avec une sorte de tranquillité.

Elle était incertaine de la route à suivre. Il lui fallait quitter l'île, sous peine de devenir la proie des nègres marrons, auxquels elle était maintenant assimilée. Toutes les villes lui étaient également fermées, car à Saint-Denis, comme à Sainte-Suzanne, comme à Saint-André, elle pouvait être reconnue. Trop de gens des villes voisines fréquentaient l'habitation élégante où elle avait vécu longtemps... Elle pouvait être soupçonnée de fuite, ramenée devant M. de Cerny qui, cette fois, oublierait peut-être la prière de l'ange envolée.

En admettant encore qu'elle évitât la triste expectative de servir de jouet à une bande d'esclaves fugitifs ou de voleurs, elle était exposée à rencontrer quelqu'un appartenant à M. de Cerny, qui cette fois, loin du comte et n'étant plus retenu par la crainte, pourrait exercer sur elle une vengeance terrible.

Elle resta quelques heures indécise, cachée dans

une des innombrables criques formées par les récifs de la côte, contemplant la haute mer et la fin de la tempête qui avait coûté la vie à madame de Cerny. Un vent frais, qui caressait en le rafraîchissant son front brûlant, succéda bientôt à cette chaleur accablante. La mer redevint calme et tranquille, le tourbillon cessa; alors une nouvelle souffrance, plus terrible que tout ce qu'elle avait éprouvé jusque-là, s'empara d'elle : la faim, l'horrible faim, se fit sentir et lui déchira les entrailles. Sur ce rivage morne et désert, impossible de rien trouver pour l'assouvir! Et Magarthy n'osait pas, pour les raisons données plus haut, s'enfoncer dans l'intérieur de l'île, où elle eût pu découvrir quelques arbres dont les fruits bienfaisants l'auraient aidée à continuer sa route. Il fallait pourtant prendre un parti.

Rappelant ses forces chancelantes, l'esclave se leva, et, se décidant enfin, elle se dirigea vers la ville avec les plus grandes précautions, se traînant avec peine, s'arrêtant à chaque pas, mourant de soif et d'inanition; elle finit pourtant par atteindre un village, mais elle n'osa pas y entrer pendant le jour, et, malgré des souffrances intolérables, elle eût le courage d'attendre que le soleil fût couché pour s'y glisser dans l'ombre. Une autre difficulté se présenta alors : où aller? où frapper? quelle

raison donner de sa présence dans un endroit où aucune barque n'était arrivée depuis quelques jours? Pourtant il fallait ne pas succomber sur la route; aussi, résolue à tout, elle erra par les rues, cherchant un gîte et un souper. Heureusement ou malheureusement pour elle, elle était très jolie; sa beauté lui assurait du pain, elle le savait et n'hésita pas à se servir de ce moyen.

D'ailleurs, nous l'avons vue à l'œuvre et nous savons que chez elle la pudeur n'était qu'un mythe. Elle avait cela de commun avec presque toutes les esclaves, habituées à plier sous un joug de fer et à se considérer plutôt comme une chose que comme une personne.

Une bande de matelots ivres arrivait en chantant; elle marcha droit vers eux et en heurta un en passant.

— Que me veut cette moricaude! s'écria le matelot furieux.

— Moricaude! dit un autre; elle est aussi blanche que toi et moi.

Cela était parfaitement vrai, car les matelots nés sous nos climats sont blancs de peau, mais, vite brunis par le soleil, leur teint devient pareil à celui des créoles qui vivent au grand air sous ce ciel de feu.

— Tiens! tu as raison! dit le premier marin.

Mais c'est qu'elle est très gentille, sais-tu bien? Allons, que me veux-tu, ma belle enfant?

— J'ai faim! répondit-elle avec égarement.

Un éclat de rire accueillit cette phrase. Les matelots ivres et repus ne comprenaient pas qu'on pût avoir faim!

— Je n'ai rien mangé depuis hier, continua Magarthy; par pitié, donnez-moi un peu de pain!

— C'est une mendiante! dirent les matelots en se disposant à s'éloigner. Laissons-la chercher ce qu'il lui faut et allons boire!

Magarthy ne se découragea pas : elle saisit le plus jeune par la manche de sa veste, et profitant d'un rayon de lumière qui filtrait à travers la fente d'une porte, elle montra en plein sa beauté luxuriante et lança au matelot un de ces regards dont elle connaissait la puissance. Les marins sont en général peu disposés aux sobriétés. Celui auquel elle s'était adressée, et qu'elle avait bien choisi, se laissa toucher et l'emmena. Elle avait ainsi du moins un gîte et du pain.

Le milieu où elle se trouvait jetée pour l'instant était assez triste, la différence était grande pour une femme, même pour une esclave, entre appartenir à un de ces hommes et appartenir à l'élégant comte de Cerny.

Aussi, le lendemain, peut-être Magarthy eut-elle

des regrets, mais il était trop tard, et, du reste, ces regrets ne furent pas de longue durée.

Le matelot qu'elle avait suivi fut bientôt obligé de se rembarquer; il faisait ordinairement le trajet de l'île Bourbon à Maurice, et restait quelquefois longtemps en voyage. Il lui proposa de l'emmener avec lui et, comme elle n'avait pas le choix des moyens, elle accepta.

VI

MAURICE ET MADAGASCAR

Ce fut à Port-Louis que Magarthy et son amant débarquèrent. Le matelot n'était pas riche, et l'eût-il été, il n'était pas de nature à s'embarrasser d'une femme. Aussi, un beau matin, Magarthy se réveilla-t-elle seule, dans l'espèce de bouge qu'elle partageait avec lui. Elle ne pleura point, ne se désola pas. Et cependant elle était enceinte et sans aucune ressource. Elle n'avait point aimé ce grossier personnage; elle éprouva même une espèce de soulagement après le départ de cet homme. En effet, il l'eût probablement gênée dans les entreprises qu'elle méditait.

Ici commença pour notre héroïne une vie de luttes et de misères qu'elle supporta sans se plaindre... Tour à tour bouquetière et servante d'auberge, elle cherchait vainement le sauveur qu'elle attendait. Et, punition du ciel peut-être! cette Magarthy était d'une prodigieuse fécondité; mais si elle trouvait de temps en temps quelque âme compatissante dont la bourse s'entr'ouvrait pour fournir du pain à la triste couvée, l'inégalité trop constatée de sa vie ne pouvait lui laisser espérer de rencontrer de sitôt un éditeur responsable des œuvres de son inconduite.

Dans ses commencements à Port-Louis, elle s'était complétement dégradée; et si quelque colon un peu convenable lui venait en aide, c'était en cachette. Cependant Magarthy ne se décourageait pas. Elle se disait qu'il fallait pourvoir aux besoins de sa petite famille. Rien ne la rebutait, si ce n'est le travail. Quelquefois, dans ses heures de solitude, elle se rappelait le comte de Cerny et regrettait les jours passés. Quant au crime qu'elle avait commis, elle s'en souvenait à peine. Cette femme était égoïste dans toute la force du terme. Ses enfants occupaient seules un coin dans son cœur, car, chose étrange, cette créature sans foi ni loi adorait ses filles. Pour leur assurer un sort, elle eût mis le feu à la moitié de l'île.

Blanche, ou presque blanche, elle avait toute l'apparence d'une créole, mais elle n'en avait ni le caractère ni le tempérament. La créole est aimante, passionnée; elle est affolée de plaisir. Magarthy était froide et réfléchie. La créole aime la toilette pour la toilette..... c'est un ruban, une fleur dont elle recherche la couleur ou le parfum. Et parce qu'elle aime à les voir et à les respirer, elle aime à s'en parer; mais cette toilette n'est pas calculée. Magarthy voulait de la toilette, parce que c'est un appât d'une force irrésistible pour certains hommes; c'était pour elle une arme de combat, une arme de luxe, si l'on veut, mais une arme d'une grande précision et d'une grande portée.

En attendant, Magarthy vendait des fleurs; mais le commerce allait mal. Elle se mit alors à suivre les marchands colporteurs, vendant des bijoux faux ou des bibles de pacotille. Aujourd'hui à Port-Louis, demain à Beau-Séjour, elle parcourut tour à tour la Savane, le grand port Moka, la rivière Noire, Pamplemousse, etc., revenant de temps en temps à Port-Louis pour renouveler ses marchandises.

Certes, à voir cette femme traîner son ballot et marcher sous l'ardeur du soleil, on n'aurait pu deviner qu'un jour elle serait, sinon célèbre, du moins riche et presque redoutée.

De l'île Maurice, elle trouva une occasion de passer à Madagascar. Elle avait entendu vanter la richesse de cette île et elle résolut d'y tenter la fortune.

La fatalité sembla la poursuivre à Madagascar comme à Maurice. A bout de moyens, une idée folle s'empara d'elle. Elle voulut retourner à l'île Bourbon. Sans doute c'était dangereux, car si l'esclavage n'existait plus à Maurice, il régnait toujours dans la colonie française. Il y avait toutes sortes de dangers pour elle à affronter son ancien séjour. Elle pouvait rencontrer M. de Cerny, qui, dans un moment de fureur pouvait la tuer sans pitié ! Mais cette idée d'un retour à Saint-Denis la poursuivait nuit et jour. Une voix lui criait que c'était là que son existence misérable finirait, que la fortune l'attendait. Aussi, résolue à tout braver plutôt qu'à continuer une carrière sans issue possible, Magarthy s'embarqua, avec ses filles, pour Saint-Denis, où nous allons la suivre.

VII

RETOUR A SAINT-DENIS

Quoique Bourbon et Maurice soient deux îles voisines, comme on est voisin dans ces contrées, c'est à dire séparées par de véritables océans, les mœurs et la société n'y sont plus les mêmes.

La Magarthy avait pu vivre inconnue dans la possession anglaise, parce que la pruderie proverbiale de la métropole tendait à s'y acclimater, malgré l'ardeur du climat et l'origine française de la colonie. Il lui avait été difficile, impossible même de s'élever; mais elle y avait du moins trouvé des amants dans les classes infimes. A Madagascar il en avait été de même.

A Bourbon il n'en était plus ainsi. Sitôt arrivée, elle se trouva en face d'une concurrence sérieuse dans son horrible métier. A Saint-Denis, les mœurs sont beaucoup plus relâchées qu'à Port-Louis; on s'y abandonne à toutes les exigences d'un climat incendiaire. Là, plus d'hypocrisie; on jette le masque, et, du haut en bas de la société, la ville tout entière est adonnée au plaisir, on y respire la débauche avec l'air. Les noirs eux-mêmes, esclaves abrutis, obtiennent de leurs maîtres la permission de se réunir, de temps en temps, dans des locaux affectés expressément à cet usage. Ils se rassemblent hommes et femmes, ou plutôt mâles et femelles, et leur plus grand plaisir, leur seul bonheur, le bonheur, après lequel ils soupirent pendant leurs longues journées de fatigue et de travail, c'est de se livrer avec excès, avec rage, c'est le mot, à leur danse nationale.

Cette danse, célèbre dans ces parages, n'est autre que la fameuse *cachucha* espagnole appropriée à la nature des danseurs et du climat. La grâce provoquante des Andalouses se transforme en dévergondage; la volupté se métamorphose en libertinage.

En présence de cette débauche effrénée, Magarthy se trouva tout d'abord mal à l'aise. Nous l'avons dit, notre héroïne n'était pas une fille hors

ligne, elle n'avait pas un de ces caractères de fer qui vont droit à leur but en renversant tout sur leur passage; c'était une femme vulgaire dans toute l'acception du mot, mais douée d'une grande audace et surtout d'une grande persévérance. Elle était lasse, bien lasse de la vie qu'elle avait menée à Maurice ou à Madagascar, car elle comprenait que ce n'était pas de cette façon qu'elle pouvait s'élever au dessus de sa position, et cette vie, il fallait qu'elle la reprît; il le fallait, parce quelle avait faim!

Il est impossible de suivre Magarthy dans sa nouvelle carrière; les détails de cette existence aventureuse et dévoyée sont trop connus et trop authentiques pour mériter la peine d'être racontés. Ils exigeraient, du reste, des circonlocutions qui pourraient à peine atténuer le réalisme brutal des faits. En résumé, toutes les exigences imposées par la nécessité, par ses instincts, par le milieu infâme dans lequel elle vivait, Magarthy les accepta sans hésiter; elle but toutes les hontes et se soumit à toutes les épreuves. Nous passerons donc sous silence ses nouvelles aventures, et nous arriverons sur-le-champ à une époque qui ne peut qu'être indiquée par nous, mais qui fut des plus importantes dans sa vie.

Il semblerait que Magarthy ait parcouru tous les

degrés de l'abjection, de l'opprobre et de la honte. Il lui restait encore un dernier degré à franchir, et elle le franchit.

Et cependant, que lui restait-il de bas et de misérable à pratiquer? Cette fille, restée fort belle malgré sa nombreuse progéniture, s'était vue tour à tour marchandée par des matelots ivres, vendue à des colporteurs ignobles, honteux trafiquants de ces livres et de ces lithographies que la police saisit sur le continent, et dont elle met les auteurs et les éditeurs sous les verrous. Servante dans le port de Madagascar, elle avait obéi à tous les caprices d'une clientèle d'ivrognes, de voleurs et de soldats déserteurs, payant une caresse avec une injure, lui faisant acheter le pain de ses enfants au prix le plus ignominieux.

Eh bien, tout cela n'était rien auprès de la nouvelle existence que le sort lui réservait. Jusque-là sa honte n'était connue que d'elle seule, et il allait venir un moment où cette honte serait publique et pour ainsi dire affichée. Elle allait entrer dans l'enfer du Dante, ce lieu terrible sur la porte duquel est écrit :

« Laissez dehors toute espérance, ô vous qui entrez !

Mais la destinée de Magarthy était si étrange, que là où toute autre aurait trouvé la dernière

étape de sa vie, elle était capable de poser le premier jalon de sa fortune à venir... Nous glisserons sur les détails choquants et nous irons le plus vite possible au but qui nous attend après cette nouvelle campagne de notre héroïne.

De toutes ses camarades de Saint-Denis, celle que préférait Magarthy était une mulâtresse déjà âgée.

C'était une femme d'une grande expérience, connaissant mieux que qui que ce fût toutes les ressources de l'île, et sachant se tirer de tous les mauvais pas. Elle avait dû être fort jolie, mais sa beauté ne présentait plus maintenant que des ruines. Ce fut à elle que Magarthy se plaignit de position et fit part de sa résolution de retourner à son ancienne vie, puisque cette vie donnait au moins du pain à elle et à ses enfants. La mulâtresse l'en détourna.

— Vois-tu, tout vaut mieux que cela, lui dit-elle. Es-tu bien résolue à ne pas retourner d'où tu viens?

— Certes, oui ; je préfère tout à la misère.

— Eh bien, alors, pourquoi n'entrerais-tu pas chez la Marton ?

— Chez la Marton ?... Qu'est-ce que c'est que la Marton ?

La mulâtresse expliqua à Magarthy ce qu'était la Marton.

Française et Parisienne d'origine, la Marton était venue de la métropole fonder à Saint-Denis une maison de modes; mais elle n'avait pas tardé à s'apercevoir que le commerce de ses chapeaux allait beaucoup moins bien que le commerce que faisaient ses ouvrières. C'était une femme tout à fait sans préjugés. Elle étudia le terrain, et, comme elle était très intelligente et très adroite, elle entreprit de monter, dans un quartier retiré, une maison très recommandable à l'extérieur, où elle sut attirer tous les gens riches de l'île et tous les étrangers de passage.

Ce fut là que la mulâtresse conseilla à Magarthy de se réfugier. Celle-ci n'hésita pas, et suivit son amie chez la Marton, où elle concourut bientôt, pour sa part, sous le nom d'Octavie, à la fortune de la maîtresse de la maison. Son pain quotidien et celui de ses enfants étaient donc enfin assurés. Sûre d'aujourd'hui, elle put attendre avec patience un lendemain meilleur.

VIII

LA RENCONTRE

Nous ne ferons pas pénétrer le lecteur dans le refuge que Magarthy s'était choisi. Disons seulement que quatre années s'écoulèrent sans qu'aucun événement important ou possible à rapporter vînt accidenter cette vie de calme infamie.

« Esclave de l'amour, condamnée au plaisir, » Magarthy voyait disparaître le temps sans trop le compter, quand un jour, elle vit arriver chez la Marton l'homme qu'elle s'attendait le moins à y voir, celui avec lequel elle redoutait le plus de se trouver, M. de Cerny. Leur émotion fut violente; rien ne les préparait l'un et l'autre à cette rencon-

tre. Magarthy crut qu'elle allait se trouver mal de frayeur : M. de Cerny, lui, se sentit tressaillir à cette image vivante d'un passé qu'il croyait enseveli depuis longtemps.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis la catastrophe qui les avait séparés. Souvent le comte de Cerny, qui avait aimé véritablement, d'un amour plastique si l'on veut, mais enfin réel, Magarthy, s'était demandé si celle-ci était bien la cause de la mort de la comtesse; il se rappelait que sa femme était d'une santé plus que délicate, très affaiblie, et que l'accouchement seul eût pu suffire pour l'abattre. Leur enfant était mort peu de temps après les événements que nous avons retracés au début de cette histoire; M. de Cerny s'était alors trouvé complétement isolé, et il avait regretté le départ de la fille de la mulâtresse. Celle-ci n'était peut-être pas si coupable qu'il l'avait cru d'abord; et puis, malgré tout, il avait pour elle un certain sentiment ou, pour mieux nous exprimer, une certaine sensation; il y pensait enfin. Peu à peu cependant cette pensée s'effaça, et, à mesure que le chagrin de la mort de sa femme s'affaiblissait, l'image de Magarthy s'éloignait aussi; et un beau matin il se trouva complétement consolé, sans amour et sans regret.

Il reprit sa vie accoutumée, insouciante et insou-

cieuse. Plusieurs familles des environs voulurent le remarier; mais il ne voulut jamais que Lucy fût remplacée ni dans son esprit ni dans son cœur. Il n'en fut pas de même pour le souvenir de Magarthy : celle-ci fut souvent remplacée. Dans un court voyage à Saint-Denis, où il était appelé par des affaires, il entendit parler d'une fille célèbre qui faisait la fortune d'un repaire de l'île. Poussé par la curiosité, il voulut voir ce que pouvait être cette créature, et, surmontant une répugnance inévitable chez un homme bien élevé, il se rendit chez la Marton.

Nous ne chercherons point à peindre son étonnement, lorsqu'il s'aperçut que la fameuse Octavie n'était autre que l'esclave dont il avait été, du moins le croyait-il, le premier amant.

Quant à Magarthy, ce qu'elle ressentit fut surtout de la crainte. Elle n'avait jamais pu oublier le geste menaçant du comte, levant sa chaise pour l'écraser. Elle se disait que, si jamais le maître la retrouvait, il la tuerait certainement, et alors elle frémissait à la pensée d'une rencontre; or, le jour de cette rencontre était venu : c'était peut-être pour elle la dernière heure.

Elle se rassura cependant peu à peu, en fixant les yeux sur M. de Cerny; la figure de celui-ci n'exprimait ni colère ni haine; son œil, toujours franc et loyal, ne montrait que de la commisération.

— Toi ici, dit-il enfin, lorsqu'ils se trouvèrent seuls ; toi !

— Hélas ! monsieur le comte, il fallait vivre ; je ne pouvais pas mourir de faim.

Et Magarthy entama l'histoire de sa vie depuis qu'elle avait quitté Bourbon. Trompée par un amant qui lui avait emporté l'argent qu'elle avait gagné dans le commerce des fleurs, seule avec deux enfants, elle avait dû se résigner à faire un métier infâme ; mais elle mourait lentement de cette vie dégradante.

Et ses beaux yeux roulaient des perles liquides. M. de Cerny l'écoutait, et tous ses anciens souvenirs lui revenaient au cœur plus ardents que jamais.

En définitive, cette pauvre fille avait tant souffert, et puis ses enfants ! Oh ! leurs enfants, voilà le grand mot de ces malheureuses ! Et l'homme, même le plus sceptique, se laisse souvent prendre à ces semblants d'amour maternel.

On a raison de tout, grâce à ce bienheureux thème, avec certains philanthropes naïfs.

— Oui, disait Magarthy, oui, je suis une misérable ; mais quand je voyais ces pauvres petits êtres me tendre les bras et murmurer : j'ai faim ! rien ne m'eût coûté pour leur donner du pain. Je suis vouée à la honte et à l'infamie, mais *mes enfants* ne manquent de rien. Peu m'importe le reste !

Ils me maudiront peut-être un jour, mais je leur pardonne d'avance. Il y a longtemps que j'ai fait le sacrifice de ma vie. Qu'ils ne souffrent pas, voilà mon seul vœu sur cette terre.

M. de Cerny semblait absorbé dans la contemplation du visage baigné de larmes de Magarthy. Celle-ci sentait que le comte se laissait toucher, et, redoublant de triste mélancolie, elle garda un silence de quelques minutes.

— Pourquoi avoir quitté l'habitation? Là, ton pain, du moins, était assuré pour toujours.

Magarthy, étonnée, regarda le comte avec inquiétude; mais elle se rassura bientôt, en ne voyant, sur la figure de son ancien maître, aucune arrière-pensée; elle se décida à lui dire ou plutôt à murmurer à demi-voix :

— Ne m'aviez-vous donc pas chassée?

La physionomie de M. de Cerny se rembrunit, mais ce ne fut qu'un éclair; une triste lueur lui avait passé sous les yeux, puis elle avait disparu. Il était arrivé à croire, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, que Magarthy était innocente de la mort de sa femme.

— Il ne fallait pas t'éloigner. Le premier moment passé, j'aurais oublié cette parole, et tu serais restée avec moi.

Elle était de plus en plus ébahie; elle ne se

serait jamais attendue à une rencontre faite dans de pareilles conditions. Ayant la conscience de sa faute, de son crime, voulons-nous dire, elle en croyait le comte aussi persuadé qu'elle-même. Elle n'avait pu deviner le travail qui s'était fait dans l'esprit de M. de Cerny. Une telle répulsion à croire au mal était inexplicable pour elle, qui ne connaissait que les côtés boueux de l'esprit humain. Elle réfléchit un moment, puis releva la tête pour dire :

— Mais ne vous souvenez-vous donc plus de ce qui s'est passé? Ne vous rappelez-vous pas que vous vouliez me tuer, car vous me soupçonniez d'une chose infâme...

— C'était un moment de colère. La fureur et le désespoir me montaient au cerveau. Savais-je ce que je disais?... Mais là n'est point la question. Tu m'appartenais; n'étais-tu pas mon esclave, ne l'es-tu pas encore? Car enfin je ne t'ai pas vendue, je ne t'ai pas rendue libre.

Magarthy frissonna. Avec les années, elle avait oublié l'existence de ce contrat qui faisait que, elle, créature animée, elle était *la chose* d'un maître. Le comte venait donc la réclamer! Une nouvelle frayeur s'empara d'elle : l'esclavage ne lui faisait pas peur; elle l'avait assez longtemps subi pour ne pas s'effrayer de cette perspective; d'ailleurs, elle était encore très jolie, et jugeait, peut-être à tort,

qu'il ne lui serait pas difficile de reconquérir toute la puissance qu'elle exerçait autrefois sur son maître. Mais ses enfants, ses filles, qu'elle aimait, qu'elle adorait! les voir esclaves comme elle! jamais elle n'y consentirait. Cependant, ces enfants appartenaient aussi à son ancien maître, qui avait des droits, non seulement sur elle, mais sur sa descendance. Comment éviter ce malheur? Un seul moyen lui restait, mais il était terrible : la mort! En effet, elle morte, comment le comte pourrait-il réclamer comme esclaves, des filles blanches, filles d'une quarteronne, et chez lesquelles, par cela même, il était impossible de retrouver une trace de sang noir.

D'un autre côté, leur mère disparue, que deviendraient ces pauvres enfants? Épouvantable perplexité qui frappait de terreur cette femme, remplie cependant des instincts les plus mauvais. Nous l'avons dit, le seul bon sentiment qu'il y eût dans cette triste créature, c'était l'amour maternel; mais ce sentiment était incommensurable; quand elle perdait quelques-uns de ses enfants, c'était des désespoirs réels.

Le comte la regardait en souriant; il voyait les tortures qu'elle endurait; mais comme il était doué d'une bonté excessive, il y mit promptement un terme.

— Ne te tourmente pas, Magarthy; si tu n'étais pas libre lorsque tu m'as quitté, je te fais libre maintenant... tu n'es plus esclave.

Un élan de reconnaissance la fit se précipiter aux pieds de son ancien maître : ses enfants étaient sauvés! Son émotion fut si violente que les sanglots faillirent l'étouffer. Tout en larmes, à moitié folle, elle répéta cent fois, en embrassant les mains du comte, sans pouvoir trouver d'autres paroles :

— Merci!... merci! merci!

— Ne me remercie pas encore, je ne t'accorde la liberté qu'à une condition.

Toutes les terreurs de Magarthy la reprirent. Quelles conditions allait-il exiger d'elle? Mais elle se résolut bientôt à les accepter toutes pour reconquérir la liberté promise.

— Je te fais libre à condition que tu quitteras à l'instant même cette horrible maison, et que tu me promettras de ne jamais y rentrer. La femme, libre ou esclave, qui a obtenu, ne fût-ce qu'un jour, l'amour du comte de Cerny, ne devrait pas même connaître l'existence d'un pareil bouge.

— Hélas! monsieur le comte, suis-je donc destinée à rester toujours esclave? Un contrat me lie à cette maison : je ne puis la quitter qu'en payant une somme importante... Où trouver cette somme?

— N'est-ce que cela? Je te la donnerai immédiatement; mais il faut me suivre.

Deux heures après Magarthy, quittait la Marton, qui lui faisait les offres les plus brillantes pour la retenir.

Le comte loua et meubla pour elle une jolie habitation dans Saint-Denis même. Ce fut ainsi que Magarthy passa au rang d'hétaire, but de toute son ambition actuelle.

Les affaires de M. de Cerny le retinrent assez longtemps à Bourbon. Lorsqu'il vit son ancienne esclave dans un milieu plus convenable, un goût très vif, qu'il croyait éteint, se ranima en lui. Du reste, cela servit à Magarthy pour la poser, car le comte la mena dans tous les endroits publics avec lui, et on s'occupa beaucoup de la *belle blanche*, comme on l'appelait.

Mais toute chose a son terme. Les affaires de M. de Cerny terminées, il lui fallut retourner sur sa plantation, car une plus longue absence pouvait compromettre ses intérêts. Il partit, laissant sa maîtresse mener la vie des riches créoles, grâce à une somme importante qu'il lui donna en la quittant.

Sur ces entrefaites, éclata comme un coup de foudre la révolution de 1848. Cet essai mal réussi de république ébranla cependant les vieilles

traditions sur leurs bases. Le monde entier ressentit le contre-coup de cette commotion : la liberté eut son jour de triomphe, jour bien vite passé, il est vrai, mais qui cependant marquera dans l'histoire de notre temps.

L'abolition de l'esclavage fut la conséquence naturelle de cette démonstration du peuple français, et Magarthy se trouva naturellement délivrée de toute crainte au sujet de son esclavage passé.

Avec la *liberté de droit* et la somme d'argent que lui avait laissée M. de Cerny, Magarthy, se voyant l'égale des autres femmes non mariées de la colonie, était arrivée, sinon à son but, du moins au chemin qui, d'après elle, devait l'y conduire. Sûre de sa vie journalière, elle attendit, patiente et calme, une occasion propice qui ne tarda pas à naître.

IX

NOUVELLES AMOURS

Cette occasion se présenta sous la forme élégante et aristocratique d'un jeune gentilhomme de vingt-cinq ans.

M. de Mingen était Français. Il était resté, à l'âge de dix-huit ans, seul, sans parents, avec une sœur tout enfant et un modeste patrimoine. Après avoir longuement réfléchi au moyen le plus sûr et le plus prompt d'augmenter ce patrimoine, il s'était décidé à chercher dans le commerce lointain une fortune qu'il n'eût pas osé demander au commerce parisien. Il eût pu s'en passer, lui, mais il fallait une dot brillante à son orpheline idolâtrée.

7.

Le succès couronna ses tentatives. Les marchandises qu'il amena d'Europe dans les mers indiennes et africaines, lui rapportèrent un bénéfice énorme, et, à l'époque où nous le trouvons à Bourbon, il avait en toute propriété plusieurs navires qui transportaient ses marchandises dans tous les archipels de l'océan Pacifique.

Depuis quelques mois, il avait fait venir sa jeune sœur, maintenant âgée de sept ans; elle avait jusqu'alors été confiée, en France, à des étrangers. Il préféra l'avoir avec lui pour surveiller de plus près son éducation. Il avait à Bourbon quelques propriétés et un nombreux personnel; il ne restait pourtant pas constamment dans l'île. Il faisait de fréquents voyages, se rendant de comptoir en comptoir, car il avait des relations suivies avec les négociants de divers pays. Ce fut au retour d'un de ces voyages, qui cette fois avait été plus long que d'habitude, qu'il entendit parler de la créole dont toute la ville de Saint-Denis s'occupait.

Il prêta d'abord peu d'attention à ce qu'on en disait. Sa vie avait été jusqu'ici toute de travail et de lutte; il n'avait eu ni le temps ni le désir de connaître ce que la société policée appelle l'*amour*. Il continua donc l'existence qu'il avait toujours menée, sans s'inquiéter de la nouvelle beauté que toutes les bouches célébraient. Mais ce nom de Magarthy,

sans cesse répété, finit par l'occuper et il voulut connaître celle qui le portait. D'ailleurs, tout ce qu'on disait de la belle créole était bien fait pour exciter ce désir. On prétendait qu'après avoir mené une vie plus que licencieuse, elle s'était tout à coup repentie et transformée.

Il y avait certes de quoi éveiller la curiosité la plus discrète.

M. de Mingen n'y tint plus. Il trouva facilement, ce qu'on trouve toujours dans ces cas-là, un ami commun qui voulut bien le présenter à la nouvelle Madeleine.

A la vue de Magarthy, M. de Mingen fut ébloui; jamais il n'avait rêvé quelque chose de plus provoquant.

Lui, dont l'humeur avait été jusque-là si égale et si joyeuse, il devint rêveur, taciturne, morose. On le voyait chercher la solitude dans les endroits les plus déserts, et traîner après lui une mélancolie incurable. Ce fut en vain qu'il chercha à secouer la passion qui l'envahissait, partout et toujours l'image de cette femme le poursuivait et remplissait sa pensée. Il lutta tant qu'il put contre le démon qui lui étreignait le cœur. L'amour fut le plus fort, et de Mingen, vaincu, terrassé, vint, aux pieds de l'enchanteresse, se mettre à sa merci.

Dans un superbe élan d'enthousiasme, que les

âmes passionnées pourront seules comprendre et excuser, il alla jusqu'à lui offrir sa fortune et son nom. A cette offre, aussi bizarre qu'inattendue, Magarthy resta d'abord comme atterrée; mais, se remettant bien vite, elle répondit par un éclat de rire qui fut adorablement joué. Elle craignait un piége ou une raillerie, et ne voulait pas risquer une fortune pareille sur un simple coup de dés. D'ailleurs, répondre à une telle proposition par des avances trop marquées, n'était-ce pas faire naître une défiance dangereuse dans l'esprit d'un homme, dont elle prévoyait déjà pouvoir user et abuser?

Lorsqu'à l'aide de son éclat de rire, elle eut pu faire toutes les réflexions qui précèdent, elle se décida à répondre, d'une voix où l'hilarité faisait entendre encore ses notes railleuses :

— C'est une aimable plaisanterie, monsieur, mais peut-être manque-t-elle de générosité? Se présenter comme époux à une femme qu'on ne connaît pas, qu'on voit pour la seconde fois, c'est au moins de la bizarrerie; vous n'hésiterez pas à en convenir.

Ce rire et ces paroles calmèrent un peu M. de Mingen. Il réfléchit à l'entraînement inexplicable auquel il avait cédé, et il eut peur de ce qu'il avait dit, lui, le gentilhomme chevaleresque. Mais Magarthy sourit, et ce sourire était si plein de can-

deur, que le jeune Français fut bien près de se laisser aller de nouveau à toute la fougue de sa nature. Il se contint cependant :

— J'ai beaucoup voyagé, dit-il ; j'ai vu bien des femmes; mais je déclare que je n'ai jamais rencontré une beauté aussi séduisante que la vôtre.

— Vous êtes Français, monsieur, et j'ai toujours entendu vanter la galanterie de vos compatriotes. Je vois bien maintenant qu'on m'a dit vrai.

— Si je suis Français, je le suis seulement de naissance, et non pas d'habitudes. La plus grande partie de ma jeunesse s'est écoulée sur l'Océan. Les mœurs policées me sont presque inconnues. Je suis à moitié sauvage, et j'ai coutume de penser ce que je dis. Quand je vous exprime mon admiration pour votre beauté, je suis sincère, Magarthy. Si je prononce le mot : je vous aime, c'est que ma passion est profonde, aussi profonde que le firmament qui s'étend au dessus de nous.

— Savez-vous bien à qui vous vous adressez, monsieur?

— Je sais que je parle à la plus adorable des femmes.

— N'avez-vous donc jamais entendu raconter mon histoire. On m'a pourtant assuré que l'île entière s'occupe fort de mon passé, plus que je ne m'en soucie moi-même, sans aucun doute.

— Quoi d'étonnant à cela? La beauté fait toujours naître l'envie. Je ne sais qu'une chose, c'est que vous êtes belle et que je vous aime.

— Eh bien, cette histoire que vous avez peut-être entendu raconter de vingt manières différentes, je veux vous la dire, moi, telle qu'elle est. Vous me jugerez ensuite, et vous verrez si je suis digne de l'amour d'un honnête homme.

Elle lui raconta alors l'histoire d'une jeune fille trompée par le maître qu'elle servait, d'un enfant (*elle n'en avait plus qu'un!*), fruit d'un lâche attentat. C'était naïf, innocent, incroyable. L'homme qui avait été deux fois son bienfaiteur, M. de Cerny, était transformé par elle en un vil misérable. Elle cacha l'état d'esclavage dans lequel elle était née, mais fit comprendre que, vaincue par la misère, elle avait dû chercher des ressources dans une vie peut-être désordonnée, quoique excusable. N'avait-elle pas un enfant à nourrir? Cet enfant, qu'elle n'avait pas demandé, mais que Dieu lui avait envoyé dans un jour de colère, n'était pas coupable de sa naissance. Il avait droit à la vie que le Seigneur accorde à toutes ses créatures, et elle, la mère d'un pauvre être chétif, avait dû demander du pain pour son enfant, là où elle avait pu en trouver. (Tout cela était raconté avec un mélange de soupirs, de mines attristées, de larmes qui au-

raient amolli un cœur de pierre.) Un membre de sa famille lui avait heureusement laissé en mourant de quoi vivre indépendante. Elle s'était depuis renfermée dans la retraite pour pleurer sur son avenir brisé, sur sa jeunesse perdue!

M. de Mingen écouta ce roman avec recueillement; sa nature crédule et loyale accepta tout. Quel intérêt cette femme pouvait-elle avoir à le tromper? Il la plaignit sincèrement et maudit l'homme, cause de tant de malheurs.

— Heureux celui, dit-il, qui pourra vous faire oublier toutes vos douleurs, et vous donner ce que vous méritez si bien, les douces joies du cœur!

— Personne ne le pourra, répondit Magarthy avec mélancolie. Ma vie entière est vouée au désespoir. Merci cependant de l'intérêt que vous avez bien voulu me montrer. Promettez d'être pour moi un ami, rien de plus, et alors... Non, plutôt ne me promettez rien; vous n'auriez qu'à manquer à votre promesse, je serais plus malheureuse encore. Venez quelquefois me voir, nous causerons; vous me consolerez.

Et elle se leva, prit congé de lui avec une nuance de tristesse dans le geste, et laissa le jeune homme s'éloigner plus épris que jamais.

— Madame de Mingen! dit-elle quand elle se trouva seule; c'est un beau titre et une belle for-

tune! Allons! mon étoile luit plus brillante que jamais.

La première personne que M. de Mingen rencontra, quand il fut dehors, fut l'ami qui l'avait présenté.

— Déjà! dit l'ami en riant; vous allez faire des jaloux.

— Magarthy, répondit froidement de Mingen, est malgré tout une femme honorable et bien à plaindre.

— Ah bah! répondit l'autre, stupéfait, je vois, mon cher, que vous me récitez la leçon d'une infernale coquine, qui vous a choisi pour dupe; mais patience! nous ne le permettrons pas.

Et il raconta l'histoire *authentique* de Magarthy, son séjour chez M. de Cerny, la façon dont elle avait été chassée de chez lui, ses désordres tant à Maurice qu'à Madagascar et à Bourbon, son séjour chez la Marton, l'existence de sa progéniture, etc... Il appuya tous ces faits de preuves tellement irrécusables, que M. de Mingen resta abasourdi, et se sentit mépriser et haïr la malheureuse, autant qu'il l'avait aimée. Il ignorait, le pauvre et naïf garçon, que l'amour peut malheureusement exister sans l'estime. L'ami raconta partout la façon dont il avait désillusionné M. de Mingen, si bien que, dès le lendemain, cette bonne histoire courait la ville,

et Magarthy l'apprenait. Elle en éprouva le dépit le plus amer; mais elle s'y attendait un peu, car il eût fallu un miracle pour que de Mingen n'apprît pas tôt ou tard la vérité, et elle murmura avec une étonnante confiance en elle-même :

— Je perds le nom, soit; mais la fortune me restera.

X

UNE ROUÉE DE L'ILE BOURBON

Voici le moyen qu'employa Magarthy pour ramener près d'elle M. de Mingen.

Ce moyen était d'une grande simplicité et aussi vieux que le monde, mais par cela même il devait réussir. Après avoir mené assez longtemps une vie tranquille et retirée, la belle créole se livra à l'existence la plus agitée, la plus excentrique. Rappelant auprès d'elle les plus distinguées, c'est à dire les plus convenables de ses amies d'autrefois, elle se livra à tous les plaisirs, fut de toutes les orgies, et éblouit l'île par l'étalage d'un faste qui lui fit, malgré sa prévoyance, risquer dans un suprême

effort la somme entière que M. de Cerny lui avait laissée en partant. Elle rencontrait souvent M. de Mingen ; mais elle semblait toujours le fuir. A son approche, elle s'éloignait; mais non sans laisser voir sur sa figure l'expression d'une profonde douleur.

M. de Mingen, lui, à force de réfléchir, de souffrir même, avait enfin compris qu'il pouvait bien mépriser Magarthy, mais qu'il ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Les regards tristes et mélancoliques de la créole le troublaient. Il commençait déjà à ne plus la maudire, et plus d'une fois, entraîné par la violence d'une passion qu'il ne pouvait maîtriser, il s'élança sur ses traces; mais il ne put jamais l'atteindre. Cela prouvait, du moins chez elle, une certaine délicatesse que, plus que tout autre, ce galant homme était capable d'apprécier et de comprendre. Il se sentait alors tout disposé à lui pardonner son insigne supercherie; mais, la réflexion revenant, l'image aimée n'étant plus là, le mépris revenait aussi; et il voulait, non seulement ne plus l'aimer, mais encore n'y plus penser.

Pendant ce temps, Magarthy dépensait jusqu'à son dernier sou; mais les deux millions de fortune qu'on attribuait à M. de Mingen la rassuraient. Sans argent, elle fit des dettes, et bientôt se trouva

réduite à la dernière extrémité. Les créanciers commençaient à la harceler; il fallait qu'elle prît un parti, ou qu'elle retournât rapidement à son existence passée, si M. de Mingen lui échappait. Un jour, dans une promenade publique elle l'aperçut au loin se promenant avec sa sœur. Elle prit aussitôt une démarche attristée et un air mélancolique, elle passa près de lui, sans paraître s'apercevoir de sa présence. Sa tournure gracieuse s'harmonisait à merveille avec cette mélancolie d'emprunt. Elle continua sa promenade, suivie d'un murmure flatteur, à peine dissimulé par la présence en ce lieu des dames de la haute société de l'île. M. de Mingen, à cette vue, se sentit bouleversé; toute sa passion se réveilla plus intense que jamais, et, n'y pouvant plus résister, il confia sa sœur à sa gouvernante, prétexta des affaires importantes, et s'élança à la poursuite de la quarteronne. Magarthy avait vu ce mouvement. Sûre d'être suivie, elle s'éloigna sans affectation. Tout en ayant bien soin de ne pas se laisser perdre de vue, elle prit un chemin détourné et arriva rapidement chez elle. Elle allait en franchir le seuil, lorsqu'une main se posa sur son épaule, et une voix murmura doucement :

— Magarthy !

Elle tressaillit, comme si cette voix avait produit

sur elle un choc violent, et se retourna. A la vue de M. de Mingen, elle pâlit affreusement ; un tremblement convulsif la saisit, et, s'il ne s'était élancé pour la recevoir, elle serait tombée à terre.

Tout cela était admirablement joué : l'idée d'une fortune à conquérir lui donnait, en un seul moment, un talent de comédienne hors ligne. Elle sembla enfin vaincre son émotion et dit d'une voix tremblante :

— Que voulez-vous, monsieur?

— Vous parler, Magarthy, vous parler à l'instant même.

— Entrez donc! Ne vous ai-je pas dit que, chez moi, vous seriez toujours le bienvenu?

Ces paroles furent prononcées avec une certaine dignité triste et attendrie qui remua profondément celui à qui elles étaient adressées. M. de Mingen suivit Magarthy dans un élégant boudoir d'où s'exhalait un parfum pénétrant et voluptueux. Sur un geste, il s'assit à ses côtés.

— Je vous écoute, monsieur, parlez, que me voulez-vous?

— Qu'avez-vous pensé de moi en ne me voyant pas revenir après notre dernière entrevue?

— J'ai appris l'histoire que vous avait racontée M. de ***, votre ami. J'ai pensé que vous méprisiez profondément la malheureuse fille capable d'avoir

cherché à vous tromper, et que votre amour, tout immense que vous me l'aviez peint, n'avait pu résister au mépris.

— Pourquoi alors, Magarthy, n'avoir pas cherché à lutter, à discuter, à vous défendre?

— Pourquoi l'aurais-je fait? Que suis-je pour vous? Moins que rien : une fille servant d'amusement au premier qui veut bien la prendre. N'est-ce pas là votre pensée? De quoi m'auraient servi toutes mes protestations? Et puis, quand et où pouvais-je chercher à me disculper? Vous n'êtes point revenu à moi, et après ce qu'on vous a appris, je ne pouvais, moi, aller à vous.

M. de Mingen prit dans ses deux mains celles de Magarthy; celle-ci fit un mouvement léger pour se dégager, mais elle resta dans la même position.

— Eh bien, je suis revenu; me voici. Oh! je vous en prie, défendez-vous; affirmez-moi que tout ce qu'on m'a dit n'est que calomnie.

— Pourquoi affirmerais-je cela, puisque ce qu'on vous a dit n'est que la vérité!

— La vérité!

M. de Mingen abandonna les mains qu'il tenait serrées, et, se levant, se mit à marcher avec agitation.

Magarthy ouvrit la bouche pour parler; mais des sanglots arrêtèrent sa voix dans sa gorge, et, se

cachant la figure avec ses mains, elle pleura abondamment.

Le pauvre Français s'arrêta et la couvrit d'un regard passionné. La créole avait atteint son but.

Le jeune homme ne put pas discuter plus longtemps avec sa passion. Il tomba enivré aux genoux de Magarthy, et, lui écartant doucement les mains de la figure, il but avidement les larmes qui inondaient ses joues.

— Oh! je t'aime, je t'aime! murmura-t-il.

— Merci, merci! répondit-elle en laissant tomber son visage, où rayonnait le bonheur, sur l'épaule de son adorateur éperdu.

Mais elle se releva aussitôt, et, se renversant en arrière, donna de nouveau cours à son chagrin.

— Oh! s'écriait-elle, au milieu de ses sanglots déchirants, vous me méprisez, vous me méprisez!

— Non, non, Magarthy, je t'aime! Mais pourquoi m'avoir trompé? Pourquoi ne pas m'avoir tout dit?

— Pourquoi? vous me demandez pourquoi? N'avez-vous donc pas vu que je vous aimais? Si je vous avais avoué ma vie passée, vous auriez fait ce que vous avez fait, vous vous seriez éloigné. En vous la cachant, il pouvait arriver que vous ne la connussiez jamais : vous seriez venu me voir, nous

aurions été amis et rien de plus, et du moins j'aurais joui de l'immense bonheur de votre présence, de votre amitié. Suis-je donc bien criminelle d'avoir voulu saisir le bonheur que je voyais se pencher vers moi! Je ne pouvais être votre femme, vous le comprenez bien; je n'aurais non plus jamais été votre maîtresse, car mon passé me rend indigne de votre amour. Oh! si ce passé n'existait pas, j'aurais voulu être non seulement votre maîtresse, mais encore votre esclave! Hélas! tout cela n'était qu'un rêve. Il ne me reste maintenant que le désespoir!

Il est de toute impossibilité de chercher à peindre le ton dont furent dits ces mots; c'était émouvant et splendide, digne d'une grande comédienne, et empreint d'un accent de vérité qui aurait convaincu un juge.

Nous l'avons dit, M. de Mingen était jeune, et sa jeunesse pouvait faire excuser cette trop complète naïveté; Magarthy était si belle en pleurant à chaudes larmes! Cette entrevue ne servit qu'à redoubler l'amour ou plutôt la passion du jeune Français. Sûre alors de l'avenir, la créole sut se faire désirer assez longtemps, pour que cette passion ne s'éteignît pas immédiatement par la possession. Elle eut cependant l'art de n'attribuer ses refus qu'à la dignité de son amour pour M. de Mingen. Cela devait nécessairement séduire un

homme dont toute la vie avait été dictée par un excès de délicatesse. Il ne vit qu'une malheureuse, là où il y avait une misérable, et il se jeta tête baissée dans les filets qu'une esclave madrée tendait à sa fortune.

Elle céda enfin.

M. de Mingen était littéralement fou de sa conquête. Il l'emmena partout avec lui, non seulement dans les promenades publiques de l'île, mais quelquefois encore dans ses voyages. Il brava les étonnements de la société de Saint-Denis, et on se murmurait tout bas à l'oreille qu'il finirait peut-être par l'épouser un jour.

Magarthy, en présence de l'amour effréné qu'elle inspirait, sentit ses premières idées se réveiller : elle eut de nouveau l'espoir de porter un jour le nom de son amant. Elle mit tout en œuvre pour cela ; mais le jeune homme eut soin d'éviter toute allusion à ce sujet. Sa fortune, du reste, prospérait ; les quelques millions qu'il possédait déjà lorsqu'il avait connu Magarthy, s'étaient multipliés, et on le citait comme le plus riche négociant de l'île. La créole espérait attirer à elle la plus grande partie de cette fortune. Mais M. de Mingen, quelque amoureux qu'il fût, n'oubliait pas le but auquel il s'était voué, et tout en entretenant splendidement sa maîtresse, il savait gérer ses affaires

de façon que sa sœur ne fût pas lésée et que lui-même pût un jour ou l'autre, regagner l'Europe et y mener la vie indépendante qui convenait au nom de ses aïeux.

Malgré tout ce qu'il donnait à Magarthy, celle-ci n'avait pas assez de ses dons, tant sa soif de l'or était immense, inassouvible. Voulant augmenter ses *revenus*, elle se vendit de nouveau à ceux qui étaient assez riches pour la posséder.

Elle profitait pour cela des longues absences de M. de Mingen, qu'elle n'accompagnait pas toujours, car son amant craignait de la voir s'aventurer dans ces entreprises dangereuses.

Tous ces débordements n'avaient que l'argent pour mobile. Mais Magarthy pouvait mener impunément une vie de désordres, car, quoiqu'on s'entretînt d'elle avec une curiosité mêlée de dégoût, elle savait que M. de Mingen était trop noble et trop confiant pour jamais faire attention à des délations, de quelque part qu'elles vinssent.

XI

ARRANGEMENT A L'AMIABLE

Pendant une absence de M. de Mingen, absence qui dura près d'un an, Magarthy se livra à tous les débordements.

Outre ses enfants, elle avait à sa charge sa mère, la mulâtresse. Celle-ci l'avait rejointe à Bourbon, quelque temps après le départ de M. de Cerny, et s'était imposée à elle par la crainte. Cette vieille femme maîtresse de la maison, quoiqu'elle parût n'y être qu'une esclave, avait tout ce qu'elle voulait de sa fille, en la menaçant de crier à tout venant qu'elle était sa mère.

Magarthy, gonflée de vanité, craignait cette

révélation plus que tout au monde. La vieille mulâtresse s'effraya des nouveaux désordres de sa fille, non pas qu'elle possédât une morale bien pure, nous avons vu l'exemple du contraire, mais parce qu'elle craignait de perdre le bien-être dont elle jouissait, si M. de Mingen apprenait ce qui se passait.

Elle fit des remontrances à Magarthy. Celle-ci ne les écouta pas; alors elle passa aux menaces. La quarteronne se tut encore; mais un effroyable projet germa dans son cerveau. Elle résolut de se débarrasser de sa mère. La chose n'était pas difficile, et un jour que la vieille femme s'était montrée plus menaçante qu'à l'ordinaire, elle l'empoisonna. Elle ne fut pas inquiétée pour ce fait; tout le monde considérait la mort d'une esclave, surtout quand elle était vieille, comme un léger malheur. Mais l'opinion publique ne s'en émut pas moins. Il se trouva des personnes qui prétendirent qu'elle s'était défaite de la mulâtresse, parce que celle-ci connaissait des secrets dont la révélation l'eût gêné. Lorsque M. de Mingen revint, ces bruits arrivèrent à ses oreilles; mais il haussa les épaules. Que lui importaient ces calomnies? Du reste, il était plus épris que jamais de sa maîtresse. Magarthy, se croyant sûre de l'impunité, ne mit plus de frein à sa vie désordonnée; elle

poussa sa criminelle audace jusqu'à faire mettre le feu aux propriétés de deux de ses rivales qui partageaient avec elle les faveurs du public.

Cette fois, on murmura avec violence; mais il n'y avait pas de preuves. Ni les magistrats, ni M. de Mingen ne purent croire que tant d'infamie se cachât derrière tant de beauté; seule, la voix vengeresse de la multitude flétrit Magarthy en lui infligeant un sobriquet terrible : on ne l'appela plus que la baronne de Saint-Assassin.

L'amour de M. de Mingen sortit de là aussi crédule que le premier jour. Malgré ce qui se disait tout bas, peut-être à cause de cela même, le bizarre attachement du Français se resserra encore. La créole en profita. Tout semblait lui sourire. Mais ce que n'avaient pu faire la réprobation d'une ville entière et les révoltes de l'opinion publique, la candeur et l'innocence d'une enfant de seize ans l'accomplirent.

Pendant que M. de Mingen partageait sa vie entre ses affaires lointaines et sa maîtresse, sa sœur grandissait en beauté, en grâce et en distinction. C'était bien la jeune fille de noble race, dans toute son expression. Mademoiselle de Mingen était universellement admirée et aimée. Quiconque la voyait était prêt à lui sacrifier sa vie; quiconque l'entendait se serait volontiers agenouillé

devant elle comme devant une sainte, tant sa voix suave et douce était douée d'un charme indéfinissable. Intelligente, studieuse, elle avait vite appris ce que ses maîtres pouvaient lui apprendre; elle était instruite sans etre pédante. Au contact des femmes riches et bien élevées de l'île, elle avait gagné la distinction des manières et du langage qui ne s'acquiert qu'en se frottant à une société polie. Belle comme la Magarthy, quoique d'une beauté diamétralement opposée, elle ne faisait certes pas naître le désir, mais l'amour, dans ce qu'il a de plus pur et de plus poétique. M. de Mingen aimait passionnément sa sœur ; nous avons vu que c'était pour elle qu'il s'était expatrié, mais il l'avait toujours considérée comme une pensionnaire et n'avait prêté qu'une attention distraite à ses développements.

Au retour d'un de ses longs voyages, il fut frappé et saisi du changement qui s'était fait en elle. Il avait laissé une enfant insouciante et joyeuse, il retrouvait une jeune fille sérieuse et pensive, qui l'accueillit avec une affection pudique et une tendresse presque filiale. En effet, par ses études, par son frottement au monde, elle avait compris quel sacrifice immense son frère lui avait fait en s'exilant si loin de sa patrie pour lui assurer un avenir brillant. Aussi, elle avait voué à ce frère, qu'elle voyait trop peu, un sentiment profond d'admira-

tion et de reconnaissance. Elle le lui témoigna avec une vivacité ingénue, et M. de Mingen fut tout étonné en s'apercevant qu'il avait passé près de sa sœur les deux plus belles heures de sa vie. En la quittant, il se rendit chez Magarthy. Il était rêveur et préoccupé, et se demandait avec angoisse si sa sœur, si jeune et si pure, se doutait de ses désordres. La créole l'attendait; elle avait appris son arrivée et l'accueillit avec des transports de passion admirablement joués; mais, cette fois, ces transports manquèrent leur but. M. de Mingen compara cet accueil à celui qui l'avait précédé, et il constata avec effroi qu'il ne rencontrait que le vide sous ces caresses passionnées, tandis qu'il avait reconnu l'ingénieuse tendresse et le dévoûment profond dans les caresses discrètes de tout à l'heure.

Il se fit en lui une révolution : le néant de l'amour de la courtisane apparut alors à ses yeux, et les délices intimes de la chose sainte qu'on appelle *la famille* lui semblèrent ce qu'il y avait de plus beau et de plus désirable au monde. Il fut près de Magarthy distrait et préoccupé, et rejeta son peu de galanterie sur la fatigue, suite naturelle du voyage. Cette fatigue lui servit même de prétexte pour ne pas revenir de quelques jours. Il goûta, pendant ce temps, les joies intimes d'un intérieur paisible et distingué, où l'art et la bienfaisance ne laissaient

pas de place à la passion, où le calme et l'élégance remplaçaient le tumulte et le mauvais goût qu'il trouvait ailleurs.

Il réfléchit longuement sur sa position, aussi heureuse et fortunée maintenant, qu'elle avait été triste et précaire autrefois. Il s'appesantit surtout sur le fol amour qu'il avait éprouvé pour Magarthy, et sonda son cœur pour y découvrir les racines de cette passion. Il s'ausculta, pour ainsi dire, et en arriva à se convaincre que cet amour, qu'il avait cru éternel, était semblable à toute chose humaine, et qu'il n'existait plus. Il s'interrogea longtemps; puis, son parti pris et arrêté, il se rendit chez sa maîtresse.

Pendant les quelques jours consacrés par M. de Mingen à la réflexion, Magarthy s'était tout d'abord étonnée de ne pas voir son amant, comme elle en avait l'habitude; mais, jugeant les autres d'après elle-même qui faisait tout par calcul :

— Il boude, se dit-elle. Quelque bavard de l'île lui aura fait un rapport, et, croyant que je l'oublie, il veut par son absence me punir et me rappeler à lui. Pauvre garcon!

Cette réflexion la tranquillisa deux jours; mais le troisième n'ayant amené aucun changement, elle fit surveiller M. de Mingen. Celui-ci ne sortit que fort peu; il était seulement allé rendre quelques

visites, accompagné de sa sœur. Il n'y avait donc pas de rivalité à craindre. Qu'est-ce qui retenait son amant loin d'elle? Elle se creusait la tête, sans pouvoir arriver à une solution raisonnable, tant elle était sûre du tout-puissant pouvoir de ses charmes.

Elle avait pourtant légèrement changé depuis le moment où nous l'avons présentée au lecteur. Ses formes, suaves et voluptueuses jadis, s'étaient transformées peu à peu; l'obésité naissante avait déjà gonflé les chairs et fait disparaître le cachet matériellement poétique qui la distinguait des autres femmes. Elle commençait à se faner, et se voyait souvent forcée d'avoir recours à l'art pour garder l'empire qu'elle exerçait jadis naturellement sur les cœurs. Du reste, sous ce climat brûlant, une courtisane de vingt-neuf ou trente ans ne peut plus avoir les mêmes apparences de jeunesse qu'une femme du même âge dans un climat tempéré.

Elle vit enfin arriver M. de Mingen; mais la figure de celui-ci était triste et sévère. Il repoussa doucement les caresses qu'elle voulait lui prodiguer, et lui désigna du geste un siége, puis il s'assit en face d'elle.

Ce début ne promettait rien de bon. Une vague terreur s'empara de la créole. Elle prévit quelque

coup redoutable, et appela à son aide toute la force dont elle était douée pour le supporter, et, au besoin, pour cacher l'impression qu'elle en pourrait ressentir.

— Magarthy, dit M. de Mingen avec mélancolie, il faut nous séparer.

Il s'arrêta et la regarda. Elle ne répondit pas; mais, cachant sa tête dans ses mains, elle dissimula, à l'aide d'un abattement douloureux, les réflexions auxquelles elle se livrait.

— Oui, l'heure de la séparation est venue, continua M. de Mingen. Des devoirs sérieux à remplir m'appellent en France : seul, je pourrais peut-être supporter l'exil; mais j'ai une sœur, une enfant, dont la place est en Europe, au milieu des siens. Je ne puis oublier que je *vous ai aimée*, et je veux qu'une femme qui a possédé mon amour soit pour toujours au dessus du besoin. Cette propriété que vous habitez et que je me suis plu à orner et à embellir pour vous, je vous la donne. Voici, en outre, une somme qui vous empêchera d'avoir recours dorénavant à qui que ce soit.

Il posa un portefeuille sur une petite table placée près de lui. Magarthy l'avait laissé parler sans chercher à l'interrompre, fût-ce par un geste. M. de Mingen se leva et voulut lui prendre les mains. Elle refusa de les lui donner. Le Français se pen-

cha alors, et déposa sur son front glacé un baiser tout aussi froid.

— Adieu, Magarthy! murmura-t-il.

Et il sortit, heureux du peu de durée de ces adieux, heureux surtout d'avoir été assez fort pour ne pas montrer la lassitude et le dégoût dont il était saisi.

La créole l'écouta s'éloigner.

Quand le bruit de ses pas eut cessé, elle se releva. Pas une larme ne coulait sur sa figure; mais, dans ses yeux courroucés, se lisait une fauve expression de colère et de vengeance.

Elle s'élança sur le portefeuille et en examina avidement le contenu.

— Cinquante mille francs! c'est peu! s'écria-t-elle. Je ne te dis pas adieu, moi! Au revoir et à bientôt, monsieur de Mingen!

XII

LE COUP DE PISTOLET

M. de Mingen était en effet déterminé à partir. Il se hâta de mettre ses affaires en ordre. Mais l'importance et le grand nombre de ses relations ne lui permirent pas d'en finir bien vite, et il fut obligé de rester encore plus d'un mois à Saint-Denis. Enfin un paquebot qui partait pour la France le reçut à son bord avec sa sœur et les quelques domestiques qu'il emmenait. Depuis sa dernière entrevue avec Magarthy, il n'avait plus entendu parler d'elle, et il partait avec un poids de moins sur le cœur.

Le paquebot contenait une cinquantaine de pas-

sagers. M. de Mingen et sa suite se trouvaient aux premières avec quelques autres personnes. Une heure devait encore s'écouler avant le départ. M. de Mingen, retiré dans sa cabine, était assis et songeait. Tout le monde était sur le pont, attentif à la manœuvre de l'ancre. La porte du Français s'ouvrit, et une femme entra : c'était Magarthy. L'étonnement et la stupeur de M. de Mingen furent au comble; un grand mécontentement se peignit sur sa figure.

— Me voici ! dit simplement la créole.

— Toi ! ici !

— Oui, moi. Croyez-vous donc, monsieur, qu'on paie l'amour d'une femme comme moi avec quelques billets de mille francs, et qu'on la laisse-là, seule, le cœur brisé ? Non, monsieur, non, vous vous êtes trompé !

— Que veut dire ceci ? Est-ce une menace ?

— Non, ce n'est point une menace, c'est une réclamation sérieuse, parce qu'elle est juste. Vous m'avez, pendant de longues années, attachée à vous. Tout avenir a été brisé pour moi, et j'en ai fait largement et sincèrement le sacrifice, croyant avoir affaire à un honnête homme. Je me suis contentée d'une position honteuse, parce que je vous aimais et que j'espérais du moins que cette position serait définitive. J'ai négligé les moyens que

je pouvais trouver de viser à un but honorable...

La stupéfaction de M. de Mingen était à son comble. Était-ce bien Magarthy qu'il entendait en ce moment? Tant d'audace le surprenait; il se remit pourtant et répondit :

— J'ai fait pour toi ce que tout homme d'honneur aurait fait à ma place. Les quelques billets de mille francs que je t'ai laissés sont peu, certainement; mais ils pourront servir à t'assurer une vie indépendante dans le milieu où tu as été élevée, dans le pays que tu as toujours habité, et sans que tu aies à perdre les habitudes auxquelles tu dois tenir.

— Une vie indépendante à moi ! Soit. Je vous l'accorde! La somme que vous m'avez laisseé, ce prix de mes faveurs, suffit à mon existence. Mais était-ce bien là ce que je devais attendre d'un homme auquel je me suis si complétement donnée et qui a toujours régné sans partage dans mon cœur? Oh ! je t'aime tant, s'écria-t-elle en tombant à ses genoux, ne me repousse pas! ton amour, c'est ma vie, c'est mon existence. Que m'importe l'argent ! J'aime mieux rester près de toi, être ton esclave, ta servante, que de jouir du luxe et de l'indépendance loin de celui dont le nom seul suffit pour faire tressaillir toutes les fibres de mon être !

Elle était vraiment belle en parlant ainsi ; prosternée aux pieds de M. de Mingen, elle les embrassait dans des transports d'une violence incroyable. Dans cette posture, ses formes un peu grasses disparaissaient. Elle ne montrait que sa figure inondée de larmes, qu'elle relevait vers son amant. Si M. de Cerny avait été à la place de M. de Mingen, nul doute qu'elle n'eût pas pleuré si longtemps. M. de Cerny, le colon né sous un climat torréfiant, l'adorateur des formes splendides, le partisan de l'amour sensuel quand même aurait de nouveau rivé les anneaux d'une chaîne pesante, quitte à les briser violemment dans un moment de colère soudaine. Mais M. Mingen n'était pas fait ainsi.

Chevaleresque comme tout ce qui sort de notre belle France, il avait besoin pour croire aux protestations de ce puissant auxiliaire que donnent le dévoûment et la délicatesse du cœur, de ce à quoi surtout nous avons donné le nom d'amour. Tout lien de sympathie était rompu entre lui et Magarthy. Il lui avait donné une grande place dans son cœur ; mais, durant cette longue liaison, le cœur de M. de Mingen avait seul résonné : le duo n'avait été qu'un solo. En vain il avait cherché à faire vibrer quelques notes tendres et poétiques chez cette créature, il n'avait pu obtenir d'elle que ce qu'elle pouvait donner : des caresses de courtisane, des

protestations d'amour entremêlées de baisers, des serments sans fin sur sa constance, sur la pureté de son âme, à défaut de la pureté de son corps : une abominable comédie enfin ! Mais dans tout cela le cœur ne paraissait pas. Toute rouée qu'elle était, elle n'avait pas compris M. de Mingen : elle l'avait mesuré à sa taille ; n'ayant que de petits sentiments, elle ne s'en expliquait pas de plus grands. Aussi ce qui aurait réussi avec M. de Cerny ne pouvait réussir avec M. de Mingen. C'est du reste le défaut général des filles de cette espèce, de croire tous les hommes sortis du même moule, doués des mêmes passions, et suivant la même voie en matière de sensations ou de sentiments ; et voilà ce qui est souvent la cause de leur ruine. Là où la femme honnête, donnant son cœur plus que son corps, se livrera franchement, sans arrière-pensée, elles veulent calculer et entrer en lutte avec des hommes qui souvent sont plus forts qu'elles et les brisent.

M. de Mingen, rassasié, dégoûté, ne voulait pas renouer des liens dont il s'était une fois affranchi. Ce fut donc avec calme, presque avec mépris, qu'il écouta la réponse de Magarthy. Il ne fut surpris que de la perfection de la comédie jouée devant lui.

— Relève-toi, dit-il ; cette posture n'est conve-

nable ni pour toi ni pour moi. Je t'ai dit les raisons qui me forcent à m'éloigner. Ne revenons plus sur ce sujet; si la somme que je t'ai laissée ne te semble pas suffisante, fixes-en toi-même une plus forte et mettons fin à une entrevue pénible pour l'un et pour l'autre.

— Je ne vous ai pas tout dit, mon ami : ce qui m'a surtout décidée à venir vous trouver, c'est une nouvelle heureuse pour moi, mais, je le crains et je le vois, bien douloureuse pour vous.

— Quelle nouvelle ?

— Le bon Dieu a exaucé mes vœux, mon ami : je suis mère.

Et elle regarda M. de Mingen avec une expression de triomphe.

— Mère, toi! Eh bien, que veux-tu que cela me fasse?

Pour expliquer cette réponse brutale de M. de Mingen, il faut se rappeler son voyage assez long, son retour à Saint-Denis et son éloignement presque immédiat de sa maîtresse. Magarthy pouvait dire tout ce qu'il lui plaisait, quant à lui, il était certain de ne pas être père. Elle le savait bien aussi; mais, soit manque de présence d'esprit dans un moment où elle jouait toute sa destinée, soit calcul mal combiné, elle croyait frapper un

coup terrible. Elle avait dépassé son but, et cependant son aveu fit sur M. de Mingen un effet qu'elle était loin de prévoir.

C'est que ce digne et honnête homme songeait au scandale qui allait survenir, à la honte d'avoir cette femme le poursuivant partout et réclamant du pain pour son enfant. Cette pensée assombrissait son front et donnait à sa physionomie loyale une expression de morne désespoir.

— Misérable ! s'écria-t-il, à la suite de ses sombres réflexions, tu n'es qu'une... fille perdue, qu'une vile esclave !

A cette apostrophe, la fille de la mulâtresse se leva. Sûre de la conduite fière et digne de son amant dans toutes les circonstances possibles, ne craignant pas d'attirer le scandale puisqu'il ne voulait pas plier, elle s'élança sur les pistolets que M. de Mingen ne quittait jamais et qu'il avait laissés sur la planchette de la cabine, elle le visa et fit feu. Heureusement M. de Mingen avait vu le mouvement. Il se détourna assez à temps pour éviter un coup mortel et recula atterré. A ce bruit peu naturel dans un navire, la porte s'ouvrit violemment, et mademoiselle de Mingen, des domestiques, des passagers et des matelots pénétrèrent dans la cabine, M. de Mingen avait eu le temps d'arracher des mains de Magarthy l'arme homicide. Aux cris

multipliés de ceux qui se présentaient, il répondit en souriant :

— Vous avez été effrayés, mais ce n'était rien. En causant avec madame, j'avais pris dans mes mains ce pistolet, et un faux mouvement a fait partir le coup. Il est heureux que madame n'ait pas été blessée.

Et il congédia tout le monde et embrassa tendrement sur le front sa sœur, qu'il reconduisit jusqu'à la porte. Les passagers s'éloignèrent en souriant et en causant à voix basse. La plupart connaissaient Magarthy et sa liaison avec M. de Mingen.

Lorsque celui-ci se retrouva avec la créole, il lui dit d'un ton brusque où perçait le plus profond mépris :

— Finissons toute cette comédie. Je ne crois pas à cette histoire d'enfant. C'est de l'argent qu'il vous faut. Voici une autre traite de cinquante mille francs sur un banquier de Marseille; vous trouverez facilement à la négocier à Saint-Denis. Et maintenant, adieu. Si jamais je vous retrouve sur mon chemin, la prière ou la menace à la bouche, ce ne sera pas à mon portefeuille que j'aurai recours, ce sera aux tribunaux.

La Magarthy saisit la traite et la serra dans sa poitrine; elle voulut se précipiter à ses genoux, comme pour demander pardon de son acte de vio-

lence, se baissant pour la relever, il lui montra la porte d'un geste d'autorité, et lui dit avec un mouvement d'impatience :

— Adieu !

Magarthy sortit à reculons, la rage au cœur, et, comme dernier affront, elle eut la douleur d'entendre M. de Mingen fermer sur elle sa cabine à double tour.

— Cent mille francs !... murmura-t-elle en s'éloignant, c'est beaucoup, monsieur de Mingen, surtout pour une fille comme moi. C'est beaucoup, oui, mais ce n'est pas assez !

XIII

SUR LE PAQUEBOT

M. de Mingen resta une heure immobile et songeur. La scène qui venait de se passer l'avait accablé : à quelque degré d'abjection qu'il crût Magarthy descendue, il n'aurait jamais pu penser qu'elle fût capable d'un pareil trafic. Car il était évident pour lui que l'argent avait été le seul mobile de toute sa conduite, et qu'elle s'était livrée avec connaissance de cause à un honteux chantage.

Ce qui l'affligeait le plus profondément dans tout ceci, c'était d'avoir pu se tromper à ce point.

Il regrettait non pas la femme, mais son amour si mal placé. Il repassait dans son esprit les com-

mencements de cette liaison; il se rappelait sa première rencontre avec la créole et la façon dont elle avait cherché à le tromper. N'aurait-il pas dû comprendre dès lors que rien ne battait dans la poitrine de cette fille? Que d'ennuis il se serait évités en ne retournant pas chez elle; car cet entraînement devait amener une série de chagrins incalculables. Il sentait, pour ainsi dire instinctivement, qu'il n'en avait pas fini avec son ancienne maîtresse; ce commencement de chantage devait avoir une suite; le début avait été trop brillant pour que le succès n'allèchât pas cette sangsue des colonies.

Il se disait aussi que si Magarthy venait le poursuivre jusqu'à Paris, sa position serait scabreuse. L'avenir de sa sœur se trouverait compromis par le scandale naissant des déclarations de la créole. Dans la métropole, on ne comprendrait pas des passions inspirées par le climat d'un pays où la civilisation est en enfance. Le monde envieux ou hypocrite n'hésiterait pas à donner raison à une femme se plaignant haut et demandant justice. Montré au doigt, acculé, calomnié, que deviendrait M. de Mingen? Que deviendrait surtout sa sœur, qui n'était pour rien dans cette liaison, cause première de tous ces ennuis?

Voilà ce qui rendait M. de Mingen sombre et

pensif. Il en arrivait, à force de réflexions, à craindre la femme qu'il bravait d'abord. Si Magarthy avait pu lire dans son âme, elle eût certes tressailli de joie en voyant combien elle pouvait lui rendre la vie amère. Mais heureusement pour M. de Mingen, elle ne savait rien de tous ces combats.

Pour rafraîchir un peu son front brûlant et fuir la chaleur qui l'accablait dans sa cabine fermée de toutes parts, il monta sur le pont et alla s'appuyer à l'arrière sur le bastingage. La tête nue, à l'ombre de la toile qui servait à abriter les passagers du soleil violent, il aspira la fraîche senteur de l'eau salée.

Le navire sortait du port lentement et majestueusement; sur le quai, une foule pressée le regardait s'éloigner; sur le pont, une foule presque compacte regardait aussi. M. de Mingen seul ne faisait attention à rien; il restait enseveli dans ses pensées, et s'occupait peu du mouvement du quai et de celui du bateau. Enfin, secouant le découragement qui le saisissait, il releva la tête avec fermeté et jeta à la ville où il laissait Magarthy un regard de défi.

Le paquebot se dirigeait à toute vapeur vers le sud.

Comme M. de Mingen se relevait, une main se posa sur son bras et le serra doucement. Il se retourna et vit sa jeune sœur le regarder en souriant.

— Comme tu es triste, mon frère! lui dit-elle! Pourquoi ce front sombre? Regretterais-tu de retourner en France!

— Enfant, ce regret n'est pas possible; la France n'est-elle pas ma patrie? Moi, je l'ai connue, et toutes mes pensées ont toujours été tournées vers elle. Si quelqu'un devait regretter de s'éloigner, ne serait-ce pas plutôt toi? Tu ne peux te souvenir de notre pays; tu étais si jeune quand tu l'as quitté.

— Oh! je m'en souviens bien, frère, et c'est avec bonheur que j'y retourne. D'ailleurs, n'est-ce pas là-bas que repose notre mère?

— Oui, ma sœur, notre mére repose là-bas; c'est donc là-bas qu'est notre place.

— Pauvre mère! Comme elle nous aurait aimés, murmura la jeune fille avec tristesse, surtout toi, si noble, si généreux, si bon!

— Et toi, pauvre orpheline! Quand elle mourut, j'étais un homme capable de supporter la lutte; toi, tu n'étais qu'une enfant au berceau. Aussi ses dernières paroles furent-elles pour me recommander de toujours veiller sur ta tête chérie. J'acceptai ce devoir avec courage, et je le remplis avec bonheur.

— Oh! ami, tu es bon, bien bon! dit la jeune fille, en baisant la main de son frère.

Mais voyant le front de M. de Mingen s'assom-

brir encore davantage, et une larme poindre entre ses cils, elle lui dit tendrement :

— Ne parlons plus de cela, frère; ces souvenirs te chagrinent et te pèsent, et je ne veux pas que tu sois triste par ma faute. Embrasse-moi et causons d'autre chose.

Et l'aimable jeune fille tendit son front à M. de Mingen qui y déposa un baiser.

— Oui, parlons d'autre chose, continua-t-elle, parlons, si tu veux, de l'horrible frayeur que tu nous as causée tantôt.

Le front de M. de Mingen se plissa de nouveau : il voyait poindre un sujet de conversation qui lui était plus que désagréable. Il chercha, mais vainement, à en détourner la jeune fille; elle y revint avec ténacité.

— Cette pauvre femme a dû avoir bien peur, n'est-ce pas? Comment se fait-il aussi que tu laisses tes pistolets traîner, surtout les sachant chargés. Tu joues trop légèrement avec eux. Heureusement, qu'elle n'a pas été blessée!

— Oui, heureusement! répéta M. de Mingen, qui était sur des charbons ardents.

— Oh! d'ailleurs, elle ne t'en veut pas, j'en suis bien sûre.

Le jeune Français regarda sa sœur avec étonnement : il ne comprenait pas.

— Oui, continua la jeune fille, elle te connaît depuis longtemps, paraît-il ; elle parle de toi avec beaucoup d'affection, et tout à l'heure, elle a causé près d'une heure avec moi ; elle m'a expliqué comment tout cela était arrivé. Elle n'a mis dans son récit, je te l'assure, aucun sentiment d'aigreur contre toi, ce qui serait bien excusable après tout... Mais qu'as-tu donc, frère? Es-tu malade!

Et la jeune fille effrayée avança son bras. Il fut d'un grand secours pour M. de Mingen, car, sans ce frêle appui, il serait tombé.

Quoi! Magarthy était à bord du même paquebot que lui et sa sœur! Cette ange de pureté allait côtoyer et frôler cette souillure vivante. La foudre tombant sur lui ne l'aurait pas plus abattu. Et quelle audace! Oser adresser la parole à sa sœur! La prendre par le côté le plus sensible de son cœur, en témoignant de l'affection pour lui. Causer avec elle devant tout l'équipage, ô affront! Chercher à gagner son amitié, et cela aux yeux étonnés des passagers qui connaissaient parfaitement, pour la plupart, Magarthy, son passé et sa longue liaison avec M. de Mingen. Quelle honte!

Toutes ces pensées se pressaient tumultueuses dans l'esprit de Mingen, pâle, abattu ; sa main crispée saisissait le bord dans un étreinte convul-

sive. Il réfléchissait anxieusement, et cherchait, mais en vain, un moyen de sortir de cet ennui nouveau.

Sa sœur le regardait, inquiète. Elle répéta sa question avec angoisse :

— Qu'as-tu donc? Es-tu malade? Serait-ce moi qui, sans le vouloir, sans le savoir, t'aurais fait de la peine?

— Non, ma bonne petite sœur, ce n'est rien, un étourdissement causé par la chaleur sans doute...

— Appuie-toi sur moi et rentrons. Peut-être un peu de repos te fera-t-il du bien! et dans ta cabine, tu sentiras moins la chaleur.

M. de Mingen approuva cette idée. Il descendit en refusant l'aide de sa sœur, non pour chercher un refuge contre l'embrasement d'un soleil tropical, mais pour se livrer en paix à ses tristes méditations.

A la chute du jour, les passagers de première classe se réunirent sur l'arrière du navire pour jouir de la fraîcheur d'une soirée en pleine mer. M. de Mingen était au milieu d'eux, cherchant à apercevoir Magarthy, non pour lui parler, il ne pouvait devant tant de personnes avoir une explication avec elle; mais pour tâcher de découvrir sur sa physionomie quel pouvait être son but, et

pourquoi, au lieu de descendre à terre, comme il le croyait, elle était restée à bord.

Plusieurs jours se passèrent et il ne vit point Magarthy. Il n'osait ni interroger sa sœur, ni consulter le registre des passagers, tant il craignait de laisser voir à qui que ce fût sa secrète préoccupation. Il est certain que la créole se cachait, car comment admettre que sa sœur se fût trompée?

Il la vit enfin, mais elle causait avec mademoiselle de Mingen. Il ne put, aux yeux de tous, aller se mêler à cette conversation. Il souffrait pourtant cruellement d'être forcé de laisser ensemble ce démon et cet ange!... Comment s'y prendre pour les séparer? Avant qu'il en eût trouvé le moyen, la Magarthy avait aperçu son ancien amant et lui adressait un signe de tête amical.

Malgré toute la générosité et toute la noblesse de son caractère, si en ce moment M. de Mingen avait tenu entre ses mains la fille de la mulâtresse, il l'eût très certainement broyée. Toutes les personnes présentes avaient aperçu ce salut et attendaient avec curiosité comment il y répondrait. Mais la curiosité générale fut déçue. M. de Mingen ne parut pas s'apercevoir de la présence de Magarthy, et, tournant sur ses talons, il redescendit à sa cabine; de là, il envoya chercher sa sœur

par sa femme de chambre, et lui dit, quand elle fut descendue :

— Ma chère enfant, tu sais combien je t'aime, tu peux te fier à moi et suivre mes conseils sans les discuter. Évite, je t'en supplie, toute occasion de te trouver seule ou de causer avec la personne à laquelle tu parlais tout à l'heure.

— Bien, frère, répondit simplement la jeune fille.

Il ne lui vint même pas à l'esprit de discuter ce que lui demandait son frère. Il avait toujours été si complétement bon pour elle que, puisqu'il la priait de faire une chose, il fallait que cette chose à faire fût impérieuse et nécessaire.

Rassuré de ce côté, M. de Mingen attendit et saisit enfin l'occasion propice. Il accosta Magarthy avec une politesse froide, destinée à cacher aux curieux du bord le but réel de son entretien. Là, dans un langage digne et précis, il lui signifia sa volonté, et lui déclara que, s'il avait le moins du monde à se plaindre d'elle, si le plus petit scandale éclatait, si elle le poussait à bout en quoi que ce soit, il n'hésiterait pas, sitôt le paquebot entré à Marseille, à la faire arrêter et à dévoiler la vérité sur le coup de pistolet tiré dans la cabine.

Magarthy, se sentant forte et soutenue en public, voyant le trouble d'esprit de M. de Mingen,

rendit menace pour menace, déclara qu'elle était libre de faire ce qui lui plaisait et qu'elle conserverait cette liberté, qu'elle n'hésiterait pas à apprendre à mademoiselle de Mingen les droits qu'elle, ancienne esclave, ancienne fille perdue, avait sur son frère, et qu'en France, au moindre geste de son ancien amant, elle se mettrait immédiatement sous la protection des lois qui, là, défendent aussi bien le pauvre que le riche.

M. de Mingen s'éloigna furieux. Magarthy le suivit du regard, en murmurant, pendant qu'un sourire railleur se dessinait sur ses lèvres :

— Va, va ! Tu n'échapperas pas au sort que je t'ai réservé !

XIV

MARSEILLE

Ces altercations menaçantes se renouvelèrent plusieurs fois pendant le voyage. Magarthy semblait vouloir pousser à bout M. de Mingen, qui, lui, au contraire, faisait tout son possible pour se contenir et pour garder un sang-froid dont il sentait qu'il aurait bientôt besoin.

Lorsque la créole avait appris le départ de son amant, elle avait, loin de chercher à s'y opposer, *fait la morte*, suivant l'expression populaire.

Laissant M. de Mingen faire ses préparatifs, elle avait aussi fait les siens. Elle avait placé tous ses enfants chez une de ses anciennes amies, en qui

elle avait une certaine confiance; puis, après avoir vendu la propriété que lui avait laissée son amant, elle avait tout réalisé, en y ajoutant les premiers cinquante mille francs, et n'avait laissé dans l'île qu'une somme nécessaire pour subvenir aux besoins de ses enfants et payer leur voyage en France, car elle comptait en rappeler une partie au moins près d'elle aussitôt après son installation.

Elle s'était embarquée quelques moments après M. de Mingen, et nous avons vu dans les chapitres précédents la scène par laquelle elle avait ouvert la série de persécutions qu'elle voulait faire subir au Français, pour le décider à acheter son silence au poids de l'or.

Rouée vulgaire, elle était incapable de saisir les fils d'une vaste intrigue et de les réunir dans sa main, mais elle savait harceler méchamment sa victime, tout en gardant, aux yeux des étrangers, les apparences du plus grand calme.

Quelques passagers, qui la connaissaient de vue et de réputation, l'entourèrent de galanteries, ne regardant point du tout comme un déshonneur de succéder momentanément à un gentilhomme aussi accompli que M. de Mingen. Mais elle poursuivait un but trop sérieux pour ne pas dédaigner, en ce moment, des adorateurs, quelque riches qu'ils fussent.

Jamais M. de Mingen n'avait été aussi malheureux. Cette femme empoisonnait son existence. Il aurait donné immédiatement une forte somme pour en être débarrassé à tout jamais. Mais la Magarthy l'ignorait. En attendant le moment d'agir, elle jouait avec sa victime, comme le chat joue avec la souris qu'il finira par étrangler.

En vue de Marseille, une dernière explication, la plus terrible de toutes, eut lieu. Des menaces violentes furent faites de part et d'autre : M. de Mingen menaçait de la justice, Magarthy menaçait du scandale, et tous deux, après s'être mesurés du regard, descendirent à terre.

M. de Mingen avait résolu de ne point perdre la créole de vue; mais à peine tous les passagers débarqués, elle disparut, suivant probablement quelqu'un de ces portefaix qui conduisent les voyageurs dans des hôtels borgnes, ou bien se rendant directement à Paris par la voie la plus rapide.

M. de Mingen fit prendre des informations par la police, mais il n'apprit rien. Il était très difficile de retrouver Magarthy dans une cité aussi populeuse, d'autant plus qu'il ignorait le nom qu'elle s'était donné, en débarquant en France.

Il n'était pas tranquille et craignait encore quelque nouvelle aventure désagréable; aussi se hâta-t-il

de mettre ordre aux affaires qui le retenaient à Marseille, pour se rendre à Paris, où il trouverait les moyens de soutenir la lutte.

Il réalisa tout ce qu'il put en billets de banque, valeur la plus commode à emporter, et serra dans son portefeuille, qu'il ne quittait jamais, une somme de deux cent cinquante mille francs destinée à payer, aussitôt son arrivée dans la capitale, un petit hôtel dont un de ses correspondants lui avait parlé, et qu'il voulait occuper immédiatement.

Avant de s'éloigner définitivement, il se rendit chez le banquier sur lequel était tirée la seconde traite de cinquante mille francs qu'il avait donnée à Magarthy.

Il apprit là que cette somme avait été touchée le matin même par une femme paraissant une créole, qui avait donné pour adresse un des plus pauvres hôtels d'un quartier éloigné, et pour nom celui de baronne de Saint-Denis.

Voulant tâcher d'en finir et savoir au juste ce que prétendait Magarthy, il se rendit à l'adresse indiquée et demanda la créole sous son nom d'emprunt. Elle avait quitté la veille la maison, après avoir payé sa note, et n'avait pas reparu.

Désolé de cette tentative manquée, M. de Mingen revint à son hôtel, où il annonça son départ pour le lendemain matin. Sa sœur n'était restée

qu'un jour à Marseille, il l'avait envoyée de suite avec ses domestiques chez une parente qu'ils avaient dans les environs de Paris. Il était resté seul dans un des plus beaux hôtels de la ville.

Rentré chez lui, brisé de fatigue par toutes ces allées et venues, il ne tarda pas à se coucher et à s'endormir profondément.

Il dormait depuis un temps qu'il lui eût été impossible de préciser, quand un coup assez violent frappé à sa porte le réveilla en sursaut. Croyant que c'était le garçon qui venait lui apporter quelque dépêche importante et pressée, il alla ouvrir, et vit avec étonnement entrer Magarthy.

Il recula atterré, tant cet excès d'audace le terrifiait :

— Encore vous! s'écria-t-il, que venez-vous faire ici?

— M'expliquer tranquillement... Voulez-vous qu'à la fin je vous laisse en paix jouir de votre fortune? que j'oublie votre indigne conduite à mon égard?

— Je n'accepte pas ce reproche, vous le savez. Ma conduite, que vous trouvez indigne, je la trouve, moi, fort loyale. Mais là n'est pas la question. Que me voulez-vous?

— Oh! je le vois, vous allez encore m'offrir de l'argent, dit-elle avec tristesse.

faut changer de vie. Seul soutien d'une jeune fille qui a droit aux hommages du monde, il faut que ma conduite soit celle d'un père de famille. On ne doit pas pouvoir dire que mademoiselle de Mingen a été élevée à une triste école, et que les dérèglements du frère pourront un jour servir d'excuse aux dérèglements de la sœur. Hélas! je n'ai que trop tardé à prendre cette résolution!

Magarthy continuait à sangloter, et à chaque mouvement, elle faisait en arrière un pas imperceptible qui la rapprochait du lit.

— Il ne me reste donc maintenant que le désespoir! Eh bien, soit! Je devais m'attendre à ce qui m'arrive. J'expie aujourd'hui mon passé. Mais le châtiment est dur!

— Ne croyez pas que je veuille vous reprocher un passé auquel j'ai promis de ne jamais faire allusion...

— Non, je le sais. Vous êtes trop généreux pour cela. Mais je n'en suis pas moins punie. Eh bien, j'accepte ce châtiment. Venant de vous, il est moins pénible que venant de tout autre. Mais cet enfant que je porte dans mon sein, qui lui, n'a pas demandé à naître, pourquoi le punir de crimes dont il est innocent? Ce que je vous demande, c'est que cet enfant sans nom en ait un, reconnaissez-le..

— Misérable! s'écria M. de Mingen. Encore cette infâme calomnie!

Il ne continua pas, tant il fut effrayé du prompt effet que sa violente apostrophe avait produit.

Magarthy était là, épouvantée, le désespoir peint sur la figure. Elle leva les bras au ciel, les agita dans un excès de désolation impossible à rendre, recula de quelques pas, et, faisant un demi tour sur elle-même, vint tomber la face sur l'oreiller qu'elle inonda de larmes.

M. de Mingen se demanda si ce n'était pas lui qui avait tort. Ce ne fut qu'un éclair dans sa pensée, il était trop sûr que l'assertion de la créole n'était qu'un atroce mensonge.

— Peut-être, pensait-il, la malheureuse doute-t-elle? Peut-être croit-elle que je suis vraiment le père de cet enfant?

Il revint près d'elle, décidé, sinon à la consoler, du moins à lui faire entendre quelques paroles plus douces. Il voulut la relever, et ce simple mouvement suffit pour faire tressaillir Magarthy. Elle se releva, et, s'éloignant rapidement du lit, s'écria:

— Non, non, laissez-moi! Il ne me reste maintenant qu'à mourir! Laissez-moi! laissez-moi!...

Et, se précipitant vers la porte, elle l'ouvrit et s'élança dans l'ombre du corridor.

M. de Mingen resta un moment abasourdi de

cette brusque sortie. Puis il courut sur les traces de la fugitive, décidé à l'empêcher de commettre un acte de désespoir qu'il croyait imminent.

Comme il atteignait l'escalier, il se heurta contre un garçon, qui pénétrait à son tour dans le corridor aboutissant à l'appartement de M. de Mingeu.

— Ah! monsieur, dit le garçon, je suis en retard. Je venais vous éveiller, mais je vois que c'est inutile maintenant.

— N'avez-vous pas vu, dit M. de Mingen, sans faire attention à ce qu'on lui disait, une femme sortir tout à l'heure de ce corridor?

— Oui, monsieur, c'est une nouvelle arrivée d'hier, madame Bourbon.

— Bourbon...

— Oui, monsieur, elle vient de partir à l'instant. Elle a payé sa dépense, il y a une heure, et a envoyé chercher une voiture qui l'a attendue longtemps, et dans laquelle elle vient de monter.

M. de Mingen ne pouvait plus rejoindre Magarthy. Il hésita sur ce qu'il avait à faire et se décida enfin à rentrer et à s'habiller. Le garçon de son côté retourna à ses occupations habituelles.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'il vit de nouveau la porte de M. de Mingen se rouvrir, et celui-ci paraître sur le seuil, la figure bouleversée et prononçant ce seul mot :

— Volé, volé !

— Monsieur a été volé ! s'écria le garçon. Je cours prévenir le commissaire de police.

— Non, non, répondit M. de Mingen, qui se remit promptement et voulut à tout prix éviter un scandale. C'est peut-être une erreur. J'ai été étonné de ne pas retrouver mon portefeuille à l'endroit où je le mets d'habitude. Mais je me souviens maintenant de l'avoir enfermé hier soir, avant de me coucher.

— Voilà un gentilhomme qui me semble parfaitement fou ! murmura le garçon, en se remettant à son ouvrage.

M. de Mingen avait encore une fois été la dupe de l'effrontée comédienne. Cette leçon devait lui profiter et l'empêcher de croire dorénavant à la désolation des femmes des plaisir.

— Heureux ! murmura-t-il en s'éloignant, si j'en suis quitte maintenant !

XV

PARIS

Nous franchirons d'un coup l'espace de quelques mois, si vous le voulez bien, et nous arriverons de suite à l'époque où la première installation de Magarthy était un fait accompli. Disons seulement qu'elle avait fait venir de l'île toute sa progéniture, consistant en trois filles : Mézélie, Miany et Léonie, toutes trois bonnes et gentilles à croquer. Mézélie, l'aînée, fut placée dans un des premiers établissements religieux de Paris, un couvent en renom du faubourg Saint-Germain. C'était un peu cher, mais la quarteronne n'y regardait pas de si près quand elle avait une idée fixe. Les deux autres

furent confiées à une bonne gouvernante, et Magarthy attendit un moment favorable pour mettre à exécution l'idée qui la poursuivait depuis longtemps. Le vol fait à Marseille lui avait profité, contrairement au proverbe. Un peintre, qui fut quelque temps et gratuitement son amant, la lança dans une société mixte, comme une jeune veuve millionnaire des colonies.

Magarthy, ou plutôt la baronne de Saint-Denis, après avoir tâté Paris en tous les sens, avait bien vite compris qu'elle pouvait y faire autre chose que le métier aléatoire et souvent ennuyeux d'hétaïre en permanence. Elle devina, d'après les conversations qu'elle entendait autour d'elle dans les *tables d'hôte* fort convenables qu'elle avait adoptées en arrivant à Paris, qu'une certaine société parisienne est généralement peu difficile à abuser. Bien des portes, qui tiennent un milieu honorable entre les portes à deux battants, gardées par des suisses en poudre, et les portes bâtardes du prolétariat, s'ouvrent sans trop de difficulté aux étrangers. Une fois admise dans une seule de ces maisons tierces, elle n'était pas en peine de se faire inviter dans d'autres du même ordre. Le tout était donc de trouver un introducteur. Tout le monde connaît les tables d'hôte de Paris, depuis la modeste pension bourgeoise de la rue Copeau, depuis

les dîners à deux francs des Batignolles jusqu'à la table du Grand Hôtel : elles se ressemblent presque toutes. Ce fut à Montmartre que notre créole donna la préférence la plus marquée. Dans la *Cité Véron* se réunissait alors une petite société composée de journalistes, d'employés célibataires, de peintres et de sculpteurs. Le prix de la pension était modéré, mais l'on y mangeait bien et l'on y observait les lois de la plus grande décence ; ces réunions n'en étaient pas moins fort gaies. Il y avait un piano dans la salle où l'on dînait, et souvent on faisait de la musique après le repas ; puis l'on causait de choses et d'autres, d'art, de littérature ou d'amour jusqu'à une heure assez avancée. Magarthy avait adopté une tenue de circonstance... Ne sachant rien des usages du monde, elle avait le génie ou l'instinct des singes, comme vous voudrez. Ainsi elle avait étudié les allures d'une jeune femme, nouvellement veuve, qui demeurait dans sa rue et dont la réputation était excellente. — Voilà mon affaire, se dit Magarthy, et elle se mit à copier ce modèle. Démarche, toilettes, parler nonchalant, elle imita fidèlement et fut en état de *servir* au public, dans sa propre personne, une jeune veuve parfaitement conditionnée. Sans être *bégueule*, elle avait l'art de paraître vertueuse, et bientôt elle eut conquis tous les cœurs d'homme à la table d'hôte de la cité

Véron. Un peintre surtout la remarqua et lui fit une cour en règle. Elle prit adroitement des informations, sut qu'il avait quelque talent, peu de fortune, mais qu'il était fort bien vu au ministère et qu'il attendait une commande du gouvernement, laquelle commande le forcerait à s'éloigner de la France dans un mois ou deux peut-être. Tout était au mieux pour Magarthy, et elle consentit à lui donner des espérances, à la condition qu'il l'introduirait dans quelques maisons faciles fréquentées par les artistes... ce qu'il s'empressa de faire avec beaucoup de grâce et d'adresse. Magarthy ne fut point ingrate et consentit à *se donner*, pour la première fois de sa vie. Elle était certaine du départ du peintre, et son sacrifice ne dura en effet qu'une quinzaine de jours. Mais elle avait toujours gagné quelque chose, car en peu de temps elle fit un certain nombre de connaissances et ne fut plus isolée dans ce grand *désert peuplé* nommé Paris.

Une fois installée, elle commença à donner carrière à son imagination. Il lui fallait un entourage et pour cela elle donna quelques soirées; il lui fallait de l'argent *frais*, car elle ne voulait pas trop écorner son capital, et elle *écouta* un agent de change qui, en outre de superbes cadeaux, lui fit gagner de petites sommes assez rondes à la bourse. Bref, elle mena pendant sept ou huit mois une vie

tranquille à la surface; aucun scandale, aucune indiscrétion ne vinrent la troubler dans son commerce d'amour. Car elle continuait à se livrer, moyennant finance, à tous ceux qui lui paraissaient mériter sa confiance. Elle gagna assez d'argent, sans rien perdre de son prestige aux yeux d'un monde, fort indulgent du reste, et qui ne crie jamais lorsqu'on ne lui crève pas les yeux, un monde facile qui les ferme même assez facilement sur certains détails de la vie, qu'il apprécie très philosophiquement. Elle était fort attrayante, nous le savons, et le rôle de jeune veuve, qu'elle continuait à jouer et dans lequel elle faisait chaque jour des progrès sensibles, ajoutait encore du prix à sa possession. Ses enfants lui servaient de porte-respect, et aucun de ses amants ne dénonçait trop haut sa facilité à accepter les billets de banque : *c'était pour sa famille!*

Combien eut-elle d'aventures galantes? Nous l'ignorons. Toujours est-il que la maison marchait sur un assez bon pied. Ses petites soirées attiraient bon nombre d'artistes de cinquième ou sixième ordre. Elle avait l'art de cacher sa suprême ignorance sous une feinte couche d'enthousiasme. Elle qui n'entendait absolument rien à tout ce qui n'était pas argent ou corruption, se prit à *poser* pour le genre amateur. Elle emmenait ses filles au musée

du Louvre; elle assistait aux premières représentations et ne manquait pas un des concerts du Conservatoire. Elle se leva même un jour à six heures du matin pour aller au grand concours, écouter le même morceau joué dix fois de suite sur le même piano, le même air varié joué, une fois seulement, mais sur quatorze violons à tour de rôle, et, dans la cour du Conservatoire, elle couvrit de baisers l'heureux deuxième prix de piano et le premier accessit de violon, qui étaient le fils des deux bonnes bourgeoises entrevues je ne sais où. D'une prudence excessive, elle ne prenait jamais le haut du pavé dans la conversation et ne se risquait qu'à bon escient. Toutes ses paroles étaient, comme son caractère et sa toilette, de circonstance, copiées, imitées, mais ni revues ni corrigées. Elle répétait sans les comprendre des phrases choisies par elle dans les conversations précédentes et qu'elle avait cousues tant bien que mal dans son cerveau. *Réalistes*, *idéalistes*, *romantiques* et *classiques* étaient ses grands chevaux de bataille... sa réserve qu'elle ne lançait que dans les cas désespérés. Mais, comme elle était jolie, que ses yeux pétillaient d'une malice bienveillante (elle avait copié le regard de mademoiselle Lemercier dans les *Rendez-vous bourgeois*) et qu'enfin on était bien traité chez elle de toutes façons, la veuve des colonies eut quelque

succès, restreint, il est vrai, mais réel cependant. Elle pensait à l'avenir! Trois filles à élever, ce n'est pas une petite affaire ; elle aurait voulu trouver un mari. Oui! un mari *légitime*, riche et bien posé. Tel était le vœu de Magarthy. Seulement il lui manquait pour cela bien des choses encore. D'un côté, elle ne se trouvait pas assez riche, de l'autre elle avait conscience de sa profonde ignorance. Ne savoir ni lire ni écrire est quelquefois une terrible chose, et Magarthy n'était pas plus avancée sous ce rapport qu'à Bourbon. Sous le prétexte d'une myopie complaisante, elle se faisait lire ses lettres par la petite Miany et n'y répondait jamais que verbalement.

— C'est si ennuyeux d'écrire, disait-elle, et si amusant de causer! J'aime mieux le Moët qui mousse que le Moët frappé. Or qu'est-ce que c'est que l'écriture? Ce sont des paroles gelées.

Elle avait dû voler la phrase à un vaudevilliste de *Ba-ta-clan*.

Enfin, aurait-elle su écrire, qu'elle eût encore été d'une extrême circonspection dans ses correspondances. Elle avait tellement entendu répéter, dans son extrême jeunesse, par les habitués de M. de Cerny, par ses premiers amants de Maurice, les vieux proverbes suivants, usés maintenant en Europe, mais qui ont toujours le plus grand succès dans

les colonies : *Les paroles volent, les écrits restent; — les écrits sont des mâles, les paroles sont des femelles; — donnez-moi trois lignes de l'écriture d'un homme, et je le fais pendre; — parle, parle, on ne te coupera pas la langue; écris, on te coupera la tête!* Magarthy les avait tellement écoutés, disons-nous, qu'elle s'était promis de ne jamais toucher une plume. Mais, par une inspiration d'astuce innée, depuis qu'elle avait l'âge de raison, elle n'avait jamais laissé passer l'occasion de mettre la main sur tous les papiers qu'elle pouvait saisir : lettres, notes, factures, manuscrits, pétitions, invitations, tout en un mot, sans choix et sans discernement, tout lui paraissait bon. Elle était poussée par un secret et fatal instinct qui ne pouvait la tromper, et elle en était arrivée à remplir presque entièrement une malle de ces papiers dérobés partout depuis vingt ans et plus. Quelquefois elle soulevait le couvercle de sa *boîte à la malice*, comme elle appelait ce coffre, et frappait du pied en contemplant cet amas de paperasses.

— Si je savais lire au moins ! Il y a peut-être de quoi faire fortune là-dedans.

Savoir lire ! Mais comment faire ? Comment prendre des leçons d'une façon assez secrète pour ne point être découverte en flagrant délit d'ignorance ? Là était toute la question, et Magarthy, qui avait

une peur atroce de se trahir, continuait à feindre la myopie et, n'osant confier à personne l'existence de sa *boîte à la malice,* allait comme devant, accumulant les papiers et résolue à n'apprendre décidément à lire que lorsque le coffre serait plein. Un soir, une dernière lettre ayant forcé Magarthy à mettre le genou dessus pour le fermer, il fut décidé par elle qu'elle commencerait ses études classiques dès le lendemain.

Si elle n'avait ni foi ni loi pour les autres, en retour Magarthy ne se manquait jamais de parole à elle-même. Aussi, dès le lendemain, à midi et demi, dans sa toilette la moins voyante, elle prit un fiacre et se fit conduire à la place du parvis Notre-Dame. Puis, après avoir renvoyé la voiture, baissé son voile et regardé attentivement autour d'elle si aucune de ses connaissances ne se trouvait là, elle se dirigea vivement vers le pont de l'Archevêché et s'arrêta devant l'échoppe d'un *Écrivain public.* La porte s'ouvrit, après que la créole eut frappé au carreau; elle pénétra dans l'étroite case, s'assit sur un mauvais fauteuil, et, s'adressant au plumitif, lui dit :

— Monsieur, j'ai à causer avec vous confidentiellement.

XVI

L'ÉCRIVAIN DU PONT DE L'ARCHEVÊCHÉ

Pourquoi était-elle descendue précisément à cet endroit?

Il y avait six mois de cela, Magarthy, passant sur le pont de l'Archevêché, avait vu un rassemblement assez considérable devant la boutique d'un écrivain public. Deux agents de police et cinq soldats entouraient un homme et l'emmenaient du côté de la préfecture.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle à une marchande en plein vent, qui avait étalé ses pommes et ses poires sur le parapet.

— C'est M. Lenoir, l'écrivain public, qu'on emmène.

13.

— Et qu'a-t-il fait cet homme?

— C'est un ancien forçat libéré; il a rompu son ban et ils l'ont *pigé* ce matin, les gueux! Ils trouveraient une aiguille dans un champ de luzerne.

— C'est donc un assassin que ce M. Lenoir?

— Lui, le pauvre cher homme! Jamais! C'était pour des bêtises... des fausses signatures... des misères, quoi! Si ça fait pas suer? Il a fini son temps c't' homme, il ne doit plus rien... Pourquoi qu'y pourrait pas travailler à Paris? Un si brave homme! Et qui n'était pas chien... Il m'a payé plus d'un canon chez Alexandre Dumas.

— Comment! Alexandre Dumas...

— Eh! oui. Le marchand de vins vis-à-vis la Morgue. Il est fichu d'en attraper pour cinq ans! Attends, toi... Eh! pas manchot! j'vas t'aider à tripoter mes pommes... A bas les pattes!

La marchande laissa Magarthy, pour courir sus à un gamin qui s'amusait à vanner ses pommes. La créole continua sa route sans plus penser à l'arrestation de l'écrivain.

Deux jours avant la visite dont nous avons parlé à la fin du chapitre précédent, et six ou sept mois après sa conversation avec la marchande de pommes, Magarthy, passant par hasard sur le même pont, aperçut à la porte de l'échoppe l'homme qu'elle avait vu entre les mains des soldats quelque temps

auparavant. Il fumait tranquillement une pipe courte et noire, le dos appuyé au chambranle de la porte et les deux mains dans ses poches. Sa physionomie frappa Magarthy, et, quoiqu'elle n'eût besoin de rien, elle s'adressa à la marchande que nous connaissons, et lui demanda le prix de ses poires et de ses pommes. Puis, après avoir fait un achat insignifiant, subitement croqué par Miany, Léonie et la gouvernante, Magarthy dit à la marchande :

— Tiens, l'écrivain n'en a donc pas eu pour cinq ans?

— Six mois seulement! C'est un malin... il les a roulés et a obtenu de rester à Paris... Il est si savant; pardon, faut que je vous quitte : — c'est minette qui miaule... Elle s'ennuie chez nous toute seule c't' bête; je l'amène tous les jours... Pourvu qu'elle ne fasse pas ses petits dans ma capeline neuve!

Magarthy continua sa promenade et se mit à réfléchir : — « Cet homme est savant et ignoré... je peux apprendre à lire avec lui... Personne n'ira me chercher là et je ne lui dirai pas mon nom. Il sort de prison : il doit être sans le sou! Et puis, je pourrai lui dicter des lettres ou lui en faire copier... J'aurai peut-être besoin de plusieurs exemplaires... car, si je trouve... ce que j'espère... Eh bien, il pourra m'être très utile! »

Le résultat de ces réflexions fit que Magarthy s'en vint, ainsi que nous l'avons dit, frapper à la porte de l'écrivain public.

Simon Lenoir, c'est le nom du maître de l'échoppe, était un homme de quarante-cinq à cinquante ans. Sa physionomie, sans être précisément repoussante, avait quelque chose de bas, d'ignoble qui ne prévenait pas en sa faveur. Sa photographie était facile à faire. Des cheveux d'une nuance cendrée, un front fuyant, l'arcade sourcilière proéminente, des yeux couleur de vitre, de ces yeux qui voient, la nuit, et dans lesquels on ne voit pas ! Un nez long et gros, dont les narines larges et élastiques frémissaient soudainement lorsqu'un désir quelconque venait éveiller ses appétits, une bouche aux lèvres minces, dont la lèvre supérieure dépassait un peu celle d'en bas, qui ne se voyait même presque pas, grâce à l'habitude qu'avait Simon de la ronger continuellement avec les dents du haut; des pommettes saillantes et violacées; des maxillaires très développées ; des oreilles fines, un menton pointu, un cou court, les épaules voûtées, les bras longs, les mains menues; des pieds énormes supportant deux jambes maigres, piedestaux d'un abdomen *régence*, abdomen d'ivrogne et de débauché. Cet homme était marqué des stygmates du vice. Il avait été jeune; on l'avait aimé,

choyé, caressé peut-être! Mais, quand Dieu l'avait mis dans le meilleur chemin, appuyé, d'un côté par l'amour de sa mère, de l'autre, par celui d'une femme, il avait choisi bénévolement la route de l'infamie. Son histoire était celle de bien d'autres, il avait dissipé la dot de l'épouse, dévoré le peu de fortune de la mère et perdu jusqu'au dernier sou de son petit patrimoine : tout cela, pour chercher des plaisirs impurs et des amitiés ignobles! Sa mère était morte, à l'hôpital, des suites des privations qu'elle s'était imposées à un âge où elle aurait eu, au contraire, besoin d'un redoublement de soins et d'attentions. Quant à sa femme!... Eh! mon Dieu, quand une âme est brisée par le désespoir; quand on a vu fouler aux pieds toutes les naïves croyances de son cœur; quand, au lieu d'un peu d'amour que l'on implorait à genoux, on n'a reçu que des injures; quand l'homme dont on avait fait un fétiche s'est abaissé devant vous à toutes les ignominies, est-il surprenant qu'on se fasse une autre existence lorsqu'il en est temps encore? La femme de Simon Lenoir porte un autre nom et il ignorera toujours sa destinée... Quant à lui, la mort de sa mère et le départ de sa femme le trouvèrent insensible. L'ivrognerie et le vice l'avaient hébété. Il ne songeait qu'à satisfaire ses passions. Mais lorsque arriva le moment où, après

avoir vendu sa montre pour souper avec une horrible poissarde, après avoir donné à un marchand de vins son dernier gilet, en échange d'un verre d'absinthe, il se trouva vis-à-vis du suicide ou du crime, il n'hésita pas. Il vola aux étalages, tricha au jeu et enfin fit des faux en grande quantité. Malgré son habileté, il fut dénonce et pris. Dix ans de travaux forcés furent le châtiment de sa vie misérable. Mais la force d'inertie, cette force la plus fatale et la plus rétive de toutes, ne l'abandonna jamais. Il n'aimait pas la lutte et, cédant sans cesse au courant, il ne s'alarmait de rien. La perspective du bagne n'avait rien qui l'effrayât, au contraire! — « Je serai employé aux écritures, disait-il, et, en travaillant bien... je gagnerai de quoi boire et fumer... Tout est là! Dans cinq ans, si je fais preuve de bonne conduite, dans cinq ans j'en aurai vu la farce... d'ailleurs, ça me reposera... et après?... dame! alors comme alors! Donnez-moi du feu, gendarme. »

Simon ne s'était pas trompé : au bout de cinq années il fut rendu à la liberté; mais interné à Caen, son pays natal... où il se fit, en vrai philosophe, *artiste décrotteur*. Enfin, croyant qu'on ne pensait plus à lui à Paris, il y vint à pied, en se pavanant dans des souliers volés, dans une redingote décrochée à la porte d'un teinturier et avec

un chapeau échangé contre sa casquette dans un café. Là, il chercha à utiliser ses talents d'écrivain et courut tous les bureaux de copistes, jusqu'à ce qu'il s'entendît avec l'écrivain du pont de l'Archevêché qui lui céda son fonds tout meublé, tout prêt, moyennant une redevance journalière de *un franc cinquante centimes*. On trouvera peut-être, que cela est cher ; mais il faut savoir que tous les écrivains publics ne sont pas malheureux, tant s'en faut : cela dépend des endroits et des individus. N'était-ce pas une fortune pour un forçat libéré de se trouver tout d'un coup *chef d'établissement*, sans avoir ni patente à payer, ni permission à demander, car la profession d'écrivain public peut-être exercée par tout le monde sans aucune formalité. Aussi se passe-t-il des comédies et des drames bizarres derrière ces petits carreaux et cette porte à rideaux rouges sur laquelle on lit : *Célérité et discrétion!* Mais ce n'est pas à nous à dévoiler les turpitudes de ce reste des anciennes mœurs de Paris. Tous ces gens-là disparaîtront où subiront la loi commune. Bref, la barraque de Simon Lenoir était placée dans un endroit très favorable et suffisamment à l'écart pour qu'on pût s'y rendre en secret. Ses pratiques étaient les pauvres du Parvis, les parents des malades et les employés de l'Hôtel-Dieu, toutes les femmes des rues infectes,

toutes les revendeuses du marché situé devant la Morgue et enfin un grand nombre de personnes se rendant au palais de justice ou à la préfecture. L'un dans l'autre, Simon se faisait dix francs par jour; mais ce n'était pas là le quart de ce qu'il aurait voulu pour ses menus plaisirs... Toujours au cabaret, où il donnait ses consultations, tout en jouant au piquet et, en absorbant des liqueurs; attablé chaque soir dans les bouges, dont il était l'oracle, cet homme n'avait jamais un sou devant lui. Aussi était-il presque en guenilles. Mais *son monde* le respectait parce qu'il était savant... parce qu'il était aimable avec *ces dames*... et enfin et par dessus tout, parce qu'il avait été au bagne! — Oui, c'est triste à dire, mais dans ces repaires de la paresse, de la honte et du vice, *avoir été au bagne* est un titre au respect et à la considération.

Lorsque Simon Lenoir fut arrêté pour rupture de ban et condamné à six mois de prison, avec menace d'une peine plus sévère en cas de récidive, tout le quartier du Parvis fut en émoi. Il subissait sa détention à Paris et il ne se passait pas de jour qu'on ne lui apportât, qui, du tabac, qui, un peu d'argent, qui, des fruits, etc., etc. Simon eut alors une idée qui réussit au delà de ses désirs. Il rédigea une pétition demandant au préfet de police l'au-

torisation pour lui, de résider à Paris à la fin de sa condamnation et de reprendre son poste sur le pont de l'Archevêché. Cette pétition courut de main en main préalablement, dans le quartierde Notre-Dame et fut couverte de nombreuses signatures de la part surtout des dames propriétaires de certaines maisons. Dans cette pétition, on parlait de sa *probité* et de sa *courtoisie;* oui, vraiment, il y avait ces deux mots : probité, courtoisie !

La préfecture de police,— et en faisant ainsi, elle a parfaitement raison....—la préfecture de police accorde une certaine protection aux malheureuses qui sont inscrites sur le livre fatal de la prostitution. C'est avec la plus grande douceur, avec paternité, si j'ose employer cette expression, que sont traitées ces pauvres créatures dans leurs rapports avec la préfecture. On tient à ne pas les éloigner de l'administration et à leur faire sentir que toutes dégradées qu'elles soient, elles peuvent encore invoquer la justice spéciale qui règle leur destinées. Sans nous appesantir sur ce sujet, qu'il nous suffise d'apprendre au lecteur que, grâce à la pétition et après informations prises, lorque Simon Lenoir eut fini ses six mois, le chef de la police municipale, qui était alors un petit vieillard spirituel et fort aimable, le fit venir dans son cabinet et lui dit ceci : — « Simon Lenoir, une pétition a

été adressée pour obtenir votre maintien à Paris... En sortant de subir une peine, pour rupture de ban, il y a bien de l'audace à demander grâce! Mais, néanmoins, l'administration veut bien vous tolérer à Paris. Vous pouvez donc reprendre votre métier d'écrivain sur le pont de l'Archevêché... Vous avez une conduite déplorable...! Assez! ne parlez que lorsque je vous interrogerai... Je ne vous demande pas de changer en rien vos habitudes... Vos pareils ne changent pas... Il faut du moins que cette inconduite serve à quelque chose, et voici ce que vous aurez à faire pour reconnaître les bontés de l'administration... Tous les samedis, monsieur que voici...—et il désigna de la main un jeune homme qui, traversant la chambre, s'arrêta un instant en face de Simon et sortit sans dire un mot... — monsieur passera à sept heures du soir devant votre boutique; vous le suivrez de loin, car il ne vous fera aucun signe, et là où il s'arrêtera et vous tendra la main, vous lui remettrez un rapport de cinq pages au moins... de cent si vous voulez. Dans ce rapport, vous donnerez les noms des habitués des maisons qui vous seront désignés, vous signalerez la présence plus ou moins assidue des militaires en congé ou réfractaires; une croix rouge à côté du nom indiquera que l'individu dont il est question *parle politique*, vous comprenez!... En

outre, si vous découvrez quelque corruption exercée et réussie sur un inspecteur, un agent de police ou même sur quelque *indicateur* ou *contrôleur*, soit par des cadeaux, de la boisson ou d'autres *faveurs* gratuites, ne manquez pas de vous étendre là-dessus. A part cela qui doit toujours être le fonds de votre rapport, vous direz tout ce qui vous paraîtra de nature à intéresser le service. Je vous sais intelligent... et j'espère que nous serons satisfaits de ce petit travail. Chaque rapport sera payé 20 francs et payé d'avance... Voici un napoléon pour celui de samedi prochain... Le second vous sera payé en échange du premier? Puis-je compter sur vous? »

— De tout cœur, monsieur... dit Simon... Je vous donne ma parole d'honneur...

Un sourire plissa légèrement les lèvres du vieillard qui ajouta :

— Bien! bien! Maintenant, un dernier avis... Si vous manquiez à faire votre rapport, si vous veniez une seule fois vous adresser à *qui que ce soit* à la préfecture, si vous laissiez deviner que l'on se sert de vous et si vos rapports n'étaient pas rédigés avec zèle... vous seriez *immédiatement arrêté* et, cette fois, vous ne sortiriez pas de sitôt de la surveillance. Vous êtes libre; vous n'avez pas besoin de vos papiers, je les garde! Soyez tran-

quille, *on ne vous les demandera pas!*... Adieu... à samedi, le premier rapport.

Et, tirant le bouton d'une porte, le vieillard poussa Lenoir dehors. Celui-ci tout abasourdi, resta un moment absorbé, puis secouant la tête.

— Bath! je suis libre et j'ai vingt-neuf francs, en comptant ma masse... Pourvu que la Hollandaise ne soit pas au clou!

Tel était maître Simon Lenoir, écrivain public sur le pont de l'Archevêché, quand ayant absorbé son dernier sou et, par conséquent, son dernier petit verre, il se trouva face à face avec madame la baronne de Saint-Denis.

Le loup et la hyène se saluèrent en souriant et voici ce que la hyène dit au loup :

XVII

L'ORATOIRE AUX LETTRES

— Monsieur Lenoir, êtes-vous discret?

— C'est écrit sur ma porte; je suis discret par devoir et par inclination, ajouta-t-il en saluant gracieusement... Il avait ôté sa pipe de sa bouche.

— Fumez donc, dit Magarthy, ça ne me gêne pas.

— Ah, merci bien! voyez-vous la pipe c'est tout pour moi, pauvre solitaire... triste exilé sur la terre étrangère... C'est dans la *Reine de Chypre*... mais pardon, c'est pour une lettre?

Il disposa son buvard.

— Non, monsieur, voici ce dont il s'agit: une

de mes amies qui a le malheur de ne savoir ni lire ni écrire, désirerait apprendre à lire seulement... Combien de temps croyez-vous qu'il faudrait pour cela?

— Deux mois au plus... mais en quoi...?

— Voilà! Mon amie est entourée de beaucoup de monde et, pour ainsi dire, *mouchardée*... pardon du mot...

— Faites... je le connais, le mot!

— Eh bien, mon amie me charge de vous faire les propositions suivantes : elle viendra chez vous, tous les matins y passer deux heures et elle vous donnera quarante sous chaque fois... Le jour où elle se croira assez savante, elle vous remettra cinquante francs. Acceptez-vous?

— Quarante sous, c'est peu... En deux heures, je gagne quelquefois dix francs!

— Ce sera trois francs, si vous voulez; mais pas un sou de plus... à prendre ou à laisser.

— J'accepte... Et quand commencerons-nous avec cette dame?... madame...? Comment se nomme-t-elle, ma future élève?

— Il entre dans ses conditions que vous ne lui demanderez pas son nom.

— Diable! c'est drôle, moi je m'en f... ah! pardon : je m'en moque! Est-ce qu'elle viendra masquée, comme la reine Marguerite de Bourgogne?

— Acceptez-vous?

— Parbleu, oui... mais je veux des arrhes... un denier à Dieu... et que la leçon soit toujours payée d'avance.

— Vous êtes exigeant... enfin! soit : voici cinq francs d'arrhes et trois francs pour la première leçon... Demain à huit heures, je serai ici.

— Comment, cette dame qui ne sait pas lire?

— Cette dame-là... c'est moi! à demain!

Elle s'éloigna rapidement.

— Elle n'est pas mal, la petite mère... huit francs! ma journée est faite et me voilà rentier!

Il ferma le contrevent vert qui clôturait ses quatre carreaux et se dirigea vers la marchande de tabac.

— Bigre! lui dit la voisine : plus que çà de *chic!* une femme en chapeau, séducteur!

— C'est une amie à cultiver... Elle va venir tous les matins, et si, dans quelques jours, elle m'a tout à fait *à la bonne*, nous rirons peut-être... Viens-tu, j'paie une absinthe?

— Un canon, si ça vous est égal.

— Un demi-setier alors... poussons-nous du col... j'ai le rond!

Et ils entrèrent chez le liquoriste.

. . . .

Au bout d'un mois, jour pour jour, Magarthy

savait lire non seulement l'imprimé, mais toutes les écritures... Ce fut un grand jour pour elle et, dans l'excès de sa joie, elle augmenta de dix francs la gratification promise à Simon.

— Lire! je sais lire! s'écria-t-elle une fois qu'elle se fut enfermée dans le petit cabinet où se trouvait la fameuse malle. Je sais lire...! Moi, l'esclave, la femme perdue, je vais donc pouvoir enfin fouiller dans cette mine que j'ai creusée depuis vingt années... Ah! ajouta-t-elle en plongeant ses deux bras dans le coffre et en remuant follement les papiers, comme un avare qui se baigne dans son or... Je sais lire! je sais lire!

Elle verrouilla sa porte, frémissante de joie et de curiosité. En effet, elle allait enfin savourer le fruits de ses détournements multipliés... La nuit vint, puis l'aube, puis le jour, et elle lisait encore! Elle accompagnait ses lectures de réflexions faites à haute voix, comme si elle eût causé avec quelque interlocuteur invisible. De fait, il y avait de quoi piquer la curiosité dans cet amas de paperasses, et de singuliers secrets devaient être renfermés dans quelques-unes!

Magarthy a raison : on ne devrait jamais confier sa pensée au papier... Malheur aux belles pécheresses qui ont la manie d'épancher leur cœur dans de longues lettres, que l'amant égare ou se laisse

voler et qui peuvent, un jour ou l'autre, perdre les imprudentes ! Magarthy était tellement persuadée de cela qu'il ne lui vint pas à l'idée, pendant qu'elle avait Simon sous la main, d'apprendre à écrire.

— Non, non ; pas si sotte, se disait-elle ! Savoir lire est bien suffisant. A moi, les secrets des autres et *les miens !* Je jure bien que jamais ma main ne trahira ma tête.

C'eût été un spectacle curieux de voir cette femme enfoncée dans un moelleux fauteuil, éclairée par deux lampes, dont elle avait retiré les globes dépolis afin d'y mieux voir, puiser dans le coffre qu'elle avait placé à sa droite, et jeter ensuite, dans une grande corbeille, les papiers qu'elle venait de parcourir. Car ce n'était encore qu'à un travail préparatoire qu'elle se livrait en ce moment.

— Encore de l'amour ! c'est très touchant ! Ah ! ah ! c'est avant le mariage !... « Je t'aimerai toujours... nous ne nous quitterons jamais... La vie à deux, c'est le bonheur sur terre ! Pouvoir exister l'un près de l'autre, dans une jolie petite maison de campagne... se promener, le soir, au clair de la lune... ou s'embrasser amoureusement derrière les charmilles ! » — Viande creuse !... ah ! ah ! qu'est-ce que cela ? Des lignes qui s'arrêtent en route, c'est sans doute ce qu'on appelle des vers !

Voyons si c'est drôle des vers d'amoureux !... Sonnet... qu'est-ce que c'est qu'un sonnet? il est signé Lopez... ah! c'est ce capitaine qui voulait m'emmener en Espagne, pour manger du chocolat de Bayonne... Voyons... un sonnet de capitaine, ça doit être curieux :

« A madame Sylvie Gordon !

« Oui, j'étais bien heureux et bien brave, Sylvie !
Quand le fer et le feu me poussaient dans Cadix,
Au tapis du hasard, j'allais jouer ma vie,
Sans plus m'en soucier que d'un maravédis,

J'aurais, pour abreuver ma soif inassouvie
Trempé ma lèvre aux flots du Styx... mes yeux hardis
Sur le trône de Dieu se fixaient pleins d'envie...
J'eusse attaqué, Titan nouveau, le Paradis.

Que suis-je devenu d'un seul mot de ta bouche?
Un insensé qui tremble, ainsi que sur sa couche,
L'enfant qui voit, la nuit, des spectres inconnus.

Quand tu n'es pas venue et que lointaine est l'heure
Du rendez-vous promis... je deviens fou... je pleure
Et je voudrais mourir en baisant tes pieds nus. »

Dire qu'il y a des femmes qui se laissent prendre à ce galimatias-là! Pauvres dindes! ah! encore du style de soldat... c'est le conscrit qui part... c'est gentil ce récit qu'il fait à sa fiancée... j'ai vu un tableau comme ça... c'était un petit Breton, le bâton sur l'épaule, le paquet au bout du bâton; sa mère l'embrasse, son père lui donne une bourse et

Jeanne-Marie ou une autre Bretonne au grand nez, s'essuie les yeux avec son tablier dans un coin... Il n'a rien oublié, le gaillard... pas même le petit chien qui le retient par sa veste... Et comme çà à l'air d'être vrai!... si sa fiancée a gobé celle-là, je la plains... Ils n'ont pas duré longtemps tes trois mille francs, pauvre chéri! mais tu ne pensais sans doute pas à ta fiancée à ce moment-là!... Et toujours la fin finale obligatoire : *Amour pour la vie!* L'amour a la vie courte à ce qu'il paraît! oh! les hommes!... tas de hannetons, va!... Bon! une lettre de femme à ce petit baron qui m'a donné ma châtelaine et mon cachemire brodé or! qu'est-ce qu'elle lui dit? « Mon amour bouffi, — (le fait est qu'il l'est... bouffi... de bêtise!) — mon amour bouffi, envoie-moi tout de suite, par ton domestique, un habillement complet d'homme... choisis ce que tu as de mieux dans ta garderobe... n'oublie rien, bottines, chemise, gilet, paletot, habit, par dessus, canne... enfin, de quoi faire un beau cavalier comme toi! une de mes amies qui est juste de ta taille veut aller intriguer son mari au bal masqué. Je te renverrai tout ça demain... Elle est très soigneuse!

A toi pour la vie (*toujours!*)

CHIFFONA. »

Il n'y a pas de mal à ça!... Tiens, encore la même écriture... oui, c'est encore d'elle... est-ce toujours au petit baron? Non... « à M. M. Joseph Garnier. » Joseph Garnier?... Qu'est-ce qu'il m'a donc donné celui-là? Ah! un châle de crêpe de Chine et un manteau de velours fourré. Il connaissait donc Chiffonna? C'était un beau garçon, mais fat, oh! fat comme un paon qui fait la roue. Lisons :

« Mon amour bouffi (encore! le fait est que celui-là l'était aussi... bouffi de vanité), mon amour bouffi, je t'envoie, par Louis, un habillement complet : bottines, chemise, gilet, paletot, habit, pardessus et canne... enfin de quoi habiller un beau cavalier comme toi. (En voilà une qui ne fait pas de frais d'imagination!) C'est comme du neuf. J'y joins mon châle de Chine et mon manteau de velours garni de fourrure. Mets-les au clou ou vends-les. Je n'ai pas d'argent à t'envoyer... A ce soir au bal. Fais-toi beau!

A toi, *pour la vie* (Parbleu! je l'attendais),

CHIFFONNA. »

La lettre est du 3 janvier 18... Comme ça se trouve! C'est ce soir-là qu'il m'a donné le châle et le manteau. Pauvre Chiffonna! En voilà des rico-

chets! Il n'y a que moi qui ne donne jamais rien dans tout ça. Oh! voici une vilaine écriture et un affreux papier à chandelle : « A M. Volamayer (mon ancien avoué). C'est pour vous dire que je sais tout. La petite chèvre m'a tout raconté! Il faut cracher de suite cent balles à papa. Je sors de prison et je me f... du scandale... J'en ferai et du tapé, si je n'ai pas l'argent dans dix minutes. Je suis chez le mannezingue au coin... passez devant la boutique, je vous rejoindrai... Pas de danger, si on est gentil. Mais sinon ta femme saura ce soir le vrai nom de la *marquise des Variétés*.

Signé : LA MAZAS. »

Je n'y comprends rien... ou plutôt... Tiens! tiens! C'est bon à savoir... J'aurais dû m'en douter... Et le Volamayer n'a pas brûlé ça! — Une quittance maintenant : *Loyers de M*[lles] *Anastasie et Pulchéria... Deux trimestres d'avance... Reçu mille francs, de M. Granvillain.* — Voyez-vous ce Granvillain... deux loyers en une seule quittance. Gros Lovelace, va! Un congréganiste! Il m'a donné deux mille cierges que Max m'a rachetés trois mille francs comptants : je n'ai jamais tant ri! — Mais voici une lettre bien froissée : « A M. Stodelli, professeur de piano. » C'est celui à qui je *dois* mon

orgue Alexandre : « Misérable ! (ça commence bien) misérable! quand vous lirez cette lettre, je ne serai plus! Le charbon brûle et ma dernière pensée sera pour vous maudire! Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter un pareil sort? Vous m'avez prise sans défense à quatorze ans! Vous m'avez avilie, *vendue* et presque tuée de coups et de mauvais traitements... Je suis vieille, j'ai quarante ans et je ne trouve plus le moyen de gagner un morceau de pain. Soyez maudit! Votre fille a aujourd'hui quatorze ans. La pauvre enfant est endormie sur mon lit... Je lui ai fait prendre des pavots; elle mourra sans s'en douter. Car je ne veux pas qu'elle tourne comme sa mère, je ne veux pas l'exposer à tomber entre les mains d'un homme semblable à son père... Soyez maudit! Le bon Dieu vous punira... Je n'y vois plus... Soyez maudit! misé... » — Elle sera morte avant d'avoir pu finir le mot... si elle est morte. Ah! oui... voilà un procès-verbal du commissaire de police joint à la lettre... Morte avec sa fille! Et pour un Stodelli, un ivrogne, un fou... Les femmes sont stupides! Oh! que de photographies! *A toi mon petit mari adoré, à toi pour la vie; — à toi, Arthur; — à toi, Léopold; — à toi, Maria; — à toi, Jéronyme; — à toi, mon père; — à toi, ma mère, mon frère, ma sœur, mon oncle, ma tante, mon cousin, ma cousine*, etc.

Quel déluge de *à toi pour la vie!* En voilà une manie de portraits-cartes! J'en ai au moins cent cinquante... et je ne sais pas quel nom mettre sur la figure de quatre-vingt-dix! On me demande souvent la mienne. Non, non! Ça compromet, et puis je ne veux pas qu'on puisse m'acheter pour dix sous chez un libraire! Ça m'humilie. — Des faveurs roses! « Vingt-deux lettres rendues, le 7 octobre 18... à madame la comtesse de Chénallet. » Si jamais elle les revoit, elle aura de la chance...! A moins que... mais non! Elle est veuve... il n'y a rien à faire par là. — « Je vous renvoie vos lettres sur votre demande, bien que vous n'eussiez rien à craindre d'un galant homme. Elles prouvent d'ailleurs seulement que vous avez fait tout ce que vous avez pu pour m'aimer et que vous n'avez pas réussi... Elles ne peuvent être compromettantes que pour mon amour-propre. Mais moi, j'ai toute confiance en vous, madame : je vous les rends toutes. Soyez heureuse... Vous n'avez pu m'aimer et je vous aimerai toujours. Je ne vous le dirai plus, voilà tout. Je ne voudrais en rien vous distraire dans votre félicité... Je vais faire un voyage de quelques mois, de crainte que ma présence à Paris ne vous gêne ou ne vous embarrasse... Adieu, madame, adieu! » — C'est ce benêt de vicomte Dunoyer. Il était trop bon... voilà pourquoi on le

plantait là ! Et, ce disant, Magarthy jeta dédaigneusement le paquet rose dans la corbeille.

Nous ne pouvons la suivre dans sa lecture acharnée. Il y avait de tout dans cette malle. La société à tous ses degrés : les vices, les vertus, les crimes, les bienfaits, les plus viles turpitudes, comme les plus nobles actions... C'était une véritable encyclopédie où la vie était décrite dans toutes ses phases. On y trouvait depuis la carte du restaurateur, jusqu'au brevet de la Légion d'honneur. La grisette y hantait la grande dame, le forçat y coudoyait le prix Monthyon. Les plus nombreuses étaient les lettres d'amour et les lettres d'emprunts, les demandes de places, de secours ou de recommandations... Ces lettres qui ne se lisent presque jamais, qu'on fourre machinalement dans sa poche, en murmurant : « Je sais ce que c'est, je lirai ça ce soir ! » Le soir, on n'y pense généralement plus. Mais, en dehors de ces banalités, il y avait dans cet énorme amas, quelques pièces précieuses pour Magarthy. Aussi passa-t-elle une autre nuit à trier ces chiffons et à les classer par ordre alphabétique dans une armoire à double serrure, qu'elle avait achetée pour cet usage. Sur le premier rayon, elle mit les *affaires importantes ;* sur le second, les *affaires à l'étude*, c'est à dire celles qui avaient besoin d'être approfondies ; sur le troisième, les

affaires, pour renseignements, et enfin sur le dernier, les *affaires sans valeur*. Puis, après avoir fermé l'armoire, Magarthy se frotta joyeusement les mains :

— Tout est en bon ordre, et je viendrai consulter ma bibliothèque tous les jours. Cette chambre sera *mon oratoire*, et nul n'y entrera que moi.

Elle se décida alors à prendre un repos dont elle avait grand besoin.

— J'ai de quoi *travailler* maintenant, se dit-elle en se couchant ; — par où commencerai-je ?

XVIII

L'UNION FAIT LA FORCE

Magarthy voulait donc essayer *son truc*, comme elle le dit plus tard à Simon. Seulement, elle se trouvait assez embarrassée sur la manière de procéder. Son but était le chantage, ses lettres, des outils; mais comment se servir de ces outils-là? Il y a des choses qu'une femme ne peut pas faire, fût-elle au dessus de tous les préjugés. Or Magarthy tenait à ne pas trop se compromettre. La police, en France, ne badine pas avec les intrigantes de la force de Magarthy, quand elle peut les happer en flagrant délit de contravention au code Napoléon. Magarthy savait cela, et, par égard pour ses

enfants, il lui importait beaucoup de ne pas attirer les regards sur elle. Il lui fallait donc un complice, et elle pensa naturellement à Simon.

Quant à l'écrivain, cette femme inconnue et ignorante, qui lui semblait à lui, l'homme des endroits ténébreux, une beauté éclatante, l'intriguait au plus haut point. Qui était-elle? que faisait-elle et pourquoi avait-elle appris à lire avec tant de passion? Quel était son but? Un but coupable sans doute... car Simon Lenoir ne croyait pas qu'on pût en avoir d'autre... Du reste, si la créole avait compris Simon, celui-ci avait presque deviné Magarthy. Les natures vicieuses se comprennent plus vite que ne sympathisent les caractères vertueux. Le vice se joint, s'accouple rapidement au vice. Deux honnêtes gens n'arriveront à se connaître intimement qu'après un certain laps de temps... Il y a dans l'homme de cœur une certaine pudeur morale qui lui fait dissimuler ses bonnes qualités. Le vicieux, au contraire, fait parade de ses défauts, exagère ses mauvais penchants et leurs déplorables résultats. Il dit, il annonce comme réalisés les rêves lubriques ou criminels que son imagination corrompue a enfantés. Il entre ainsi bien plus vite en communion avec ses pareils. —Ainsi étaient Magarthy et Simon Lenoir. — Ils ne se connaissaient que depuis un mois et, pendant les leçons,

Magarthy parlait peu; mais cependant, ils en disaient assez pour se juger, l'un l'autre, de force égale en ignominie. A l'air dont Magarthy lui avait demandé : — « Vous avez donc été au bagne, vous? » — Il avait compris que la créole avait une proposition sur les lèvres et il avait répondu assez légèrement :

— Oh! mon Dieu, qui est-ce qui ne va pas un peu au bagne, dans sa vie?

— Qu'est-ce que vous aviez donc fait, contez-moi çà!

— Oh! vous le savez bien : la marchande de pommes vous l'a dit.

— Et comment savez-vous que la marchande me l'a dit?

— Elle a des bontés pour moi, et puis je lui paie à boire.

— C'est donc pour ça qu'elle m'a suivie, l'autre jour, jusqu'à la Halle, comme vous m'avez suivie, l'autre soir, jusqu'à la place Saint-Sulpice?

— Vous voyez donc tout, vous?

— Je suis un peu méfiante et je n'aime pas être suivie. Heureusement qu'il y a plusieurs portes à Saint-Eustache et deux sorties à Saint-Sulpice.... C'est très commode, les églises, pour se débarrasser des *fileurs!*

— Madame parle argot?

— C'est un mot que j'ai retenu d'un ami à moi... — Comme ça, vous avez fait un faux et vous avez attrapé dix ans de pré?

— C'est à dire que s'il fallait mettre tous mes travaux dans ce genre-là, à côté les uns des autres, je pourrais tapisser ma barraque avec moins du tout.

— Et comment cela se fait-il, un faux?

— Ça, ma chère dame, ça n'est pas comme la lecture... Je ne donne pas de leçons de ce genre-là. J'aime mieux le pont de l'Archevêché et le vin à seize du père Charles, que le port de Toulon et le bouillon au suif de lampion du bagne... C'est fini de rire! Je suis un honnête homme, maintenant... un bourgeois rangé des voitures.

— En vérité?

En disant cela, Magarthy le regarda d'un air si comique, que Simon ne put retenir un éclat de rire.

— *Épatée, la dame!* Enfin, ça vous est égal que je sois un honnête homme ou non?

— Parbleu! qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse?

— Rien... seulement, si... quelquefois... vous savez? Car enfin... il se pourrait... et alors... vous comprenez?

— Non... je m'en vais... à demain! Dites donc?

ne me faites pas suivre... Vous perdriez votre temps et je vous en voudrais.

Une fois qu'elle fut partie, Simon se mit à ruminer tout seul :

— Diablesse de femme! Elle a quelque chose à me dire, bien sûr! Elle a peur, sans doute. Elle doit être riche! Elle est rudement mieux que la Hollandaise; mais ça n'est pas pour mon *nase!* Voyons, finissons ce rapport... c'est aujourd'hui samedi et il ne faut pas *blaguer* avec la *préfectance.* Parlerai-je de cette femme? C'est assez drôle, ce mystère dont elle s'entoure; mais, si j'en parle, on me chargera peut-être de découvrir son nom, son adresse... faudra courir! Et puis, d'un autre côté, si elle veut me faire *travailler?*... A moins qu'elle ne soit de la *rousse* aussi, elle? —Bath! ne disons rien d'elle! Ça n'est pas de la politique, ça! Or je ne suis pas forcé... — Nous disons donc que nous avons tout plein d'affaires à conter au *singe* de la sûreté. D'abord, Julien, l'amant de *Pauline la Dutoccard.* Il a chanté la *Marianne* et en a donné une copie à Raymond, l'amant d'Adèle... Bon! ça y est... Si on les pince, je ferai la cour à Pauline! L'agent Lartois a emprunté dix francs à la mère Dariminge... et il les a dépensés chez elle. C'est *Henriette la Pomme-Verte* qui me l'a dit, etc.

De son côté, Magarthy réfléchissait à la nécessité de prendre un confident.

— Simon Lenoir ferait bien mon affaire, pensait la quarteronne, mais il est rusé ; il voudra en savoir trop long sur mon compte. Si je pouvais trouver le moyen de le dominer! Mais comment? S'il était amoureux de moi. Ah! non, par exemple, c'est trop cher! Et puis, il serait peut-être plus dangereux encore! Attendons ; on n'a pas fait Paris en un jour!

Le lendemain, Magarthy vint, comme d'habitude, causer avec le forçat. Elle ne lui devait rien et ne prenait plus de leçons ; mais ni l'un ni l'autre ne faisait d'observations à ce sujet. Quoiqu'elle eût payé à Simon une prime qu'il avait dévorée en une nuit, elle continuait à laisser trois francs sur la table, comme d'habitude, et Lenoir les empochait sans la moindre difficulté. Ce jour-là, par hasard, Simon était à court de tabac, et par conséquent d'une humeur *massacrante*. Comme tous les gens qui ont la passion de la pipe, il éprouvait une véritable torture de ne pas pouvoir fumer. Magarthy s'aperçut de la mauvaise humeur de l'écrivain :

—Qu'avez-vous donc aujourd'hui?... Est-ce que les amours ne vont pas bien?

— Je m'en fiche pas mal des amours... Je n'ai

pas de tabac, voilà tout! Et je n'ai pas de crédit dans le quartier.

— Eh bien, voilà vos trois francs. Allez chercher ce qu'il vous faut et fumez tranquillement.

— Merci! Nom d'une pipe, vous êtes une vraie, vous! Je suis à vous dans la minute... Lisez le journal, il y a un vol à l'américaine rudement mené.... Vous verrez ça!

Il s'élança dehors. *Il avait du tabac!* Ce n'était plus un homme, c'était un dieu! Il y a des gens pour qui la satisfaction immédiate de leurs passions est tout un monde: Simon était de ces gens-là. Aussitôt qu'il éprouvait un désir, un appétit, il ne vivait plus. Dans les petites choses, comme dans les grandes, les passions ont la même force chez certaines organisations. Pour un verre d'absinthe ou pour une pipe de tabac, Simon aurait payé cent francs ce qui vaut un sou, s'il avait pu, à ce prix, se procurer de suite ce qu'il voulait. Cette précipitation à saisir au premier bond l'occasion lui fut nuisible en cette circonstance. Magarthy, en effet, restée seule dans la petite boutique, aperçut la clef sur le tiroir de la table qui servait de bureau à l'écrivain. Il s'y trouvait une lettre ouverte et une autre fermée avec l'adresse sur l'enveloppe. Elle regarda par le carreau, et aperçut Simon qui entrait seulement chez le débitant de tabac. L'adresse portait :

« Jacques Morin, Petit-Hôtel de la Pomme de pin, rue des Deux Portes blanches, pour remettre à lui-même. » La lettre ouverte était à l'adresse de Simon. Un coup d'œil jeté sur cette dernière décida Magarthy à s'emparer des deux lettres, dont l'une était certainement la réponse de l'autre. Elle sortit alors de l'échoppe, s'assura que Simon ne pouvait la voir, et, pénétrant dans Notre-Dame par le portail de droite, elle en sortit par une petite porte de derrière et monta dans un fiacre dont elle baissa les stores :

— Aux Champs-Élysées, au pas, dit-elle au cocher.

La *manie* des collections l'avait bien servie cette fois. La lettre de Jacques Morin annonçait à Simon que la traite *fabriquée*, — le mot y était, — par lui,—était passée et touchée; qu'il lui revenait deux cents francs, et qu'il eût à lui répondre comment il voulait s'y prendre pour les toucher : se voir, c'était dangereux, et lui, Jacques Morin, ne voulait pas confier l'argent à personne sans son avis!

La réponse *signée* de Simon, que Margarthy décacheta sans façon était claire : elle prouvait qu'il était réellement l'auteur de la traite fausse. Il priait Jacques de déposer l'argent chez un marchand de vins qu'il lui indiquait.

« — Brûle ma lettre, comme je brûle la tienne,

et quand tu auras besoin de mes talents, écris-moi un mot... Tu as raison... Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble ! »

Magarthy n'eut pas plutôt achevé la lecture de ces deux lettres qu'elle se fit conduire chez elle, et, ouvrant son fameux oratoire, elle déposa sur le rayon des *affaires importantes* les deux lettres imprudemment oubliées par Simon.

— Maintenant, se dit-elle, on peut entamer carrément la chose !

Et, prenant une autre voiture, elle se fit mener juste devant la boutique de Simon, et frappa au carreau aussi tranquillement qu'elle avait coutume de le faire auparavant. Simon ouvrit sa porte ; il était pâle et son œil avait une expression de haine qui eût effrayé toute autre que Magarthy.

— Attendez-moi là devant la porte, dit-elle au cocher, et ne bougez pas. Vous aurez vingt sous de pourboire. Eh bien, mon cher Simon, ne faites pas vos gros yeux ; vous avez été imprudent, mon ami !

— Rendez-moi ces lettres.

— Jamais ! Oh ! vous n'assassinez pas, vous ! Ça n'est pas votre genre... et puis mon cocher est là. J'ai deux mille francs à vous faire gagner.

— Vous n'êtes donc pas de la *rousse ?*

— Eh ! non, imbécile !

Ici commença une conversation, ou plutôt une explication assez longue où Magarthy fit comprendre son intention du moment à Simon. Celui-ci l'écouta fort attentivement, et lui dit après une minute de réflexion :

— Possible, l'idée est bonne! Mais je n'ai pas grand'chose à faire là-dedans, moi.

— Si, si. Et puis c'est un essai! J'ai d'autres *affaires* en vue, et alors j'aurai réellement besoin de *vos talents*, comme vous dites à votre ami Morin.

L'association de Magarthy et de Simon Lenoir fut cimentée par une avance de fonds, que la créole fit à l'écrivain, en lui recommandant de s'habiller décemment. Puis elle remonta dans sa voiture, légère comme un oiseau. Elle allait entrer dans une nouvelle voie de mensonges et de crimes... Elle avait un forçat pour complice. Elle était radieuse.

Disons maintenant quelle était cette première tentative de chantage et quels en furent les résultats.

XIX

LA PREMIÈRE LETTRE

M. de Larivière avait alors quarante ans. En possession d'une belle fortune venant de sa mère, il vivait à Meudon, dans une superbe propriété voisine de celle de son père, qu'il entourait des soins les plus touchants. M. de Larivière père, ancien garde-du-corps, était un beau vieillard, ferme encore et qui idolâtrait son fils. Il avait épousé en secondes noces, il y avait environ dix ans, une jeune personne d'une rare distinction ; mais la mort était venue la ravir à sa tendresse. Son fils, d'une humeur sombre et mélancolique, était ce que l'on appelle un fin chasseur; mais il chassait seul et ne

16.

fréquentait personne du voisinage. Son père le raillait souvent de sa sauvagerie.

— Voyons, lui disait-il quelquefois, voyons, Armand. Tu m'attristes, mon enfant. Pourquoi fuir le monde? Tu as quarante ans, tu t'ennuies! Eh bien, il faut te marier!

— Jamais, mon père, jamais!

— Ah! ça, tu as donc été bien malheureux par les femmes, mon cher fils?

— Je ne dis pas cela, mon père. Je dis seulement que je ne me marierai jamais.

— A ton aise! Cependant, regarde! Moi, je me suis marié deux fois, et deux fois j'ai été très heureux! Ta mère était un ange, et quant à Thérèse, que Dieu a dérobée trop tôt à ma tendresse... Mais qu'as-tu? Comme tu es pâle! Es-tu malade?

— Non, non... un étourdissement. Mais l'air me remettra.

Saisissant son chapeau, M. de Larivière fils sortit précipitamment de la chambre.

— Pauvre espèce humaine! murmura le vieillard. A quarante ans, ça vous a des faiblesses comme une femme de quinze. Ah! dans la garde royale nous étions plus forts que ça!

Et, sans plus songer à cet incident, le vieux militaire se plongea dans la lecture de l'*Union*, son journal favori.

Quant à Armand, il marcha quelque temps au grand air. Puis, ayant pris son fusil et sifflé Guzman, son chien d'arrêt, il se mit en route pour Ville-d'Avray, où il avait affermé une chasse. Mais son front était plissé. Ses lèvres, agitées par un mouvement fébrile, laissaient échapper des mots incohérents. Il passait près des paysans qui le saluaient, sans les voir, et celui qui l'eût suivi pas à pas, aurait pu entendre des phrases entrecoupées dans le genre de celles-ci :

— Quoi ! toujours ce fatal souvenir ! Ne pourrai-je donc oublier? Non... je suis un misérable... Quoi ! toute la vie..? Et je la vois toujours !

Certes, on eût pu croire que M. de Larivière fils était fou, ou du moins, qu'il n'était pas en possession complète de son bon sens. Il n'en était rien pourtant. M. de Larivière jouissait de la plénitude de ses facultés. Mais, dans sa vie, il avait commis une de ces fautes qui laissent une trace indélébile sur tout le reste de l'existence... Il avait été plus que coupable, il avait été criminel... Il avait écouté lâchement les cris de sa jeunesse aux prises avec une passion plus forte que tous les raisonnements. Bref, il avait commis une action qui le vouait pour toujours au remords et au désespoir. Lui, un gentilhomme de vieille race, irréprochable jusque-là... Dans une transe d'ivresse et d'oubli, il

était tombé plus bas dans son estime que le dernier de ses valets de chiens. Son crime n'admettait pas de réparation possible en ce monde, et il ne pouvait même pas espérer d'oublier. Il avait tout fait pour s'étourdir : pendant une année entière, il s'était livré à tous les excès, à toutes les débauches. Il avait été roi de la fashion parisienne pendant toute une saison. Les femmes les plus recherchées, il les avait conquises, les unes à la pointe de ses écus, les autres par son intrépidité et son sublime laisser-aller régence. Pendant un an il avait aimé, bu et joué plus qu'aucun roué de Paris. Il s'était battu trois fois : la première, pour une femme perdue, la seconde, pour une porte ouverte et la troisième, pour un ténor qu'il n'avait jamais entendu chanter. Bref, il avait usé tout ce que Paris appelle la vie... c'est à dire qu'inutile à soi et aux autres, il avait jeté partout, aux quatre vents de la fantaisie, un peu de sa santé et toutes ses illusions. C'est à cette époque qu'il avait connu Magarthy... Il l'avait gardée huit jours, terme trop court pour une femme aussi rapace que la quarteronne, terme assez long pour un lion tel qu'était le beau Larivière à cette époque. Il ne lui laissa que quelques plumes ; mais nous verrons bientôt que Magarthy avait su se faire un lot qui lui rapporta plus que M. de Larivière ne croyait lui devoir.

Le jeune gentilhomme fut bien vite las de cette vie creuse, de ce tohu-bohu perpétuel, où le temps passe sans jamais apporter de changements, et un matin du mois de mai, son père le vit descendre de voiture à la porte de son château.

— Et par quel hasard, mon ami ?

— Mon père, je viens me faire ermite avec vous.

Depuis ce temps, il n'avait plus quitté sa campagne.

M. de Larivière suivait donc le chemin de Ville-d'Avray, quand au détour d'une allée, il se trouva tout à coup, vis-à-vis d'un homme assez bien mis, quoique peu distingué d'allure et qui l'aborda le chapeau à la main.

— Pardon ; n'est-ce pas à M. de Larivière que j'ai l'honneur de parler?

— Je suis, en effet, M. de Larivière... que désirez-vous de moi, monsieur?

— Quelques moments d'entretien.

— Mon Dieu, monsieur, ce serait avec plaisir ; mais je suis pressé... voici ma carte... il sera peut-être plus convenable de causer chez moi... qu'au coin d'un bois... ajouta M. de Larivière en souriant.

— Ne riez pas, monsieur... le coin d'un bois, comme vous dites, est peut-être l'endroit qui con-

vient le mieux au genre de conversation que nous allons avoir ensemble.

M. de Larivière fit un geste.

— Oh! ne craignez rien... je ne suis pas un malfaiteur... je l'ai été... dans ma jeunesse... mais j'en fus, hélas! cruellement puni.

— En vérité, cet homme est fou, murmura Armand... Au fait, que voulez-vous? parlez.

— Je vais parler... et quoique je sois désolé d'être obligé de vous causer un profond chagrin...

— Un chagrin à moi... vous?

— Une irritante douleur... si vous préférez ce terme... les intérêts *absolus* de la personne qui m'envoie, exigent que je passe par dessus cette considération.

— Je vous répète que je suis pressé... finissons cette plaisanterie... et dites-moi en quoi nous pouvons nous trouver mêlés en ce monde.

— Monsieur, je viens vous parler de votre belle-mère!

M. de Larivière recula de deux pas et fixa des yeux hagards sur cet homme. Quant à Simon Lenoir, car c'était le digne gratte-papier du pont de l'Archevêché, il tira lentement d'un portefeuille crasseux une lettre qu'il tendit à M. de Larivière bouleversé.

Voici quel en était le contenu :

« Armand,

« C'est de mon lit de mort que je vous écris.
« Depuis notre crime commun, vous ne m'avez
« plus revue, ainsi que vous me l'aviez juré... je
« vous en remercie... Un moment de vertige nous
« a entraînés tous deux. J'ai oublié, une seconde,
« que je n'aurais jamais dû vous regarder qu'avec
« les yeux d'une mère. Nous avons profané la
« maison du plus respectable des époux et du
« meilleur des pères. Dieu m'en punit... je vais
« mourir. Mais, avant de quitter cette terre, sa-
« chez, Armand, que j'ai employé toute mon exis-
« tence, depuis ce jour fatal, à prier Dieu qu'il
« nous pardonne notre forfait... Rendez en ten-
« dresse à votre père la part d'amour que je lui
« avais promise et que vous lui avez volée. Pen-
« sez quelquefois à celle qui meurt en maudis-
« sant sa faute ; mais en pardonnant à son com-
« plice.

« Thérèse de Larivière. »

Armand n'eut pas besoin de lire d'un bout à l'autre cette lettre pour la reconnaître. Il la tenait

dans sa main et la contemplait d'un air égaré... puis, lorsqu'en relevant les yeux, il aperçut le sourire moqueur de Simon Lenoir, sa stupéfaction devint de la fureur... Sans réfléchir aux conséquences de ce qu'il faisait, il arma son fusil, coucha le misérable en joue et lâcha la détente. La capsule ne partit pas.

Maître Lenoir qui s'était prudemment jeté de côté au premier mouvement de M. de Larivière, se rapprocha vivement de lui et, doué d'une force musculaire prodigieuse, il arracha l'arme des mains de son propriétaire.

— Halte-là ! s'il vous plaît... on ne tue pas les gens comme les lapins de garenne... Causons ! combien donnez-vous de la lettre ?

— Infâme drôle ! je ne sais ce que vous voulez dire?

M. de Larivière commença à déchirer le papier.

— Allez, allez, mon cher monsieur, vous vous croyez sauvé de mes griffes, parce que vous anéantissez ce chiffon... Mais vous ne me connaissez pas, monsieur Larivière... je n'ai pas fait cinq ans de bagne pour avoir seulement enfilé des perles... La lettre que vous hachez est une fausse lettre. La vraie est en lieu de sûreté et si, ce soir... vous m'entendez bien?... ce soir, à dix heures au plus

tard, vous ne m'avez pas remis 60,000 francs... cette lettre sera dans les mains de votre père.

— Mon père!

— Oui, votre père qui apprendra quel fils il a engendré... Le vieux Thésée, Phèdre, Hippolyte, coupable bien entendu! Voilà la tragédie que je lui servirai... et je crois que mon récit l'intéressera plus que celui de Théramène.

— Comment avez-vous eu cette lettre?

— Peu vous importe... je l'ai, cela me suffit et je ne donne pas de leçons sur la manière dont j'obtiens les documents qui servent à mon petit commerce... Aurais-je les 60,000 francs ce soir?

— Jamais, vous êtes un misérable!

— Parbleu! je sais cela mieux que vous. Écoutez, moi aussi je suis pressé. Un dernier mot : votre père saura tout ce soir. Il vous maudira d'abord... Dans la nuit une congestion cérébrale... le lendemain on le trouvera mort... et il vous reste le suicide... Je vous donne dix minutes pour réfléchir.

Et le digne écrivain public tira d'un étui de bois une pipe noircie par un fréquent usage, battit le briquet et s'assit tranquillement sur un tronc d'arbre.

Le parti de M. de Larivière fut bientôt pris. Cet homme avait raison. Son père succomberait à cette fatale révélation. Il accepta le marché.

— Cest bien, dit-il, à ce soir neuf heures, au *Bas-Meudon*, vis-à-vis Contessenne; je vous remettrai la somme en échange de la lettre.

— Pardon, fit Simon, le soir je n'aime pas le bord de l'eau... Le chemin de fer est à deux pas de chez vous... Ce soir à dix heures au *Café des Variétés*... Vous me passez le portefeuille, je compte les billets... Soyez tranquille, je compte vite et je vous rends la lettre... Plus il y a de monde, plus je suis tranquille pour le règlement de mes petites affaires.

M. de Larivière consentit à tout. Le soir même, tandis que Magarthy serrait avec joie ses cinquante mille francs si légitimement acquis, Simon Lenoir, rentré dans son bouge, s'enivrait en compagnie d'une marchande de la place Maubert à laquelle il finit par promettre le mariage et un châle Ternaux.

Nous terminons ici cet épisode. Nous ne devons plus revoir messieurs de Larivière. Armand mourut trois ou quatre ans après d'un anévrisme, et M. de Larivière, lui, survécut, toujours droit comme dans la garde. Chaque jour il vient pleurer sur les tombes de sa femme et de son fils, dont, par bonheur pour son repos, il a toujours ignoré le fatal secret.

XX

UN GRAND HOMME

Le monde que fréquentait la Magarthy était trop mélangé pour qu'elle pût espérer y rencontrer ce qu'elle cherchait. Il lui fallait absolument cependant un nom pour elle et pour ses enfants. Or, dans le milieu artistique où elle s'était faufilée, le mariage n'est pas encore passé à l'état de corrélatif indispensable dans les rapports entre les deux sexes. La vie artistique est large et indulgente. Il fallait à Magarthy un mari présentable, riche surtout, car la quarteronne avait toutes les ambitions. Fille perdue, elle voulait devenir respectée; esclave, elle voulait entrer dans la classe des privilégiées de

la naissance, et, si elle voulait tout cela, c'était pour ses enfants. Elle n'avait que des filles, nous l'avons déjà dit, et elle se plaisait à les rêver brillamment dotées et pourvues. Ce cœur de pierre, où toutes les sensations, en dehors de celles que donne l'or, venaient s'émousser comme les flèches des sauvages sur nos navires cuirassés, ce cœur s'attendrissait soudain quand il s'agissait de ses filles. Pour trouver ce qu'elle cherchait, il lui fallait franchir les portes de quelques salons parisiens; mais ces portes sont généralement difficiles à forcer. En ces temps de croisements, la vieille et antique noblesse du faubourg Saint-Germain s'est séparée des parvenus. Dans ce monde-là, chacun se connaît, l'armorial est le livre sacré de tous et M. d'Hozier leur prophète. Il n'est pas plus facile de tromper ces vieux roués du blason sur une origine, que d'abuser un Rothschild, un Fould ou un Péreire sur une valeur douteuse. Ce sont les gardiens du sanctuaire. Ils croient au droit divin et attendent patiemment le retour de la féodalité. Tous les événements qui se sont succédé depuis 1789 leur semblent une épreuve à subir, *un temps à passer!* N'ayant rien appris, rien oublié, ces débris des antiques préjugés ne se mêlent que médiocrement au mouvement social, et n'admettent jamais dans leurs rangs les recrues de la nouvelle noblesse. Aussi

n'était-ce point si haut que visa la baronne de Saint-Denis. Elle aspira à entrer dans le grand monde mixte où les nouveaux comtes coudoient les nouveaux barons, où les hommes d'État et les grands orateurs ont leurs entrées. Mais il lui manquait un patronage. A qui s'adresser? Le hasard seul ne pouvait la tirer d'embarras.

Elle connaissait déjà assez bien son Paris pour en saisir la portée générale et pour distinguer à l'œil nu les diverses couches sociales qui, superposées, forment ce qu'on appelle le monde parisien. Au milieu de toutes les immenses vanités qui l'environnaient, une surtout la frappa. C'était un homme dont on s'entretenait beaucoup à cette époque, un de ces grands génies dont le nom n'est pas seulement français, mais européen, universel. Comètes splendides, les grands écrivains n'apparaissent qu'à de lointaines distances. Notre siècle a été privilégié. Il a vu briller plusieurs astres littéraires, nouveaux venus dans notre firmament déjà si richement constellé. Ils ne sont pas nombreux : on les compterait d'une seule main peut-être; mais ils ont eu réellement le génie qui crée, l'inspiration qui fait rayonner l'œuvre et le talent qui met tout le monde à même de réchauffer son cœur et son esprit au foyer lumineux de l'art. Ils sont vieux déjà, mais encore forts. Seuls ils se tiennent im-

muables sur la brèche. Qui détrônera ces colosses? Il faut Hercule pour remplacer Atlas! Aucun champion n'a encore frappé sur l'écusson du camp, et nous avons beau jeter les yeux à l'horizon, comme sœur Anne, nous ne voyons rien venir. Nos neveux seront peut-être plus heureux que nous. Du reste, chaque fois qu'apparaissent ces merveilleux génies, c'est toujours à la suite de quelque cataclysme social ou pendant les splendeurs d'un gouvernement sublime. Périclès, François I[er], Louis XIV, grands héros, grands artistes! La révolution de 89 nous a donné les esprits hors ligne dont nous vous parlions tout à l'heure. Mais il faudra peut-être bien du temps pour retrouver de pareils maîtres, bien des siècles pour préparer une nouvelle révolution sociale. Attendons et revenons à notre créole qui, pour sa part, s'occupait fort peu des causes de gloire dans ce bas monde et pour laquelle un billet de banque avait toujours eu plus d'attrait que n'importe quel poème épique.

Le grand homme sur qui elle avait jeté son dévolu, avait été aimé et adoré de toutes les femmes. Choyé, fêté, adulé par tous les salons qui s'ouvraient à l'envi devant le double prestige de la naissance et du talent. Beau comme Adonis, élégant comme Brummel, rien ne lui avait manqué, pas même le triomphe populaire. Il y avait eu

de tout dans cette vie unique au monde peut-être, du sublime et du ridicule. A côté d'actions d'éclat se plaçaient des actes de prudence trop rigoureuse. Il avait un goût très vif pour la gloire, uni à la passion des frivolités. Noble de nom, doué des instincts élégants de la vieille aristocratie, il s'était pourtant fait démocrate, tant il désirait goûter à tous les triomphes, être traîné sur tous les chars ! Mais, tout en blâmant une vanité peut-être excessive, hâtons-nous de rendre pleine justice à l'excellence de son cœur et à la pureté des intentions qui l'entraînèrent dans le mouvement du progrès, dont il régla peut-être maladroitement les ressorts, mais qu'il sut cependant contenir dans une certaine mesure. Il fut trop bon, il compta trop sur la *bonté* du peuple et il se trompa. Le peuple ne comprend pas grand'chose aux raffinements de délicatesse... Le peuple ne demande ni caresses... ni discours, il veut, quand il se croit maître, JUSTICE et ACTION. Malheureusement, notre grand homme était trop rêveur pour savoir à propos être *juste*, et il aimait trop à parler pour *agir* efficacement à un moment donné. Il aurait parfaitement organisé une révolution au pays des anges ; mais sur terre, il était au-dessous de sa tâche. On ne commande pas une population avec un front couronné de roses, une lyre à la main et des ailes

sur le dos, et malheureusement encore notre poète n'a jamais voulu couper ses ailes ni cacher ses fleurs. Il avait perdu une partie de sa fortune à ce jeu dangereux; mais la considération du monde lui était restée et déposant l'épée flamboyante à la porte du paradis perdu de ses espérances républicaines, il reprit la plume du penseur et recommença héroïquement l'échafaudage d'une nouvelle fortune.

La baronne de Saint-Denis, après avoir longuement et mûrement réfléchi à son projet, résolut de s'adresser à cette vanité. Tout homme est facile à enivrer de louanges, surtout lorsque cet homme a été habitué dès sa première jeunesse à être flatté et loué sur tous les tons et dans toutes les langues. Ainsi n'est-il pas un homme mieux disposé à recevoir les tendres aveux d'une jolie femme que ce qu'on appelle un vieux beau. Le cœur, qui ne vieillit pas chez les gens à imagination ardente, est aussi prompt à s'attendrir dans l'âge de la sénilité que dans l'extrême jeunesse. Magarthy savait tout cela par expérience. Sa longue pratique des hommes l'avait initiée à bien des mystères inconnus aux femmes qui ne jugent pas à propos d'étudier l'espèce humaine d'aussi près que notre créole. Elle était rusée et souple, et à défaut d'esprit, elle avait dans sa façon de parler une calinerie latente

et une lenteur doucereuse qui imprimait à la flatterie la plus outrée une tournure agréable et pleine de charme... puis elle avait l'air essentiellement *bonne femme* et, par dessus tout, savait paraître profondément convaincue de ce qu'elle avait appris à dire. Enfin, Magarthy était encore jeune,... son obésité naissante n'avait pas acquis, alors, les proportions qu'elle devait atteindre un jour, en passant à l'état d'infirmité. Elle comptait beaucoup aussi sur cette grâce originale des colonies à laquelle les Français sont peu habitués et qui fait paraître attrayantes jusqu'à des figures communes. Or la grande beauté de Magarthy consistait surtout dans ce je ne sais quoi indéfinissable qui fait le charme des créoles. Il fallait trouver un moyen pour parvenir jusqu'au grand homme... Elle savait heureusement que nul n'est plus accessible que M. de X... Il semble aimer à causer avec tout venant : non pour s'imprégner des idées neuves ou spéciales qu'on trouve souvent chez les gens qui n'en font pas métier; mais pour se placer lui-même sur un piédestal, se faire admirer dans tous les sens et sourire aux spectateurs de cette petite mise en scène intime, comme Jupiter daignait sourire aux mortelles qu'il honorait de ses faveurs. Il était néanmoins impossible à Magarthy de se présenter de but en blanc chez le grand homme : elle

chercha et trouva le prétexte,... il était simple et dépouillé d'artifices, comme on dit dans les comédies de M. Scribe! Le grand homme vendait *en personne* ses livres, elle se résolut à les lui acheter à lui-même.

Plus que jamais baronne de Saint-Dénis, riche créole, veuve et millionnaire, vivante image de la mélancolie rêveuse, avec ses cheveux bruns en bandeaux, son costume noir et violet et cette voix sentimentale familière à certaines actrices et aux gens enrhumés du cerveau, elle représentait parfaitement l'ange du souvenir. Elle se fit précéder chez M. de X... par un cadeau splendide et capable de frapper tout homme ami des arts... C'étaient deux magnifiques amphores trouvées à Pompéi. Son introduction se fit peu après. La créole sut en cette occasion se faire pateline et doucereuse... Des petits mots voilés, pleins d'une respectueuse admiration, des mines charmantes d'attention au moindre mot de l'homme illustre, une grâce touchante et attendrie, elle employa toutes ses armes... Elle voulait plaire et elle plut.

Avec une délicieuse franchise, d'autant plus remarquable qu'elle partait d'une personne riche et jolie, elle avoua son ignorance, en en rejetant toute la faute sur l'éducation des filles dans les îles

lointaines, sur la bonté excessive de parents faibles, etc. Elle manifesta le désir de profiter quelquefois des oracles rendus par une bouche célèbre, puis elle s'excusa de cette audacieuse liberté et se prit à rougir, à trembler, toute confuse d'avoir osé espérer une si grande faveur. M. de X... l'invita à revenir, et lui promit même d'aller quelquefois le matin chez elle, car il ne sortait plus le soir. Les relations de M. de X... et de la baronne de Saint-Denis durèrent quelque temps, mais dans un état assez éphémère : la rouée s'aperçut bientôt que de l'ancien Raphaël il ne restait plus que la tradition. Madame de X..., noble et charmante femme, avait eu le talent d'accaparer désormais le cœur de son mari. Artiste elle-même, bonne et spirituelle, madame de X..., avec ses beaux cheveux blancs et ses yeux encore pleins d'expression, était le type de la compagne digne, dévouée et aimante. Tous s'inclinaient devant elle avec une respectueuse admiration. Madame de X... recevait donc avec la plus grande courtoisie les adulateurs et les adulatrices de son mari, comme elle avait fait dans les beaux jours de sa jeunesse. Elle était radieuse de ses succès, et acceptait les compliments alambiqués des femmes avec un air si reconnaissant et en même temps si tranquille, que chacune comprenait tout de suite que la galanterie n'avait

plus rien à voir dans ce vieux ménage si uni et si respectable.

Mais si les salons de M. de X... n'avaient plus rien de leur éclat passé, il était important cependant pour Magarthy d'avoir une porte ouverte, aussi s'y cramponna-t-elle... Mais cela ne lui servit qu'à passer trois ou quatre fois la soirée dans une société lettrée et savante. Ce fut là toutefois qu'elle rencontra M. de Lauménil, qui devait jouer un grand rôle dans son existence et sur lequel elle exerça, ainsi que nous le verrons plus tard, une si grande influence.

M. de Lauménil, à l'âge de soixante-cinq ans, était encore un homme vert et d'agréable humeur! Professeur de mécanique aux Arts et Métiers, il avait jusqu'alors consacré sa vie à l'étude. Austère comme un cénobite, il ne vivait que pour la science et pour sa vieille mère, à laquelle il faisait une petite pension dans le Dauphiné. Il allait rarement dans le monde, et quand il apparaissait chez son vieil ami de X... c'était pour la maison comme une fête carillonnée. A l'ami Lauménil le fauteuil contre la cheminée, à lui les égards, les petits soins et les plus doux sourires. Aussi le bon professeur s'en allait-il toujours enchanté et, après avoir baisé les deux jolies mains que lui tendait la maîtresse de la maison, murmurait-il invariable-

ment cette phrase : — « Je ne reviendrai plus : vous me gâtez trop! »

Comment Magarthy découvrit-elle que ce respectable M. de Lauménil avait 15,000 livres de rentes, qu'il était des plus estimés, naïf à l'excès, qu'il n'avait jamais aimé, ou du moins qu'on ne lui avait jamais connu d'affections intimes et qu'il désirait, qu'il rêvait peut-être un salon? Nous l'ignorons; mais Magarthy, en moins de deux mois, connut son Lauménil sur le bout du doigt et son parti fut pris.

XXI

LE MARIAGE

De l'idée à l'exécution, il n'y avait qu'un pas pour notre créole. Pour entrer chez M. de X..., elle avait affiché une grande admiration pour la littérature. Pour arriver à captiver M. de Lauménil, elle devint tout d'un coup éprise des sciences exactes. Le moment était favorable pour sa grande spéculation : on était au mois de janvier, et le Conservatoire des arts et métiers ouvrait de nouveau ses cours publics aux ouvriers et aux étudiants. M. de Laumenil allait inaugurer la dixième année de son professorat. A cette première séance du docte professeur, la grande salle du Conservatoire regor-

geait de monde. Magarthy avait rencontré, les trois ou quatre fois qu'elle était allée chez M. de X..., une certaine comtesse de Calais. C'était une de ces femmes qui pullulent dans les cercles littéraires et chez les poètes. Artiste et bas-bleu, elle hantait à la fois le monde où elle était à peu près reçue et le demi-monde où elle était tout à fait choyée. Elle pouvait être utile à Magarthy évidemment, mais, hélas! elle n'avait pas de réputation pour deux, et cette bonne et aimable vieille femme ne pouvait au demeurant que servir de chaperon effacé; elle n'était en position de patronner personne.

Magarthy avait cependant remarqué qu'il existait entre la comtesse de Calais et Laumenil une sorte d'intimité affectueuse. Elle se prit donc à accabler la vieille femme de prévenance et fut bientôt dans les meilleurs termes avec cette excellente personne. Elle n'eut donc pas grand'peine à décider madame de Calais à l'accompagner au premier cours de M. de Lauménil, où elles occupèrent les places les plus voisines et les plus à la vue du célèbre professeur. Nous l'avons dit, la salle était comble et au point où Magarthy était placée, elle recevait en plein sur son visage expressif la lumière des deux becs de gaz que l'administration a si adroitement placés au dessus du professeur.

M. de Lauménil, en s'asseyant sur son fauteuil, subit presque, malgré lui, la fascination de ces deux yeux brillants et humides, carquois charmants où Cupidon avait caché les plus acérées de ses flèches. Nous demandons pardon au lecteur de cette prétentieuse allégorie; mais au Conservatoire des arts et métiers, on est presque à l'Académie, et tant qu'il y aura des académiciens, les dieux du vieil Olympe seront toujours en honneur.

Les deux dames applaudirent comme tout le monde à l'entrée du professeur et un petit bouquet de violettes, presque imperceptible, tomba sur la table de l'orateur, échappé comme par hasard de la main grassouillette de la rusée créole. M. de Lauménil salua son auditoire et ses yeux qui parcouraient les groupes, s'arrêtèrent un moment sur les deux femmes.

Madame de Calais lui fit le sourire le plus gracieux et Magarthy inclina la tête d'une façon si rêveuse et si chaste à la fois, que l'honnête Laumenil fut obligé de détourner ses regards de ce mirage séduisant, afin de rentrer en possession de son calme et de son sang-froid.

Pendant une heure et demie, la créole écouta sans bâiller une seule fois, sans manifester le moindre ennui, et en affectant, au contraire, un vif intérêt à la leçon, les graves dissertations du

savant sur la dynamique, la statique et beaucoup d'autres mots en *ique* qui étaient de l'hébreu pour elle. Le cours finit au milieu des applaudissements les plus chaleureux, madame de Calais et Magarthy sortirent les dernières. Il faisait un temps superbe, Magarthy voulut faire quelques pas à pied, et sous le prétexte d'aller voir des étoffes dans la rue de Rivoli, elle fit descendre la rue Saint-Martin à madame de Calais. Cette marche savante fut si bien réglée que notre héroïne, qui semblait avoir des yeux derrière la tête, s'arrêta court au coin de l'église Saint-Merry, et se retournant soudainement pour adresser une question banale à madame de Calais, qui était loin de se douter de ce manège, se trouva en face de M. de Lauménil qui regagnait pédestrement son domicile de la rue des Mathurins-Saint-Jacques. La connaissance entre ces trois personnes fut bien vite renouée. M. de Lauménil se rappelait parfaitement avoir vu Magarthy chez M. de X... Il avait en dedans de lui-même une haute opinion de cette baronne de Saint-Denis, fréquentant l'un des salons les plus littéraires de Paris, et, de plus, s'occupant de sciences et suivant des cours de mécanique. Les vieux savants sont ainsi faits. M. de Lauménil ne trouvait pas étrange qu'une femme, jeune et jolie, passât une heure et demie à entendre des explica-

tions d'une technicité à embarrasser un élève des ponts et chaussées : pour lui, il ne voyait rien au delà de la science à laquelle il avait voué sa vie, et il était ravi quand il se trouvait avec des personnes qui témoignaient de leur goût pour cette branche sérieuse des mathématiques. La créole lui récita deux phrases *textuelles* qu'elle avait retenues de son cours, je ne sais comment, par exemple! Et le bonhomme fut aux anges. Une invitation à une des prochaines soirées de la baronne de Saint-Denis rompit complétement la glace et établit entre Magarthy et Lauménil des relations qui devaient le mener plus loin qu'il ne le croyait.

Après les grandes entrées, le savant obtint la faveur d'être reçu dans la journée, et, à partir de ce moment, il devint, de deux à trois heures, l'assidu visiteur de l'aventurière.

C'est ici que commença l'attaque la plus savante que jamais femme ait entreprise contre le cœur d'un vieux célibataire; Magarthy mit tout en usage pour séduire le professeur. De temps à autre, elle décochait quelques mots qui faisaient comprendre tous les ennuis du veuvage pour une femme encore jeune et mère de famille : riche comme elle l'était, la question d'intérêt n'avait rien à voir dans cette affaire; c'était une question d'avenir pour ses enfants. Elle reconnaissait son insuffisance en ma-

tière d'éducation... Ce qu'il lui aurait fallu, ç'aurait été un ami, d'un âge mûr... qui pût servir et de père et de tuteur à ses enfants. Elle sentait bien que sa santé chancelante ne la laisserait pas longtemps sur cette terre d'épreuve. Elle, qui mariée trop jeune à un époux volage, violent, n'avait connu du mariage que les peines de la maternité. Son mari l'avait désolée par son inconduite et elle se sentait toute prête à aimer, non pas d'amour, hélas! avait-elle jamais su ce que c'était que l'amour? mais à aimer sainement et de tout son cœur l'homme qui réaliserait ses espérances. Puis, elle laissait négligemment entrevoir son contrat de mariage avec le baron de Saint-Denis, les titres divers de ses propriétés sans nombre à l'île Bourbon... Ces pièces ne restaient jamais longtemps dans les mains de Lauménil, et pour cause; mais rien n'y manquait, pas même l'acte en bonne et due forme de la naissance de ses cinq enfants... Son cachet armorié fut un jour l'objet d'un examen assez long du professeur de mécanique, mais la science de blason lui était inconnue et la poulie de Vaucanson, son compatriote, lui était beaucoup plus familière que les engrenages de fantaisie qui liaient les tortils de la fausse baronne. Elle recevait à chaque instant des lettres de son correspondant, lettres que son homme d'affaires lui transmettait

exactement : et, chose bizarre! c'était toujours lorsque M. de Lauménil se trouvait chez elle, que ces bienheureuses lettres arrivaient. Tantôt il lui demandait son avis au sujet de la vente ou de l'achat de quelque propriété, cotée régulièrement au dessus de 200,000 fr. — tantôt, il la suppliait de ne pas tant céder aux entraînements de son bon cœur et de l'autoriser à faire rentrer les sommes considérables qu'elle avait avancées à des colons embarrassés.

— Ah! combien toutes ces affaires m'ennuient, disait-elle alors, et que la fortune est un cruel fardeau pour une pauvre femme seule à en supporter le poids!

Lauménil, pendant toute cette mise en scène qu'il acceptait comme argent comptant, dévorait des yeux la rusée quarteronne. Les écus exercent toujours une fascination irrésistible, et le vieux savant, tout désintéressé qu'il fût, ne pouvait s'empêcher de réfléchir que son mariage avec Magarthy pouvait réaliser beaucoup de ses rêves. D'abord sa vieille mère en ressentirait le contre-coup immédiat par l'augmentation de la rente modeste qu'il était réduit à lui faire dans sa position actuelle... et, ensuite, qui sait? grâce à quelques centaines de mille francs habilement gaspillés, il mènerait peut-être à bout la grande machine dont il avait terminé

les plans depuis de longues années et qui devait, selon lui, faire une révolution en mécanique et rendre son heureux inventeur au moins six fois millionnaire!

Ajoutons aussi que c'était la première fois que M. de Lauménil éprouvait les symptômes d'une véritable passion. Il était devenu distrait; et quelquefois, pendant son cours, il restait une ou deux secondes sans trouver l'expression propre qui, d'ordinaire ne lui manquait jamais, dans ses doctes improvisations.

D'autres fois, auprès de Magarthy, dans un charmant boudoir, commodément installé dans un moelleux fauteuil, il saisissait la main de la belle quarteronne et il restait plongé dans une extase, qui eût été ridicule aux yeux de toute autre que de Magarthy; elle se plaisait, au contraire, par des agaceries parfaitement dissimulées, à égarer la raison du bonhomme. Bref, M. de Lauménil faisait tous les jours un pas nouveau dans le chemin de la passion, route inconnue de lui jusque-là et dont les bords lui semblaient parsemés de roses et de chèvrefeuilles. Quant aux semblants de papier de l'aventurière, notre clairvoyant lecteur a dû facilement en deviner la source. On n'a pas oublié le drôle nommé Simon Lenoir, l'écrivain public du pont de l'Archevêché! Magarthy, qui du premier

coup d'œil l'avait bien jugé, employait de temps en temps cet ancien forçat : ils *travaillaient* souvent ensemble et ç'eût été une chose curieuse que de voir la baronne de Saint-Denis assise sur la méchante chaise de l'échope et donnant ses renseignements à son crasseux complice. — Du reste, celui-ci comprenait vite. — Il y a des êtres à qui la destinée accorde une aptitude merveilleuse pour les choses contraires au bien! Honnête homme, Simon Lenoir eût peut-être été stupide; faussaire, voleur, assassin, s'il le fallait, il atteignait parfois au sublime dans la confection des petits travaux qui regardaient *son art,* ainsi qu'il appelait son ignoble métier. La passion du faux existait de naissance chez cet homme. Tout enfant, il fabriquait, par passion, de faux satisfécits, de faux billets de confession et l'imitation était déjà si parfaite que tout le monde s'y laissait prendre. Cette singulière vocation alla toujours en grandissant... il faisait des faux pour le plaisir d'en faire, et, un jour que le curé de son village avait acheté un autographe du pape, Simon n'eut pas de cesse qu'il ne se fût emparé du précieux chiffon qu'il imita, en une nuit, avec une rare perfection. Le papier lui-même avait subi une préparation inventée par Simon et le curé garda toujours *la copie* avec la ferveur d'un dévot et d'un collectionneur...

Quant à Simon, il déchira l'original... On s'était trompé sur sa fraude... il était content. C'en était assez pour *sa gloire*. Le mal alla toujours en empirant jusqu'au jour où la justice se permit de mettre le nez dans le passé plus qu'embrouillé de ce triste sire. Le bagne ne le guérit pas; au contraire, il y trouva des camarades de chaîne avec lesquels il rumina de nouveaux perfectionnements, et, lorsqu'il en sortit, aucun expert-juré n'eût pu lui en remontrer. Il avait tout un arsenal d'instruments propres à sa profession; mais où il n'avait pas d'égal, c'était dans la préparation de son papier ou de son parchemin et dans la perfection de son encre; il avait des bouteilles d'encre de différents âges... et des cartons correspondants. Encre de quinze ans, papier de quinze ans, etc. Pour douze cents francs, il avait construit tout un état civil à la créole et à ses enfants. Tout cela était visé, paraphé avec le plus grand soin et l'on pouvait presque s'y tromper. Magarthy qui n'avait promis que mille francs, lâcha dix louis de supplément à la vue de ce chef-d'œuvre. Il fallait que ce fût parfait, car la créature n'était pas généreuse, et elle rognait d'habitude plus volontiers un compte qu'elle n'y ajoutait.

M. de Lauménil, lui, tombait dans le marasme. Le pauvre homme s'était interrogé et il

avait reconnu, avec effroi, qu'il était amoureux, mais, là, amoureux fou de la baronne. Le malheureux professeur n'avait jamais fait de déclaration à une femme du monde. Autrefois, quand il étudiait, il avait courtisé quelques *Musettes* et quelques *Mimis;* mais, outre que ces souvenirs remontaient déjà loin, M. de Lauménil n'y trouvait aucun jalon qui pût lui être utile. Au temps des amours de M. de Lauménil, une affaire de cœur se concluait à la Chaumière, à la Chartreuse ou au Salon de Mars entre une pile d'échaudés et une ou deux bouteilles de bière. La chose était des plus simples et la vertu la plus rigide ne tenait pas après le dixième gâteau ou le troisième cruchon : puis après le *Carillon de Dunkerque*, l'on s'en allait, bras dessus bras dessous, et l'un des deux finissait toujours par rentrer... chez l'autre. En rêvant à ses souvenirs, Lauménil se regardait dans sa glace. Il essayait le sourire vainqueur des beaux jours de son printemps, il se tenait sur une jambe comme Vestris, il envoyait un baiser dans le vide, et il restait tout décontenancé, car son rire lui faisait apercevoir un ratelier quelque peu incomplet; il manquait plus d'un dé à son jeu de dominos, comme disent les gamins de Paris! Et en voulant faire une pirouette, il avait heurté un meuble et brisé le modèle en plâtre de la première brouette trouvée par

Pascal. Quant au baiser, il lui avait semblé voir passer dans la glace l'ombre de ses anciennes conquêtes, et il avait cru remarquer que ces dames lui faisaient certain geste bien connu des grisettes! Il se décida à écrire.

Écrire, c'est la grande ressource des gens timides! Dans sa lettre, il demandait à madame de Saint-Denis, sa main, et mettait à ses pieds un amour sans bornes et un dévoûment à toute épreuve! Il ne reçut la réponse que deux jours après. Cette réponse était des plus laconiques et ne contenait que ce seul mot : Venez! Le célèbre I de Voltaire avait trouvé son pendant.

Il est inutile de vous dire que ce fut Simon Lenoir qui écrivit ce mot... Magarthy était incapable, alors, d'aligner les cinq lettres qui le forment.

Le vieux savant, pommadé, lustré, le col serré dans une cravate d'une blancheur éblouissante, se rendit chez Magarthy. On le fit attendre une demi-heure qui lui sembla un siècle, et la fée apparut enfin aux yeux de ce Guzman d'un autre âge. Elle était étincelante : le pauvre Lauménil eut envie de se jeter à ses pieds; mais Magarthy lui montrant un siége, lui dit gravement :

— Monsieur de Lauménil, asseyons-nous, et causons comme de vrais amis.

Le professeur prit place, un peu décontenancé par ce début solennel, et tournant son chapeau dans ses mains, il attendit que Magarthy se prononçât sur son sort.

Magarthy, prenant alors la parole, commença une longue dissertation sur le mariage. Elle représenta à M. de Lauménil qu'il était peut-être aveuglé par un sentiment passager... que ce serait une folie à lui, indépendant jusque-là, d'associer son sort à celui d'une veuve, mère de cinq enfants! Et puis n'avait-il pas encore sa vieille mère, qui ne verrait certainement pas avec plaisir un pareil bouleversement dans son existence. Certes, elle eût été flattée, très flattée de cette alliance! Mais le cœur n'est pas toujours d'accord avec les convenances sociales. Elle avait tout à gagner à cette union : un père pour ses enfants, un loyal ami pour elle-même; mais c'était à elle d'avoir de la raison pour deux... etc., etc.

Pendant tout ce discours, les beaux yeux de la créole semblaient démentir ses paroles. Des larmes glissèrent entre ses longs cils et ses paupières rosées. Lauménil fut plus ébloui que jamais. A son tour, il plaida chaudement sa cause; il fut éloquent, et Magarthy, vaincue par tant d'amour, fut amenée à consentir à une union, objet de toute son ambition, mais qu'elle semblait cependant n'accep-

ter que par dévoûment pour ses enfants et par amitié pour son prétendu.

Aussi deux mois après, trois voitures stationnaient dans la cour de la petite maison de Passy. Les témoins de Magarthy, ceux de M. de Lauménil, le strict nécessaire, en occupaient deux. Quant à la troisième, elle ne contenait que le savant et sa future femme. C'était la baronne qui avait désiré que cela fût ainsi, contrairement à tous les usages; mais elle voulait être seule avec le savant, et elle y parvint.

XXII

L'AVEU

Ici, nous l'avouons franchement, notre plume hésite à retracer la scène qui eut lieu dans la voiture. Nous craignons que nos lecteurs ne croient à une mystification, et cependant rien n'est plus vrai que l'histoire dont nous avons entrepris le récit.

Il y a longtemps que l'on a dit que l'amour est sourd et aveugle, et M. de Lauménil va nous donner une preuve nouvelle de cet axiome classique.

A peine installée dans la voiture qui conduisait les deux fiancés à la mairie, Magarthy éclata en sanglots déchirants, et, saisissant les mains de

M. de Lauménil, elle lui dit d'un ton de voix mourant :

— Écoutez, mon ami, ce moment est décisif dans notre vie à nous deux. Je vous ai trompé... trompé lâchement... Je n'ai jamais été mariée.

A cette brusque déclaration, le vieillard fit un soubresaut qui ébranla le véhicule.

— Quoi ! Magarthy?

— Ah ! maudissez-moi ! Je suis une misérable de vous avoir menti. Mais écoutez mon histoire, et vous verrez que, loin d'être aussi coupable que vous pourriez le croire, je fus plus à plaindre qu'à blâmer.

Et alors, les yeux enflammés et avec des allures de torpille, elle lui bâtit à la minute tout un roman nouveau.

Le pauvre Lauménil n'eut pas le temps de placer un seul mot. — Elle était tombée à ses genoux...

— Soyez mon sauveur! s'écriait-elle, je n'ai commis qu'une faute dans ma vie. Restée orpheline avec une immense fortune,... j'avais vingt ans... Un de mes cousins sut trouver le chemin de mon cœur, il abusa de mon inexpérience, et devint bientôt le maître absolu de ma destinée. Il venait de Maurice, où il avait des plantations; je m'abandonnai à lui... Il devait m'épouser; mais des obstacles du côté de sa famille, retardèrent

notre union, et je fus six ans la maîtresse de ce misérable... Oh! oui, bien misérable!... car, un jour, j'appris qu'il était marié à Maurice. Ce fut un coup terrible pour moi, et, si je n'avais été mère, je me serais tuée. Je quittai cet homme, et je demeurai près d'un an sans en entendre parler... Au bout de ce temps, il revint... Sa femme était morte, et il m'apportait son nom pour mes enfants!

Il fallait les sauver du déshonneur, et quoique tout amour fût éteint dans mon cœur, je me décidai à me sacrifier pour assurer l'avenir des petites créatures que Dieu m'avait envoyées. Mais je n'eus même pas la consolation de voir mes enfants porter le nom de leur père! Un matin, on me rapporta le corps de mon cousin... Il avait été tué à coups de couteau dans une querelle à propos de je ne sais quelle courtisane de l'île. A partir de ce jour, je cessai d'être femme, je ne fus plus que mère. Je vins en France cacher ma honte, et je vous rencontrai... Ah! monsieur! Mon ami! rendez l'honneur à mes enfants!... Je ne suis pas une méchante femme, ne nous punissez pas du crime d'un autre. Je vous aime, et j'ai mis tout mon avenir en vous. Rendez moi l'honneur perdu, ou je me tue à vos yeux.

Et la grande comédienne, tirant un flacon de sa poche, feignit de le porter à ses lèvres. Lui arra-

cher le flacon des mains fut l'affaire d'une seconde. C'était une fiole pleine de laudanum, que M. de Lauménil, bouleversé, jeta par la portière; il semblait avoir perdu conscience de lui-même. Pendant cet intervalle, on était arrivé dans la cour de la mairie; les témoins vinrent recevoir les deux futurs, et les conduisirent dans la salle des mariages. Magarthy était anxieuse : M. de Lauménil ne lui avait pas répondu. Qu'allait-il se passer devant l'officier de l'état civil?

Chacun prit place, et, après le petit discours d'usage, le maire, s'adressant au vieux professeur, lui demanda s'il consentait à prendre pour femme Magarthy Latuile, fille majeure, et à reconnaître les enfants qu'il déclarait avoir eus d'elle?

Un grand silence se fit parmi les spectateurs, à cette révélation inattendue, M. de Lauménil lui-même semblait hésiter. Que se passait-il dans son [illegible]e? Il eût été difficile de le décrire. Surpris à [illegible]proviste quelques moments auparavant par cet [illegible]eu stupéfiant, il eut alors l'idée de faire arrêter le [illegible]cher et de s'enfuir; il sentait instinctivement que sa cond[illegible]était insensée, invraisemblable, ridicule [illegible]t que cette Magarthy était une mi[illegible]r attendu au dernier moment pour [illegible]pareille confidence!... Mais l'amour, [illegible], avait parlé haut dans ce vieux cœur



naïf et jeune encore. La créole lui paraissait si belle!... Ses yeux exerçaient sur lui la fascination du basilic : fendus en amande, une demi-humidité, propre à la race nègre, les couvrait d'un voile à la fois voluptueux et chaste. Elle usa donc des regards, du sourire et des larmes, pour achever de faire perdre la tête au pauvre Lauménil. — Puis, se disait-il, elle se serait tuée sans doute, et quel remords éternel d'avoir causé la mort de la seule femme qui eût réellement fait vibrer en lui les cordes de la passion! Bref, ballotté entre l'amour et l'indignation, le dégoût et la commisération, le vieillard, pris de vertige, sentait sa raison lui échapper...

Entraîné, subjugué, il prit la plume et signa son déshonneur.

Magarthy triomphait! Déjà elle se voyait, elle et ses filles, entourées de la considération générale. La femme perdue aurait un nom honorable à laisser après elle. Des mariages convenables ne pouvaient manquer de résulter pour ses filles, de son mariage avec le vieux savant, estimé et considéré de tous. Rien ne saurait peindre son bonheur!...

Mais il était dit que, cette fois, le vice ne triompherait pas encore, et un coup terrible allait faire croûler tout l'édifice de la créole. Il y a des mo-

ments où la Providence semble se lasser du succès des pervers, et, plus le châtiment se fait attendre, plus il frappe fort et ferme, quand l'heure a enfin sonné. Ainsi, dans ce moment, cette femme à qui tout semble sourire, cette femme dont le mariage vient d'être signé devant tous, cette femme se croit à l'abri de toute inquiétude, de toute catastrophe... et cependant l'ange vengeur est près d'elle, son glaive est levé sur sa tête, et rien ne pourra parer ses coups.

Tout à coup, à l'entrée de la salle, parut un personnage nouveau dont la présence devait tout remettre en question.

Une femme de quatre-vingt-dix ans, aux longs cheveux blancs, à la physionomie vénérable, s'avançait à pas lents.

— Ma mère! s'écria M. de Lauménil!

Magarthy pâlit affreusement... Elle se sentait menacée par cette apparition imprévue.

— Oui, mon fils... c'est moi! Restez, monsieur le maire, je vous prie... et vous aussi, messieurs, car ce que j'ai à dire a besoin d'être entendu de tous. Vous venez de signer la honte de votre nom, mon fils, vous venez de nous déshonorer!... Cette femme n'a jamais été ni épouse, ni veuve, ni millionnaire; elle ne doit le peu d'argent, avec lequel elle éblouit quelques gens faciles à tromper, qu'à

des trafics infâmes; depuis sa plus tendre jeunesse, elle a traîné sa vie dans tous les bourbiers... Elle ne pourrait nommer un seul père à aucun de ses enfants. Elle n'a vécu que du vol et de la prostitution... et voilà, mon fils, la compagne que vous vous êtes choisie... J'arrive à temps, du moins!... Cette malheureuse ne souillera pas le seuil de notre maison!

M. de Lauménil ne put résister à ce nouveau coup... Il tomba évanoui, et sa mère le fit transporter chez lui.

Quant à Magarthy, elle avait disparu, en voyant s'affaisser M. de Lauménil.

— Je le ramènerai, se disait-elle, en proie à une violente crise de nerfs, en rentrant dans son appartement. Et puis, en tous cas, nous sommes bien et dûment mariés; on ne casse pas les mariages en France.

Le soir même, une demande en nullité fut déposée au parquet, et nous allons suivre d'un bout à l'autre ce curieux procès qui préoccupa, pendant dans plus d'un mois', tout un certain monde de Paris.

XXIII

LE PROCÈS

Le jour fixé pour l'audience arriva enfin. Le prétoire ne contenait que peu de personnes, car on avait fait en sorte de ne pas trop divulguer cette honteuse affaire. Cependant, grâce aux indiscrétions des témoins de la scène de la mairie, il s'y trouvait encore un certain nombre d'habitués des salons où l'on avait l'habitude de voir M. de Lauménil. Celui-ci avait choisi pour avocat une des lumières du barreau français, une de ses gloires étincelantes qui, toujours sur la brèche, ne comptent presque que des victoires, dans leurs combats d'éloquence. Connu et aimé de la foule,

maître Laudier ne suffisait qu'à peine à ses travaux sans nombre. La France entière invoquait sa puissante intervention. Aujourd'hui, il gagnait un procès à Marseille; il en avait gagné un autre huit jours auparavant à Strasbourg. Demain, peut-être serait-il à Lyon ou à Bordeaux? Net et serré dans la discussion, maître Laudier avait dans la tournure de ses plaidoieries, quelque chose de mordant qui manquait rarement son but. Caustique et sans pitié pour le vice et la déloyauté, il semait ses harangues de sorties spirituelles à l'emporte-pièce qui détruisaient souvent d'un seul coup tous les arguments de ses adversaires.

Quant à la baronne de Saint-Denis, elle avait choisi maître Delioux, l'avocat prédestiné de toutes les causes féminines. Maître Delioux ne le cédait en rien, comme talent et comme esprit, à maître Laudier; mais il avait plus de moelleux dans la forme. Habituée à défendre le sexe faible, sa rhétorique savait trouver des adoucissements aux fautes les plus graves. Il présentait toujours ses clientes comme de pauvres victimes, dont tous les torts venaient d'un premier entraînement, causé par la malice et la fourberie de quelque Don Juan éhonté. Bref, la réunion de ces deux célébrités du barreau moderne offrait un spectacle curieux et plein d'intérêt.

Après l'exposition des faits par M. le Procureur impérial, maître Laudier commença une plaidoirie remarquable, mais trop longue pour que nous la transcrivions en entier ici.

Nous en donnerons donc simplement un résumé succinct, et, passant sous silence un grand nombre de détails, nous ne nous étendrons que sur les considérations essentielles que l'orateur s'attacha à démontrer au tribunal.

Il commença par tracer un portrait simple et vrai de M. de Lauménil. Selon lui, son client, arrivé à l'âge, où d'ordinaire le dernier mot des passions est depuis longtemps prononcé, avait été entouré, capté par une femme éhontée. Cette fausse baronne avait simulé un état et une fortune qu'elle n'avait pas, un mariage qui n'avait jamais existé, etc., etc., et enfin, elle s'était fait constituer, dans le contrat, deux cent mille francs, c'est à dire la fortune entière du malheureux savant, qui, en cas de séparation (cas probablement prévu), aurait été obligé de mendier une pension alimentaire auprès de celle à qui il abandonnait tout son bien, dans un moment d'égarement.

Maître Laudier retraça en termes énergiques la scène de la voiture : il voyait dans cette comédie honteuse, où la menace d'un suicide public avait trouvé place adroitement, une captation au premier

degré. Il partait de ce point pour prouver que la demande en nullité devait être accueillie, puisque le consentement de son client n'avait pas été libre. De plus, il y avait erreur dans la personne, car M. de Lauménil croyait épouser une femme titrée, veuve et riche à millions, tandis que Magarthy n'était qu'une aventurière et que le peu de fortune qu'elle possédait avait été acquis au prix des plus honteuses spéculations. Puis, il représenta le pauvre savant ahuri, stupéfié, après la confession de Magarthy, arrivant à la mairie et, sans conscience de l'acte qu'il accomplissait, sous le coup d'une hallucination momentanée, signant, les yeux fermés, son déshonneur et sa ruine.

Mais, ajouta maître Laudier, la Providence, qui sait attendre pour mieux punir, ne devait pas laisser s'accomplir un forfait aussi exécrable. Tout semblait terminé, on avait signé et la créole triomphante calculait déjà de nouveaux crimes peut-être, quand une porte s'ouvre et tout à coup l'ange gardien de M. de Lauménil apparaît sous les traits vénérables de sa noble et digne mère. Bravant toutes les fatigues, courbée sous le poids de quatre-vingt-dix hivers, cette héroïne de l'amour maternel avait rassemblé ses dernières forces pour sauver son fils d'une honte irréparable. Au bord de la tombe, elle retrouve toute l'énergie

de la jeunesse pour protéger ce fils, unique objet de son amour : spectacle touchant, bien digne d'attendrir tous les cœurs généreux! Aussi, dit l'avocat en terminant, j'ai pleine confiance dans la justice du tribunal; un aréopage français ne saurait souffrir que par suite d'une captation, que par suite de dol et d'erreur, une des gloires de la France, un savant acclamé si souvent dans nos chaires populaires, voie le reste de son existence terni par le contact d'une fille impure. — Je demande la nullité du mariage.

Ici la séance fut suspendue pendant quelques minutes. M. de Lauménil serra la main de maître Laudier et le silence se rétablit, lorsqu'à son tour, maître Delioux se leva pour répondre à la brillante improvisation de son collègue.

Sa tâche était difficile; mais son talent était souple et il s'attacha à détruire les principaux arguments de maître Laudier. Selon lui, cette femme, madame de Lauménil, n'avait en rien abusé de la bonne foi de son prétendu... On invoquait contre elle un passé déplorable; mais on ne fournissait aucune preuve à l'appui. La vérité était ce qu'elle avait avoué à M. Lauménil au moment de signer l'acte qui devait les unir à jamais. Oui, cette infortunée avait été trompée par un parent dans la colonie de Bourbon : oui! Mais malgré ce malheur,

malgré cette confiance trahie, elle était encore digne de l'amour d'un honnête homme. C'est en vain, ajoutait l'habile avocat, que l'on cherche à introduire le motif d'erreur dans la personne... C'est bien Magarthy elle-même, connue depuis un an par M. de Lauménil que celui-ci avait l'intention d'épouser. Quant aux bâtards, le fait de cette irrégularité de naissance n'avait plus de valeur, puisque instruit à temps, M. de Lauménil avait accepté la reconnaissance de ces pauvres enfants.

Donc, disait en terminant maître Delioux, ce n'est ni à l'erreur sur la personne, ni aux mauvais antécédents de ma cliente qu'il faut reporter cette demande étrange en nullité d'un mariage consacré suivant toutes les formes... Il y a un autre motif, messieurs les juges, et un motif qui n'est pas à la gloire de la partie adverse... Madame de Lauménil entraînée par le grand amour qu'elle porte à ses enfants, a peut-être exagéré le chiffre de sa fortune. Certes cette fortune existe : elle a des propriétés à Bourbon, à Paris même... — Mais on s'aperçoit, tout à coup, que nous ne sommes pas millionnaire! On avait parfaitement accepté notre vie passée; mais on ne peut pas accepter le déficit qui s'annonce tout d'un coup dans notre position pécuniaire! Nous sommes riches, mais nous ne sommes pas millionnaire! Voilà, voilà seulement

où gît tout le procès qu'on nous intente. Il est triste, messieurs les juges, de voir, pour une misérable question d'argent, mettre en jeu les principes les plus sacrés de la société. Le mariage a été consenti volontairement... Il a été consacré par l'officier de l'état civil. Le mariage est valable et la loi ne peut trouver, dans l'espèce, un seul motif sérieux d'annulation. Notre adversaire a fait un tableau dramatique de l'arrivée subite de la vieille mère de M. de Lauménil... Cela est touchant sans doute; mais la loi ne se laisse pas émouvoir par des scènes dramatiques. — La loi ne reconnaît que le droit, le sentiment n'a rien à voir dans une affaire toute de procédure. M. de Lauménil est depuis longtemps affranchi du joug maternel : il a soixante-huit ans, il a agi avec toute liberté, en plénitude de son bon sens et nous sommes persuadé que le tribunal répondra à la confiance que nous avons placée en lui, en prononçant la validité d'un mariage auquel on n'a opposé que des moyens sans effet au point de vue légal.

Pendant cette réplique, M. de Lauménil était resté immobile; mais lorsque maître Delioux avait excipé de la cause que le défaut de millions était le seul motif de son instance, il n'avait pu retenir un vif mouvement d'indignation et le noble vieillard plongeant sa tête dans ses mains, laissa échapper

quelques larmes longtemps contenues, de honte et d'indignation.

Le public lui-même avait eu un mouvement de dénégation à ces paroles de maître Delioux et un murmure désapprobatif, immédiatement réprimé par le président, avait accueilli cette partie de la péroraison de l'avocat.

Enfin vint le tour du Procureur impérial.

Il commença par donner lecture de l'article 180 du code civil, ainsi conçu :

« Art. 180. Le mariage qui a été contracté sans le consentement libre des deux époux ou de l'un d'eux ne peut être attaqué que par les époux ou par celui des deux dont le consentement n'a pas été libre.

« Lorsqu'il y a eu erreur dans la personne, le mariage ne peut être attaqué que par celui des deux époux qui a été induit en erreur. »

Cet article, ajouta le Procureur impérial, n'est que l'application de règles générales qui régissent les contrats et leur ratification soit expresse, soit tacite. Le défaut d'un consentement libre, l'erreur, le dol, la violence sont autant de causes qui peuvent faire annuler un mariage et, principalement, l'erreur sur la personne. Dans tous les cas, c'est au juge qu'il appartient d'apprécier les faits qui lui sont dénoncés, et de déclarer, si, en effet,

d'après les circonstances de la cause, il y a motif suffisant pour déclarer que le consentement n'a pas été librement donné, mais qu'il a été le résultat de l'erreur, du dol ou de la violence. Et quant à l'erreur sur la personne, il faut qu'elle soit telle qu'il soit démontré que ce n'était pas la personne même que l'on croyait épouser qui s'est, en effet, présentée devant l'état civil. S'étendant sur ce moyen, le Procureur impérial constata que l'erreur sur la personne était très difficile à apprécier et à déterminer, et qu'aucun des arrêts rendus à cet égard n'était peut-être à l'abri d'une juste critique. Il cita plusieurs cas de nullité qui avaient obtenu la sanction du tribunal, entre autres celui du palais de Bourges, le 6 août 1827 :

« Spécialement un mariage peut être déclaré nul lorsque l'un des contractants, par suite de faux ou de manœuvres frauduleuses, a pris un nom de famille et des qualités qui ne lui appartiennent pas, *si, d'ailleurs, cette double circonstance a été pour l'autre époux la cause déterminante du mariage.* »

Cette proposition a paru à de nombreux jurisconsultes contraire aux vrais principes.

Bref, le Procureur impérial termina sans trop conclure. Il faisait des vœux pour que Magarthy ne triomphât pas dans cette lutte ; mais, il n'osait lui-

même se prononcer définitivement, et il attendait respectueusement l'arrêt qui allait sortir de la bouche des respectables dépositaires et interprètes de la loi.

Après ces paroles prononcées par l'organe du Ministère public, Magarthy se crut sauvée et l'auditoire semblait, à regret il est vrai, partager cette opinion. Me Delioux, lui-même, se penchant vers la créole, lui dit tout bas : Maintenant notre affaire est sûre!

Mais, ô coup de foudre inattendu! Soudain, Me Laudier, sublime d'indignation et de véhémence, se lève et prononce la réplique suivante, de cette voix saccadée et sifflante qui lui est propre, et grâce à laquelle les coups qu'il porte, semblent deux fois plus piquants et plus terribles :

« Messieurs, je suis confondu... Je vois l'iniquité prête à triompher dans cette enceinte. Mon adversaire n'a pas craint d'outrager la vertu la plus pure, attestée par quarante années d'une carrière parcourue avec gloire et honneur! On a osé nous accuser de mercantilisme. L'organe du Ministère public lui-même semble nous abandonner au moment suprême. Ah! je ne puis plus me retenir dans les limites que je m'étais fixées. Messieurs, par respect pour le nom de Lauménil que cette

femme a pu porter une heure, par pitié pour ses enfants, innocents des crimes de leur mère, j'étais résolu à garder le silence... mais la voix de la conscience parle maintenant plus haut que la voix de la commisération et du respect humain. Écoutez-moi donc encore une fois, messieurs, et pardonnez-moi, pour le besoin de la cause, de vous initier aux mystères honteux que renferme la vie de la créature qui ose soutenir ce qu'elle appelle *son droit* devant des honnêtes gens! Il y a dans la loi un article intitulé : *De la nature des preuves qui peuvent être admises*... soit en matière de séparation, soit en matière de nullité, et cette preuve, c'est l'inscription de la femme sur les registres de la police comme... »

A ces mots prononcés d'une voix forte, un cri strident se fit entendre : il sortait de la poitrine de Magarthy qui s'affaissa sur elle-même.

Quant à M. de Lauménil, il semblait ne rien voir et ne rien entendre.

— J'ai hésité, poursuivit maître Laudier, je vous l'ai dit, mais la vérité doit enfin se faire jour dans cette triste affaire, voici la preuve authentique de ce que j'avance :

La nommée Magarthy figure sur les livres de la police depuis le 13 janvier 184... jusqu'au 7 mai 184... or, par une négligence inconcevable, elle

ne s'est jamais fait rayer des contrôles... Cette fille n'appartient plus à la juridiction civile... Cette fille appartient à la police qui la réclame et à laquelle, nous l'espérons du moins, le jugement qui va s'édicter la rendra dès aujourd'hui...

Après ce vigoureux élan, les juges se retirèrent pour délibérer. Leur religion cette fois était bien fixée. Le mariage fut déclaré nul à l'unanimité et tous ses effets annihilés.

Magarthy avait trouvé bon de tomber dans un profond évanouissement. Elle fut reconduite chez elle par son avocat.

Les suites de ce procès furent funestes à M. de Lauménil. En peu de temps, il eut la douleur de perdre sa mère qui semblait n'avoir vécu jusque-là que pour sauver son fils d'une catastrophe épouvantable. Il donna sa démission de toutes ses places à Paris et accepta une mission en Orient. La France perdit, ce jour-là, un savant et un honnête homme. Il y a des femmes dont le contact est mortel... Magarthy était de ce nombre : on ne s'éloignait d'elle que souillé et flétri... semblables à celles des vipères, ses morsures étaient empoisonnées; mais les revers ne l'abattaient pas, et plus on cherchait à l'écraser comme un reptile impur, plus elle relevait sa tête menaçante, plus elle redoublait d'audace et de perfidie.

XXIV

LA CHANTEUSE EN VOYAGE

Son procès perdu, la vie à Paris n'était plus possible pour Magarthy. Outre la déconsidération que lui avait value ces débats, l'état de sa fortune était trop précaire pour qu'elle pût recommencer la lutte. Il y aurait eu là matière à se désespérer pour toute autre; mais elle avait la persévérance innée, elle s'aplatissait sans se briser. Simon Lenoir, qui était resté son confident fidèle, lui disait quelquefois, pénétré d'admiration : « Vrai, vous êtes plus forte que moi!... » Compliment bien significatif de la part d'un pareil misérable! En effet, Magarthy ne se décourageait jamais. On l'eût

coupée en morceaux comme un ver, que, suivant la tradition populaire, elle eût trouvé le moyen de renouer ses anneaux.

Son premier soin fut de vendre ses meubles, ses chinoiseries, son argenterie et ses bijoux. Il lui fallait un capital pour se mettre de nouveau en campagne. Enfin, toutes ses dettes payées, lorsqu'elle eut installé ses filles dans un nouveau pensionnat et sous un nouveau nom, car elle abandonna celui de baronne de Saint-Denis, et pour cause ; quand elle eut soldé deux années d'avance pour leur éducation, elle se trouva à la tête de vingt mille francs. C'était peu, convenez-en, pour élever tant d'enfants, pour vivre sans travailler, ou pour trouver un époux millionnaire ! Mais cette fille avait un trésor entre les mains : ce trésor, c'était le fameux *Oratoire aux lettres* dont nous avons déjà parlé. Elle passa deux jours à trier dans cette mine les matériaux qui devaient servir à reconstruire l'édifice de sa fortune écroulée. C'eût été un curieux spectacle de voir cette femme, courbée sur cette volumineuse correspondance acquise au prix des plus grands abus de confiance... comptant, supputant la valeur de chacune de ces preuves d'un crime, d'une faute ou d'une imprudence. Elle ne savait pas écrire, mais elle lisait couramment et calculait juste. Elle choisit dans

son recueil un certain nombre d'*affaires* qu'elle pouvait traiter en province, et se fit un itinéraire qu'elle se proposa de suivre avec la plus grande exactitude.

Simon Lenoir fut naturellement du voyage, et ce fut lui qui rédigea, sous la dictée de Magarthy, l'ordre et la marche à suivre dans l'excursion productive qu'elle avait projetée. Ce brave Simon était devenu le secrétaire des commandements de Magarthy. Il se sentait dominé par cette femme qu'il savait capable de tout. Il connaissait la créole sur le bout du doigt; il l'avait étudiée à fond, et il était convaincu que cette fille des Tropiques n'aurait pas hésité un seul instant à priver le monde dudit Simon Lenoir, si celui-ci commettait jamais la sottise de la trahir ou même de lui opposer la moindre résistance. Aussi était-il toujours à ses ordres.

Ajoutons qu'elle payait convenablement ses services. Madame Octavie de Talin, tel fut le nouveau nom qu'elle s'octroya et pour la justification duquel le scribe du pont de l'Archevêché lui fournit tous les documents nécessaires, madame Octavie de Talin, disons-nous, partit un matin de Paris pour Alençon. Elle avait pris la poste, trouvant cette manière de voyager de haut goût. Elle occupait l'intérieur d'une charmante berline louée par

elle à Blummacher, tandis que, perché sur le siége, Simon Lenoir, vêtu en valet de pied de grande maison, fumait philosophiquement une pipe courte et noire qu'il semblait entourer des plus grands soins.

La chaise avait dépassé Versailles et roulait sur la belle route impériale. Le postillon faisait claquer son fouet, pour disperser les troupeaux de canards qui encombraient le chemin. Simon Lenoir, la tête renversée sur le coussin du siége, commençait à souffler comme un tuyau d'orgue, après avoir préalablement mis à l'abri d'une chute intempestive sa pipe bien-aimée et le flacon d'eau-de-vie qui ne le quittait jamais. Le temps était magnifique... le soleil dorait les blés naissants; les coquelicots, les bleuets et les chrysantèmes blanches réjouissaient l'œil du *voyageur sentimental*. Sterne eût écrit un chapitre délicieux sur les champs de betteraves qui bordaient la gauche de cette route illuminée; mais nous nous occupons en ce moment d'une femme que les beautés de la nature n'avaient jamais touchée.

Tandis que la cigale chante au laboureur la chanson de l'anthologie et que le grillon lui répond d'une voix glapissante; tandis que les oiseaux se font des déclarations dans le feuillage discret des pommiers et que Lucas fait les doux yeux à Jean-

nette, Magarthy, étendue paresseusement sur les coussins de la calèche, parcourt d'un œil avide un agenda qu'elle a déjà lu vingt fois. C'est le carnet de ses opérations. Semblable à un commis-voyageur, elle cherche à bien fixer dans sa tête le nom et les qualités de ceux à qui elle doit s'adresser...

Parcourons ce carnet avec elle :

CARNET DE VOYAGE

1° A Alençon. — Affaire Calamatti... peu de chose... Lettre du mari à mademoiselle X..., des *Délassements ;* il lui redemande sa correspondance... Dans cette lettre, il y a la preuve de 10,000 francs dépensés en dehors du ménage pour une des reines de Mabille. Prix au rabais : 2,000 francs.

2° Idem. — Alençon. — Affaire Suzanne Leloir... depuis madame de Pelhoat : Lettre imprudente à Mathilde Lerveux... (voir *la Fille aux cheveux d'or* de Balzac)... Prix 5,000 francs.

3° A Rennes. — Affaire sérieuse...

Et cela se continuait ainsi pendant deux ou trois pages ; mais Alençon n'était qu'une des petites étapes de la route que se proposait de suivre la créole. Aussi passerons-nous légèrement sur cette excursion dans le chef-lieu de l'Orne. Disons seu-

lement que les deux chantages réussirent au delà des vœux de la créole, car madame de Pelhoat, autrefois Suzanne Leloir, racheta sa lettre 6,000 francs au lieu de 5,000, prix fixé par les entrepreneurs Simon et Magarthy.

C'est à Rennes que nous allons maintenant mener le lecteur, s'il veut bien continuer à nous suivre à travers le dédale de cette existence décousue, mais fournissant à chaque instant de nouveaux sujets d'étude de mœurs, et à côté de laquelle viennent, de temps à autre, se grouper de nobles contrastes, qui rafraîchissent l'esprit et le réconcilient avec la nature humaine.

Nous n'avons pas l'intention de faire ici une description topographique de la cité de Rennes; cet ancien siége des parlements bretons est assez connu pour que nous puissions nous dispenser d'en parler. Nous nous étendrons plus volontiers sur les mœurs et les habitudes de cette ville... mœurs anciennes, habitudes antiques s'il en fut jamais!...

La civilisation n'a pas fait un pas dans cette partie de la Bretagne, du moins quant à la classe noble. La même démarcation existe encore entre le bourgeois et le gentillâtre, même ruiné, qu'au beau temps de la féodalité. Les gens de la bonne compagnie ne se voient qu'entre eux. Il n'y a point comme à Paris de tolérance pour le talent, l'esprit ou le

succès. A Rennes, le noble ne comprend pas la fréquentation d'un artiste de talent, d'un homme de lettres distingué, si cet artiste ou cet homme de lettres n'a pas une généalogie. Il n'y a guère, du reste, que dans l'Ille-et-Vilaine et dans la Vendée qu'on trouve encore aussi vivace l'esprit de caste, et la révolte aussi fortement organisée contre tout progrès. Médisants à l'excès, les gens du grand monde ne s'épargnent pas entre eux. Mais quand il s'agit de la caste, toutes les anciennes inimitiés sont oubliées, et tous se réunissent d'un touchant accord sous leur drapeau commun, dont la devise est *Mort au progrès!* — Singulier pays! Les plus grandes fortunes territoriales se trouvent dans ces deux départements, et cependant, la plupart du temps, le peuple y meurt de faim.

Aussitôt arrivée à Rennes, Magarthy s'installa à l'hôtel de la Poste et envoya son valet de pied, autrement dit Simon Lenoir, s'enquérir de l'adresse de madame la marquise de Kerloskouët. Il était en même temps chargé d'une lettre confidentielle pour la marquise, lettre écrite par lui sous la dictée de Magarthy. A force de ruse, Simon parvint à remettre en mains propres, et sans que personne s'en aperçût, cette lettre à madame de Kerloskouët. Il s'était d'abord rendu à son hôtel situé sur la place d'armes; mais on lui avait dit que la marquise ve-

nait de partir pour la Motte où se faisait entendre la musique du 10e d'artillerie. Il se rendit à cette promenade, et, après avoir questionné plusieurs personnes, il put enfin se faire désigner la marquise. Elle était assise sur un fauteuil, à l'ombre d'un bel orme; un enfant jouait à ses pieds, tandis que sa bonne tricotait à deux pas de lui sur une chaise. Il était une heure à peine, et la promenade n'était pas encore encombrée. La marquise se trouvait donc assez isolée. Simon Lenoir, avec la dextérité d'un singe, parvint, sans se faire remarquer, à s'appuyer un instant contre l'arbre auquel la marquise était adossée, et, arrivé là, il prononça assez haut pour être entendu clairement de madame de Kerloskouët, mais assez bas aussi pour n'être entendu que d'elle, ces deux noms sur lesquels il appuya d'une façon toute particulière :

— Raoul de Faveleu !

A ces mots, madame de Kerloskouët ne put retenir un léger cri d'effroi; le livre qu'elle tenait lui échappa des mains... Simon Lenoir profita de la circonstance : il se baissa rapidement, ramassa le livre dans lequel il eut le temps de placer la lettre de Magarthy, et, saluant profondément, il le remit à la marquise en lui disant : « Lisez ! »

Puis il disparut dans la foule, qui n'avait remarqué qu'une chose, c'est que la marquise avait

laissé tomber son livre et qu'un domestique le lui avait ramassé. C'était fort simple, et personne ne fit attention à cet incident.

Cependant la marquise, en proie à une agitation qu'elle avait peine à dissimuler, se hâta de retourner chez elle... Cette lettre lui brûlait les mains à travers le volume qui la renfermait.

« Eh! quoi, murmurait-elle... au bout de dix ans... ce nom!... Oh! mon Dieu! quel est donc le malheur qui me menace?... »

XXV

HISTOIRE DE LA QUATRIÈME LETTRE

Madame la marquise de Kerloskouët avait trente-deux ans. D'une beauté remarquable et d'une sagesse exemplaire, la jalousie ou l'envie n'avaient jamais pu trouver prise sur elle. Mariée depuis quatorze ans, elle n'était devenue mère qu'au bout de sept, et sa vie tout entière était consacrée au bonheur de son mari et à l'éducation de son enfant.

M. le marquis de Kerloskouët était un homme de trente-huit ans, poli comme tout gentilhomme breton, mais froid et même parfois un peu dé-

daigneux. Il aimait sa femme et son fils plus que tout au monde, mais il n'était pas démonstratif, et on lui avait vu rarement des instants d'expansion. Il menait la vie des gentilshommes de province,... passait ses journées à la chasse, ses soirées au cercle et n'oubliait jamais de se trouver à l'hôtel un quart d'heure avant le moment fixé pour les repas communs, afin de pouvoir offrir la main à sa femme pour la conduire au *salon à manger*, comme on dit en Bretagne. Lorsqu'ils allaient dans le monde, il accompagnaît toujours la marquise, faisait une apparition à ses côtés, et ne manquait pas de venir la reprendre à la fin du bal ou de la soirée.

Personne mieux que lui ne faisait les honneurs de ses salons. Il ne se serait pas permis de se dispenser une minute de ses devoirs de maître de maison : tandis que sa femme organisait les contredanses, lui se chargeait d'animer les tables de jeux et de veiller aux rafraîchissements. Toujours prêt à faire un quatrième au boston, à tenir un pari à l'écarté, il avait en outre une bourse remplie d'or à la disposition de tous les décavés de la bouillotte ou du lansquenet.

La maison du marquis et de la marquise de Kerloskouët était citée comme une des plus hospitalières et des mieux tenues de Rennes. Mais le

marquis, sous tous ces dehors fastueux, savait cependant parfaitement calculer. Jamais ses dépenses ne dépassèrent les bornes de ses revenus. Il n'avait point d'intendant et tenait lui-même sa comptabilité. Quelquefois ses amis du cercle le raillaient à ce sujet...

— Que diable, mon cher..! Comment pouvez-vous vous résigner à faire des additions?... D'abord ça doit être très difficile, et puis c'est ennuyeux.

— Bah! cela m'amuse, moi... Je n'y dépense guère que quatre ou cinq heures par semaine, et je gagne dix mille francs par an à ce métier-là... Je vous défie de trouver un commis des gabelles qui se fasse *mes* appointements.

Cette maison paraissait donc fortunée entre toutes, jusqu'alors... et il ne fallut rien moins que l'arrivée de Magarthy pour empoisonner, en peu de jours, dix ans de calme et de sérénité. Hélas! la marquise avait un secret à cacher, secret fatal, secret rongeur, secret douloureux!

Il y avait dix ans, pendant une absence de son mari, qui était allé faire un voyage en Allemagne, la marquise de Kerloskouët avait oublié, un jour, un seul jour, qu'elle était épouse... Elle avait cédé à un entraînement, à une fatalité inouïe, due plutôt à sa faiblesse et à son inexpérience de la vie, qu'au mépris complet et raisonné de ses devoirs. Un

ami d'enfance, Raoul de Faveleu, élevé avec elle jusqu'à l'âge de quinze ans, passant par Rennes pour aller rejoindre son régiment, lui demanda une hospitalité qu'elle n'hésita pas à lui accorder, qu'elle lui eût même offerte... Raoul était un roué : profitant de l'absence du mari, il égara le cœur de la marquise dans le sentier du passé. Il lui rappela, d'abord en plaisantant, qu'elle lui avait été pour ainsi dire fiancée. Ils se tutoyaient autrefois. Ils ne s'appelaient ni Raoul ni Agathe... Ils étaient l'un *mon petit mari*, l'autre *ma petite femme*. Et tous deux se laissaient aller, la main dans la main, à de douces rêveries rétrospectives. Chaque soir, après dîner, ils se promenaient dans un petit bois attenant à la propriété de M. de Kerloskouët. Une grotte artificielle leur servait souvent de retraite, pendant ces pluies subites si communes à Rennes. Raoul poussait toujours la promenade du côté de la grotte, mais il n'avait pas encore osé se déclarer à la marquise qui, cependant, ne trouvait aucun mal à se promener avec un ancien compagnon d'enfance; sa sérénité même semblait la garantir. Mais la destinée voulait que la marquise succombât, et le jour marqué pour sa défaite ne tarda pas à arriver. Il y avait déjà quinze jours que Raoul habitait l'hôtel de Kerloskouët; sur le point de s'éloigner, il faisait ses adieux à la marquise dans

le petit bois dont nous avons parlé. Tout à coup un orage éclate; la nue se déchire violemment et le tonnerre gronde à chaque minute en se rapprochant. La marquise était très nerveuse, et le tonnerre exerçait sur elle une influence funeste. Dès les premiers éclats de la foudre, elle devint pâle comme la mort.

— Fuyons! cria-t-elle, et, sans réfléchir, elle entraîna Raoul dans la grotte...

— Fermez la porte! Je vous en supplie.

Raoul obéit et revint près d'elle...

En ce moment, un coup plus terrible que les précédents ébranla le sol. La marquise éperdue se jeta dans les bras de Raoul en s'écriant :

— Raoul, j'ai peur, sauve-moi!...

. . . .

Quand l'orage fut calmé, la porte de la grotte se rouvrit et madame de Kerloskouët, pâle et les yeux égarés, en sortit en chancelant... Raoul voulut la soutenir.

— Laisse-moi! lui dit-elle... J'ai ta parole... Va-t'en!

Et elle s'enfuit jusqu'à son appartement, où elle s'enferma à double tour.

Une heure après, Raoul faisait seller son cheval et partait pour réjoindre son régiment.

En arrivant au corps, il trouva la lettre suivante,

sur laquelle on pouvait voir les traces de larmes qu'on n'avait même pas cherché à effacer :

« Mon cher Raoul,

« Merci d'avoir tenu ta promesse. Tu es parti et je reste seule avec le souvenir de ce moment d'égarement inconcevable qui nous a faits coupables l'un et l'autre... Tu m'as juré sur l'honneur de ne jamais chercher à me revoir... Sois honnête homme, sois gentilhomme jusqu'au bout... et je tiendrai le serment que je te réitère aujourd'hui de ne jamais oublier ce jour néfaste et doux où je t'ai appartenu. Que Dieu protége ton avenir !... Demandons-lui pardon l'un et l'autre, et regardons tout ce qui s'est passé comme un rêve enchanté et terrible à la fois ; mais ne nous revoyons jamais... Dieu nous pardonnera peut-être alors ; je le prierai tant !... Ah ! que ne puis-je racheter cet instant d'oubli, qui m'a faite *tienne* une heure, au prix de mon bonheur en ce monde, de mon salut dans l'autre ! Aie pitié de moi, ne me réponds pas et brûle ma lettre. Adieu pour toujours !

« AGATHE DE KERLOSKOUET. »

Raoul tint son serment... Il ne chercha jamais à revoir la marquise, mais, soit regret de se séparer

de cette relique du passé, soit par suite d'une négligence impardonnable, il ne brûla pas la lettre accusatrice qui lui rappelait peut-être le jour le plus romanesque et le plus féerique de sa vie.

Quant à la marquise, le souvenir de sa faute s'était peu à peu dissipé. Dix ans écoulés, la naissance d'un enfant adoré, la tendresse de son mari, la considération du monde, lui avaient presque fait oublier cette triste et rapide aventure de sa jeunesse, quand la lettre déposée par Simon Lenoir dans son livre vint tout à coup la rejeter de dix ans en arrière. Cette lettre était la copie de celle que la malheureuse femme avait eu l'imprudence d'écrire à Raoul. En forme de post-scriptum, il y avait ces deux lignes :

« *P. S.* Pour détails et renseignements, s'adresser à madame Octavie de Talin, hôtel de la Poste, demain avant midi... Monter au premier étage, frapper au n° 14. »

Nous n'avons pas besoin de dire que Magarthy avait fait cette trouvaille dans une liasse de papiers dérobée chez M. de Faveleu, pendant les huit jours qu'elle avait été sa maîtresse.

Tout son *Oratoire aux lettres*, comme elle appelait sa collection, venait de sources semblables.

Le lendemain, à onze heures, madame de Kerloskouët, soigneusement voilée, frappait à la porte de la créole. Ce fut Simon Lenoir qui lui ouvrit. A sa vue, madame de Kerloskouët recula... La figure du forçat avait un tel caractère de fausseté et même de cruauté, qu'elle se demanda instantanément quel devait être le caractère de la femme maîtresse d'un tel valet! Mais celui-ci que ne déconcertait nullement l'air de profonde répugnance que lui témoignait la marquise, ferma la porte derrière elle, puis soulevant une portière, il annonça à haute voix :

— Madame la marquise de Kerloskouët.

Et aussitôt la marquise vit s'avancer vers elle, presque en courant, une petite femme florissante, dodue, courte, aux extrémités vulgaires trahissant son origine, mais fraîche comme la rose, l'œil ouvert et la physionomie riante, qui, saisissant ses deux mains dans les siennes, l'entraîna dans un petit salon, la fit asseoir sur une causeuse et prit place à côté d'elle. La figure cauteleuse de Simon Lenoir apparut de nouveau à la porte, il baissa la portière, et, après avoir fait un salut pareil à celui qu'il avait adressé à la marquise sur la place de la Motte, il disparut, laissant les deux femmes en présence. La marquise, décontenancée, ne trouvait pas une parole... Mais Magarthy ne lui laissa

pas le temps de chercher une phrase d'introduction.

— Je m'attendais à votre visite... pauvre chère dame, je vous ai fait bien peur et vous avez dû avoir de moi une singulière idée, n'est-ce pas? Vous vous êtes dit : Je suis tombée dans un guet-apens ; je vais me trouver en présence de quelque vieille sorcière qui me menacera de remettre l'original de la lettre à mon mari... Que sais-je? Avouez que vous avez pensé tout cela?

— En vérité, madame, répondit enfin la marquise ; je suis confondue et je vous demande pardon... Je suis si émue... si troublée...

— Remettez-vous... Je sais ce que c'est... La première fois, cela fait toujours de l'effet.

— Mais, madame...

— Laissez-moi donc parler pour vous! Je ne veux pas vous faire de mal, moi, au contraire, puisque je suis venue de Paris exprès pour vous sauver.

— Vous allez me rendre l'original?...

— Mais certainement, ma chère dame... Levez donc un peu votre voile. Que vous êtes belle, mon Dieu! Il faut vite sécher ces grands yeux qui ont pleuré... Oui! Je vais vous rendre votre lettre... Allons, ne pleurez plus !

— Oh ! madame, ma reconnaissance...

— Voilà justement où la situation commence à s'obscurcir ; il y a une petite condition à la remise de cette lettre.

— Une condition... laquelle ? J'y souscris d'avance !

— Écoutez-moi... En recevant la copie de cette lettre, vous avez cru à un chantage, n'est-ce pas? Eh bien ! c'est justement pour empêcher un chantage que je me suis emparée de ce chiffon de papier... Mais, je n'ai pas le droit d'en disposer, car il ne m'appartient pas. Je l'ai surpris dans la collection d'un de mes parents, amateur d'autographes... Il voulait venir lui-même vous le rapporter... Mais il vaut mieux que ces sortes de choses se passent entre femmes, n'est-ce pas? Alors j'ai saisi le précieux talisman... Il est là, dans *mon oratoire*, ajouta-t-elle avec un sourire plein de douce malice... Seulement mon parent a exigé de moi que je ne vous le rendisse qu'en échange d'une petite somme qu'il a fixée lui-même. J'ai prié, j'ai supplié... Il a été inflexible, et, ma foi, je suis venue vous apporter la lettre, en vous conjurant bien de croire que je ne suis pour rien dans ce honteux tripotage.

— Je vous crois, madame; donnez-moi cette lettre, et dites-moi quelle est la somme qu'exige votre parent ?

— VINGT MILLE FRANCS, articula nettement la créole.

— Vingt mille francs! c'est une mystification, sans doute?

— Non, madame, c'est la triste vérité !

— Et si je ne les paie pas?

— Votre mari recevra la lettre.

— Infamie!

— Oh! le vilain mot, madame, c'est du commerce, voilà tout. Mon oncle vous vend l'absolution d'un bien gros péché; vingt mille francs seulement..! Mais c'est pour rien... Votre mari en donnerait le double.

— Je n'ai pas cette somme.

— Mais vous pouvez vous la procurer?

— Sans doute, mais il faudrait du temps...

— J'attendrai, madame... Je suis patiente.

Et d'un geste gracieux elle indiqua à la marquise que l'audience était terminée.

— Reconduisez madame, dit-elle à Simon qui venait de paraître sans être appelé, ce qui prouvait qu'il avait écouté.

La marquise eut encore à subir la politesse obséquieuse du valet de pied, et sortit, anéantie, de cette maison.

Elle prit le chemin le plus long pour rentrer chez elle... et, durant toute la route, la malheu-

reuse femme murmurait, comme dans un cauchemar :

— Vingt mille francs ! vingt mille francs !

Quant à Magarthy, elle s'était mise tranquillement à sa toilette de l'après-dîner et avait dit à Simon Lenoir :

— Tout va bien... mais il faut battre le fer pendant qu'il est chaud !

— Battez, madame, battez fort et ferme... moi, pendant que madame s'habille, je vais aller prendre un verre d'absinthe.

— Eh quoi ! vous boirez donc toujours !

— Ah ! madame... ce n'est pas là mon plus grand défaut.

Et il sortit, en chantant le refrain d'une ronde composée par un Apollon du bagne.

XXVI

COMMENT ON FORCE UNE PORTE

Le soir même, Magarthy, qui savait que M. et madame de Kerloskouët devaient aller entendre *Haydée* au théâtre, parvint à se procurer la loge contiguë à celle de la marquise. M. de Kerloskouët, fidèle à ses habitudes, accompagna sa femme au spectacle et ne sortit que vers le milieu du premier acte ; ce fut alors que, passant familièrement son bras par dessus le bourrelet de velours rouge qui séparait les deux loges, Magarthy toucha du bout de son éventail la main de la marquise. Celle-ci se retourna, croyant avoir affaire à quelque femme de sa connaissance, mais qu'on juge de sa

stupéfaction, lorsqu'elle reconnut la femme de l'hôtel de la Poste dans sa voisine de loge.

— Quoi, vous ici, madame... par grâce! que me voulez-vous encore?

— Rien... ma toute belle, rien qui puisse vous affliger. Avez vous quelque bonne nouvelle à me donner relativement à la petite somme...

— Plus bas, au nom du ciel! on nous regarde!

— Eh bien... où est le mal? Vous me connaissez, je vous connais, nous nous rencontrons au théâtre et nous causons... quoi de plus simple!

— Assez, madame, assez! aussitôt que je serai en mesure... je vous le ferai dire...

— Non pas, chère madame... Souriez donc... voici un fort joli blond qui nous lorgne... Je suis défiante. En deux mots, voici ce que je veux... Jusqu'à ce que vous ayez réuni la somme nécessaire... je ne vous quitterai que le moins possible... et avec votre permission... puisque M. votre mari est sorti... je vais passer dans votre loge...

— Y pensez-vous?... dans ma loge!... vous!

— Vous aimeriez mieux, sans doute, y voir M. Raoul?

La pauvre marquise changea de couleur.

— Allons, continua Magarthy... pas d'enfantillage... Invitez-moi à aller dans votre loge, ou M. le marquis aura la lettre ce soir même.

— Madame... vous me torturez...

— Non... ma bonne amie... je désire cultiver votre amitié... voilà tout... Je suis madame Octavie de Talin, une veuve des colonies ; vous m'avez connue à Paris, dans les commencements de votre mariage... Tout est là... pas de fadeurs ! Ah ! à propos, si vous recevez la visite de quelques dames du grand monde... vous me présenterez... je le veux...

Et sans plus attendre, Magarthy se fit ouvrir la porte de sa loge, et, pénétrant dans celle de madame de Kerloskouët, elle dit tout haut en entrant :

— Vous le voulez, chère marquise, je cède à vos instances... Mais nous allons être bien gênées dans cette armoire.

Et elle s'installa, sans plus de façons, à la gauche de la marquise.

— Madame, murmurait celle-ci, c'est de la violence.

— Pas un mot, ou je vous perds sans pitié...

La marquise terrifiée subit le voisinage de la quarteronne pendant toute la soirée.

Magarthy avait une toilette éblouissante ; son bouquet était une véritable rareté. Camellias et violettes de Parme artistement assemblés, ce bouquet devait lui avoir coûté *les yeux de la tête*, pour nous servir de l'expression du jeune baron de Saint-Yves qui, placé à l'orchestre, avait, un des

premiers, fait remarquer l'étrangère dans la loge de la marquise.

Toute la salle tourna alors les yeux du côté de cette nouvelle arrivée. Assise à côté de la plus belle et de la plus honorée des femmes de la société, elle ne pouvait évidemment être qu'une grande dame, car on savait que madame de Kerloskouët était fort difficile et plus que sévère dans le choix de ses amies intimes. De plus, Magarthy était encore agréable, et, nous l'avons dit, sa physionomie, lorsqu'elle le voulait, s'imprégnait d'un cachet de douceur et de mélancolie qui lui allait le mieux du monde.

Pendant le second entr'acte, ce fut comme une procession dans la loge de madame de Kerloskouët, et force fut à la pauvre marquise de présenter à tous madame Octavie de Talin « veuve d'un riche créole et l'une de ses amies d'autrefois. »

Magarthy fut superbe d'impudence et d'aplomb. Elle sut plaire à chacun et de temps en temps, on la voyait serrer avec affection, avec tendresse même, la main de la pauvre marquise qui murmurait tout bas :

— Vous êtes cruelle, madame !

— Eh! pourquoi cruelle, ma bonne amie? lui répondit Magarthy, quand elles furent bien seules dans la loge? Je ne vous fais aucun tort, et vous

me rendez un immense service en me lançant dans un monde où, sans vous, j'aurais probablement eu beaucoup de peine à pénétrer. Ne vous désolez donc pas. Je suis de bonne compagnie et ne déshonore pas ceux qui me protégent. Mais, n'est-ce point votre mari que je vois auprès de madame de Rostanges? Il nous regarde avec une certaine curiosité; il va venir... Présentez-le moi, chère marquise, je serai enchantée de faire sa connaissance... Ah! à propos, vous lui direz que vous m'avez invitée à dîner pour demain.

— Moi... dire cela? jamais!

— Ne froncez donc pas le sourcil... souriez... allons donc! souriez... Tenez, comme moi... Bien... c'est à peu près cela. Si vous ne faites pas ce que je vous demande... j'ai la lettre sur moi, et je la lui remets, séance tenante.

Madame de Kerloskouët aurait donné dix ans de sa vie... sa vie entière peut-être, pour échapper à cette main de fer qui la tenait... Mais la pauvre femme plia encore sous le geste terrible de Magarthy. En effet, en ce moment le marquis entrait dans la loge, et la créole tira de son corsage un papier avec lequel elle se mit à jouer négligemment; madame de Kerloskouët reconnut, par une intuition spontanée, le fatal billet qu'elle avait eu l'imprudence d'écrire.

La présentation fut donc faite des deux parts. L'invitation à dîner réitérée, et M. de Kerloskouët, qui avait un ami à l'île Bourbon, prit goût à la conversation de Magarthy. Elle sut plaire et se montra créole, ce soir-là, jusqu'au bout des ongles. Elle parla de son triste veuvage, de ses enfants qu'elle adorait, et elle expliqua son excursion en Bretagne par le désir qu'elle avait de trouver quelque retraite agreste où elle pût vivre calme et tranquille, entourée de sa petite famille.

— Les maris sont trop chers dans ce grand Paris, disait-elle naïvement, mes pauvres filles auront à peine chacune cent mille francs de dot; c'est tout au plus si je pourrais leur trouver un sous-chef de bureau ou un contrôleur d'omnibus.

La conversation continua sur ce ton; la marquise rêvait, le marquis et la créole redoublaient de gaîté. Bref, la soirée passa comme un éclair pour M. de Kerloskouët, et *Haydée* finit sans que personne dans cette loge se fût aperçu qu'elle eût commencé. On reconduisit Magarthy à son hôtel, et, en rentrant chez lui, le marquis ne tarit pas d'éloges sur la charmante veuve. Quant à madame de Kerloskouët, à peine parvenue dans son appartement, elle se mit à fondre en larmes. Noble de cœur autant que de naissance, l'odieuse comédie que cette fille lui avait fait jouer la révoltait au su-

prême degré. Elle n'eût pas eu d'enfant qu'elle n'aurait pas survécu à tant d'ignominies accumulées dans une seule soirée.

Mais son fils était là, près d'elle, il lui souriait; car il s'était réveillé en l'entendant rentrer, et elle se jeta convulsivement dans les petits bras qu'il lui tendait. Elle l'arrosa des larmes contenues toute la soirée; puis, épuisée de fatigue, la tête brisée par tant d'émotions, elle se mit au lit, après avoir adressé à Dieu une fervente prière, pour le supplier de l'éclairer sur le parti qu'elle avait à prendre dans cette fatale circonstance.

Quant à notre quarteronne, son premier soin en rentrant fut de raconter à Simon Lenoir ce qui s'était passé. Elle lui fit part de tous ses triomphes, et, après avoir reçu les compliments de ce digne confident, elle s'endormit confiante en l'avenir et sûre du succès qui, cette fois, semblait ne pouvoir lui échapper.

Dors, Magarthy, rêve de gloire, de fortune et de renommée!... Dans un songe splendide, tu vois tes filles richement unies à des hobereaux de province; toi-même tu séduis un second Lauménil... et tu deviens considérée!...

Dors et rêve! Il y a quelqu'un qui ne dort jamais, c'est l'esprit de justice et de vérité qui ne permettra pas que tu viennes plus longtemps souiller

de ton contact les honnêtes gens que tes dehors peuvent séduire un instant!...

Dors, Magarthy! mais prends garde au réveil... Il peut être terrible!...

Quelques jours se passèrent en invitations successives... On s'arrachait positivement la riche veuve des colonies, baronne de Talin, amie intime des Kerloskouët. Magarthy ne parlait plus à la marquise des vingt mille francs, mais de temps en temps elle lui faisait sentir qu'elle était en sa puissance... Cette lettre... cette lettre... madame de Kerloskouët eût donné plus qu'on ne lui demandait pour la ravoir... Mais, femme mariée sous le régime de la communauté, il lui était impossible de réaliser aucune somme sans le consentement notarié de son mari. Et cependant cette vie de mensonges, de frayeurs, de bassesses, ce contact perpétuel avec cette misérable créature, lui étaient devenus insupportables... C'était une femme d'une grande énergie, quand il le fallait, que madame la marquise de Kerloskouët; aussi, après avoir bien mûri sa résolution, s'arrêta-t-elle au parti suivant:

Un jour, à huit heures du matin, elle se présenta dans la chambre du marquis.

Celui-ci, surpris de cette visite imprévue et inaccoutumée, lui demanda galamment à quel heureux songe il devait une pareille faveur...

— Monsieur le marquis, j'ai à vous parler sérieusement... Voilà pourquoi vous me voyez à cette heure chez vous... Personne ne nous dérangera... Levez-vous, pendant que je vais encore réfléchir à ce que j'ai à vous dire, et préparez-vous, hélas! à entendre des choses terribles, qui vont peut-être nous séparer à jamais.

Surpris de ce début solennel, le marquis se hâta de passer un pantalon à pied, une robe de chambre, et, prenant sa femme dans ses bras, il lui dit :

— Parle, mon enfant, et rappelle-toi seulement que tu n'as pas au monde de meilleur ami que moi.

La marquise, qui avait gardé assez de sang-froid jusque-là, ne put résister à de si nobles et de si douces paroles... Elle se laissa tomber aux pieds de son mari en s'écriant :

— Tuez-moi, monsieur le marquis... Je vous ai trompé!

Le marquis pensa tomber à la renverse... Il se laissa glisser dans un fauteuil, et, ne pouvant articuler un mot, il fit signe à sa femme de parler.

Alors la pauvre marquise commença le récit des quinze jours qu'avait passés Raoul au château... Elle ne cacha rien... Elle ne s'excusa pas... Ses larmes couvraient quelquefois sa voix, mais elle se reprenait, et elle acheva cette terrible confession

en tendant à son mari la lettre que lui avait remise Simon Lenoir.

Le marquis écoutait sans dire un mot... Sa figure n'exprimait rien... On l'eût pu croire en état de catalepsie.

— Oui, monsieur le marquis, j'ai commis cette faute, faites-moi enfermer comme adultère, tuez-moi si vous voulez... J'aime mieux subir toutes les tortures que le contact de cette misérable qui joue avec mon honneur et avec ma réputation... qui se sert de votre nom comme d'un manteau pour couvrir son opprobre... Chassez cette femme, monsieur le marquis, chassez-la!... j'ai trop souffert dans mon orgueil... je ne puis en supporter davantage... Chassez-la... et faites ensuite de moi tout ce que vous voudrez!...

La marquise se tut et regarda son mari... Il était peu à peu revenu à lui-même et semblait réfléchir profondément... Enfin, il se leva, et, sans regarder la pauvre femme qui était toujours à genoux, il laissa tomber ces mots :

— Retournez près de votre fils, madame, et attendez mes ordres...

L'infortunée sortit sans avoir pu obtenir un regard de son mari. Elle se retira dans sa chambre et s'assit silencieusement auprès du berceau de son chérubin qui dormait encore, sans se douter du

drame qui se passait dans la maison paternelle.

— Au moins, murmura la marquise, il n'a pas été aussi dur que je le craignais... il ne veut pas me séparer de mon fils... puisqu'il m'envoie près de lui... Si je dois perdre à jamais son affection, ô mon Dieu ! faites au moins que j'aie toujours une place dans le cœur de mon cher Gaston !...

Elle achevait à peine cette invocation que l'enfant fit un mouvement... Ses lèvres s'entr'ouvrirent et laissèrent échapper ces mots :

— Maman... je t'aime !

La marquise s'agenouilla devant le lit de son fils.

Elle était radieuse, car Dieu lui avait répondu.

Laissons la pauvre femme à sa sainte prière, et retournons auprès du marquis...

Après dix minutes de réflexion, M. de Kerloskouët sonna son valet de chambre, se fit apporter un costume de voyage qu'il revêtit à l'instant, puis il écrivit deux lignes qu'il mit sous enveloppe, en disant à son fidèle Joseph de ne remettre cette lettre à son adresse que deux heures après son départ.

Snr l'enveloppe on lisait :

« A madame la marquise de Kerloskouët. »

Ensuite il alla à son secrétaire, y prit un portefeuille bourré de billets de banque et sortit de la maison. Il était neuf heures.

A neuf heures et demie, il frappait à la porte de Magarthy.

Simon Lenoir vint lui ouvrir et témoigna sa surprise de voir le marquis à une heure aussi matinale.

— Madame n'est pas levée, dit-il.

— Que m'importe! dit le marquis; et, repoussant Simon Lenoir, il pénétra sans plus de façons dans la chambre à coucher de la créole. Magarthy poussa un cri d'effroi, en voyant un homme pénétrer ainsi chez elle sans s'être fait annoncer. Mais elle reconnut aussitôt le marquis, et, changeant de ton, elle s'excusa de sa frayeur.

— Qui vous amène de si grand matin, marquis?... Avez-vous besoin de moi? Votre chère femme est-elle malade? Qu'y a-t-il... Mais parlez donc! vous me faites mourir...

— Épargnez-vous, madame, un zèle inutile, dit le marquis avec mépris : madame de Kerloskouët m'a fait l'aveu le plus complet... Elle a préféré s'exposer à tout plutôt que de continuer des relations qui la déshonoraient à ses propres yeux... Voici vingt mille francs; donnez-moi la lettre!

Magarthy avait bien envie de faire un discours; mais les traits contractés du marquis n'annonçaient rien de bon... Aussi se hâta-t-elle de tirer le fatal papier de dessous son traversin. Le marquis le

parcourut et pâlit davantage encore, s'il est possible. Puis, jetant vingt billets de banque sur le lit, il gagna la porte.

— C'est d'un bon mari ce que vous faites-là, marquis! ne put s'empêcher de dire la créole en ricanant.

— Ah! j'oubliais... reprit négligemment M. de Kerloskouët, avec dégoût et sans la regarder. Si vous êtes encore à Rennes dans deux heures, je vous préviens que vous serez arrêtée et conduite en prison... sous bonne escorte... A bon entendeur, salut!

Et il sortit.

Une heure après, Magarthy était sur la route de Nantes.

Quant à M. de Kerloskouët, il prit la poste jusqu'au Mans, puis le chemin de fer jusqu'à Paris, et, sans s'arrêter nulle part, se fit conduire immédiatement à la gare de Lyon.

Voici ce que contenait la lettre qu'il avait laissée à sa femme :

« Je pars pour huit jours... administrez la maison... Je vous laisse tous pouvoirs. »

Quarante-huit heures après, on lisait, dans le *Salut public* de Lyon, le fait divers suivant :

« Hier, une rencontre au pistolet a eu lieu entre M. le marquis de K... et un capitaine du...

M. Raoul de ***. Par une fatalité dont on rencontre peu d'exemples, les deux adversaires, qui devaient tirer ensemble, ont été atteints l'un et l'autre. M. de K..., frappé à la tête, est mort instantanément, et M. Raoul de ***, qui a reçu la balle dans la poitrine, a expiré trois heures après ce duel, dont on ignore les motifs, et qui, du reste, a eu lieu sans témoins. — La justice informe. »

Que dire de plus? Madame de Kerloskouët pensa devenir folle; mais son amour pour son fils la sauva. Sa vie est à jamais perdue. Pauvre femme! Elle fut la cause de la mort des deux seuls êtres qu'elle eût aimés en ce monde... — Elle n'aimera plus... car son cœur est à jamais enseveli dans le linceul de l'amour, et son fils aura seuldésormais tous ses soins et toutes ses préoccupations.

Ici finit l'histoire de la quatrième lettre.

XXVII

LE MARI PHILOSOPHE. — DIANE DE NELVIL

Pendant que Magarthy court la poste sur la route de Nantes, qu'on nous permette quelques réflexions sur le mariage et les gens mariés. Nos observations prépareront le lecteur au dénoûment de l'aventure qui nous attend à Nantes, et nous donneront quelques instants de repos dans cette course au clocher où nous entraîne notre héroïne voyageuse.

Beaumarchais a dit que de toutes les choses sérieuses le mariage était la plus bouffonne... Malgré le cercle vicieux de la phrase, on comprend parfaitement l'ironie contenue dans cet axiome *ab*

absurdo. Si Figaro est toujours de l'avis de Figaro, on ne nous en voudra pas de n'être pas toujours de l'avis de Beaumarchais! Loin d'être une chose bouffonne, le mariage devrait être considéré comme le seul acte réellement important de la vie. N'est-ce pas, en effet, une chose grave que de lier pour jamais son existence à une autre existence?

Il n'y a que trois sortes de mariages au monde : le mariage d'amour, le mariage de raison et le mariage de fortune. Il ne devrait, à mon sens, y en avoir qu'un : le *mariage d'affinité!* Mais l'affinité est chose si rare sur cette terre, que nous risquerions fort de voir le monde finir, si l'on ne célébrait que ce seul mariage-là. Admettons donc les autres puisqu'il faut que le monde se perpétue ; mais plaignons sincèrement les malheureux qui se jettent inconsidérément dans la nasse.

Dans les deux martyrs d'un hymen mal assorti, il est incontestable que la femme est la plus à plaindre. Nous allons peut-être nous faire lapider, nous faire accuser d'immoralité ; mais nous sommes tranquille, nous avons notre conscience pour nous et nous pouvons dire hardiment comme le sage Cléante :

Allez, tous vos discours ne me font point de peur :
Je sais comme je parle et le Ciel voit mon cœur.

La condition de la femme dans le mariage est à notre sens absurde et fort injustement établie. Ce qui est peccadille chez le mari est crime chez la femme : voilà ce qui nous choque, ce qui nous révolte et ce contre quoi nous protesterons toujours et contre tous! Dans le cas de l'adultère par exemple... la femme seule supporte la peine de la prison... L'homme, lui, peut impunément courir la brune et la blonde... du moment où il n'introduit ni blonde ni brune au domicile conjugal, il est libre de faire le don Juan. — Pourquoi cette injustice? — La grande raison que vous donneront les docteurs c'est que l'infidélité de la femme peut amener des enfants étrangers dans le ménage : ce qui est la plus grande injure qu'on puisse faire au mari, ajoutent-ils avec assez de naïveté. Je trouve leurs allégations fort bonnes, mais qu'ils me permettent de leur faire observer que le mari qui fait des infidélités à sa femme porte des enfants adultérins dans le ménage du voisin, ce qui me semble également une grande injure pour la femme trompée. Ce sont les hommes qui ont fait la loi et ils se sont octroyé la part du lion. D'ailleurs, qui fait le plus souvent l'inconduite de la femme? C'est le mari. — Voici un homme possédant une femme charmante; il la délaisse pour des créatures ignobles, et vous accuserez de crime cette malheureuse si, un

seul jour, poussée à bout par le désespoir, la jalousie , la passion ou même l'amour-propre blessé, elle oublie des devoirs que son mari, celui qui lui a juré protection et fidélité, foule constamment aux pieds. Mais, messieurs les docteurs, les femmes ont des sentiments et des sensations comme vous... Et vous voulez, sous le prétexte du devoir, qu'une femme cesse d'être une créature humaine, soumise à toutes les imperfections terrestres ! vous voulez que tandis que le mari s'enivre au cabaret, la femme boive de l'eau à la maison... que tandis qu'il cajole impudemment la voisine d'en face, elle ferme sa porte au nez du Cupidon d'à-côté... C'est plus que de l'injustice, c'est de la sottise et de la déraison ! Si vous voulez une épouse vertueuse, soyez vertueux vous-même. Vous êtes le sexe fort ; donnez l'exemple de votre force en domptant vos passions... Il y a longtemps que cet esprit charmant qui avait nom madame de Girardin, l'a dit pour la première fois :

C'est la faute du mari !

Une femme, plus qu'un homme peut-être a besoin d'encouragement et de tendresse. Elle ne vit que par le sentiment et l'amour est toute sa vie. Combien de femmes rencontrent-elles d'hommes se con-

sacrant absolument à elles? Dans le commencement du mariage, il y a de beaux jours... puis, bientôt le froid pénètre dans la maison et c'est presque toujours le mari qui lui ouvre le premier la porte... La femme prend patience : elle cherche, à force de soins, de tendresse, à ramener celui à qui elle a donné toute son âme... l'homme, lui, traite ses transports de niaiseries : il fait du mariage une chose trop sérieuse pour s'arrêter aux bagatelles, aux mièvreries, aux menus détails qui sont cependant la monnaie charmante de l'amour! Peu à peu, il s'absente... il est inexact... il passe ses soirées au café... au cercle... que sais-je? Et la femme, seule, en tête à tête avec ses illusions qui s'envolent, se prend à repasser, dans sa mémoire, les beaux rêves qu'elle avait faits avant la cérémonie. Et, pendant qu'elle rêve ainsi, Chérubin vient lui soupirer sa romance... Elle commence par en rire... puis à mesure que son mari la délaisse davantage, elle sent croître en elle le dépit... Si elle avait épousé Chérubin si doux, si calin? Ce n'est pas lui qui aurait laissé sa femme seule! Et l'on sourit à Chérubin... on lui donne un ruban... et... C'est encore madame de Girardin qui l'a dit :

La femme abandonnée appartient à qui l'aime!

Le Christ lui-même n'avait-il pas fait à part lui

tous ces raisonnements et beaucoup mieux que nous sans doute quand il prenait la défense de la femme adultère? C'est que ce génie immense connaissait le fort et le faible de toutes choses. Il y a des gens à système qui ne croient pas à la vertu des femmes... tristes idiots! Oui, certes, hélas! il y a des femmes perdues; mais si l'on remontait à leur début dans la vie, nous parierions hardiment qu'il y a toujours un homme comme cause première de leur inconduite. Ici je parle généralement et je suis toute prête à convenir, à la gloire de notre siècle, qu'il y a de nobles et grandes âmes, qui pratiquent la vertu jusqu'à l'héroïsme, sont esclaves du devoir, quand même, parce que c'est leur nature et que rien au monde ne peut les détourner du sentier qu'elles ont choisi... Mais ce sont là des exceptions! La plupart des hommes sont sans remords et sans scrupules quand il s'agit de la satisfaction de leurs désirs, et voilà pourquoi il y a tant de filles perdues! Oh! oui, perdues et bien perdues... par les hommes! La misère aussi conduit souvent les jeunes filles à l'inconduite... Interrogez ces malheureuses sur les causes de leur chute... c'est toujours la même histoire! Un père ivrogne, qui bat la mère et boit en un jour le salaire de la semaine... Que faire? que devenir? il n'y a qu'une route et il y a toujours là un homme prêt à vous y

engager par les séductions, les promesses de luxe, de toilettes, de fêtes ! Comment voulez-vous qu'une pauvre ouvrière résiste à tant de piéges ! Ah, si la mode changeait tout à coup et que ce fussent les hommes qui eussent à subir les tentations offertes aux jeunes filles pauvres ou aux jeunes femmes lâchement trahies, aux cœurs faibles et sans expérience, nous verrions des choses splendides ! — Combien diraient non ? Je l'ignore ! Tout ce que je sais, c'est que l'histoire des femmes regorge d'héroïnes qui ont su résister aux plus séduisantes tentations, tandis que l'histoire des hommes ne nous fournit qu'un seul Joseph !

Mais nous nous sommes laissé entraîner un peu plus loin que nous ne voulions et Magarthy est arrivée depuis quelques heures déjà dans la bonne ville de Nantes, où nous allons la réjoindre.

C'était encore un chantage dans le genre de celui qu'elle avait réussi à Rennes, qui attirait Magarthy à Nantes.

Madame la comtesse de Nelvil, de même que la marquise de Kerloskouët, avait commis une faute dont les preuves étaient entre les mains de la créole. Elle crut facilement venir à bout de la comtesse et envoya hardiment Simon Lenoir porter à madame de Nelvil une des vingt lettres qui la compromettaient. Cette fois Magarthy s'était trompée. La

comtesse de Nelvil était une femme d'un caractère ferme et résolu. Elle avait pu oublier ses devoirs, mais elle ne voulait pas capituler avec une créature se servant de telles armes. Elle renvoya Simon en lui défendant de remettre jamais les pieds chez elle.

A trente-cinq ans, Diane de Nelvil était encore belle. Ses cheveux noirs avaient les reflets de l'aile d'un corbeau. Ses yeux étaient magnifiques et sa tournure pleine de noblesse et de distinction. Malheureuse dans son ménage, elle avait cherché ailleurs des consolations. Depuis des années, son mari l'avait délaissée sans raison pour mener la vie oiseuse des débauchés de province. Actrices de passage, courtisanes à la mode, tout lui était bon, et madame de Nelvil, qui s'aperçut de ses désordres, ne tarda pas à imiter l'exemple funeste qui lui était donné.

Cependant ce mariage avait été un mariage d'amour, c'est à dire la plus sotte chose qu'on puisse imaginer, selon beaucoup de gens.

Le comte de Nelvil avait vingt ans quand il épousa Diane de Lorge qui n'en avait que seize! L'illusion dura peu. Le comte était trop jeune pour apporter dans cette union la prévoyance et la sagesse qui doivent toujours présider à un acte aussi grave. Il n'avait pas jeté son feu, comme disent les bonnes vieilles et les bons vieux, et lorsqu'il

atteignit ses vingt-cinq ans, il sentit tout à coup naître en lui des désirs et des passions inconnues jusqu'alors. Il n'aimait plus sa chère Diane que comme une amie... Il éprouva le besoin de distractions violentes, et il commença à se lancer dans une vie de dissipation qui, dans le principe, affecta vivement la comtesse.

Mécontente des procédés de son mari, elle sentit s'éteindre peu à peu la passion qu'elle avait cru éternelle, et un matin elle s'avoua ingénument qu'elle n'aimait plus du tout d'amour M. le comte. Quant à l'affection, elle était réciproque chez eux, et malgré ses galanteries et ses folies, le comte eût été profondément affligé de voir sa femme malade, de même que la comtesse eût été au désespoir si son mari eût couru un danger quelconque. Ce n'étaient plus deux époux, c'étaient plutôt deux cousins. La comtesse, qui savait, à trois ou quatre près, les aventures de son mari, fermait les yeux et le recevait toujours avec affabilité. Depuis longtemps du reste tout commerce était rompu entre eux. Mais ce que la comtesse savait de son mari, celui-ci l'ignorait quant à sa femme. La comtesse eut un amant... un seul; nous n'en connaissons qu'un! qui commença à la négliger au bout de deux ans de liaison. Elle se résolut à borner là le cours de ses recherches en matière sentimentale et

s'adonna complétement aux soins de l'administration de leurs biens que son mari négligeait fort. Malheureusement, dans les premiers mois de son amour clandestin, elle avait écrit une vingtaine de lettres à son amant. Il y avait cinq ans que cette liaison s'était dénouée. Elle n'y pensait plus, car elle ne l'avait acceptée que par distraction, avouons-le à sa honte, — nous ne l'excusons pas, — et par dépit, pour donner, en quelque sorte, une occupation à son cœur froissé, endolori; aussi fut-elle fort surprise en revoyant une de ces lettres. Elle ne la reconnut pas d'abord et fut obligée de la relire deux fois, pour se persuader qu'elle était véritablement d'elle.

— Mais j'étais donc folle! se dit-elle en riant tout bas. Peut-on écrire des choses aussi absurdes?

Et se tournant vers Simon Lenoir elle ajouta :

— Vous faites un vilain métier, mon ami, et votre maîtresse en fait un plus vilain encore. Sortez de chez moi, je n'ai aucune réponse à donner.

Et, étendant le bras vers une sonnette, elle dit à son valet de chambre :

— Quand cet homme se présentera, de même qu'une autre espèce nommée Octavie de Talin, donnez l'ordre à mon suisse de les chasser l'un et l'autre ou l'un sans l'autre!

C'était une femme d'un sang impétueux que ma-

dame la comtesse de Nelvil, une vraie descendante des croisés. L'idée d'une transaction avec une créature capable de faire métier de scandale lui répugnait au dernier point. Elle brûla la lettre qu'elle avait gardée et ne perdit rien de sa tranquillité ordinaire pendant toute la journée.

Simon Lenoir rendit un compte fidèle de sa mission à Magarthy qui se mordit les mains de rage.

— Dix mille francs de perdus, Simon!... mais il faut au moins nous venger. Demain tu porteras ce paquet au comte de Nelvil, et tu le lui remettras à lui-même!

— Bien, madame! dit le forçat en empochant les lettres.

Le lendemain, à l'heure où, par exception, le comte et sa femme déjeunaient ensemble, un domestique se présenta et dit, en s'adressant à la comtesse :

— Je demande pardon à madame de venir l'interrompre pendant son repas; mais l'homme d'hier s'est présenté et il insiste pour être introduit.

— Je vous ai dit de le chasser...

— Mais c'est que ce n'est pas à madame qu'il désire parler... c'est à monsieur le comte.

— A moi?... quel est donc cet homme, ma chère Diane, que vous voulez faire chasser et qui veut m'entretenir à toute force? C'est étrange!

— Faites entrer! dit la comtesse d'un ton fiévreux mais résolu : elle avait pris son parti et s'était décidée à jouer le tout pour le tout.

Simon Lenoir fut introduit.

Il s'avança presque courbé en deux jusqu'au fauteuil du comte, et, lui remettant un paquet entre les mains, il lui dit :

— Ma maîtresse attendra la réponse de M. le comte jusqu'à cinq heures.

Une fois Simon Lenoir parti, M. de Nelvil déchira l'enveloppe qui recouvrait le paquet; il s'en échappa une masse de lettres; il en prit une au hasard et frémit en reconnaissant l'écriture de sa femme. Il se mit cependant à lire toute cette correspondance d'un bout à l'autre. La comtesse resta muette et immobile. Elle n'osait regarder le comte, mais elle ne voulait pas l'interrompre. Celui-ci paraissait ému ; une fois même il porta l'index à ses yeux, sous prétexte d'assurer son lorgnon ; mais en réalité pour essuyer une larme furtive qui glissait entre les cils de sa paupière. C'est que pas une de ces lettres ne contenait autre chose que l'expression du regret de la faute commise. Elles constataient et prouvaient l'adultère, il est vrai... Mais dans chaque phrase le comte sentait le remords transpercer.

Toutes ces lettres avaient le même thème : « Si

j'avais trouvé dans le mariage ce que j'étais en droit d'en attendre, je n'aurais jamais trompé Gontran. »

Le comte, après cette lecture, resta pensif, accoudé sur la table, jouant machinalement avec sa cuillère à café. La comtesse, pareille à une statue de marbre, gardait une immobilité stoïque.

Au bout d'une demi-heure de ce silence solennel... le comte se leva, prit le paquet de lettres et le jeta dans le feu, puis saisissant la main glacée de sa femme, il lui dit sans transition :

— Diane, j'ai demain trente-neuf ans. Nous sommes seuls, je puis vous dire que vous allez en avoir trente-cinq... ce qui n'empêche pas qu'on nous voie vraiment trop rarement ensemble dans le monde... Cela fait un mauvais effet; voulez-vous me permettre de vous accompagner ce soir au bal de madame de Z...?

La comtesse ne put lui répondre; elle se jeta à ses genoux qu'elle pressa convulsivement sur son sein... son cœur débordait...

Pas un mot de plus ne fut échangé.

Les résultats de cette réconciliation tardive furent inespérés. Les deux époux recommencèrent pour ainsi dire la vie. Le comte abdiqua toutes ses prétentions au titre d'homme à bonnes fortunes, et la comtesse, devenue quelque peu dévote, mit le sceau

à ce second hymen, par le don qu'elle fit à son mari d'un charmant petit vicomte qui apporta la joie dans la maison. Aujourd'hui, ce ménage autrefois désuni, ferait honte à bien des tourtereaux... Au début de la vie, ils avaient pris chacun une route diverse dans le pays des chimères; revenus au point de départ, ils reconnurent leur erreur... et maintenant, enfants comme au temps de leurs premières amours, ils se disputent les baisers du petit chérubin que la Providence leur a envoyé, pour leur prouver que la félicité peut se trouver encore dans le pardon des fautes communes:

Les vers de l'un de nos grands poètes seront toujours et éternellement vrais :

Mais quand on s'est aimé, l'on s'en souvient toujours,
Et ces doux souvenirs que le cœur accumule,
Survivent à l'amour, comme un long crépuscule.
. . . .

Tel fut le résultat imprévu de la tentative de chantage de Magarthy à Nantes. Elle était furieuse; mais Simon Lenoir la consola, en lui disant :

— Allons, madame, ne désespérons pas... Vous avez encore des provisions... Reprenons la chasse... Vous êtes tombée sur les deux pigeons de la fable... c'est un malheur! Nous en trouverons bien d'autres plus faciles à plumer!

Magarthy exploita la France en tous les sens...

La suivre plus longtemps serait une fatigue pour le lecteur. — Disons seulement qu'elle réussit plus souvent qu'elle n'échoua. La nature humaine a peur du scandale, et personne n'a le courage de ses vices! Elle *travailla*, — pour me servir de l'expression de son *secrétaire*, Simon Lenoir, — pendant près de deux ans, et put enfin retourner à Paris, où elle pensait être complétement oubliée... Madame Octavie de Talin, en possession de cent cinquante mille francs de capital, tous frais payés, ne devait en rien rappeler l'ex-baronne de Saint-Denis.

Quant à maître Simon, il était devenu Anglais... Une perruque rousse admirablement faite... des favoris monstres de la même couleur, auraient défié l'œil du plus habile argousin.

Nous allons entrer dans une nouvelle phase de la vie de Magarthy et faire connaissance avec quelques personnages qui nous fourniront encore de curieuses études. M. le vicomte de Prissé, madame la duchesse de Fulgence feront le sujet des chapitres suivants. Nous espérons que les lecteurs qui ont eu la bonté de nous suivre jusqu'à présent, s'intéresseront à ces figures nobles et sympathiques, dignes d'un pinceau plus habile que le nôtre.

XXX

CURIEUSES MANŒUVRES

A son arrivée à Paris, avec cent cinquante mille francs en poche, le premier soin de Magarthy fut d'acheter, sur le boulevard Malesherbes, un terrain qui lui coûta, bel et bien, 100,000 francs. Cela pourra paraître insensé, au premier abord, de sacrifier, d'un coup, les deux tiers de son avoir pour une acquisition qui ne rapportait aucun intérêt ; mais notre fine mouche savait bien ce qu'elle faisait... D'ailleurs, ce terrain, fût-il même payé cent mille francs, se trouvait être une occasion : quelques mois plus tard il devait en valoir le double ! En outre, cette acquisition devait lui donner une im-

portance toute nouvelle. Magarthy annonça partout l'intention d'y édifier un hôtel splendide, sorte de château avec parc, pièces d'eau, petit bois, etc.— Tous les jours, des architectes nombreux lui soumettaient des plans; puis, lorsqu'elle fut installée, dans un appartement de trois mille francs, situé au cinquième étage de la rue de Varennes, elle montra les plans à ses visiteurs.

L'étage était bien un peu haut; mais la maison, par contre, était splendide, et l'hôtel des *plans* serait superbe!...

Avec cinq mille francs habilement ordonnés, elle parvint à se meubler tout à fait *richement* et presque confortablement, mais elle y mit le temps. Elle ne manquait pas une vente à l'hôtel de la rue Drouot. Elle courait les revendeuses à la toilette et les marchands d'antiquités, et, comme elle avait toujours l'argent à la main; comme elle n'achetait que d'occasion et qu'elle savait admirablement *marchander,* elle parvint à avoir un ameublement complet, dont les éléments n'étaient pas trop disparates. L'aspect du mobilier et des tentures avait quelque chose de sévère et de puritain, qui aurait bien fait rire les matelots de Port-Louis. En effet, dans sa chambre tendue d'étoffe sombre, on voyait un Prie-Dieu moyen âge, s'alliant avec le meuble en bois de chêne sculpté, qui la garnissait. Les ri-

deaux du lit s'ouvraient en forme de dais, laissant apercevoir un Christ d'ivoire sur un fond de velours, et un ange, tenant dans ses mains un bénitier. Une touffe de buis sacré étendait ses verts rameaux sur le tout. Un livre de méditations était toujours ouvert sur le Prie-Dieu; un chapelet, dont les grains avaient été formés avec du bois provenant du Jardin des Oliviers, était suspendu sous une statuette en albâtre de la Vierge, posée sur un socle en marbre blanc. C'était là que, du samedi au lundi, elle gardait, chez elle, ses trois filles, maintenant au couvent de la Santé, et que ces pauvres enfants passaient *gaîment* leur dimanche en oraisons et en lectures pieuses. C'était encore une spéculation que cette dévotion simulée par la créole, qui n'avait aucune conviction religieuse. Il fallait qu'elle posât, quand même, pour la vertu, et ses filles, innocentes complices de ses supercheries, étaient obligées de passer dans la retraite, la plus absolue, ce dimanche tant souhaité par toutes les pensionnaires passées, présentes et futures.

Quelquefois, on s'étonnait de voir une veuve riche de deux cent mille francs de rente—(elle s'était constitué de son autorité privée quatre millions de fortune!) — habiter un cinquième étage; mais sa réponse était toujours triomphante : —Je fais bâtir, disait-elle, et les frais qu'entraîne le petit palais

que je rêve absorberont plus d'un million. Tout ce que j'ai acheté pour ce modeste pied-à-terre sera perdu pour moi. Je ne loge pas dans ce moment, je *perche;* je n'ai donc pas besoin d'embellir un nid provisoire que je vais abandonner inopinément un de ces jours.

Et, pendant deux ans, ce terrain réel et ce château imaginaire lui permirent d'habiter paisiblement son cinquième de la rue de Varennes... Elle était bien entourée, du reste, car elle avait pour voisins les Larochefoucauld-Liancourt et les Montebello. La maison qu'elle habitait faisait le coin de la rue Barbet-de-Jouy, vis-à-vis le ministère du Commerce et de l'Agriculture, et elle avait le droit de se promener dans un vaste jardin et de jouir d'une terrasse donnant sur la rue de Varennes, au premier étage de la maison. Elle en usait largement comme on peut le croire ; mais elle n'y rencontrait jamais les propriétaires de l'hôtel qui, partis pour l'Orient, avaient loué, pour un temps déterminé et par portions, cette magnifique propriété.

Loin de placer les quarante mille francs qui lui restèrent, une fois installée, elle imagina d'organiser une comédie, puérile sans doute, mais qui dénotait, chez cette femme, une rare connaissance des moyens propres à jeter de la poudre aux yeux.

Comédienne par nature, elle avait deviné que les accessoires, pour nous servir d'un mot emprunté au vocabulaire théâtral, sont quelquefois les choses essentielles dans une pièce bien réglée. Tout pour elle était un sujet d'observation, et elle ne remarquait, lorsqu'elle allait au théâtre, que les objets matériels. Ainsi elle avait vu plusieurs fois *Une tempête dans un verre d'eau*, ce petit drame intime de ce subtil esprit qu'on appelle Léon Gozlan, et elle s'était amusée à compter les objets *accessoires*, puisque nous avons accepté le mot, qui, passant de la main du mari dans celle de la femme, font de cette petite comédie, le tableau le plus réussi, le plus amusant qu'on puisse imaginer. Elle en avait compté jusqu'à cent vingt! Aussi chez elle, tout était-il un accessoire utile, depuis le Prie-Dieu de la chambre à coucher, jusqu'au portrait voilé de noir, représentant un capitaine de vaisseau en uniforme, qui s'étalait au milieu du salon.

Ensuite elle changea vingt mille francs en billets de cent francs de la couleur de ceux de mille, elle fit des liasses de ces billets de cent francs, fermées en dessus et en dessous par de vrais billets de mille francs. Plus tard elle perfectionna encore son système; Simon Lenoir qui, comme la Mort, veillait toujours à la porte du petit Louvre de madame

de Talin, lui fabriqua de faux billets de mille francs qu'elle enferma également dans de vrais billets, et elle eut bientôt ainsi, dans son secrétaire, une vingtaine de liasses de cinquante mille francs chacune, qui auraient trompé l'œil le plus exercé. Aussi, dès qu'elle entendait sonner, s'élançait-elle à son secrétaire, et le visiteur ou la visiteuse la trouvait occupée à compter.

— Ah! c'est vous... venez donc m'aider. Voilà encore mon homme d'affaires de l'Ile qui m'envoie cent mille francs dont je ne sais que faire... J'en ai déjà quatre cents dans mon secrétaire... Ah! que l'argent est une ennuyeuse chose!... Aidez-moi donc : voilà trois fois que je compte ce paquet-là et je me trompe toujours... J'ai trouvé quarante-huit tout à l'heure et maintenant je trouve cinquante-trois. On dirait d'une gageure... Mais je m'impatiente, et puis je compte comme une petite grue... Aidez-moi et vous m'aurez sauvé la vie. Et le visiteur, ou la visiteuse, comptaient avec la créole. Ils croyaient bien réellement toucher des billets de banque. Le dessus et le dessous du paquet étaient vrais, mais le milieu était *composé*, ainsi que nous l'avons dit. C'est par ce subterfuge, que sa grossièreté même faisait réussir, qu'elle se créait d'innocents complices. En effet, si l'on venait à émettre un doute sur la fortune réelle de cette femme qui

habitait un cinquième, il se trouvait toujours là quelqu'un pour prendre la défense de Magarthy !

— Que dites-vous?... Mais madame Octavie de Talin est énormément riche... Elle a plus d'un million dans son secrétaire.

— Oh! oh! se récriait-on avec l'accent du doute.

— Il n'y a pas de oh! oh! —J'ai vu le million, et j'y ai touché!

— Et moi aussi! ajoutait un second témoin.

Ceux qui parlaient ainsi étaient, l'un, un homme fort honorable et dont la loyauté ne pouvait être mise en doute, l'autre, une fournisseuse, honnête mère de famille et à l'abri de tout soupçon de connivence.

— Elle est fort aimable, reprenait le premier interlocuteur.

— Et quelle dévotion bien entendue! répliquait la marchande... Ses enfants sont des anges et la mère est une sainte.

Cependant, malgré tous ces témoignages accumulés, on sentait qu'il y avait quelque chose de louche dans la vie de notre intrigante... Mais on ne savait pas au juste quoi.

Magarthy vivait donc tranquille dans un milieu restreint; le moment n'était pas encore venu, à ses yeux, de se créer des relations illustres. Elle voulait se faire, avant tout, une réputation de vertu

et surtout de fortune dans le quartier; aussi ne négligeait-elle rien pour donner une haute idée de ses richesses. Elle se serait bien gardée d'inviter à dîner, mais elle avait trouvé un biais qui, sans lui coûter énormément d'argent, lui donnait néanmoins les allures de la femme réellement millionnaire. Ainsi, souvent elle engageait deux, trois ou quatre, *jamais plus de quatre*, de ses connaissances, rares encore, à venir visiter son terrain du boulevard Malesherbes : « Elle avait besoin de leurs conseils pour les merveilles qu'elle voulait faire édifier, etc., etc. » Elle venait en voiture de remise, car elle n'avait pas encore *son écurie organisée !* Mais ces jours-là, Simon Lenoir, en grande livrée, attendait les visiteurs à la porte du futur castel et ouvrait lui-même la portière à madame Octavie de Talin, qui faisait à merveille les honneurs de sa propriété. Elle expliquait tout son plan à ses invités : — Là, serait le château, avec ses quatre petites tourelles, — semblable à cette miniature de donjon qu'on aperçoit, non loin de la Notre-Dame des Flammes, au Bas-Meudon. — Ici une jolie pièce d'eau (diminutif de l'étang de Fontainebleau), avec un petit chalet au milieu des ondes. Il fallait à madame Octavie de Talin, des carpes et des poissons rouges, bleus et violets. Elle avait commandé un petit aquarium, et M. Coste, disait-elle,

lui avait promis des leçons de pisciculture. Enfin, lorsqu'elle avait étalé, devant les yeux de ses auditeurs, les sept ou huit plans que lui avaient soumis *ses* architectes, elle faisait un signe, et Simon Lenoir, grave comme la garde fatidique que l'on trouve au fond du palais à colonnades de toutes les tragédies, annonçait que les rafraîchissements étaient servis! Elle conduisait alors ses hôtes sous une tonnelle de houblon, de vigne vierge et de chèvrefeuille, et l'on prenait place sur des fauteuils rustiques, autour d'une table cannelée, sur laquelle s'étalait une charmante collation. Un ananas, des fruits, des gâteaux, deux ou trois bouteilles de vins rares, chypre, xérès ou johannisberg, composaient cet en-cas inattendu. Six couverts d'une argenterie massive et lourde, un service de table damassé! Les seaux à frapper étaient d'argent ou de ruolz, les verres en cristal de Bohême dentelé; une mignonne cafetière d'argent baignait dans un bain-marie, au dessus d'une lampe également en argent... Somme toute, cette dînette coûtait tout au plus quarante ou cinquante francs, admirablement distribués. Par exemple, la maîtresse de maison savait où trouver des ananas à huit francs, etc., et Simon Lenoir ramassait soigneusement, après ce petit régal, les reliefs du festin qui prenaient immédiatement la route de la rue de Varennes. On

s'étonnera peut-être que le fidèle acolyte de Magarthy n'achevât pas les bouteilles et ne fît pas main basse sur les restes; mais son palais n'était point fait pour ces délicatesses de la bouche. Il lui fallait le vin blanc du marchand de la Cité et la nourriture substantielle de la gargotte; il méprisait souverainement toutes ces *confitures* inutiles, ainsi qu'il appelait tout ce qui n'était pas bœuf ou mouton... tout ce qui n'était pas relevé par les aulx et les épices de tout genre.

Quant à Magarthy, chaque fois qu'elle revenait d'une de ces *Promenades au Château*, elle était triomphante, car, grâce à son habile mise en scène, chacun de ses hôtes emportait de cette matinée champêtre, une haute idée de la fortune et du bon goût de la créole. Ses invités étaient choisis;... mais elle y menait, de préférence, les quelques artistes qu'elle était arrivée à connaître, lesquels, admis sans doute dans les salons, lui préparaient pour ainsi dire son entrée. Elle était redevenue baronne, et son confident Simon lui avait fourni une nouvelle généalogie, sous son nouveau nom. Elle avait eu les idées les plus ingénieuses pour se créer des relations. Parmi les singuliers moyens qu'elle employa et qui tous dénotaient une certaine imagination, nous ne pouvons nous empêcher de citer ceux-ci :

Elle dépensa cinq cents francs en consultations, pour faire connaissance de médecins en renom; elle se commanda six portraits qu'elle paya sans marchander, leurs auteurs devant devenir le noyau de sa société; elle s'acheta douze paires de bottines chez douze cordonniers différents, etc., etc. Enfin, elle ne négligea aucune occasion, si puérile qu'elle fût, de se donner du relief... Tout cela avait un but parfaitement arrêté... Elle voulait se faire connaître sous sa nouvelle transformation : la vipère avait changé de peau et tenait à faire remarquer sa nouvelle robe.

Elle sortait fort peu. Sa maladie de cœur, disait-elle, l'empêchait de rendre les aimables visites qu'on lui faisait. Le couvent, l'église et quelquefois l'Opéra : là se bornaient ses rares distractions, excepté, bien entendu, les jours de dînette au *château* du boulevard Malesherbes. Sa conversation roulait toujours sur les vœux qu'elle adressait au ciel pour le bonheur de ses enfants. Chacun de ses bons amis, les médecins, les artistes, les cordonniers, etc., savait par cœur l'histoire de ses millions, de ses souffrances et de son veuvage. On l'admirait, on l'enviait! Elle était flattée d'inspirer ces deux sentiments. Mais sitôt les visiteurs sortis, Magarthy redevenait la femme que vous savez. Elle discutait son menu avec une sordidité sans

exemple. Sa nourriture, des plus frugales, lui coûtait à peine quatre francs par jour. L'hiver, elle ne mettait le feu à son bois, tout préparé, que lorsque l'on entendait la sonnette. C'était l'avarice poussée aussi loin que possible! Elle avait pour la servir, deux vieux domestiques nègres, anciens esclaves affranchis, mais qui n'avaient rien oublié de leur servitude passée. Ces deux débris de l'esclavage donnaient un certain air de couleur locale à la mise en scène préparée par Magarthy, et la servaient du reste avec le même zèle qu'ils déployaient jadis pour leur maître, planteur à Bourbon.

Mais tout cela ne suffisait pas à Magarthy; il lui fallait une famille avant de se produire tout à fait; elle mit Simon Lenoir en chasse, et celui-ci finit par découvrir le gibier souhaité.

Le hasard voulut que dans ce même hôtel de la rue de Varennes, nouvelle étape de notre aventurière, demeurât sous les combles, et tout à fait inconnue du voisinage, une certaine madame du Tilleul, veuve d'un noble et riche planteur de Maurice. Cette dame avait eu des *malheurs*, expression favorite de toutes les vieilles femmes qui se trouvent sans ressources! Assez instruite, elle vivait de copies et s'était faite le secrétaire de ce quartier retiré. Magarthy, qui l'avait connue de nom autrefois, pensa que cette femme pourrait la

servir et, sans plus d'hésitation, elle lui fit une visite de bon voisinage et lui soumit la proposition suivante :

— Madame, vous êtes pauvre, vous êtes âgée, et le mince salaire que vous retirez de votre travail est à peine suffisant à vos besoins. Je suis riche, moi, et toute disposée à vous faire une position sortable. Voulez-vous passer, aux yeux de tous, pour une de mes tantes de l'île Bourbon?... Je vous assure deux mille quatre cents francs par an ; de plus, vous logerez chez moi et vous partagerez ma table... cela vous convient-il? Je n'aime pas les attermoiements et je déteste les hésitations... Je vous laisserai l'administration de mon intérieur... Si je m'absente, vous me remplacerez auprès de mes enfants. En un mot, vous serez tout à la fois pour moi, une parente, un porte-respect et une dame de compagnie. Vous avez été riche, vous devez avoir des souvenirs du temps de votre fortune... Je vous offre le bien-être, le moyen d'économiser pour vos vieux jours, s'il vous plaît de me quitter jamais... acceptez-vous?... Je vous habillerai comme doit être habillée la tante d'une riche veuve de la colonie... et vous n'aurez plus à vous fatiguer par un travail pénible et répugnant pour une femme bien née.

Madame du Tilleul accepta... Elle sentait bien

qu'elle allait jouer un rôle honteux ; mais la perspective d'une existence aisée la décida ! La pauvre femme devint donc la tante officielle de madame Octavie de Talin. Les commencements de cette association eurent bien des moments douloureux pour elle... Au fond du cœur elle rougissait du métier qu'elle faisait ; mais souvent la misère fait taire la conscience la plus rebelle, et madame du Tilleul finit par accepter la situation de Magarthy et même par prendre intérêt à la réussite des projets de la créole... Elle méprisait Magarthy, mais elle la craignait et la servait fidèlement. Il n'y avait ni bassesse ni déloyauté à reprocher au passé de cette malheureuse créature... Elle était vieille et misérable, voilà tout ; or la misère et la vieillesse sont parfois de mauvaises conseillères. Quand on approche du terme fatal et qu'on a longtemps souffert, la conscience subit bien des transformations. Semblable à la *Peau de chagrin* de Balzac, à chaque échec, à chaque désillusion, elle se raccourcit, et la conscience de madame du Tilleul avait fini par obéir à cette loi commune.

La créole la fascina, la trompa, la séduisit avec son art habituel ; elle sut attaquer ses cordes sensibles, et puis, il faut être juste, madame du Tilleul avait un fils, un fils unique, lieutenant de frégate et n'ayant que ses épaulettes pour toute for-

tune! Elle espérait lui laisser quelque argent après sa mort. Que fallait-il faire pour cela? Simplement servir de tante à madame Octavie de Talin. La pauvre femme, après quelques hésitations, était donc entrée en fonctions chez Magarthy. A partir de ce jour, la quarteronne ne sortit plus qu'avec madame du Tilleul... Elles allaient, toujours ensemble, à l'église, au spectacle, à la promenade et même chez les amants de Magarthy, car celle-ci avait réussi à inspirer quelques caprices dans le faubourg Saint Germain : alors elle attendait dans l'antichambre.—De plus, Magarthy avait promis à la du Tilleul que le jour où elle, Octavie de Talin, ou bien l'une de ses filles, épouserait un millionnaire, elle lui compterait cent mille francs comme cadeau de noces. Alors la pauvre femme, rentrée seule le soir dans sa modeste chambre, passait des heures entières à consulter les cartes pour savoir si le Roi de trèfle épouserait Argine, ou si le vaillant Charles se déciderait à avouer sa flamme à la Dame de carreau!

Après la tante vint l'oncle, et ce fut encore le précieux écrivain du pont de l'Archevêché qui découvrit l'*Utilité* demandée. Sa profession le mettait en rapport avec toutes les classes pauvres de la société. Il découvrit un vieux planteur, de ceux que les habitants de l'île Bourbon appellent *Petits*

Blancs, c'est à dire issu d'une de ces familles blanches qui, par suite du peu de développement du commerce et de l'industrie, se trouvent, comme tant d'autres, sans propriétés et sans profession. Celui-là avait été tour à tour charpentier et mécanicien; puis, lorsqu'il eut acquis un petit coin de terre, il se vit, comme une grande quantité d'autres *petits créoles*, obligé de labourer son champ à côté de son esclave. Après 1848, il était venu en France. Du reste, innocent plutôt que naïf, abruti plutôt qu'innocent, il comprit seulement qu'Octavie serait sa nièce et qu'il serait son oncle. Il avait une figure respectable, douze cents livres de rente bien à lui, que Magarthy proposa de lui doubler; il n'accepta pas, ce qui prouve au moins son désintéressement en cette affaire, mais il avait une tenue convenable. C'était tout ce qu'il fallait à l'aventurière. Il fut donc installé non loin de madame du Tilleul, et, comme il n'a qu'un rôle assez effacé dans notre récit, nous nous occuperons de lui le moins possible et reviendrons à Magarthy qui, voyant son appartement garni convenablement, se trouvant à la tête d'une garde-robe suffisante : six chemises au moins, autant de jupons et un coffre-fort contenant cinq cent mille francs... lisez vingt ou vingt-cinq mille... résolut de commencer sérieusement

sa grande œuvre. Elle se fit plus malade que jamais... Elle donna le change à tous ses médecins ordinaires en feignant une recrudescence de sa maladie de cœur qui ne lui laissait pas un instant de repos. Elle avait toujours eu des palpitations, sans gravité!... Ces palpitations lui servirent admirablement dans la circonstance. Elle ne parla plus que par demi-mots : une phrase entière l'aurait brisée!... Elle eut bientôt augmenté son entourage d'un petit cercle de femmes douteuses et de petits créoles... Mais cette société n'était pas celle qu'elle ambitionnait. Ses vues étaient plus hautes, et elle aspirait à l'honneur de pénétrer dans les salons de l'aristocratie parisienne...

Elle avait beaucoup entendu parler de madame la duchesse de Fulgence, et elle résolut de faire la connaissance de cette femme charmante qui recevait chez elle une société exceptionnelle. Les moyens d'entrer directement en relations avec la duchesse semblaient impossibles; mais Magarthy avait mis dans sa tête de résoudre ce problème, et nous verrons, tout à l'heure, comment elle parvint à se faire, pendant trois semaines, l'amie et presque l'indispensable de la Duchesse.

XXXI

LA DUCHESSE DE FULGENCE

A cette époque, la duchesse de Fulgence pouvait avoir quarante-cinq ou quarante-huit ans. Nous ne croyons pas qu'elle ait jamais été belle, mais elle était plus que cela, elle était adorable... la grâce en personne.

Le caractère de la duchesse, son genre d'esprit et son originalité formaient un tout complet et saisissant. Étant jeune, sa figure ne se distinguait que par un teint éclatant. Jamais elle n'avait voulu s'initier aux mystères du blanc en pâte et du rouge végétal... quoique souvent, chose bizarre ! on l'eût accusée de se peindre, elle, la seule femme de

Paris peut-être qui ne se fût jamais *maquillée*. Ses dents étaient éblouissantes; la bouche, un peu grande peut-être, la lèvre autrichienne légèrement relevée, mais le sourire plein de finesse et de malice : — sa physionomie révélait la sérénité de son âme, la franchise de sa nature. Ses cheveux bruns et d'une finesse exceptionnelle n'avaient jamais été très épais, mais ils étaient démesurément longs... Elle avait conservé la plupart de ses avantages dans l'âge mûr... surtout sa taille de *déesse marchant sur les nuées*... Quant à son pied, c'était tout simplement un chef-d'œuvre... il était long, étroit et cambré, la cheville d'une délicatesse adorable. C'était le pied de la Vénus de Médicis. Devant lui Pradier se serait mis à genoux, et Préault serait devenu fou.

Il faut que nous avouions ici une de nos faiblesses : le vulgaire juge les gens sur la mine. Quelques-uns déclarent que la main seule est un signe de race... Pour nous, le pied est l'indice le plus sûr; il a toute une physionomie, et l'étude que nous en avons faite nous a rarement trompé. Montrez-moi votre pied, je vous dirai qui vous êtes.

Le pied plat est passé à l'état de proverbe : il trahit des instincts hypocrites, une âme vile, un caractère mesquin.— Gros, épais et lourd, il devient le signe d'un tempérament brutal; déformé, il ra-

conte tout un passé honteux ; ainsi celui de Magarthy révélait toute sa vie. Maigre et chétif, il dénote l'irrésolution au moral comme au physique. Quant au pied bot et au pied fourchu, que Dieu nous en garde et ne nous les laisse jamais voir ! Parlez-nous d'un pied nerveux, souple et bien proportionné, qui, sous une forme aristocratique, cache une vigueur rare et qui mord le pavé comme la main de Goria attaquait le clavier sonore d'un piano. Madame de Fulgence possédait cet idéal de la perfection. Elle en était du reste innocemment orgueilleuse; elle laissait voir complaisamment le bas de sa jambe, sachant qu'on aurait cherché en vain ailleurs semblable merveille : le cou-de-pied était plein de hardiesse; il se relevait et se redressait comme le versant d'une alpe. Il n'y avait qu'une reine ou une impératrice qui eussent le droit d'en montrer un pareil.

Du reste, elle disait souvent tout bas, dans ses heures d'enjouement et lorsqu'il n'y avait que trois ou quatre intimes dans son boudoir (comme autrefois le cardinal Maury, quand il s'écriait : « Fermez les portes, nous allons causer, nous sommes *entre femmes.* ») : « Ma figure n'a jamais été que passable et n'a guère valu la peine qu'on parlât d'elle ; mais ma taille ! voyez-vous, mes amis, ajoutait-elle plus bas encore; ma taille, depuis la nais-

sance du cou jusqu'à la plante des talons... c'était la perfection des perfections! Quand j'étais jeune, je me disais souvent en me regardant au miroir : Est-il, mon Dieu! possible d'être si belle! Et à quoi cela me sert-il, puisque jamais personne que M. le duc n'en saura jamais rien? J'ai compris bien souvent la princesse Borghèse posant devant Canova, mais je n'oserais pas en convenir tout haut. Voilà un gros péché que je vous confesse. »

Madame de Fulgence avait une instruction réelle, variée, étendue; elle aimait l'étude pour l'étude, et n'avait jamais cherché à faire parade de sa brillante éducation. Intelligente, lettrée, savante même, prompte à la répartie, d'une grande perspicacité pour les choses d'art, elle était, quant aux choses extérieures, d'une rare crédulité. A quarante-huit ans, elle avait des naïvetés d'enfant : elle n'avait ni ruse ni adresse, et manquait absolument de savoir-faire; elle ne soupçonnait jamais chez les autres les défauts qu'elle n'avait pas. Aussi, malgré son intelligence supérieure, je m'explique très bien, tant elle était simple en certaines occasions, que, toute femme du monde, tout artiste, toute grande dame qu'elle fût, plusieurs personnes aient pu la croire niaise. « Ma chère, lui avait dit un jour la plus spirituelle des reines (c'est nommer la reine d'An-

gleterre), vous êtes la femme d'esprit la plus sotte que je connaisse! »

Elle était née pour être dupe! Composée de contrastes, elle avait une grande fermeté de caractère, beaucoup de décision dans l'esprit et ne revenait jamais sur un *parti pris*. Capable des plus grands dévoûments, elle était foncièrement bonne, c'est à dire naturellement bienveillante, quoique l'on eût pu dire d'elle qu'elle était la *bonté armée*.

La duchesse avait un salon comme nulle autre personne qu'elle au monde n'eût pu le constituer. C'est un des rares salons de ces vingt dernières années. Légitimistes, républicains, orléanistes, bonapartistes, s'y coudoyaient. Jamais une discussion ne dégénérait en querelle... car la maîtresse de la maison avait un tact parfait et savait diriger la conversation... Elle eût été parfaite à la présidence d'une grande assemblée. Son salon rivalisait avec celui de madame de Castellane, où régna si longtemps le comte Molé. Il n'avait pas de couleur politique prononcée, bien qu'on pût deviner les tendances de la maîtresse de la maison, mais il avait une nuance littéraire très accusée. C'était là que se décidait en dernier ressort l'élection aux diverses académies; c'était là qu'on jugeait le dernier tableau, la pièce en vogue; là enfin que se révélèrent plusieurs de nos grands hommes du jour.

La duchesse était extrêmement sévère en fait de femmes, et si deux ou trois fois par an elle ouvrait ses salons, comme elle y était obligée, à ces grandes réunions dont les femmes sont le corollaire obligé et l'accompagnement indispensable, le choix le plus minutieux dictait ses invitations. A ses raoûts de chaque semaine, elle en invitait peu... Elle trouvait que la présence des femmes en général était plus embarrassante qu'utile, et souvent gênante, dans une réunion purement littéraire. — Les femmes, disait-elle, apportent partout une frivolité banale qui ne me fait même plus sourire, depuis que je suis vieille!... Mais ce à quoi elle veillait avec le plus grand soin, c'était de ne jamais laisser pénétrer chez elle une femme du demi-monde, quoiqu'elle reçût souvent à ses grandes soirées, et se trouvât fort honorée de recevoir quelques artistes du Théâtre-Français ou de l'Opéra, heureuses à leur tour de trouver dans cette assemblée un auditoire intelligent et sympathique. On lui avait reproché souvent cette facilité peu compatible, disait-on, avec la rigueur absolue qu'elle montrait pour les femmes dont la position était fausse ou alambiquée; mais elle se trouvait logique et ne comprenait pas ce reproche. — On n'a pas à s'occuper de la vie privée des actrices en renom, disait-elle, remplies de distinction et d'esprit pour la plupart, ha-

bituées à vivre avec les maîtres, coudoyant tous les jours les gens de génie, quelques-unes sont vraiment les grandes dames de l'époque. Madame de Fulgence eût paraphrasé volontiers une lettre célèbre de madame É. de Girardin. On l'avait vue recevoir Rachel et Augustine Brohan, ces deux reines de l'art et de l'esprit, comme elle n'eût pas reçu une princesse du sang.

Elle avait donc un entourage fervent, surtout choisi. Toutes les gloires du temps l'avaient appréciée, encensée, et qui plus est, aimée d'une adoration respectueuse. Elle était de ce genre de femmes qui semblent nées pour l'amitié. Avait-elle eu des amants dans sa jeunesse? Ses ennemis disaient que oui, et ses nombreux amis soutenaient que non. Pour notre part, nous n'osons rien décider à ce sujet, mais nous sommes bien convaincu que si quelqu'un avait osé aborder ce chapitre avec elle, elle eût répondu en toute sincérité... Elle devait avoir tous les courages, le courage de ses affections et celui de ses fautes, si elle en avait commises. Elle eût rougi de sa lâcheté, si elle eût renié une conviction ou une faiblesse; mais personne n'avait le droit de lui faire cette question, et personne ne la lui fit. Quant à nous, nous ne pouvons qu'exprimer ici notre opinion personnelle sur cette charmante femme. Nous croyons donc qu'elle avait

dû inspirer beaucoup plus le sentiment de l'amitié que celui de l'amour... Si l'on avait commencé par l'entourer avec d'autres idées, d'autres espérances, peut-être, par une transition insensible, l'amour devenait peu à peu une franche et solide amitié, ayant quelque chose de l'amour en effet, comme toutes les amitiés des hommes pour les femmes, mais dans des régions idéales et désintéressées. Bref, par la nature même de sa personne, — nous avons déjà dit qu'elle n'était pas jolie, — elle n'inpirait pas le désir... Sa séduction était latente. Elle avait beaucoup d'amis, ou plutôt, pour employer une expression à elle, beaucoup de partisans... Elle n'inspirait pas l'indifférence. On l'aimait à l'excès ou on la haïssait souverainement... Ceux qui la connaissaient en disaient le plus grand bien... Ceux qui ne la connaissaient pas en disaient... le plus grand mal... Les uns l'adoraient et portaient jusqu'à l'enthousiasme leur admiration pour ses nobles et généreuses qualités... Ceux-là chérissaient jusqu'à ses défauts!... Les autres poussaient à l'extrême leur antipathie pour ses habitudes de *parti pris*, d'opinions arrêtées, de franchise impitoyable, de mépris du qu'en dira-t-on.

Elle n'aimait pas les conseils, surtout les donneurs de conseils; elle disait souvent : « Un bon

conseil n'a jamais fait plaisir qu'à celui qui le donne ! » Donc, sensible et enthousiaste, elle avait des haines et des affections : haines invétérées, affections à toute épreuve. Elle n'aurait jamais fait la première une méchanceté, c'est là, croyons-nous, la vraie bonté. Je crois que la seule supériorité qu'elle n'eût pas, c'était celle du pardon : incapable d'oublier le mal ou le bien, je ne pense pas qu'elle ait jamais laissé une seule offense impunie, un seul service inrendu. Elle rendait au centuple le bien et le mal. Incapable d'agression, elle ne se servait de ses armes que lorsqu'on l'y obligeait. Mais malheur alors à l'imprudent qui l'avait offensée. Comme toutes les natures complètes, elle était vindicative, parce qu'elle était passionnée...

Elle s'intéressait à tout et avait réussi à augmenter tellement toutes ses sensations par sa force d'impression, qu'elle vivait la vie de dix femmes.

Elle avait une manière à elle de sentir les œuvres d'art. En peinture et en sculpture elle avait trois degrés d'adoration. Pour nous faire mieux comprendre, nous allons citer quelques exemples. Tout en faisant la part des modernes, elle avait un culte plus prononcé pour les anciens. Mais, là encore, se plaçaient les trois degrés dont nous avons parlé. Ainsi, dans le Salon carré, elle éprouvait

simplement de la sympathie pour l'Archange saint Michel, de Raphaël; — elle aimait d'*amitié* les Noces de Cana, de Véronèse; mais elle aimait d'*amour* la Vierge de Murillo. Les mêmes nuances pouvaient être observées pour les œuvres des sculpteurs : profonde sympathie pour le Milon, de Puget; grande amitié pour le Spartacus, de Foyatier, et amour passionné pour le mignon Enfant à la tortue. En musique, elle avait un système à elle pour jouir des œuvres des maîtres de l'art. Elle commençait par les interpréter elle-même, afin de s'en rendre un compte matériel, et quoiqu'elle n'eût pas une exécution consommée, alors même qu'elle *pataugeait*, suivant son expression, le sentiment artiste dominait; s'abandonnant alors à toute la fougue de son imagination, elle se bâtissait intérieurement tout un petit roman sur le thème adopté par l'auteur. Rien de plus ravissant que ses improvisations sur les motifs connus des grands compositeurs. C'était inégal, incorrect peut-être quelquefois, avait dit Rossini, mais c'était inspiré. Ses amis intimes seuls, au surplus, avaient eu le bonheur de participer à ses rêveries artistiques, et encore c'était à la campagne; à Paris, elle faisait rarement de la musique, elle en laissait peu faire chez elle, elle trouvait que cela nuisait aux conversations; mais lorsque pendant sa villégiature elle jouait ce

charmant motif de Mozart intitulé : *Lison dormait*, elle racontait, tout en exécutant les notes, une histoire délicieuse, qui s'adaptait parfaitement au sentiment qui avait dicté l'œuvre. En jouant la *Dernière Pensée de Weber*, elle pleurait de vraies larmes. Voilà, disait-elle, tout en suivant la partition , voilà bien la désolation du pauvre poète qui se sent mourir. — Oui, la nature est belle, le monde est brillant... mais lui... il meurt... Si, la, si, la, si, la... sol... Il est seul à la fin de sa vie... le pauvre chevalier... et cependant, que de trésors il avait amassés dans son cœur! Comme il eût aimé! Comme il eût pu être heureux!... Mais, vœux superflus! La mort l'emporta au plus beau de sa gloire... si, la, si, la, si, la, sol! Et l'on pleurait avec elle... On riait avec elle... Que de nouvelles charmantes elle a su trouver dans les symphonies de Beethoven! Quelle pastorale délicieuse un librettiste aurait pu mettre en vers, s'il lui avait entendu *raconter* l'*Orage*, de Steibelt, ou le *Souvenir d'un petit enfant*, d'Alfred Quidant!

C'était, en un mot, l'art fait femme! Elle avait remplacé la jeunesse disparue, la beauté absente, par les qualités les plus attrayantes. Ardente à acquérir des connaissances nouvelles, elle se livrait passionnément à tout ce qui paraissait nouveau à son esprit insatiable. Les tables tournantes

l'occupèrent un mois; le spiritisme l'attira. Elle se livra tout entière à cette science qui serait si consolante, si tant de charlatans ne la déshonoraient par des spéculations indignes.

Les sciences exactes l'attiraient aussi... L'étude de la géologie la ravissait. Elle aimait à reconstruire les mondes passés avec Cuvier, ce génie superbe que David a si bien représenté, l'œil plongeant dans la nue et la main enfoncée dans le globe terrestre. Une théorie nouvelle d'un Suédois qui prétendait avoir trouvé le secret de la vie et de la mort, qui pétrifie les corps, c'est à dire les réduit à l'état d'insensibilité complète et les ranime ensuite à sa volonté, fut un nouveau prétexte d'études pour la duchesse qui fit exprès le voyage de Stockholm afin d'assister aux expériences du savant. Puis ce fut le tour du docteur Gorini, de Lodi. Elle se rendit à Turin uniquement pour se rendre compte de ses découvertes (1).

(1) Quoi de plus curieux et de plus étrange, en effet, que de voir le monde se former dans un baquet de zinc. La croûte terrestre, les montagnes et les volcans, de vraies montagnes et de vrais volcans qui vomissent de la lave et qui font entendre de véritables détonations? M. Gorini pourra, quand il le voudra, faire des mondes habitables... Il a le secret du liquide qui, selon lui, a été à la fois le principe et la matière du globe terrestre. Il ne lui manque que le

La duchesse voulait être et était, par le fait, universelle.

Elle passait sans transition d'un livre à un autre, d'une lecture frivole à une lecture sérieuse. Elle pleurait avec Clarisse Harlowe, et riait de tout son cœur avec Nicolas Nickleby. Elle aimait Marie Stuart et sentait son cœur battre, malgré les indignations d'un de ses amis, sévère classique, aux hoquets de madame Laurent. Après Rob-Roy elle dévorait Faust... Après Rabelais, elle s'attachait aux *Confessions* de saint Augustin. Les poésies de Victor Hugo et celles d'Alfred de Musset qu'elle n'avait comprises et aimées qu'à trente ans, côtoyaient

vase pour recevoir ce liquide dont il n'a révélé la composition à personne.

Non content de créer des mondes nouveaux, M. Gorini a découvert le moyen de conserver les mondes anciens. En présence d'un cercle d'élite, je l'ai vu exhiber une série de cadavres réduits par lui à l'état de statues. Ces cadavres furent trempés dans l'eau, et reprirent toute la fraîcheur et la mollesse de la chair vivante. Ce qu'il y a de particulier dans sa méthode d'embaumement, c'est que toutes les parties extérieures et intérieures, le sang lui-même, restent tout à fait intacts. J'ai pu me convaincre que les rapports signés par les princes de la science italienne, MM. Baruffi, Sobrero, Moleschott et de Filippi, étaient encore au dessous de la vérité. Dans ses moments perdus, M. Gorini fait du marbre, qui participe du bois et du caoutchouc... Un de ces jours, il fera de l'or.

(*Note de l'auteur.*)

sur son bureau la bulle *Unigenitus*. Mais toutes ses lectures étaient faites sérieusement. Elle ne faisait pas parade de sa bibliothèque. Elle ne ressemblait en rien à ces amateurs passionnés de livres qui rougissent d'entendre parler d'un ouvrage qui leur est inconnu, non pas parce qu'ils ignorent la matière que cet ouvrage traite, mais parce qu'il manque à leur collection. Pauvres bibliophiles que ceux-là, dont toute la richesse réside dans la quantité de volumes acquis! Voyez-les... Quand ils entrent dans leur cabinet, ils contemplent des monceaux d'ouvrages. Ils promènent leurs regards sur ce riche assemblage, ouvrent en une heure soixante volumes et sortent la tête embarrassée et l'esprit vide. Malades de l'amour de la collection, ils ressemblent à ces convalescents qui voient une table splendidement servie... Ils goûtent à tous les plats et sont bien vite rassasiés, sans avoir réellement mangé d'aucun.

Madame de Fulgence avait en toutes choses des opinions arrêtées dont elle ne démordait jamais; son imagination avait le pouvoir d'évoquer tel personnage de l'histoire ancienne ou moderne dont elle était éprise. Pour elle aucun de ces grands génies n'était mort... et, lorsqu'on accusait en sa présence, un de ses héros favoris, tels que Shakespeare, Molière, Schiller, Goethe, Swedenborg,

Swift, Corneille, Mirabeau surtout, et d'autres que nous oublions... il n'y avait pas un détail de l'histoire du maître dont elle prenait la défense, pas une ligne de sa correspondance, qu'elle n'eût étudiés, retrouvés, pour s'en servir comme d'un argument contre son antagoniste. On aurait juré, en l'entendant parler, qu'elle avait été la contemporaine de tous ses défunts amis.

Sa mémoire était prodigieuse, et elle avait naturellement une *méthode* sûre, grâce à laquelle elle ne se fourvoyait jamais.

Sainte-Beuve, cet érudit inépuisable, et le célèbre collectionneur d'autographes, j'ai nommé M. Feuillet de Conches, étaient souvent restés surpris, ébahis, devant cette mémoire implacable.

— Dieu me pardonne, murmurait Sainte-Beuve, la duchesse en sait encore plus que moi sur Chateaubriand!

— Cette femme est un démon... charmant, s'écriait Feuillet de Conches... Elle sait ce qu'il y a dans mes autographes les plus secrets et les plus inédits... et cependant il n'y a que moi au monde qui possède ces documents.

La duchesse avait une grande facilité d'assimilation; si elle copiait le tableau d'un vieux maître, elle s'appropriait immédiatement la tonalité de sa couleur et ses procédés intimes; de même que

lorsqu'elle lisait un livre, les idées de ce livre s'incrustaient dans son esprit comme les lettres s'incrustent dans le marbre. Mais, modeste et sans vanité, elle pouvait toujours paraître instruite et intéresser son auditoire... sans jamais être pédante ou dogmatique.

D'une grande droiture et d'une grande loyauté, elle avait toutes les qualités d'un homme en même temps que toutes les sensibilités d'une femme; courageuse jusqu'à l'imprudence, vraie jusqu'à la hardiesse, dévouée jusqu'à la folie... c'était l'amie la plus vaillante qu'on pût imaginer. Elle vivait dans des termes parfaits avec son mari, excellent homme, doué de qualités négatives, et dans la diplomatie depuis l'âge de vingt ans... Il représentait la Belgique près d'une petite cour d'Allemagne ; mais comme la duchesse n'aimait rien tant que son Paris, — elle y était née et était Parisienne jusqu'au bout des ongles, — sitôt qu'on avait quelques mois de congé, ou bien dans l'intervalle d'une mission à l'autre, elle revenait à Paris où elle avait conservé dans le faubourg Saint-Honoré un charmant hôtel entre cour et jardin.

Telle était la femme chez laquelle Magarthy tenta de s'introduire.

XXX

LES NAIVETÉS D'UNE FEMME D'ESPRIT

Magarthy, grâce à Simon Lenoir, connut bientôt les habitudes de la duchesse, le nom de tous ceux qui composaient son cercle intime, et, un soir d'Opéra, elle se résolut à tenter ce qu'elle appelait le grand coup. Elle défendit à madame du Tilleul et à Simon de la suivre, et se rendit rue Lepelletier. Elle avait une loge qui faisait face à celle de madame de Fulgence, et celle-ci, pendant la soirée, demanda plusieurs fois à ses amis quelle était cette petite femme, jolie quoique déjà obèse, assise modestement derrière deux belles enfants qui occupaient le devant de la loge et qui semblaient jouir sincère-

ment de la musique. Personne ne put lui répondre; puis la conversation changea et la duchesse avait oublié sa voisine de face, quand, à la sortie du théâtre, au moment où elle allait monter en voiture, elle vit l'inconnue franchir le péristyle et chercher des yeux quelqu'un qui ne venait pas, un domestique sans doute. Elle allait passer outre, quand tout d'un coup elle vit cette femme chanceler et donner des signes évidents de faiblesse; la duchesse s'élança vers elle assez à temps pour la retenir. L'inconnue venait de tomber sans connaissance! La faire porter dans sa voiture, y jeter ses enfants, fut pour madame de Fulgence l'affaire d'un instant, et jusqu'à son hôtel elle lui prodigua les soins les plus empressés; mais lorsqu'on s'arrêta sous la porte cochère, l'inconnue n'avait pas encore repris ses sens. Loin de soupçonner une feinte, la bonne duchesse fit préparer un lit dans sa chambre; une de ses femmes y coucha madame de Talin, tandis qu'une autre emmenait les enfants; alors Magarthy se décida à ouvrir les yeux et à regarder tout autour d'elle, en murmurant le mot traditionnel: « Où suis-je? »

— Vous êtes chez moi, lui dit la duchesse en se nommant, et j'espère que vous voudrez bien y rester cette nuit; car, dans l'état où vous vous trouvez, je ne souffrirai pas que vous retourniez

chez vous; un de mes gens va aller prévenir votre mari, et demain, quand vous serez mieux, je vous rendrai votre liberté.

— En vérité, madame la duchesse, je crains réellement d'abuser...

Mais la duchesse insista tellement que Magarthy dut céder. Un domestique de madame de Fulgence alla prévenir la tante de madame Octavie de Talin qu'elle eût à ne point s'inquiéter de l'absence de sa nièce, et la nuit se passa sans autre incident. La créole était ravie d'être parvenue si facilement à faire la connaissance de la duchesse de Fulgence, et celle-ci, après avoir fait préparer une potion à la malade, s'endormit en se demandant quelle pouvait être cette femme si *câline* et si gracieuse. Elle attendait avec impatience le lendemain pour s'éclairer sur le compte de sa nouvelle connaissance.

A dix heures la duchesse se réveilla, et sa première pensée fut pour sa pensionnaire improvisée : elle regarda du côté du lit de Magarthy, et ne fut pas peu surprise de le voir vide.

Et portant ses regards de l'autre côté de l'appartement, elle aperçut notre créole complétement habillée, qui lisait dans l'embrasure de la fenêtre. Celle-ci, aussitôt qu'elle vit la duchesse réveillée, s'approcha de son lit avec une modestie charmante, et lui dit :

— Il y a longtemps que je suis debout... mais je n'ai pas voulu vous déranger. Vous dormiez si gentiment que c'eût été un crime d'interrompre un sommeil qui devait être peuplé des songes les plus riants.

Et elle s'assit en face de la duchesse, qui lui tendait une main qu'elle s'empressa de saisir et de baiser.

— Vous ne partez pas, j'espère? Comment allez-vous? Mieux, sans doute, puisque vous êtes levée. Mais vous m'avez fait horriblement peur hier au soir.

Et ici commença entre les deux femmes une de ces conversations dont les femmes seules ont le secret. Au bout d'une demi-heure, elles se connaissaient complétement. Du moins Magarthy connaissait-elle parfaitement la duchesse. Puis vint le chapitre des confidences. Sans montrer une indiscrétion de mauvais goût, la duchesse amena tout doucement la rusée créature à lui confier sa vie : c'est ce que demandait Magarthy. Elle raconta une histoire longuement préparée. Elle était une des plus riches créoles de l'île Bourbon, mais elle ne voulait pas abuser d'une rencontre fortuite pour capter la bienveillance de la duchesse. Pauvre femme trompée cruellement au début de la vie, elle avoua qu'elle n'avait jamais été mariée. Son fiancé,

qui était son amant depuis de longues années, mourut avant d'avoir pu légitimer ses enfants. On voit qu'elle s'était peu mise en frais d'invention, et que le récit qui lui avait servi pour M. de Lauménil trouvait une seconde édition. Alors, pour cacher sa honte, elle avait fui Bourbon pour toujours. Elle n'avait emmené avec elle que son oncle et sa tante, pauvres parents dont elle avait voulu rendre les vieux jours heureux, et elle se consacrait uniquement à l'éducation de sa petite famille, mais elle avait peur de ne pouvoir achever sa tâche. La maladie terrible qui la minait, l'enlèverait tout d'un coup, et ses pauvres enfants resteraient sans tutrice intelligente pour les guider dans les sentiers si ardus de la vie. Son oncle et sa tante étaient trop vieux et d'une intelligence trop bornée pour qu'elle pût compter sur une protection efficace de leur part. Ah! si elle pouvait vivre assez longtemps pour voir sa fille aînée, sa bonne et belle Mézélie, contracter un mariage sortable! Elle n'aurait plus rien à demander à Dieu sur la terre. Sa tâche serait finie, car Mézélie, une fois mariée, la remplacerait auprès de ses sœurs. Mais Mézélie était encore bien jeune : elle craignait de forcer la volonté de ce cher petit ange en lui imposant un mari. Elle n'était cependant pas embarrassée pour établir sa fille... Son immense fortune

attirerait les prétendants. Elle laissa adroitement entendre que chacun de ses enfants aurait au moins soixante mille livres de rente; c'était le choix seul qui l'inquiétait. Le cœur de Mézélie ne soupçonnait pas encore l'amour. Enfin elle termina en disant qu'elle se confiait à la Providence et qu'elle attendait tout de la protection divine.

Pendant ce récit, dont nous n'avons rapporté que le sommaire, la duchesse n'avait cessé d'examiner la créole. Elle s'intéressa avec elle au sort de ses enfants; elle pleura avec elle sur la probabilité d'une fin prématurée, et, quand Magarthy eut terminé son odyssée... elle lui prit les deux mains, l'attira sur son cœur, l'embrassa cordialement et lui fit promettre de lui amener prochainement sa fille aînée.

La glace était rompue.

Magarthy venait de faire la conquête d'une place importante; elle venait de pénétrer avec effraction dans le cœur enthousiaste de madame de Fulgence.

Une liaison assez intime suivit cette première rencontre. Magarthy présenta le reste de ses enfants à la duchesse, qui les trouva charmants. Une promenade au futur château fut organisée, et cette petite partie de plaisir, accompagnée de la collation de rigueur, resserra encore les liens qui unissaient les deux femmes. La duchesse, nous l'avons

dit, était foncièrement bonne. L'amour d'Octavie de Talin pour ses enfants, sa conduite en apparence sans reproche, lui firent oublier l'irrégularité de la position de cette mère sans mari. Au contraire, ce fut peut-être une des raisons qui l'attachèrent davantage à la créole. La duchesse n'avait pas de jeune fille auprès d'elle, elle pouvait fermer les yeux, à la rigueur, sur cette situation de sa nouvelle amie, qu'elle croyait au surplus ignorée de tous. Puis la duchesse, qui n'avait jamais eu d'enfant, se sentit prise d'une affection presque maternelle pour toutes ces fillettes si douces, si jolies, si bien élevées même. Magarthy, de son côté, ne négligea rien pour cimenter des relations sur lesquelles elle comptait pour arriver à trouer enfin le rempart qui sépare le faubourg Saint-Germain des autres quartiers, comme la grande muraille des Chinois les préserve de l'invasion des Tartares.

Magarthy était devenue indispensable à la duchesse. C'était une dame de compagnie gratis que la Providence lui avait envoyée. Obséquieuse, chatte, humble et prévenante, l'aventurière s'était rendue nécessaire. Jamais la duchesse n'avait rencontré une personne qui lui fût aussi sympathique. Et puis, de combien de prévenances Magarthy ne la comblait-elle pas? Chaque jour un bouquet la

précédait d'une heure ou deux chez sa noble amie. Les jeunes filles lui brodaient à l'envi des pantoufles... Mille petits ouvrages au crochet lui étaient offerts par ses petites fées tricoteuses, comme elle les appelait. De temps à autre, Mézélie lui écrivait des petits billets pleins de candeur et d'affection. En voici un entre beaucoup d'autres :

« Chère et respectable bonne amie,

« Je prie le bon Dieu pour vous. J'ai demandé au ciel que vous aimiez toujours notre chère maman comme elle vous aime.

« Comme je terminais ma prière, le vent qui souffle très fort ce matin a entr'ouvert ma fenêtre, et une jolie feuille de rose est venue tomber dans mes mains. Je vous l'envoie pour que vous pensiez un peu à vos petites tricoteuses qui, elles, pensent constamment à vous.

« Nous nous demandons si jamais dimanche arrivera, afin que nous puissions vous voir. Ma petite sœur Julie a peur que nous ne mourrions toutes les trois avant ce jour-là. Moi, qui suis la plus raisonnable, je me contente de trouver le temps bien long et d'accuser les faiseurs d'almanachs qui n'ont mis qu'un dimanche dans la se-

maine. Oh! les vilains chapeaux pointus, je les déteste. Mais je vous aime de tout mon cœur.

« Mézélie de Talin. »

Magarthy, elle aussi, prodiguait les billets. Elle écrivait à sa *chère amie* à propos de la moindre chose. Il est bien entendu que c'était le compère Simon qui tenait la plume. Il s'était créé, pour l'usage de Magarthy, une petite écriture de femme, fine, élégante, et qui ne manquait pas d'une certaine originalité.

Il y avait déjà quinze jours que la duchesse entretenait commerce d'amitié avec la fausse madame de Talin, et déjà, admise dans ses salons, Magarthy avait fait la connaissance de plusieurs personnes du plus grand mérite, entre autres, du vicomte de Prissé, de Jacques Tayeur, dont l'histoire trouvera sa place plus loin et que nous désignerons simplement dès à présent, par la qualification d'un des plus riches capitalistes de l'époque, de Georges Pontis, le député poète, de Berthe Legrand, la petite cousine de Tayeur, etc., etc.

Nous vous présenterons d'abord le vicomte de Prissé.

XXXI

M. DE PRISSÉ

Tout le monde élégant de Paris connaît le vicomte de Prissé. C'est une des physionomies originales de l'époque. La famille des Prissé remonte aux croisades, et compte Godefroid de Bouillon au nombre de ses ancêtres. Mais le vicomte n'est pas un homme comme un autre. Il a compris qu'au dix-neuvième siècle la noblesse de la race ne suffit plus pour constituer une véritable personnalité. Il avait reçu une éducation complète, mais c'est surtout dans les études de droit qu'il montra le plus d'aptitude. En peu de temps il devint un légiste distingué, et les avocats les plus illustres ont été

plusieurs fois surpris de la finesse de ses aperçus et de la sûreté de son jugement. Homme de lettres et journaliste à ses heures, il a publié des chroniques et des articles que n'auraient pas refusé de signer des écrivains de profession ; mais la modestie de M. de Prissé désavouait, en public du moins, son aristocratique paternité.

Sans avoir l'élégance extérieure de Brummel, il a le goût épuré du comte d'Orsay ; c'est un véritable connaisseur. Personne mieux que lui ne sait décorer un appartement, apprécier un tableau ou lire dans les arabesques d'un objet d'art sa date et le nom de son auteur. Les gentlemen-riders les plus célèbres le consultent sur le choix d'un cheval ou d'un jockey, et Froment-Meurice lui-même a souvent eu recours aux conseils de M. de Prissé pour la confection de ses œuvres merveilleusement ciselées.

Autrefois, nos ancêtres se glorifiaient de ne pas savoir lire. Duguesclin prétendait que, lorsqu'on pouvait faire une croix avec le bout de sa lance, c'était tout à fait suffisant. M. de Prissé, lui, n'est pas de l'avis de ses aïeux. Il a, au contraire, la vanité légitime de sa valeur. Derrière le gentilhomme qui respecte ses titres, parce qu'ils lui viennent d'une famille sans peur et sans reproche, il y a le savant... l'artiste... l'homme moderne...

Le vicomte de Prissé avait, en général, une assez mauvaise opinion des femmes... Sceptique par principe et par expérience, il ne croyait guère à leur vertu et pas du tout à leur désintéressement. En général, il estimait même un peu moins ses maîtresses que les autres. Une seule femme au monde avait trouvé grâce devant lui : c'était la duchesse de Fulgence.

Il était un peu plus âgé qu'elle; ils avaient été élevés ensemble, et il ne l'avait jamais perdue de vue. Il avait pour elle un véritable culte. Il lui eût sacrifié sa vie sans hésiter, et il n'est pas d'amours, pas de distractions, pas de travail, pas de caprice qu'il ne lui sacrifierait au besoin. Railleur pour tous, bourru avec quelques-uns, il est pour la duchesse plein de prévenance et de courtoisie. Dieu, son roi et la duchesse, voilà les trois articles de foi de ce gentilhomme, son *vade mecum*, son drapeau et son Paraclet.

— Ce qui fait que je n'aime pas les autres femmes et que je ne me marierai jamais, disait-il quelquefois naïvement, c'est qu'aucune ne ressemble à la duchesse!

Il était pour celle-ci plus qu'un ami, non pas un amant, — ils s'aimaient trop sincèrement pour avoir jamais pensé à cette folie au plus beau temps de leur jeunesse, — mais un frère aîné.

Il avait accompagné souvent le duc et la duchesse dans leurs voyages. En Italie, ils avaient poussé fort loin leurs recherches en archéologie et en numismatique, science où la duchesse lui disputait hardiment le pas.

Peintre d'une rare précision, elle croquait admirablement une ruine, un paysage, une cascade ou un chalet. Et, pendant qu'elle travaillait, M. de Prissé la contemplait, attendri. A mesure qu'elle prenait des années, loin de perdre ou de décliner comme les autres femmes, elle révélait un charme, une qualité, une aptitude nouvelle, et le vicomte restait émerveillé. Il avait eu plusieurs querelles pour elle ou pour son mari, un peu légèrement peut-être; mais la duchesse n'était plus assez jeune pour en être beaucoup compromise; quant au duc, qui aimait le vicomte de tout son cœur, il lui avait défendu de recommencer : « La première fois, lui avait-il dit, que vous vous faites tuer pour nous, je me fâche! »

Tel était M. de Prissé, au moment critique qui allait, encore une fois, précipiter Magarthy du sommet de ses espérances.

La bonne madame Octavie de Talin ne pouvait oublier son ancien métier : elle avait *glané* chez la duchesse, et, pour le moment, elle se préparait trois en-cas qu'elle attirait chez elle en cachette :

M. le vicomte de Prissé, qui la traitait fort cavalièrement par une espèce d'intuition, M. Jacques Tayeur, chez qui elle sentait les vrais millions qui lui manquaient, et enfin un jeune peintre qui espérait vendre ses tableaux à Tayeur. Elle menait ces trois intrigues naissantes avec une tranquillité si parfaite que la duchesse ne soupçonnait rien. Mais le voile qui lui couvrait les yeux devait bientôt tomber. Un jour, elles allèrent toutes deux à l'exposition des Champs-Élysées, et la duchesse ramena Magarthy chez elle, après avoir fait le tour du bois de Boulogne. La créole ne se sentait pas d'aise. Tout Paris l'avait vue assise à côté de l'une des femmes les plus illustres et les plus connues de la société parisienne.

Le lendemain de cette promenade, la duchesse lisait un nouveau roman de George Sand, quand arrivèrent à la fois Tayeur, Prissé et Georges Pontis. Ils avaient l'air confondus tous trois.

— Ah! duchesse! duchesse! s'écria Georges, voilà bien une de vos imprudences! Ah! duchesse, qu'avez-vous fait là?

— Mais quoi? parlez donc! Vous avez l'air de trois membres du Conseil des Dix... Voyons, vous, Prissé, parlez!

— Madame, dit ce dernier courageusement, vous êtes sortie hier publiquement avec une fille.

— Moi! quelle horreur! je n'ai vu que madame de Talin.

— Eh! voilà justement la fille en question, reprit Tayeur, non sans quelque embarras; — mais l'amant de la veille ne pouvait faire taire l'ami de vingt ans.

Alors tous trois lui expliquèrent qu'il n'y avait pas plus d'Octavie de Talin que de millions; on lui raconta d'un bout à l'autre le procès du pauvre Lauménil. La duchesse avait bien entendu parler de cette curieuse affaire; mais elle était loin de supposer qu'elle dût jamais serrer la main de l'héroïne.

— Mais êtes-vous bien sûrs?...

— Écoutez, lui répliqua Georges, j'étais sur la place de la Concorde avec l'avocat Laudier, quand votre voiture vint à passer. Il me serra le bras, en disant : — Comment! elle a l'audace de reparaître à Paris! Je lui demandai aussitôt des explications qu'il me donna de bon cœur. C'est lui qui a plaidé pour la famille Lauménil.

— Que faut-il faire?... je ne veux pas la revoir.

— Écrivez-lui! dit M. de Prissé.

— Faites-moi un brouillon alors, Tayeur, car j'ai la tête perdue, et je ne pourrais rassembler deux idées.

Tayeur écrivit de sa plus belle encre les quelques mots suivants, que la duchesse copia textuellement :

« La duchesse de Fulgence prévient madame « Octavie de Talin qu'elle ne sera plus chez elle à « dater d'aujourd'hui, partant pour ses terres pour « un temps indéfini. »

Le soir même, la duchesse recevait un billet ainsi conçu :

« Je ne suis pas la dupe de votre prétexte, ma« dame la duchesse. Vous me chassez, moi qui « vous aimais tant ; mais je me vengerai. »

La duchesse haussa les épaules, que pouvait-elle avoir à craindre de cette femme?

Deux mois après, la duchesse de Fulgence suivait son mari envoyé en mission à Rome, et oubliait complétement Octavie de Talin et ses menaces.

XXXII

ÉVÉNEMENT IMPRÉVU — LE CINQUIÈME VOL AUX LETTRES

Tandis que la duchesse se livrait à Rome à son goût dominant pour les arts, elle reçut une lettre de Prissé qui la bouleversa. La duchesse, depuis son plus jeune âge, avait pris l'habitude d'écrire à son vieil ami, tantôt ses secrets d'enfant, tantôt ses fraîches aspirations de jeune fille, plus tard ses rêves de jeune femme, plus tard encore les opinions de son âge mûr; elle n'avait jamais cessé de lui raconter ses joies ou ses peines, ses espérances, ses succès, ses réflexions, ses affaires, ses innocentes épigrammes, etc. Elle écrivait bien et avait

un peu la manie d'écrire, quoiqu'elle fût loin d'être un bas-bleu, et, en cela, elle n'avait pas suivi la recommandation que lui avait faite sa tante, la princesse de X... le jour de son mariage : « Ma fille, faites tout ce que vous voudrez; seulement mettez des verrous à vos portes et *n'écrivez jamais!* » Propos de l'ancienne cour, s'il en fut.

Madame de Fulgence n'avait pas tenu compte de ces conseils, elle n'aimait pas les verrous : sa maison était de verre! Et de plus, comme la princesse palatine, elle écrivait à tort ou à travers, sur tous et sur tout, mais ses lettres ne devaient être lues que par son vieil ami. Il était gentilhomme, elle n'avait donc rien à craindre!

Eh bien, cette correspondance de plus de trente années, Prissé lui écrivait qu'elle lui avait été volée... volée par la créole, dont il avait été assez fou, assez idiot pour faire, lui aussi, sa maîtresse de quelques jours.

« Je suis déshonoré, s'écriait-il en terminant, et j'ai envie de me faire sauter la cervelle! Mais j'irai lui reprendre vos lettres, fût-ce aux enfers. »

Ce qui rendait ce vol plus fâcheux encore qu'on ne pourrait le supposer, c'est que, toute bonne qu'elle fût, la duchesse avait dans l'esprit un tour malin et sarcastique. Elle disait franchement ce qu'elle pensait des uns et des autres; elle le disait

malignement... Enfin, elle avait la manie de faire des portraits... et sans avoir, comme Célimène, une galerie d'amants ridiculisés dans son calepin... il y avait dans ses lettres comme dans ses albums, un véritable musée de caricatures!

Tout cela taillé, esquissé par l'homme du pont de l'Archevêché, et souligné perfidement... ou plutôt altéré, grâce à l'aide de ce nouveau Râteau de Vilette, courait déjà les salons de Paris...

Et, pour comble de disgrâce, la duchesse ne pouvait se défendre, elle était à Rome!...

Cependant Magarthy ne parvint, malgré les plus habiles manœuvres, qu'à lui enlever quatre ou cinq de ses intimes, et peut-être la chose en fût restée là ; malheureusement, comme nous le disions, cette correspondance fut envenimée, exploitée, dénaturée! Il fallait, de toute nécessité, couper court à ce scandale, et Prissé se décida à se rendre chez Magarty. Il lui offrit de lui racheter ces lettres au poids de l'or ; il la supplia, lui, le gentilhomme des croisades, elle une fille! Tout fut inutile. Alors, cédant à un mouvement de rage, il cravacha cette misérable, comme il eût fait d'un cheval rétif; mais elle feignit de s'évanouir, et il dut la quitter sans en avoir rien obtenu. Un peu honteux de son emportement, il se rendit alors chez un ancien magistrat nommé Cagnotte, un fort honnête homme,

qu'il avait rencontré plusieurs fois chez la créole. Celui-ci comprit l'affaire du premier coup et promit son intermédiaire. En effet, il se rendit, son code sous le bras, chez Magarthy, qui rugissait comme une hyène blessée. Elle commença par refuser tout arrangement, mais quand Cagnotte lui eut montré l'article du code qui punit d'amende et de prison les légèretés du genre de celle qu'elle avait commise, Magarthy se décida, moyennant dix mille francs, que Prissé avait remis dans ce but au magistrat, à faire l'échange proposé.

Huit jours après, la duchesse recevait toutes ses lettres... Il lui parut qu'il n'en manquait aucune, mais Simon Lenoir eut le temps de copier, peut-être même de contrefaire les principales, et Magarthy se garda par ces copies, altérées ou amplifiées, une poire pour la soif.

Cette histoire avait fait quelque bruit dans le cercle de la duchesse. Le monde, dont le premier mouvement n'est jamais le bon, revint peu à peu sur le compte de madame de Fulgence. Elle n'avait été, en définitive, que victime d'un vol audacieux. Que ne dit-on pas sur les uns et sur les autres dans l'abandon de la confiance? et, même parmi ceux qui blâmèrent la duchesse de son trop de laisser-aller épistolaire, Magarthy n'inspira que le dégoût, et peu de gens répondirent à ses avances; aussi se trouva-

t-elle bientôt réduite à la société de sa tante, de son oncle, de Tayeur, qui s'était laissé décidément prendre au trébuchet, malgré la part qu'il avait eue à son renvoi de chez la duchesse, —et de trois ou quatre autres personnes blessées par les innocentes malices de la pauvre madame de Fulgence, et obéissant à un dépit irraisonné et à un vague sentiment de rancune.

Ainsi Magarthy n'était arrivée à rien. Tentatives de toute sorte, liaisons exploitées, désordres publics et secrets, ruses, crimes, perfidies, mises en scène ingénieuses, elle avait tout accumulé, tout dépensé en pure perte.

Le vice l'avait trahie, aussi bien que l'amour. Comme Sisyphe, elle s'était épuisée à soulever un rocher, et le rocher était retombé sur elle.

Elle commençait à se faire vieille; elle avait voulu interroger son miroir; il lui avait répondu de tristes, d'incontestables vérités!...

En proie à une sorte de frénésie, debout devant sa psyché, son peignoir entr'ouvert, avec le coup d'œil d'un commissaire-priseur, elle avait fait sur elle-même des investigations sincères ; nous ne savons pas ce qu'elle découvrit, mais ce dut être épouvantable, car elle s'écria d'une voix sombre, mais convaincue : — C'est fini, je ne suis plus belle ! c'est fini!... Où trouver un vieillard ou un

collégien qui puisse se faire illusion? Non, je ne puis plus prétendre à inspirer une passion!...

Et, seule ainsi avec sa raison, en face de la glace cruelle, elle se rendit un compte exact de ce qui lui restait d'attraits. C'était un spectacle étrange et douloureux à la fois que celui de cette femme interrogeant anxieusement ce miroir, et reconnaissant avec désespoir et stupeur qu'il n'y avait plus d'avenir pour elle dans sa beauté!... En effet, son visage seul avait survécu au naufrage de ses charmes d'autrefois, et encore s'était-il élargi et sa fraîcheur avait-elle disparu; ses cheveux s'éclaircissaient tous les jours, ses yeux charmants jadis, mais qui brillaient surtout par leur mobilité et leur vive expression, n'avaient jamais été grands, et, maintenant que la face s'était légèrement bouffie, ils paraissaient petits; quant à son corps!... Hélas! on ne mène pas impunément pendant vingt-cinq ans une pareille vie! Jamais, même dans ses plus beaux jours, Magarthy n'avait été bien bâtie; mais du moins ce défaut de construction disparaissait sous les grâces de la jeunesse; plus tard, un léger embonpoint ne lui avait pas trop nui: quelquefois l'embonpoint procure aux femmes qui approchent de la quarantaine une sorte d'*été de la Saint-Martin*... Chez Magarthy il avait détruit ce qu'il devait vivifier. Conséquence naturelle de ses

grossesses et de ses excès, son embonpoint ne respirait pas la santé ; mal réparti, mal distribué, ressortant davantage grâce à la petitesse de sa taille, il la faisait paraître plutôt enflée qu'épaisse, plutôt obèse qu'enflée ; les extrémités étaient empâtées, les chairs amollies, malsaines. On eût dit qu'une sorte d'éléphantiasis avait pris posession d'elle.

Elle ne pouvait plus douter.

— Plus d'espoir ! plus d'espoir ! râlait-elle ; et ses dents s'entre-choquaient.

Elle frappa violemment le miroir, dont les éclats roulèrent en ricanant autour d'elle, lui répétant vingt fois, trente fois l'affreuse vérité. Tous les fragments épars semblaient la narguer. Alors elle se roula par terre au milieu des débris dont le sol était jonché, pleurant, non sa beauté disparue, mais les moyens de lucre perdus à jamais.

— Ah ! si le reste valait encore ma figure ! s'écria-t-elle dans un de ces naïfs et cyniques élans qui n'abandonnent jamais les courtisanes, fût-ce dans les crises les plus douloureuses, je défierais encore le monde et l'amour !...

Elle garda quelques instants le silence ; elle se sentait écrasée ; son cœur était plein de dégoût. Pour la première fois de sa vie, elle ne croyait plus en elle.

Que faire?

Mais cet abattement ne fut pas de longue durée.

Une autre serait allée vivre dans une ferme, loin de tout et de tous; une autre aurait demandé à l'amour maternel l'apaisement et la consolation. Mais Magarthy était elle et non pas une autre. Elle avalait les dégoûts, les déboires, les déceptions, comme une médecine salutaire; et, découragée une heure, se relevait plus ardente et plus âpre pour marcher au but.

Chose bizarre! elle était moins abandonnée alors qu'elle ne le supposait: une planche de salut existait pour elle: l'amour de Tayeur. Mais, toute à la folie de son désespoir, elle ne soupçonnait ni l'existence ni l'étendue de cet amour... Peut-être le vieillard lui-même l'ignorait-il encore?...

— Allons, se dit-elle, je vois bien que je ne serai jamais ni millionnaire, ni grande dame, ni reçue pour de bon dans un salon; mais mes filles le seront et je revivrai en elles; ce sera toujours cela: moi, esclave, fille d'esclave, j'aurai relevé ma race... Puis j'ai encore des lettres pour les aider!... Que le marchepied que j'ai à leur offrir soit de honte, de douleur, ou de sang, peu importe! je ferai le leur de tout ce que j'ai encore, de mon corps si c'est nécessaire, du déshonneur des familles s'il le faut!...

Et ses yeux s'injectaient de sang. Puis ils brillèrent d'un feu sombre.

Son égoïsme, sa soif de vengeance, son amour pour ses enfants se rencontraient dans une voie nouvelle.

Elle s'y jeta à corps perdu.

Elle fit un nouveau plan...

Quelques jours après elle partit pour Bade.

Sa famille l'accompagnait.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

LES

MARIAGES DE LA CRÉOLE

Bruxelles. — Typ. de D. Brismée, rue des Alexiens, 13.

LES
MARIAGES
DE
LA CRÉOLE

PAR

Mme MARIE RATTAZZI
(MARIE DE SOLMS)

TOME SECOND

BRUXELLES
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
—
1866

I

LES BORDS DU RHIN A VOL D'OISEAU

Au lieu de se rendre directement à Bade, Magarthy voulut parcourir la Belgique.

— Le Rhin attendra un peu, dit-elle à ses filles.

Ces jeunes et aimables enfants allaient, sans s'en douter, devenir entre les mains de leur mère, un appât pour la nouvelle chasse qu'elle tentait. Elles furent naturellement du voyage. La quarteronne allait, pour employer l'expression technique, *entraîner* ses filles ; sans rien leur ôter de leur innocence qu'elle respectait et dont elle était fière, elle voulut leur donner un peu de cet acquit qu'on

ne parvient à obtenir que par la fréquentation du monde. Voici comment elle avait décidé, après mûre réflexion, que serait jouée la grande comédie qu'elle méditait. Bruxelles devait-être la première station; c'était là que serait expérimentée la première mise en scène... Puis on irait à Spa, cette ville qui attire tous les ans 2,000 ou 3,000 étrangers. A Spa, les jeunes actrices sans le savoir, déjà familiarisées avec le public feraient, pour ainsi dire, les répétitions générales. On essaierait, peut-être, une représentation à Ems; mais ce n'était qu'à Bade qu'aurait réellement lieu l'exécution complète de cette haute comédie... Magarthy adorait ses enfants, nous le savons, et nous avons déjà fait connaître cette affection sincère, ardente et pure, qui faisait un si singulier contraste avec la nature cynique et pervertie de cette femme. Ce qu'elle rêvait maintenant, c'était de marier Mézélie, de créer à ses filles, par une union honorable, une famille nouvelle. Une fois, Mézélie mariée et bien mariée, ses autres enfants ne pouvaient manquer d'être pourvues à leur tour et elle, belle-mère choyée par des gendres épris et riches, n'aurait plus qu'à terminer sa vie au milieu de ses chers trésors. — Partageant son existence en trois parts, elle habiterait tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre; elle se débarrasserait alors de cet oncle et

de cette tante de contrebande, de ce Simon Lenoir qui s'était rendu presque indispensable et dont la présence la gênait et l'effrayait à la fois... Peut-être, elle-même, trouverait-elle une dupe et pourrait-elle enfin contracter un hyménée sortable... Alors elle se sentait sauvée!... Elle disait adieu à l'infamie pour toujours... Il fallait bien du reste que cette vie de débauche, d'intrigues et d'amours vénales, eût un terme. Elle n'était plus jeune, et sa beauté disparaissait, à mesure que l'embonpoint faisait des progrès plus rapides. Ses enfants étaient arrivées à un âge où les yeux sont clairvoyants; pour rien au monde elle n'eût voulu s'exposer au mépris des seuls êtres qu'elle adorait. C'était donc un rêve splendide que faisait Magarthy. Nous verrons si ce rêve devait s'accomplir. Pour le moment, nous nous contenterons de la suivre pas à pas dans cette nouvelle course aux maris. Elle arriva à Bruxelles avec grand fracas, Simon Lenoir, son factotum, lui avait loué pour un mois une maison toute meublée. Les deux domestiques nègres produisirent un certain effet : l'oncle et la tante étaient bien dans leur rôle : aussi en peu de temps, se créa-t-elle quelques relations. — Bruxelles est une ville hospitalière par excellence et ses habitants se laissent facilement tromper par les apparences, surtout lorsque ces apparences sont

dorées. On a, en Belgique, une grande vénération pour les gens qu'on suppose riches, et Magarthy affichait un certain luxe. La maison que Simon lui avait louée était située place Royale, vis-à-vis l'hôtel de la Grande Bretagne. Comme la plupart des habitations de cette ville toute parisienne, elle était bien bâtie et d'une propreté modèle. La créole pouvait impunément se faire passer pour millionnaire dans cette ville où l'on vit à bien meilleur marché qu'à Paris. Elle allait souvent avec ses filles et ses parents apocryphes, s'asseoir sur les délicieuses promenades ou sur les charmants boulevards qui font une ceinture verdoyante à cette petite capitale, bijou de propreté. Les Belges de Bruxelles sont, en général, pleins d'aménité et de politesse. Ce peuple, qui jouit d'une grande liberté, est à nos yeux un des peuples les plus heureux de la terre... Il y a bien, par ci, par là, quelques velléités de désordre, mais elles s'éteignent presque d'elles-mêmes, grâce à l'amour et au respect que la population a pour son roi. Léopold est placé entre deux partis bien distincts et il faut toute son habileté et toute sa prudence, pour maintenir l'équilibre entre ces deux antagonismes qui se haïssent depuis si longtemps : nous avons nommé le parti libéral et le parti catholique... Malheureusement ces deux partis sont tous les deux très puissants dans ce pays, leurs

forces sont à peu près égales. Si le parti libéral compte un plus grand nombre de partisans dans les grands centres, le parti catholique est mieux soutenu dans les campagnes. Le parti libéral l'emporte aux élections, mais d'une majorité relativement bien faible et surtout grâce à l'appui qu'il rencontre dans le gouvernement qui met à sa disposition tous les moyens légaux dont il peut disposer.

Tout allait au gré des vœux orgueilleux de Magarthy. Elle et sa famille, — je ne parle ni de l'oncle, ni de la tante qu'on *sortait* le moins possible et qui n'étaient bons qu'à remplacer les vieux tableaux d'aïeux dans le salon, — étaient toujours en mouvement.

Simon Lenoir n'était plus valet de pied, comme au temps des collations du boulevard Malesherbes, il était devenu secrétaire des commandements de madame de Talin. Malgré ce nouveau grade, il n'était admis que dans le cabinet de madame la baronne, et jamais il ne s'assit à la table, ni ne coucha sous le toit de la famille. Magarthy l'eût tué s'il se fût permis d'adresser la parole à ses filles. Elle avait besoin de lui... Ils se connaissaient tous les deux de longue date, et n'avaient plus rien à s'apprendre sur leur ignominie réciproque... Mais cette femme, qui ne croyait à rien, eût regardé comme le dernier des sacriléges de laisser ses enfants se souiller au contact de ce misérable. Simon

Lenoir semblait comprendre cette susceptibilité, et il se conformait scrupuleusement aux désirs de Magarthy. Il trouvait dans cette femme un appui qu'il n'eût trouvé nulle part. Quoiqu'elle ne fût pas généreuse, Magarthy lui donnait assez d'argent pour satisfaire à ses besoins. Il eût pu faire des économies, mais l'ivrognerie absorbait tout ce qu'il gagnait. La créole fermait les yeux sur ses vices... Du reste, le digne sire ne buvait que le soir ou la nuit, et ne se présentait jamais en état d'ivresse devant elle. Dans tous les cas, elle ne pouvait espérer trouver un modèle de tempérance dans un forçat libéré ; un secrétaire honnête homme lui eût été parfaitement inutile. Elle chargea donc ce digne acolyte de semer quelques chroniques à son sujet dans les nombreux journaux qui se publient en Belgique. Simon Lenoir se surpassa. Ses articles furent magnifiques. Chaque jour on lisait quelque chose de nouveau sur la délicieuse famille de Talin. Tantôt c'était un mot plein d'à propos, d'esprit et de délicatesse tombé des lèvres de mademoiselle Mézélie... Tantôt, une action charitable de sa mère : enfin, certaines feuilles ne tarissaient pas sur le compte de ces dames. Leur vie était commentée, pas à pas, depuis l'heure où elles entendaient la messe à l'église des Saint-Michel et Gudule, jusqu'au moment où elles venaient de voir

le nouvel opéra au Grand Théâtre de la Monnaie. Rien n'était négligé par Magarthy pour faire de l'effet et forcer l'attention publique à se fixer sur elle. Mézélie, qui peignait assez joliment, allait tous les matins travailler au Musée. Sa mère avait désiré avoir une copie de l'*Adoration des Mages* de Van Dyck. Elle arrivait à dix heures avec la fidèle tante et le vieil oncle décoré, car Magarthy l'avait fait officier de la Légion d'honneur, pour le temps de son voyage; Mézélie travaillait jusqu'à midi ou une heure, moment où toute la bande venait la chercher pour la promenade. Les deux portraits de famille retournaient philosophiquement à la maison reprendre la partie de piquet traditionnelle, et le tour était joué. Simon Lenoir n'avait pas manqué de vanter le talent de mademoiselle de Talin, qu'il comparait à Rosa Bonheur, *bien que leur genre ne fût pas le même!*

La pauvre enfant ne se doutait pas qu'elle fût imprimée toute vive... Sa mère se gardait bien de lui parler des compositions élogieuses du secrétaire Lenoir.

Au bout de trois semaines de séjour dans cette ville, Magarthy songea à pousser plus loin et à gagner Spa pour y exécuter, comme nous l'avons dit, les répétitions générales de la comédie. Mézélie avait beaucoup gagné dans le mois qui venait de

s'écouler. Tout le long de la route, sa mère la contemplait avec extase.

— Avec une figure, une démarche et une instruction pareilles, se disait-elle, ma Mézélie est digne d'un roi!

Sans s'arrêter ni à Louvain, ni à Liége, nos voyageurs arrivèrent à Spa, un samedi du mois de juillet.

Spa est une charmante ville, ou plutôt c'est une miniature de ville. Enfouie dans une riante vallée, — la vallée de la Vèse, — ses maisons sont gracieusement bâties. Partout des jardins, des prés, des bois et des cascades! Comme Roland dont la bravoure était si grande, *qu'oubliant qu'il avait été tué, il combattait vaillamment encore*, la ville de Spa ne semble plus se rappeler qu'elle a été presque complétement détruite par le grand incendie de 1807.

Notre héroïne, après s'être installée confortablement à l'hôtel d'Orange, recommença les promenades de Bruxelles. Elle et ses filles visitèrent toutes les curiosités du pays. Elles prirent des bains d'eau minérale à l'établissement communal. On les rencontra souvent aux sources du Pouehon, du Tonnelet, de la Géronstère et de Barisart. Pour se rendre à ces trois dernières qui sont à quelque distance de la ville, voici comment Magarthy avait

organisé ses équipages. Elle, la plus jeune de ses filles et madame du Tilleul occupaient une voiture à deux chevaux, conduite par un des nègres, tandis que l'autre se tenait par derrière sur le strapontin. Mézélie et sa sœur cadette, en amazones, chevauchaient sur deux de ces charmants petits chevaux de Spa, dont la douceur est proverbiale : elles étaient accompagnées par l'oncle, officier de la Légion d'honneur, fièrement campé sur une jument d'assez belle encolure. L'effet produit par cette cavalcade était immanquable. Les nègres et l'officier de la Légion d'honneur comptaient pour beaucoup dans le succès du tableau.

Pendant que ces dames montraient partout leurs toilettes et leur opulence, maître Simon Lenoir avait trouvé une occupation qui l'intéressait énormément. Il passait tout son temps à la Redoute, seul établissement de jeu qui soit autorisé en Belgique. Il jouait et gagnait souvent. Ne croyez pas qu'il trichât ! — Il n'aurait pas mieux demandé sans doute; mais il est impossible de tricher à la roulette ou au trente et quarante. Il ne jouait que la *rouge* ou la *noire* et il pratiquait un système qui vaut la peine d'être raconté et pour l'application duquel il faut un caractère ferme et un stoïcisme à toute épreuve. Il s'était imposé la loi suivante : Je sacrifie 20 francs par jour au jeu, mais pas un sou

de plus ! Et, en effet, tous les matins, il mettait 20 francs, c'est à dire quatre pièces de 5 francs, dans sa poche *gauche* et il se rendait à la Redoute... Là, il jetait bravement une de ses pièces sur la rouge, ou sur la noire et il attendait le résultat. S'il gagnait, il laissait une pièce sur une des couleurs et mettait son gain dans sa poche *droite.* — Remarquez bien que c'était dans la poche *droite* et non dans la *gauche!* — Tant que la veine lui était favorable, il fournissait à cette bienheureuse poche droite, en ayant toujours le soin de laisser 5 francs sur le tapis, jamais plus ! S'il perdait, au contraire, il empruntait 5 francs à la poche gauche, et si le coup suivant lui était favorable il mettait encore le *gain* dans la poche *droite.* Mais si, en mettant la main dans la poche *gauche*, il ne trouvait plus que le vide, il cessait de jouer, eût-il eu 200 francs de gain dans la poche *droite.* — Tel était le système de maître Simon Lenoir et il lui réussit assez bien, puisqu'il gagna 5,000 francs. Par exemple, il fallait avoir une tête aussi solide que la sienne pour garder son sang-froid et ne pas faire d'invasion dans la poche droite. Simon avait une volonté de fer et pas une seule fois, pendant les quinze jours à la Redoute, il n'eut même la tentation d'enfreindre la règle qu'il s'était imposée.

II

SUITE DU VOYAGE

Ems! charmant pays, objet de mes prédilection!... Quelles épithètes pourraient rendre complétement ma pensée à l'égard de cette ville d'eau, la plus jolie, la plus coquette, la plus agréable, la plus... mais je m'arrête! madame de Sévigné en dirait encore pendant deux pages et je ne suis pas madame de Sévigné, pour imposer mes appréciations au public.

Magarthy est à Ems... Elle est descendue à l'hôtel d'Angleterre... Le premier et le second jour furent employés à parcourir la ville! Le Cursaal, ou palais de conversation, avec ses charmants bos-



quets, où l'on prend le café; le châlet, situé au dessus de l'église protestante, autant de buts à de ravissantes promenades. Les jeunes filles, sous la conduite de leur mère, ne perdirent rien des beautés de ce séjour enchanteur... Mézélie, Miany et la petite sœur étaient montées sur des ânes, et leurs toilettes, toutes les trois pareilles et remarquables par leur fraîcheur faisaient retourner tous les passants. C'était là le but de Magarthy. Peu sensible aux beautés de la nature, elle ne faisait jamais un pas, sans un motif de spéculation... Mais elle ne réussit pas à pénétrer dans la société, c'est à dire dans la coterie aristocratique d'Ems. Elle fit bien quelques connaissances éphémères d'hôtel et de table d'hôte... Elle se lia avec quelques femmes aussi inconnues qu'elle-même! Quelques artistes en tournée grossirent aussi son cercle; mais, sans être tout à fait le demi-monde, ce n'était pas du tout le vrai monde! A Ems, comme dans beaucoup de villes d'eau, les gens de la société serrent leurs rangs et il est presque impossible de forcer la consigne... Magarthy, tout en affichant un certain luxe, tout en faisant des avances à tout le monde ne parvenait pas à dissiper l'espèce de méfiance dont elle et sa famille étaient l'objet. Grâce aux réclames de Simon Lenoir, on la savait millionnaire... mais on n'avait pas *vu* les millions! Son

nom était parfaitement inconnu et dans cette sphère, où l'on sait son d'Hozier sur le bout du doigt, on cherchait à remonter à la source des Talin. On savait qu'elle était créole... mais créole de l'île Bourbon, colonie française. Donc M. de Talin devait être un émigré, et l'on devait retrouver la souche de cette famille. Bref, notre quarteronne en fut pour ses frais de réclames et de courbettes. L'on s'invitait devant elle, soit à une promenade, soit à une soirée, et toujours l'invitation passait par dessus sa tête. Ses filles, innocentes après tout, élevées dans un riche couvent, mais ignorant encore bien des choses de la vie, se plaignaient à leur mère de ce qu'on les laissât toujours à l'écart quand on faisait des invitations.

— Pourquoi donc, maman, la fille de la marquise, qui est si gentille et avec qui j'ai joué l'autre jour, sur le piano de l'hôtel, la *Prière de Moïse* à quatre mains, ne m'a-t-elle pas prévenue que ce soir, on danserait chez sa mère?

Ainsi parlait Mézélie... Puis c'était le tour de Miany:

— C'est singulier! je ne m'explique pas cela, toutes ces demoiselles nous font un charmant accueil à Berthe et à moi... et cependant, on se cache de nous pour comploter de petites parties dont nous ne sommes pas!

Et les jeunes filles se dépitaient et Magarthy, lorsqu'elle se trouvait seule, avait des larmes de rage et des sanglots de désespoir :

— Oh! monde absurde et cruel! que t'ont fait ces pauvres enfants! Elles plus jolies, plus spirituelles, plus gracieuses que toutes ces petites chipies!... Mais je forcerai ta porte, ô monde sans pitié! Et je t'apprendrai à connaître le poids de la colère d'une femme telle que moi.

Tels étaient les monologues fréquents de Magarthy et elle était dans son tort... Le monde n'en voulait ni à elle, ni à ses enfants. Seulement, il sentait, grâce à cette intuition particulière qui lui est propre, qu'il y avait quelque chose de louche et de faux dans la situation de cette famille ambulante; il s'abstenait, voilà tout. — Magarthy se rendait bien compte de tout cela, et la conscience d'être dans son tort doublait sa colère. Quant aux enfants, innocentes complices de ses machinations, elles souffraient, sans se rendre compte de leur malaise. Elles étaient, par leur éducation, presque les égales de toutes ces jeunes filles... Elles étaient aussi jolies et mieux mises que la plupart, et on les repoussait... Pourquoi? Les deux plus jeunes, Miany et Léonie, ne s'apercevaient que bien peu de cet état de chose... Mais Mézélie commençait à raisonner juste. Elle n'était pas la dupe de

l'oncle et de la tante... et tandis que ses petites sœurs ajoutaient foi pleine et entière à l'officier *provisoire* de la Légion d'honneur et à l'auguste madame du Tilleul... Mézélie était quelquefois songeuse dans sa petite alcôve blanche.—Son oncle et sa tante étaient faux!... Cela, elle le savait de reste et, alors, ses pensées se reportaient vers ce cadre voilé de noir, du capitaine de vaisseau, de la maison de Paris... et elle se demandait, elle qui n'avait ni tante, ni oncle... si elle avait eu réellement un père capitaine de vaisseau. Mais elle adorait sa mère et, baissant ses paupières virginales, elle se défendait à elle-même d'insister sur ces réflexions.

— Ce que fait maman doit être bien fait, disait-elle, et ses yeux se fermaient sur cette pensée.

La position cependant devenait intolérable pour Magarthy et elle se résolut à quitter Ems et à prendre la route de Bade. Remontant donc le Rhin, elle s'arrêta deux jours à Wiesbaden et ce fut vis-à-vis la gare, à l'hôtel de Taunus, qu'elle établit son pied à terre. Mais elle se trouva encore plus désorientée dans cette ville qu'elle ne l'avait été à Bruxelles ou à Ems... Près de 30,000 étrangers fréquentent annuellement cette perle des bains de Taunus, et puis ce n'était qu'une étape, qu'un moment de repos dans sa course excentrique.

Après avoir exhibé quatre toilettes ravissantes et visité la chapelle grecque, ce mausolée d'une jeune et jolie princesse devant lequel on se prend à rêver involontairement — la mort ne saurait effrayer, poétisée ainsi, et je voudrais un semblable tombeau — la famille voyageuse monta en wagon le surlendemain.

Francfort-sur-le-Mein ne posséda Magarthy que vingt-quatre heures; Bade était le phare qui l'attirait, et il lui semblait qu'elle n'y arriverait jamais. Pour ses filles, elles allaient sans but, heureuses au bout du compte de voyager... prenant des notes sur tout ce qu'elles voyaient et s'interrogeant entre elles pendant les longues heures de chemin de fer, pour voir si elles n'avaient rien oublié. Pendant ce temps, Magarthy bâtissait des châteaux en Espagne, dressait des plans de bataille, et l'oncle et la tante ronflaient dans leur coin.

Quant à maître Simon Lenoir, il fumait sa pipe dans les troisièmes, en jouant aux cartes avec les honnêtes Allemands de son compartiment. La fortune lui souriait, et pour cause, et le temps se passait pour lui sans trop de fatigue.

Enfin, on arriva à Carlsruhe, la capitale du grand duché de Bade. Là Magarthy décida qu'on se reposerait trois jours pleins, afin de préparer dignement le départ définitif pour Bade. Pendant

ce temps, on parcourut la ville, et Simon Lenoir composa un entrefilet ainsi conçu, qui fut expédié à Bade, le jour même :

« Carlsruhe dont la population flottante est déjà si distinguée, vient encore de s'enrichir de nouveaux hôtes qui méritent une mention spéciale. Une veuve créole, madame de T...., nous nous contentons de cette initiale transparente, vient d'arriver avec ses trois charmantes filles, après avoir parcouru Bruxelles, Ems, Wiesbaden et Francfort. Ces dames se rendent à Bade, où elles finiront probablement la saison. Leur départ sera une perte pour Carlsruhe; les millionnaires ont toujours un certain prestige qui éblouit, et madame de T.... est trois fois millionnaire. De plus, elle est charitable! Chacun de ses pas est marqué par un bienfait. Sa fille aînée, pleine de grâce et de talent, est l'objet de toutes les prévenances. Quelques-unes ne sont pas tout à fait désintéressées et plus d'un duc ou d'un marquis serait enchanté de passer l'anneau béni au doigt de la jolie petite baronne... »

Magarthy, après la lecture de cette réclame, fut si contente qu'elle donna deux frédéricks à Simon.

Puisque nos héroïnes doivent séjourner quelques jours à Carlsruhe, nous profiterons de ce

temps pour faire connaître cette ville aux lecteurs.

Figurez-vous un éveptail déployé et vous aurez une idée parfaite de Carlsruhe. Le palais du grand duc occupe le centre, le bouton, si vous voulez, de cet immense éventail. Il ne faut point chercher la gaîté dans cette capitale. Les rues sont larges, c'est vrai ; les maisons bien alignées et élégantes... c'est encore vrai... mais tout cela n'empêche pas que la ville ne soit triste. C'est Versailles en petit, Bourg en grand et Saint-Germain en proportions à peu près égales. Tous les monuments publics semblent se tenir par le bras, et quand vous avez visité la grand'rue Carl-Friedrichstrasse, vous avez tout vu !

Le château et sa plate-forme qui domine toute la ville peut compter parmi les curiosités de Carlsruhe... Puis viennent le théâtre, peint en deux couleurs, — les serres, le jardin botanique et l'académie ou musée de peinture, de sculpture, et d'antiquités, — Murillo, Michel-Ange, Rembrandt, Diaz, Paul Véronèse, tels sont les noms consacrés qui vous retiendront attentifs et charmés dans ce musée composé avec goût et avec amour.

Carlsruhe est encore célèbre par le souvenir aimable et gracieux de la grande duchesse Stéphanie.

Fidèle à sa mise en scène, Magarthy, au lieu de

prendre le chemin de fer, loua une chaise de poste à quatre chevaux avec doubles colliers de grelots. Elle *emballa* toute sa famille dans le véhicule et donna le signal du départ aux postillons stimulés par la promesse de doubles guides. Ils firent claquer leurs fouets et partirent ventre à terre!

Laissons rouler Magarthy et devançons-là à Bade C'est dans cette ville que se dérouleront quelques événements importants de notre récit. Qu'on nous permette donc de consacrer un chapitre tout entier à Bade, à ses mœurs et à ses coutumes. « Le paysage avant le bonhomme! » disait Drolling. « Le décor avant les acteurs ! » disait Shakespeare.

III

BADE DE NOS JOURS

Il faudrait des volumes pour raconter les merveilles de cette ville et toutes ses beautés. Jadis, modeste petit bain de la Forêt-Noire, ce n'était qu'une petite bourgade allemande. Aujourd'hui Bade est la capitale d'été de l'Europe civilisée, et pourtant les éléments de sa gloire monumentale sont bornés. Un joli théâtre, deux églises, voilà son bilan architectural. Mais son palais est un véritable chef-d'œuvre de luxe et d'élégance. La belle avenue de Lichtenthal qui voit, chaque année passer et disparaître plus de 30,000

étrangers de toutes nationalités, est une des plus belles promenades que nous connaissions.

Nous n'avons pas l'intention de faire une concurrence quelconque aux guides et au *Vade-mecum* et c'est plutôt moralement, qu'au point de vue géographique et historique que nous voulons vous faire connaître cette ville unique au monde.

Sur une terrasse, longue de 350 pieds, s'agite une foule de 3 à 4,000 promeneurs : Anglais, Belges, Allemands, Russes et Français surtout. Dans cette Babel, les dialectes se confondent sans qu'on cesse de s'entendre pour cela. L'uniforme y coudoie amicalement l'habit, la casquette et le panama échangent des saluts. On y est moins esclave de la mode que dans les villes : les hommes paraissent moins laids et les femmes, plus jolies.

En face de la ville de Bade s'étage, au flanc occidental d'une montagne, le clocher ducal de la couronne. Au clocher octogone de son église paroissiale, flotte le drapeau national, mi-partie rouge et mi-partie jaune. Le soleil couchant met ses reflets aux vitres des fenêtres et aux ardoises des toits. Les grands sapins de la Forêt-Noire, profilant dans le gris du ciel leurs sommets aigus, servent de cadre au tableau.

Dans l'air, retentissent les fanfares de la musique du régiment autrichien, en garnison à Radstadt.

Dans les intervalles des morceaux, on entend le bruit de l'or qu'on remue dans les salles... A ce bruit, les joueurs désertent la promenade... Ils gravissent, rapides, les marches du portique corinthien dont Weinsbrenner fut l'architecte. Sous la colonnade de ce portique, et au dessus de la porte d'entrée, sont des peintures en grisailles, représentant des scènes de jeux anciens et modernes. Ils jettent à ces peintures un regard distrait, mais ils consultent l'horloge placée au dessus de la porte. Ils la consultent encore en sortant... Les joueurs aiment à savoir la durée d'une partie comme les conquérants la durée d'une bataille.

Cette terrasse qui s'étend devant la Conversation, — c'est ainsi que s'appelle le cercle de M. Bénazet, — est une galerie, où l'on peut voir passer toute l'Europe artistique, littéraire et aristocratique. Si vous le voulez, nous assisterons à la grande revue des noms glorieux, aimés, illustrés, ainsi qu'à celle des noms scandaleux ou ridicules, qui défilent tous les ans sur ce Champ de Mars de l'opinion publique.

La littérature y est représentée tous les ans par ses plus nobles champions. — C'est d'abord, Méry, le causeur éternel, toujours grelottant sous ses quatre paletots, qui maudit l'hiver au mois de juillet et aspire aux béatitudes du Sénégal...

— Mais il y fait cinquante degrés de chaleur, lui réplique-t-on.

— Eh bien... C'est un doux printemps, répond le poète.

Bras-dessus, bras-dessous, rimant un couplet ou un rondeau, voici venir Raymond Deslandes et Édouard Martin, les frères E. et J. de Goncourt, les suivent en méditant une seconde *Henriette Maréchal*... Là c'est Edmond About, qui a emprunté l'esprit de Voltaire comme conteur, l'esprit de Rivarol comme chroniqueur, et qui n'a eu qu'un tort dans sa vie... *Gaëtana!* mais un manuscrit sort de sa poche et on y lit le titre d'une comédie nouvelle : *l'Habit d'un académicien*... Nous verrons s'il est cousu de bon fil. — Puis le vicomte Ponson du Terrail donnant le bras à sa jeune femme et lui racontant le plan d'un nouveau roman en quarante-huit volumes, qu'il se propose d'appeler *Enfer*, *Poignard*, *Potence et Prison!* Type singulier que ce vicomte Ponson du Terrail! Formaliste comme le spirituel M. de Boissy, entiché de sa noblesse et cependant plein de cœur et d'intelligence! Il a trouvé le moyen d'acquérir une fortune colossale en fournissant à mille petits journaux à deux sous, des romans qui n'en finissent pas et qui cependant ont un certain intérêt qui fait qu'on va jusqu'au bout. Arsène Houssaye, disait

en parlant de lui : « On raille Ponson, moi, je l'admire. Personne mieux que lui ne sait *mettre une histoire sur ses pattes !* »

Le camp des journalistes a planté plus d'une fois sa tente à Bade. Paul de Saint-Victor a souvent ébloui son auditoire par ses antithèses abracadabrantes... Sa conversation, comme son feuilleton, est un feu d'artifice perpétuel. On est charmé, transporté, on n'a pas le temps de se demander ce qu'il veut prouver, on ne sait pas s'il a raison ou s'il a tort. A propos du *Médecin des enfants*, il vous transporte derrière les Pyramides, et la *Grâce de Dieu* lui donne occasion de vanter Teutatès, Ogham ou Mercure. Sa phrase est hérissée de noms propres et de mots techniques... Il sait tout... Il a tout vu, tout entendu, tout lu, tout composé et il n'en est pas plus fier pour cela... Sans fiel, sans acrimonie,— il dit tout ce qu'il pense avec un style qui lui est personnel... C'est un critique de l'école Ruggieri... Mais ses fusées ont beau monter jusqu'aux derniers nuages de la fantaisie, jamais les baguettes ne sont retombées sur la tête de qui que ce soit... C'est un feu qui brille, mais qui n'incendie pas.

Gustave Claudin corrige, en marchant le long des arbres, les dernières épreuves de son intéressant et érudit *Paris*, et Théodore de Banville, ce

Benvenuto de la rime, s'en va la tête au vent cherchant un mot rimant avec Oudendorp, le célèbre philosophe hollandais pour lequel il compose une ode. Villemot, le plus spirituel des chroniqueurs, cherche les anecdotes du jour et montre ses doigts en corne au maestro Offenbach, l'homme du mauvais œil, qui s'en va, se heurtant à toute chaise et à tout arbre en fredonnant la chanson de Fortunio.

Paulin Limaynac cause avec Grandguillot dont la tête de Christ semble détachée du mouchoir de sainte Véronique.

Roqueplan, le plus habile des directeurs, — Cham, le crayon le plus satirique de l'époque et des temps anciens depuis Noé, se disputent sur l'origine du maillot, tandis que Victorien Sardou, se promène à l'écart avec sa charmante femme, en lui expliquant les mystères du spiritisme.

Desnoyers de Biéville qui l'aperçoit, murmure à l'oreille de Dennery :

— Vous rappelez-vous sa première, en 1853, *la Taverne des étudiants*, quel four à l'Odéon ! on n'a pas pu finir la pièce !

— Ce fut, répond l'auteur de *Marie-Jeanne*, parce qu'il n'était pas encore en rapport avec les esprits.

Théodore Barrière propose à Lambert Thiboust de collaborer à un drame nouveau. Lambert lui

demande s'il y aura des couplets. Grande discussion! Enfin, tout s'arrange... Le drame se fera, et au troisième acte Lambert Thiboust y glissera un rondeau sur *la Morgue*, dont il garantit l'effet.

— Je l'ai, dit-il, chanté à deux croque-morts; ils étaient si contents qu'ils m'ont donné leurs cartes, afin d'avoir l'honneur de me *clouer* eux-mêmes!

Quel est ce groupe où l'on rit de si bon cœur? C'est l'aréopage de l'esprit et du talent... En un mot, c'est la Comédie française, qui a transporté son foyer sous les arbres séculaires de Lichtenthall et qui, sous la présidence de deux hommes aimables et spirituels, Dantan, le sculpteur, et Henry de Pène, le gentilhomme du feuilleton, font assaut de bons mots et de fines réparties. Augustine Brohan, la Suzanne rêvée par Beaumarchais et si bien accueillie par Figaro, — Madeleine, sa sœur, la beauté faite femme,—mademoiselle Favart, Delaunay, l'amoureux unique de France,—Samson, le nouveau chevalier de la légion d'honneur, — Monrose, le comique croque-mort, comme l'appelait Lireux... et dont le talent est cependant incontestable. — Geffroy, l'artiste consciencieux et le peintre lauréat, — Got, Regnier, Barré, Lafontaine et sa gentille femme, — mademoiselle Judith, la comédienne spirituelle et lettrée qui a

eu dans sa vie d'artiste, une création, Charlotte Corday, qui suffit à établir pour toujours une réputation. Sur cette avenue miraculeuse nous verrons encore toutes les célébrités diplomatiques de l'Europe... Là, c'est la reine de Prusse, si belle, si élégante, plus loin c'est la reine de Hollande, une vraie savante et une véritable artiste. M. de Bismark y vient chercher une trève à ses spéculations de cabinet. Type remarquable, M. de Bismark peut avoir contre ses opinions beaucoup de monde, mais il inspire néanmoins une certaine admiration... C'est un Polignac réussi : seulement plus heureux que le ministre de Charles X, il n'a pas signé les ordonnances.

Madame O'Connell reçoit les compliments du brillant et mystérieux Jacques Reynaud sur sa peinture si virile, si ferme. M. de Mouzay, l'aimable chroniqueur de l'*International*, lui fait un compliment en latin, à propos de son magnifique portrait de Rachel, et le prince Radziwill, le Russe le plus parisien que l'on connaisse, vient mêler sa voix à ce duo d'éloges.

Là-bas, un tout jeune homme esquisse un arbre brisé par l'orage. C'est Gustave Doré, le crayon intarissable, le Salvator Rosa de l'Illustration... Don Quichotte, Rabelais, Perrault, la Bible et mille autres chefs-d'œuvre dont il a splendidement reproduit les types, ne lui suffisent pas. Il rêve, il

cherche... et, tout en menant de front la *besogne,* si je puis employer cette expression en matière d'art, de cinquante dessinateurs, il n'est pas content... Il cherche toujours! Laissons-le à sa rêverie et saluons Nadar, le seul Nadar qui ait jamais vécu sur notre globe trop petit pour lui; Nadar le journaliste, Nadar le romancier, Nadar l'auteur dramatique, Nadar le caricaturiste, Nadar le photographe et enfin Nadar, l'aéronaute... Nadar qui vous expliquera son système de *plus lourd que l'air*, qui vous fera monter dans une maison en osier, garnie de comestibles et enlevée par un ballon monstrueux le *Géant*, que je soupçonne d'être *moins lourd que l'air!* Mais ce n'est qu'un soupçon, je suis marin, et la navigation aérienne ne rentre aucunement dans ma spécialité. Quant à Nadar, il est convaincu... Il a beau être traîné pendant deux lieues dans les broussailles, déchirer sa peau en mille endroits, et voir sa courageuse femme à moitié étouffée sous la nacelle bouleversée, rien n'y fait, il croit! Que sa foi le sauve de casse-cou! Voici encore deux promeneurs que nous allions oublier, Maxime de Camps, le poète, et Hetzel, le plus littéraire des éditeurs, l'ex-collaborateur de Nadar, de Bertall et de T. Johannot, à la *Revue comique*, l'ami de Victor Hugo, de G. Sand, l'écrivain apprécié sous le pseudonyme de Stahl.

Enfin, parmi les groupes, fêtés de tous, une académie d'artistes hors ligne comme distinction et comme talent. Charlotte Dreyfus, dont l'orgue fait vibrer les cordes les plus secrètes de l'âme, — Sivori, dont l'archet fait rêver de Paganini, — Madame Szavardi (Whihemine Clauss) qu'une longue maladie avait éloignée du centre de ses glorieux succès et qui revient avec un talent plus merveilleux que jamais, — la comtesse Pepoli (Marietta Alboni) dont la voix a toutes les notes du rossignol, — Adelina Patti, l'étoile du jour, la grâce modeste et rêveuse; enfin, une réunion de gens de génie ou de talent fait de Bade un séjour divin.

Le monde des eaux à Bade se divise en trois catégories d'autant plus faciles à distinguer les unes des autres que les gens qui forment chacune d'elle mettent un grand soin à se grouper suivant la loi des affinités. A table, à la promenade, au bal, ces groupes divers se coudoient sans se mêler.

C'est d'abord le groupe aristocratique composé de princes allemands, de diplomates, de douairières, de quelques jeunes filles et de nombreuses jeunes femmes dont chacune à son *patito*. L'élément russe domine dans ce petit faubourg Saint-Germain. On se réunit dans un salon qui n'est pas le salon public. On cause, on joue, on aime en petit comité. Le plus souvent on s'ennuie, mais on

est « comme il faut! » et, il faut le dire, la population des séjours d'eaux s'est tellement *démocratisée* depuis quelques années, que cet isolement volontaire des baigneurs du grand monde a sa raison d'être et son excuse ailleurs que dans un sentiment de vanité puérile.

Tous vous avez certainement rencontré à Bade, à Allevard, à Dieppe ou à Vichy, un gros homme bien portant, au sourire vague, qui, après vous avoir demandé du feu, ou marché sur le pied, dit : merci ! ou pardon ! continue ainsi : Monsieur est ici depuis plusieurs jours? monsieur suit un traitement? monsieur voyage pour son plaisir? monsieur est dans les affaires? Non ! Ah ! monsieur est rentier? artiste, peut-être ! Enchanté, monsieur ! etc., etc. Si ce jour-là, vous aviez perdu au jeu, vous avez tourné le dos au gros monsieur. Si, au contraire, vous aviez gagné, vous lui avez répondu et la conversation s'est engagée. Il vous a dit qu'il était notaire ou fabricant de soieries, ou marchand de drap ou bijoutier; qu'après avoir, trente ans durant, loyalement amassé sa fortune « dans les affaires ! » (toujours les affaires !) il veut jouir un peu de la vie... qu'on n'a dans ce monde que le plaisir qu'on se donne, etc., etc. Que, chaque été, il passe une saison aux eaux avec les siens; sa femme aime la société, les voyages forment ses en-

fants. Lui-même est un luron, etc., etc. Le soir, vous l'avez retrouvé avec sa compagne et avec ses petits. Il vous a salué de loin : si vous avez eu le malheur d'approcher, il vous a présenté... Rien, a-t-il dit en vous quittant, n'empêche notre liaison d'être durable. Si jamais vous passez à... (le nom de la ville qu'il habite), venez me voir, vous serez bien reçu... Le second jour, ses confidences sont allées plus loin... il vous a fait connaître le chiffre de sa fortune, vous a parlé de ses parents et de ses amis. (Ah! il faut bien dire quelque chose!) Il s'est plaint de l'élévation du prix dans les hôtels; autrefois, tout était meilleur marché; il regrette le temps où il était voyageur de commerce, ou maître clerc : « sa femme veut aller au bal, le dimanche suivant; quelle idée! au bal! ne vaudrait-il pas mieux se coucher de bonne heure et se lever de même! ce serait dix francs de plus et des embarras de moins, mais non! madame veut montrer ses robes, trancher de la grande dame... il faut bien céder! Après tout c'est une bonne femme, économe, fidèle : elle rattrappera, dans son ménage, l'hiver, les dépenses superflues de l'été. » — Je me laisse mener, ajoute-t-il d'un ton résigné et avec le sourire de l'homme supérieur qui prend pitié de toutes les faiblesses.

Ajoutez que ce baigneur prend des douches et

boit de l'eau, parce qu'il est aux eaux et qu'il faut faire comme tout le monde... qu'il dit au départ : J'emporte une provision de santé, et que sa sa femme lui répond : Rien de plus vrai, mon ami, je te trouve rajeuni et ils seront tous de mon avis là-bas : multipliez-les tous par cent, si vous êtes à Allevard, par cinq cents, si vous vous trouvez à Vichy, par mille si vous passez à Bade et vous aurez la seconde des catégories dont il était question tout à l'heure (1).

La troisième est naturellement formée :

Des jeunes gens des deux premières, mais surtout de ceux de la première,

Des artistes,

Des joueurs,

Des touristes garçons,

Des femmes du demi, du tiers et du quart de monde.

A propos de ces dernières, un accès de pruderie excessive a poussé M. Benazet à une réforme inattendue. On a imaginé tout récemment de proscrire toutes les petites dames qui, chaque année, accourent en foule pour les courses. Par petites dames, nous entendons tout ce qui est compris sous les noms de Lorettes, de filles de marbre, de

(1) Le monde des Eaux-Tony.

femmes entretenues, etc., etc. Étrange composition d'actrices des petits théâtres, de célébrités de bals publics, de notairesses ou de baronnes déchues. Population flottante qui vit du hasard. Pauvre aujourd'hui, riche demain... sans souci de l'avenir, sans regrets du passé... C'est une caste curieuse à étudier, et nous ne comprenons pas, pour notre part, le singulier puritanisme qui fit chasser toutes ces joyeuses pécheresses des salons si hospitaliers d'ordinaire du palais de la Conversation. Quel a été le but de cet ostracisme rigoureux, nous l'ignorons, mais nous persistons à dire que l'absence de ces dames est regrettable à tous les points de vue. Il me semble que, s'il y a un endroit au monde où l'on ne doive pas faire de la pruderie, c'est bien dans une ville de jeux de hasard; de la moralité, dans le temple même de l'immoralité! quel lapsus! M. Prudhomme nous répondra « que cette prohibition d'une partie du sexe qui oublie trop que les mœurs sont la sauvegarde de la société, » a été faite afin de ne pas blesser les yeux ou la susceptibilité des femmes du grand monde. » — Tout en restant dans les limites du profond respect que nous devons à M. Prudhomme, nous nous permettrons de lui dire qu'il est dans une profonde erreur. D'abord, si les femmes du monde avaient une susceptibilité si

chatouilleuse, elles n'oseraient plus se montrer nulle part. En effet, aux spectacles, aux courses, au bois, qui voient-elles dans les plus beaux équipages? qui coudoient-elles à chaque instant dans les promenades et dans les concerts? Toujours les petites dames en question! Et, je suis sûr, moi... dussé-je faire rougir le vertueux professeur d'écriture dont nous parlions tout à l'heure, que les femmes du monde, j'entends du vrai monde et mets de côté les épicières retirées et les pharmaciennes enrichies, ne sont nullement choquées de ce contact muet et passager. Loin de là : si elles voulaient être franches, elles conviendraient que, ne plus voir ces dames ou ces demoiselles dans les endroits publics, serait pour elles une grande privation.

En effet, n'est-ce pas leur ôter un grand plaisir, et enlever un aliment à leur curiosité naïve ou feinte? Croyez-vous que la jeune marquise de T... qui a vingt-cinq ans et que son mari trompe pour une danseuse de trente-huit, n'est pas bien aise de pouvoir se dire en entrant chez elle et en lissant ses beaux cheveux devant son miroir: « Je suis pourtant plus belle que Bouche d'or, Violette, ou toute autre! » Mais ceci est l'exception, et nous sommes contraints d'avouer que les petites dames sont généralement plus belles que les femmes de la

société! On le constate avec un profond dépit; mais on est obligé de se rendre à l'évidence, et cette perpétuelle comparaison amuse et pique l'amour-propre d'un aiguillon qui ne manque pas de charmes. — Sur vingt maris, dix-huit au moins, adressent toujours le reproche suivant à leurs femmes :

« Allons, ma chère amie, cessez un moment de lorgner ainsi ces femmes-là! vous vous faites remarquer... c'est inconvenant! fille en diable (*sic*). »

Et cependant, aux courses, au bois, au théâtre, les femmes laissent gronder le mari et continuent à dévorer du regard ces petites bêtes curieuses dont la vue fournit mille suppositions bizarres et mille réflexions, quelquefois bien singulières à leur imagination chercheuse.

Priver Bade de ses pécheresses, c'est lui enlever 50 p. c. Les grandes dames n'en conviennent pas; mais leur privation n'en est pas moins réelle. Ces demoiselles sont pour elles, un objet d'étude, de causerie, et leurs toilettes, un sujet perpétuel de discussion. C'est qu'elles s'habillent merveilleusement et que plus d'une duchesse a puisé des idées nouvelles en regardant passer telle robe, tel manteau, tel chapeau ou tel attelage, appartenant au demi-monde.

Puisque nous sommes sur le chapitre des

toilettes tapageuses, ajoutons que nos grandes dames, n'ont aujourd'hui rien à envier aux petites, sous le rapport de l'extravagance et de l'excentricité! Nous nous trouvions, tout récemment en France, dans un bain de mer très fréquenté, et là, nous avons vu que les femmes du monde pouvaient hardiment rendre des points aux filles de marbre les plus renommées. Les unes se promenaient, en plein jour, en costumes de bergères... Les autres, chaussées de bottes à la Souvarow, tenaient à la main d'énormes cannes, comme en portait M. de Sottenville, de noble mémoire. Poudrées d'or ou d'argent, le nez au vent et le mollet audacieusement tendu, j'avoue que j'ai trouvé beaucoup de ces dames du grand et du meilleur monde, beaucoup plus... (comment dirais-je, pour ne pas trop offenser leur dignité)! beaucoup plus *folichonnes* que mademoiselle Y... du Palais Royal ou que madame X... de l'Eldorado.

A Bade, sans ces demoiselles, que vont devenir les conversations? Quand les jeunes baronnes, vicomtesses, marquises ou duchesses, auront usé le chapitre des modes, quand elles auront parlé du ballet nouveau et de la Société de Saint-Vincent de Paul... Elles s'arrêteront toutes décontenancées. C'est qu'il leur manquera l'élément inépuisable des causeries... la chronique scandaleuse, le dessert

de toute conversation bien menée. Eh! quoi, ne pouvoir plus parler des bals de la petite Z, des aventures galantes de la grande Y..... et des dépenses fabuleuses de la grosse X...! Triste, triste, triste! Comment ne plus pouvoir lorgner la Panthère, cette reine de Mabille, qui a mis lord Spoken sur la paille et pour laquelle le pauvre petit chevalier de Raymondal s'est brûlé la cervelle! Ne plus pouvoir dire, en rentrant, à son mari... — « Crois-tu, Ernest, que Castagnette vide mieux un verre de champagne que moi et que la *bravunave savusavanave pavarlave mavieux qu'ave mavir lave javavavanavais?* »

Avouez que ceux qui président aux destinées de Bade ont eu le plus grand tort de priver les femmes du monde de leur spectacle favori, de leurs modèles, de leurs types, de leurs rivales, de leurs émules... en fait de toilette bien entendu (1)!

Telle était Bade quand Magarthy descendit de sa voiture à grelots à la porte de l'hôtel *Victoria.*

(1) Nous rappelons à nos lecteurs que c'est un marin qui parle et que nous lui laissons toute la responsabilité de ses réflexions. (*Note de l'auteur.*)

IV

LE PRINCE D'ARMAGNE.

Après avoir demandé le *Badeblatt*, Magarthy s'installa, avec ses filles, dans un appartement confortable de l'excellent hôtel *Victoria*. A table d'hôte, elle lia connaissance avec plusieurs familles qui étaient venues passer la belle saison à Bade. Cette société, qui appartenait à la seconde et à la troisième catégorie dont nous avons parlé, était bien un peu mélangée... mais elle avait des apparences honnêtes et, cette fois, il n'y avait rien à dire... Ce monde, sans être le grand monde était très convenable. La riche veuve y fut parfaitement accueillie et ses filles se trouvèrent bientôt à leur

aise, au milieu de jeunes et aimables compagnes, sans prétention, comme sans orgueil! C'était un milieu bourgeois, dans toute l'acception du mot, mais un milieu riche et honorable. Un ancien agent de change, un colonel en retraite, de gros commerçants retirés, une artiste estimée et presque célèbre, avec ses filles... Telles étaient à peu près les positions sociales des familles, dans lesquelles Magarthy se faufila. Certes, les femmes de ce monde ne frayaient pas avec les aristocratiques étrangères ou même avec les dames du club russe. Elles n'étaient point non plus invitées dans les bals particuliers donnés souvent dans les salons de M. Bénazet, par quelques membres de la haute fashion masculine ou féminine; mais les trois quarts des gens allant à Bade et des plus comme il faut en sont là! Bref, sans être éclatante, la position de madame de Talin demeura acceptable. Elle fut prise, cette fois, pour ce qu'elle se donnait. Elle s'excusait de ne pas connaître beaucoup de monde et de ne s'être créé que peu de relations à Paris, sur l'état de sa santé qui avait été si longtemps déplorable, sur les soins qu'elle avait eu à donner à l'éducation de ses filles; et son entourage était convaincu. Magarthy avait su capter la confiance et même le respect de sa nouvelle société par des actes de bienfaisance adroitement échelon-

nés. Elle n'eût pas donné cinq centimes à un pauvre, mourant de faim, dans une rue déserte; mais dans une quête organisée en faveur de je ne sais quelle misère à la mode, elle avait gracieusement offert 500 francs. Cela s'était répandu, grâce à Simon, s'était même imprimé sous des initiales diaphanes et deux ou trois autres aumônes bien combinées l'avaient rendue la bonne et charitable madame de Talin.

Cependant, les épouseurs ne se présentaient pas ou, du moins, elle ne jugeait personne digne d'être accueilli favorablement, malgré ses études journalières dans le Badeblatt. Son ambition était grande: elle voulait un gendre noble et millionnaire. Le hasard la mit à même de bâtir les châteaux en Espagne les plus merveilleux, voici comment.

Dans une cavalcade organisée en vue d'une excursion au vieux château, le cheval de Mézélie s'emporta tout d'un coup et la pauvre enfant, saisie par une frayeur subite ne put le maîtriser... Le cheval partit comme une flèche, menaçant de tout briser sur son passage. Magarthy impuissante à la secourir s'arrachait les cheveux de désespoir; Miany s'était évanouie et nul ne pouvait songer à atteindre l'animal, rendu furieux, qui traversait l'espace comme un éclair. Mézélie, à moitié morte de peur, ne pouvait plus se maintenir en selle que

par des efforts désespérés... Une catastrophe était imminente... quand, tout à coup, un cavalier qui venait en sens inverse de la cavalcade, aperçut la jeune fille et sa monture qui s'avançaient vers lui avec la rapidité de la foudre. Il comprit tout et, léger comme un écuyer de Franconi, s'élança en bas de son cheval, au moment où celui de Mézélie allait passer devant lui; alors, s'attachant à la bride de l'animal, il parvint à lui saisir les naseaux et à l'arrêter court. Il était temps, Mézélie avait abandonné la crinière, à laquelle elle s'était cramponnée par un mouvement instinctif et l'inconnu la reçut dans ses bras... Elle venait de perdre connaissance.

Calme comme s'il se fût agi d'une chose toute naturelle, le jeune homme déposa Mézélie sur un tertre verdoyant, lui appuya la tête contre un arbre et sifflant son groom, pour lui confier les deux chevaux, il s'agenouilla devant la jeune fille et lui fit respirer des sels.

En ce moment, toute la cavalcade arrivait; Magarthy se jeta comme une folle sur Mézélie qui rouvrait les yeux et dont le premier sourire fut pour l'inconnu :

— Vous m'avez sauvé la vie, monsieur.

— Mademoiselle, le hasard est pour beaucoup dans tout cela... Mais voilà madame votre mère

qui achèvera ce que j'ai si heureusement commencé. Votre cheval était horriblement sellé et harnaché... Mon groom l'a mis en état et vous pouvez maintenant le monter sans crainte...

Et sans attendre les remercîments de Magarthy, qui muette de bonheur tournait vers lui des regards pleins de reconnaissance... il s'élança sur son cheval et, après un salut circulaire qui commençait et finissait à Mézélie, il disparut bientôt dans la direction de la ville.

— Et je ne sais même pas le nom du sauveur de ma fille !

— C'est le prince d'Armagne, madame, lui répondit l'ancien agent de change, et si vous voulez me donner une place dans votre voiture et permettre à vos charmantes filles d'aller tenir compagnie à ma Clémence, je vous raconterai l'histoire de ce gentilhomme dont la réputation est européenne.

La curiosité de Magarthy était excitée au plus haut point et, comme Mézélie était hors de danger, la proposition fut acceptée. Les trois jeunes filles remplacèrent l'agent de change dans sa calèche... Magarthy s'était opposée à ce que Mézélie remontât sur l'horrible bête qui avait failli la tuer ! La cavalcade reprit sa route au pas et l'historien du prince d'Armagne commença ainsi...

« Le prince d'Armagne est issu d'une des plus

ıbles familles de France. Cette famille tire son ım du vieux châteaux d'Armagne, dans la Franche-›mté, et elle remonte au onzième siècle. Elle a urni plusieurs personnages éminents... princes, ıcs, maréchaux et pairs de France. Le prince 'nt aux plus anciennes familles de l'Allemagne, du té de sa mère. Sa fortune qui était immense a é quelque peu réduite par ses prodigalités de us genres; mais il peut encore tenir son rang rmi les millionnaires de l'époque. C'est du reste, véritable type de la gentilhommerie. Elevé parmi ; fils de rois et admis, dès son jeune âge, dans monde à part qu'on appelle le faubourg Saint-:rmain, il a, de bonne heure, su se distinguer de ıs les jeunes gens de sa caste, par une certaine se d'originalité et par une tournure d'esprit qui est propre. Maître, à vingt-cinq ans, d'une fortune nsidérable, il s'est livré de bonne heüre à toutes fantaisies. Sans copier personne, il laissa bien-derrière lui toutes les réputations consacrées. comte d'Orsay, lord Seymour, Brummel, ces types l'élégance, du faste et de l'excentricité, ne sont e des nains auprès du prince d'Armagne. Il a les ıs beaux chevaux du monde, et le nombre des toires qu'il a remportées dans les steeple-chases, ns les courses de tous les pays, est incalculable ! meute est la mieux composée de toutes les

meutes connues. Passionné pour la chasse et pour les chevaux, il a pris rang parmi les premiers sportmen de l'Europe. Nul, mieux que lui, ne peut décider de la race d'un cheval... son coup d'œil est infaillible, il possède la généalogie de la gent hippique, aussi bien que M. d'Hozier celle des grandes familles.

« Au physique, c'est un beau cavalier, dans toute l'acception du mot. Grand et élancé, il est plutôt blond que brun, sa figure, à vingt-huit ans, n'est ni usée, ni blafarde, comme il arrive à la plupart des jeunes roués de notre époque. Il a traversé toutes les étapes de la vie la plus large, sans y laisser un seul lambeau de sa force ou de sa santé ! Les excès ont passé sur son front, sans le rider et ses yeux limpides et brillants ne gardent jamais les traces des orgies passées. Sans être le moins du monde guindé dans ses manières, il n'a pas, non plus, ce laisser-aller nonchalant de beaucoup de jeunes gens de l'époque. Il est droit et ferme comme un jeune chêne des anciennes forêts royales. Sa figure encadrée dans de légers favoris chatains et sa lèvre surmontée d'une fine moustache lui donnent l'air d'un dandy. Bref, rien qu'à le voir, on sait qu'on est en face d'une nature supérieure par la noblesse et par l'éducation.

« L'expression de sa physionomie est générale-

ment douce, quoique de temps en temps, une légère teinte d'ironie lui imprime un cachet spirituel. — Il a tout du gentilhomme, rien du gandin, — ce type nouveau et bâtard, inventé par les fils de portier parvenus pour donner le change aux bourgeois stupides des quatre parties du monde. Son costume est un miracle de bon goût et de simplicité. Rien de voyant, rien de commun. Dusautoy s'extasie devant la coupe de ses habits et tous ses amis lui demandent l'adresse de son tailleur. Chaussé sans prétention, son pied élégant donne à sa bottine le pli le plus favorable. Ses mains, chef-d'œuvre de modelé, ont la finesse de celles d'une femme, tout en faisant pressentir une force musculaire peu commune. A vingt-huit ans, le prince a beaucoup vécu... membre de tous les clubs, à la tête de toutes les folies, joueur imperturbable, le prince d'Armagne a mené à Paris, pendant cinq ans, l'existence la plus accidentée. Il a eu des maîtresses dans tous les rangs de la société. Pendant un hiver entier il s'est compromis avec une actrice du Palais-Royal qu'il avait couverte de diamants. Il a fondé pour doter quelques jeunes grisettes de bonne tournure, dix magasins de gants et au moins autant de modes! — Il est sceptique, non par nature, mais par habitude... car le fond de son

cœur est excellent et plus d'un bienfait caché est venu établir un contre-poids, aux yeux de sa conscience, à ses péchés trop connus. Brave comme l'épée de ses pères, il s'est battu souvent en duel, et s'il n'a jamais tué personne, au moins n'a-t-il jamais reçu une égratignure. Il est docteur en toute spécialité d'adresse et de force. Il peut donner des leçons de fleuret à Grisier et Lepage encadre ses cartons. Un jour, sur le boulevard, il se trouva vis-à-vis d'un mauvais plaisant, espèce d'hercule, qui s'amusa deux fois à lui barrer le passage. Le prince, sans se fâcher, le prit par la ceinture et le porta à bras tendus jusqu'à une voiture découverte qui stationnait devant Tortoni, le déposa délicatement sur les coussins et s'éloigna sans dire un mot. Il jette l'argent sans compter et on ne l'a jamais vu recevoir la monnaie d'un louis. Volontiers eût-il fait comme Louis XVIII éclairant avec un billet de mille francs allumé à la bougie d'une table de jeu, Louis-Philippe d'Orléans qui cherchait un louis tombé sur le tapis. Il a horreur de tout ce qui est mesquin et petit! — Mais cette vie de *lion* lui sembla monotone et vulgaire et un beau jour il disparut du boulevard, des clubs et du faubourg Saint-Germain et s'engagea sous les ordres du général de Lamoricière, dans les gardes pontificales. Son éducation et les relations de toute sa

vie ne lui permettaient pas de servir le gouvernement français; il accepta le grade de lieutenant et, semblable à M. de la Rochejaquelein qui, *pour occuper ses loisirs*, était allé combattre les Turcs en 1828, le prince d'Armagne alla, au moins d'avril 1860, combattre la révolution romaine qu'il assimilait à l'islamisme. A Castelfidardo, il fit des prodiges de valeur, fut blessé de plusieurs coups de feu et après la capitulation d'Ancône, il donna sa démission et commença à parcourir le monde en touriste. Son âme avait besoin d'occupation. Ce n'est pas un être vulgaire que le prince d'Armagne. Il n'a connu de la vie que les dehors et les surfaces... il s'est pris, tout d'un coup, d'une belle passion pour les études de mœurs. Il a parcouru successivement l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, et comme lord Byron, il a laissé partout sur son passage des témoignages de ses largesses et, il faut le dire aussi, de ses folies.

« Le prince d'Armagne est revenu en France depuis deux mois, et il a bien vite repris son influence dans les clubs aristocratiques de Paris. Il est ici pour les courses et chacun s'attend à ce que la saison ne se passe pas sans que le *Prince charmant*, c'est ainsi que l'ont baptisé les dames du club russe, ne fasse parler de lui d'une manière ou d'une autre. »

Ainsi parla l'ex-agent de change et Magarthy ne perdit pas un mot de sa narration, une idée nouvelle venait de surgir dans son cerveau si fécond en inventions étranges, et cette idée prit bientôt un corps dans son esprit. Elle resta absorbée dans ses réflexions pendant tout le reste de la promenade et, le soir, en rentrant à l'hôtel Victoria, elle serra convulsivement Mézélie dans ses bras et se coucha en murmurant :

— Quelle jolie princesse cela ferait!

V

AMOUR ET INTRIGUE

Le vieil agent de change ne s'était pas écarté de la vérité en esquissant le portrait du prince d'Armagne; mais, en homme d'argent qu'il était, il n'avait envisagé que le côté matériel, c'est à dire, qu'il n'avait fait ressortir que la fortune du prince et ses qualités de bravoure et de générosité. Mais il y avait deux hommes dans le prince charmant, le beau joueur, le danseur infatigable, le sportman et le tireur de la meilleure école. Il pouvait rivaliser avec tous les membres du Jockey-Club. Par désœuvrement, par entraînement, il se laissait aller volontiers, à toutes les excentricités, et dans

son monde, il était bien réellement le roi des dandys.

Mais, seul avec lui-même, loin des yeux d'un public avide de recueillir le moindre de ses gestes ou de ses mots, il changeait du tout au tout. Nature exubérante, il avait besoin de l'aiguillon d'une société folle pour user la vigueur de son esprit et de son tempérament... Alors, il ne négligeait aucune occasion de prendre part à toutes les extravagances. Eût-il fallu franchir le Batter ou le Schlossberg, cette montagne qui domine la ville de Bade, il n'eût pas hésité une minute.

Dans la solitude, il n'en était plus de même. Il recherchait les lieux arides et, nouveau Manfred, il allait promener ses rêveries dans les endroits les plus déserts. Gai, railleur et plein de désinvolture, il faisait les délices de la Maison de conversation. Personne ne conduisait mieux que lui un cotillon dans le *salon des fleurs*, cette délicieuse salle de danse, décorée par Cicéri et Séchan. Il semait partout l'esprit et la gaîté, dans le salon Louis XIV, comme dans le salon Louis XV, ces deux merveilles de la Maison de conversation! — A la Trinkhall, au nouveau château et au théâtre, il apparaissait toujours entouré d'une véritable cour de membres du Club, empressés à recueillir les épaves de sa verve intarissable. Au théâtre,

on attendait qu'il eût battu des mains pour applaudir, et au foyer, il y avait cercle compact autour du petit groupe dont il était le centre. Là, on parlait théâtre, musique, ballet; car de quoi parler dans ce beau foyer où trônent Beethoven, Mozart, Rossini et Auber? Le prince décidait, tranchait, et comme ses décisions étaient toujours neuves et originales, chacun était bientôt de son avis. Bref, les hommes et les femmes l'admiraient à l'envie.

Cependant tous ces succès, toutes ses admirations, ne suffisaient pas au prince d'Armagne, et voilà pourquoi, dès sept heures du matin, vous eussiez pu le voir, suivi d'un seul domestique, chevauchant rêveur dans la belle vallée de l'Oosbach, laissant son cheval traverser la vaste plaine couverte d'épaisses forêts et de riches cultures... Ou bien, dans une autre direction, au delà du Stephanienbad, par exemple, on l'eut aperçu encore, sentimentalement arrêté devant le bloc de rochers, entouré d'arbustes, sur lequel est écrit :

« Au poëte immortel, Frédérick Schiller! »

Tantôt dépassant le couvent des nonnes cisterciennes et laissant Rodolphe le Long dormir avec son armure sur son lit de parade en pierres, il

mettait pied à terre et gravissait la montagne de Sainte-Cécile et jouissait, en rêvant, des admirables points de vue de Bade, des vallées du Rhin, de Beuven et de Geroldsau. Puis, s'enfonçant dans la forêt, il atteignait péniblement Yburg.

Quiconque l'eût vu, solitaire et pensif ne l'eût certainement pas reconnu... Assis sur le coin d'un rocher, ou appuyé contre le tronc déraciné d'un sapin, le prince restait quelquefois une heure, le front dans sa main et plongé dans des réflexions pénibles sans doute, car souvent une larme furtive s'échappait de ses yeux. Alors, secouant la tête, il remontait à cheval, faisait un temps de galop et rejoignait la bande joyeuse qui l'accueillait toujours à bras ouverts.

Y avait-il donc un mystère dans la vie de ce jeune homme, à qui le sort semblait avoir tout donné, nom, force, intelligence et fortune? Mon Dieu, le prince souffrait de cette maladie inconnue qui atteint toujours l'homme ou la femme à un moment donné. Le prince d'Armagne avait, jusqu'à présent, plutôt gaspillé sa vie qu'il n'avait réellement vécu. Il vient un moment dans l'existence, surtout vers vingt-huit et trente ans, où l'homme intelligent se demande si le but de la vie est bien réellement de faire courir des chevaux, d'avoir des maîtresses à prix d'or, et de risquer sa

vie dans des duels insensés à propos de la main ou du pied d'une diva quelconque.

Le prince d'Armagne en était arrivé à cette époque solennelle où la réflexion remplace l'entraînement. Sans être blasé, il était fatigué de la vie inutile qu'il menait depuis si longtemps. Certes, il avait beaucoup d'amis, de braves et loyaux amis; il était jeune, il était beau, il était riche et cependant, il n'était pas heureux. Il lui manquait quelque chose, son âme était incomplète. Il sentait le besoin de se créer des devoirs. En un mot, il rêvait le mariage, mais non pas le mariage conventionnel du vulgaire; il n'aurait pas voulu épouser une dot et un nom seulement. — Il rêvait le bonheur dans le mariage. — C'est à dire, cette affection réciproque qui cimente l'union de deux êtres sur la terre. Il n'avait pas non plus de ces illusions romanesques qui sont comprises sous cette rubrique si connue : *Une chaumière et son cœur!* Non; il voulait une femme digne de lui par le nom et par la fortune! Mais il voulait aussi quelque chose de plus difficile encore... Il voulait aimer sa femme et être aimé d'elle! — Dans le monde qu'il voyait tous les jours, il n'avait pas encore aperçu l'idéal cherché : il pouvait compter par douzaines, les petites baronnes, les petites comtesses, qui eussent accueilli ses hommages avec joie...

Mais aucune ne lui paraissait mériter un sérieux attachement. Toutes les jeunes filles de son monde auraient volontiers consenti à devenir princesse d'Armagne, parce que ce nom était le synonyme d'élégance et d'aristocratie. Il aurait trouvé vingt femmes et n'aurait peut-être pas rencontré une compagne telle qu'il la souhaitait.

Il regardait le mariage comme un engagement sacré et non comme une affaire. Il voulait de l'amour. Après avoir goûté à toutes les voluptés trompeuses qui ne laissent après elles que dégoût ou désillusions, il sentait le besoin de retremper son cœur dans une affection sainte et durable. Il n'eût pas, pour un cheval pur sang, avoué ce qui se passait dans son âme à ses amis du club, il redoutait les railleries de ces froids viveurs qui affichent le dédain le plus superbe pour les choses du cœur et qui croiraient manquer aux traditions de leur franc-maçonnerie en admettant l'amour vrai dans le code de leur fashion.

Pour ces désillusionnés en herbes, l'amour n'existe que dans les vaudevilles de M. Scribe ou dans les romans d'Auguste Lafontaine. La femme, pour eux, n'est qu'un accessoire agréable et utile qu'il faut tôt ou tard acquérir pour meubler son salon et perpétuer le noble nom de ses ancêtres. Le mariage n'est qu'une formalité qui ne doit en rien

changer l'existence du véritable gentilhomme. Tels étaient, tels sont et seront longtemps encore les principes de nos jeunes hommes à la mode. Ont-ils tort? Ce n'est pas à nous de discuter leur opinion. D'un autre côté, la plupart des jeunes filles de cette société, qu'on appelle la bonne, ne voient guère non plus dans le mariage qu'une occasion de changer la retenue qui leur est imposée contre une liberté relative. Sur dix jeunes filles, neuf se marient, les unes pour devenir indépendantes, les autres pour faire enrager leurs amies et le plus grand nombre pour porter des diamants, des plumes et des robes de velours. L'amour n'entre pour rien dans ces combinaisons, et il n'y a guère plus que les filles d'épiciers qui se permettent d'aimer leurs maris. Le prince d'Armagne ne pensait pas ainsi. Il croyait qu'il n'était ni ridicule, ni impossible et encore moins de mauvais goût d'aimer tendrement et d'être tendrement aimé dans le mariage. Mais où trouver le cœur qui devait comprendre le sien? Il avait souvent sondé le terrain et il avait toujours rencontré des natures frivoles, vaniteuses, exigeantes. Aussi, se gardait-il bien de laisser transpirer ce qui se passait en lui. Dans le monde, il s'appliquait à paraître plus fou et plus sceptique que quiconque. Nul n'aurait pu soupçonner que sous son vernis d'indifférence et de légèreté, le

faux don Juan cachait des trésors de tendresse naïve et qu'au sortir du bal, des courses ou du jeu, le prince charmant avait des songes mythologiques où Philémon et Baucis occupaient une large place. Il lisait beaucoup, et, dans sa pensée, il s'amusait souvent à refaire un roman à son idée avec les héros de ses auteurs préférés. Sans respect pour les romanciers, il mêlait les personnages de l'un avec les personnages de l'autre, mariant sans façon la Mathilde d'Eugène Sue au Stephen d'Alph. Karr; — Son cœur débordait d'amour, et semblable à Antony, l'enfant trouvé, qui tendait les bras à chaque femme en criant : « Êtes-vous ma mère? » il regardait passer toutes les jolies filles du noble faubourg et avait des désirs insensés de leur demander à chacune : « Êtes-vous la femme que je cherche? » — Sa rencontre avec Mézélie l'avait profondément troublé. Lorsque les beaux yeux de la fille de Magarthy s'étaient fixés sur les siens, pleins de reconnaissance, il s'était senti remuer comme il ne l'avait jamais été. Une étincelle magnétique l'avait touché...

« Comme si le soleil eût passé dans son cœur. »

Cette émotion qu'il sut parfaitement dissimuler, grâce à l'empire sur soi-même que donne l'habi-

tude du monde, ne laissa pas que de le frapper. Tout le reste du jour, il fut inquiet, distrait, et pour la première fois de sa vie il commit sottise sur sottise à son cercle. Il tenait le jeu à l'écarté, et comme son adversaire lui demandait s'il donnait des cartes, il lui répondit : — « Avec plaisir, mademoiselle! » et écarta bravement ses deux seuls atouts. Il perdit vingt louis sur le coup et passa dans la salle de billard où il s'obstina à jouer avec la rouge.

— Ah çà! qu'avez-vous donc, cher prince, lui dit un de ses intimes, vous êtes bien distrait, ce soir? Seriez-vous amoureux?

Le prince le regarda fixement sans lui répondre, et tirant sa montre, il s'aperçut qu'elle s'était arrêtée — l'heure qu'elle marquait était celle où il avait sauvé Mézélie.

— Est-ce un présage? se demanda-t-il; et il rentra chez lui tout soucieux. Il ne put dormir de la nuit, l'image de Mézélie le poursuivit jusqu'au jour, et dès que l'heure le lui permit, il se dirigea vers l'hôtel Victoria. Magarthy était dans le jardin avec ses filles et quelques voisines... Le prince s'approcha et, après les compliments d'usage, il s'informa de la santé de Mézélie. Magarthy était radieuse de cette visite. Aussi environna-t-elle le jeune homme de prévenances et de politesses. On causa longtemps.

Quoique Mézélie parlât peu, le prince trouva tout ce qu'elle disait charmant. Il demanda et obtint la permission de revenir et s'éloigna enchanté. Il vint ainsi tous les jours et une certaine intimité s'établit entre lui et ces dames. Magarthy ne laissa pas échapper l'occasion de parler de ses millions et de ses parents de l'île Bourbon. Tous les jours, l'amour faisait des progrès dans le cœur du prince, et Mézélie elle-même était inquiète quand l'heure habituelle de sa visite était passée. On arriva à la veille des courses et le prince offrit de les y conduire.

— Si vous le permettez, madame, dit-il à Magarthy, j'amènerai pour mademoiselle un petit cheval que j'ai dressé moi-même et qui est doux comme un agneau. Cette fois je réponds qu'il n'arrivera aucun accident.

— J'y consens volontiers, répondit Magarthy, mais à condition que vous vous tiendrez près de ma fille pendant tout le trajet. J'ai toujours peur pour elle depuis ce fatal jour, où sans vous, elle serait peut-être morte. Nous autres, ajouta-t-elle, en montrant ses deux filles, nous vous suivrons en calèche avec mon oncle et ma tante, si toutefois ils veulent bien nous accompagner.

Les deux compères ayant acquiescé à la proposition, tout fut arrêté pour le lendemain. Tandis

que ces dames préparaient leur toilette, le prince réfléchissait à sa situation.

— C'est fini, se disait-il en mâchonnant un régalia, je suis pris! je suis bien pris! c'est qu'elle est charmante! Et puis quelle candeur! quelle naïveté! comme ses beaux yeux se lèvent franchement vers vous lorsqu'on lui parle! je l'aime; m'aimera-t-elle? Voilà la question. Cette union n'aurait, après tout, rien de choquant. Sans être d'une naissance exceptionnelle, la mère est évidemment de bonne maison... Elle est fort riche, dit-on, donc de tous les points ce mariage serait très avouable.

Le prince continua sur le même motif un monologue plein de charmes pour lui; mais que le lecteur qui n'est pas amoureux nous permettra sans peine de lui épargner.

Le lendemain, fidèle à sa parole, le prince se rendit à l'hôtel Victoria. Il était monté sur un délicieux cheval bai-brun et son domestique tenait en main une adorable petite jument d'origine arabe, noire comme une corneille et marquant deux ans à peine. Sa longue queue soyeuse et souple balayait presque les cailloux du chemin. Les yeux doux et caressants de l'intelligent animal annonçaient le meilleur caractère du monde. C'était la monture destinée à Mézélie : celle-ci ne put

retenir un cri de joie en voyant la jolie petite bête. Ces dames attendaient leur cavalier dans la petite rotonde dont nous avons déjà parlé. L'oncle et la tante étaient superbes. L'officier de la légion d'honneur avait arboré une rosette que le prince prit d'abord pour une pivoine, tellement elle était large et compliquée. Madame du Tilleul avait accumulé sur son chef tous les trésors de la flore artificielle... Epis, coquelicots, roses thé et marguerites, se croisaient agréablement sur sa tête vénérable. Sans être ridicule (Magarthy ne l'eût point souffert), sa coiffure était prétentieuse en diable (1); et, depuis, le prince d'Armagne avouait qu'il avait eu beaucoup de peine à garder son sérieux devant cette caricature du printemps! Heureusement pour son sang-froid que Mézélie était là et absorbait toute son attention... Rien de plus simple que la toilette de la jeune fille! Sa taille, mignonne sans être maigre, était emprisonnée dans une délicieuse amazone de nankin, qui laissait deviner des charmes naissants, comme sous l'enveloppe du bouton de rose, on devine la fleur charmante qui va bientôt s'épanouir dans toute la splendeur de sa force et de sa luxuriante beauté. Un col droit

(1) C'est toujours le marin qui parle.

(*Note de l'auteur.*)

retenu par une petite cravate de même couleur que la robe et fermée par une épingle contenant une photographie microscopique de Magarthy, entourait son cou blanc comme celui d'un cygne. Le cou était peut-être un peu long pour un ignorant, mais il eût ravi d'aise Raphael, Phidias ou Michel-Ange. C'était bien là le cou de la beauté typique des anciens. Vénus, Cybèle, Junon, Cérès et Minerve, n'avaient pas les attaches plus fines et plus déliées. Sa tête au front un peu bas comme celui de Diane, reposait admirablement sur ce piédestal d'albâtre. Son bras étroitement serré dans sa manche laissait entrevoir sa forme correcte.

Potelé sans être trop rond, on sentait les muscles sous le modelé.

En un mot, Mézélie était une créature charmante, et surtout, contradictoirement à sa mère, admirablement construite. Sa réputation sous le rapport plastique avait été, du reste, consacrée par un mot du célèbre sculpteur Préault, qui se trouvait à Bade en ce moment et qui, interrogé sur son compte, répondit : « Elle est magnifique ! Il n'y a que cette petite ici qui soit *d'ensemble!* » Une casquette de paille retenait ses cheveux et un voile de tulle vert voltigeait au gré du vent sur ses épaules.

On se mit bientôt en route, dans l'ordre suivant : le prince et Mézélie, à cheval et au pas devant la voiture où se tenaient les cinq autres personnages, la tante et l'oncle sur le devant avec la petite Léonie entre eux deux, Magarthy et Miany, sur la banquette du fond. Le soleil était magnifique, et cette petite cavalcade attira tous les regards et donna lieu à une foule de commentaires. Tout Bade connaissait le prince d'Armagne, mais beaucoup ignoraient l'existence de la riche veuve créole, et l'apparition du prince charmant, écuyer cavalcadour d'une jeune fille de dix-sept ans, montée sur un de ses propres chevaux, cette calèche découverte conduite par deux nègres indiscutables et suivie à distance respectueuse par un domestique du prince, — tout cela fit naître mille suppositions... En effet, c'était la première fois que le prince d'Armagne, *s'affichait* ainsi, s'il est permis d'employer une expression, généralement prise en mauvaise part, mais qui, ici, n'avait aucune application fâcheuse pour la réputation de Mézélie. On savait que le prince n'aimait pas à se compromettre, et par conséquent, pour qu'il se montrât ainsi en public avec toute cette famille, et aux côtés de cette jeune personne, il fallait qu'il y eût quelque chose de sérieux sous jeu. L'opinion publique va vite, mais elle va droit au but généra-

lement, on causa, on se renseigna. La romanesque histoire du cheval emporté et du sauvetage opéré par le prince fut bientôt dans toutes les bouches. Quelques-uns avaient lu dans les journaux les réclames de Simon Lenoir, et il ne fut plus question, toute cette journée, que du prochain mariage du prince d'Armagne avec la fille d'une noble et riche baronne des colonies à laquelle il avait sauvé la vie et qui lui apportait en dot une reconnaissance sans bornes et trois millions comptant.

Quant aux deux héros de toutes ces conversations, ils marchaient côte à côte, devisant comme des amoureux : car, sans s'être déclaré encore, le prince n'avait pu empêcher ses yeux de parler, et Mézélie qui, pour la première fois, sentait son petit cœur battre une mesure qu'elle ne connaissait pas, n'avait pu défendre aux siens de répondre. Ils étaient donc tous deux dans cette phase que j'ai toujours considérée comme la plus heureuse de la vie... cette phase où deux cœurs commencent à palpiter à l'unisson... où l'on ne s'est pas encore dit, l'un à l'autre, « je vous aime ! » mais, où tout à parlé excepté la bouche. Un geste, un regard en disent plus long que cent paroles. Et puis, comme toutes les pensées deviennent subitement communes à l'un et à l'autre! Il semble que l'on vive de la même vie, que l'on pense de la même pensée.

Au spectacle, au concert, partout on cherche instinctivement le regard de l'*autre* et l'on est heureux de voir qu'on a ressenti ensemble la même impression; si l'on cause, on est du même avis sur tout. On a toujours une réponse prête à la question qui vous est faite; car, par un singulier magnétisme de l'esprit on pense presque toujours ensemble aux mêmes choses! On n'a ni défiance ni jalousie. On ne peut croire qu'il existe au monde, pour l'*autre*, un objet qui l'intéresse et qui ne soit pas intéressant pour soi. On vit dans un séjour divin qui n'est pas le ciel; qui n'est cependant pas la terre. Le ciel ou le paradis des amants, c'est la possession, la terre ou l'enfer, c'est la désillusion... et dans la phase dont nous parlons on ne pense à rien de tout cela. On aime, — dans la pure acception du mot... on est heureux de se voir, de se parler... Si les mains se rencontrent par hasard à la dérobée ce rapprochement n'exalte pas les sens... au contraire, dans les moments où l'âme est en pèlerinage sur ce chemin délicieux, toute allusion matérielle nous répugne profondément. On tuerait le meilleur de ses amis qui nous supposerait des intentions antiplatoniques.

Tous les hommes et toutes les femmes, même les plus dissolus et les plus pervers, ont dû passer par là... Et nous sommes certain qu'ils n'ou-

blieront jamais... celle-ci, le premier sonnet que lui glissa timidement Auguste de Z... celle-là, les lucioles qui éclairaient la route dans une course interminable la nuit au bois ou aux *Casines*... cette autre, certain air du *Trovatore* ou de la *Traviata* écoutés *ensemble* cent fois ;... celui-ci, la première redowa que la blonde Esther de X... lui copia de sa blanche main... etc., etc. Et dans l'âge des réalités, quand on s'aperçoit qu'il n'y a plus rien à cueillir dans le jardin bouleversé de l'existence, on aime à rappeler à l'aide de son désespoir, de son regret ou de sa rêverie, tous ces petits souvenirs pleins de grâce, de poésie et de pureté. Méprisant le présent, n'espérant rien de l'avenir, le cœur brisé ou endolori, satisfait ou rassasié, on aime de temps en temps à revivre dans le passé et on frémit d'une douce émotion, quand au milieu des débris, des ruines ou même des espérances, on retrouve par-ci par-là, la feuille desséchée d'un bleu myosotis tombée des pages du livre de sa jeunesse.

Le prince d'Armagne et Mézélie traversaient cette phase charmante. Tantôt insoucieux, comme deux échappés du collége, ils prenaient un temps de galop, malgré les cris un peu exagérés de Magarthy, — tantôt rêveurs, ils cheminaient côte à côte, silencieusement et presque tristes ! — O joies folles et tristesses sans motif du temps des pre-

mières amours ! qu'ils sont à plaindre ceux qui ne vous ont jamais connues ou ceux qui ne vous connaissent plus ! Sur le bord de la ronte, une vieille mendiante leur demanda l'aumône... Ils étaient de beaucoup en avant sur la calèche de famille et ils portèrent tous deux la main à leur bourse. Mézélie tenait un florin et le prince un autre... Ils se regardèrent, mus par la même pensée et échangeant leurs pièces de monnaie, le prince tendit à la mendiante le florin de Mézélie, tandis que celle-ci lui donnait le florin du prince.

— Que Dieu vous bénisse, mes beaux jeunes gens ! dit la vieille, — vous serez heureux en ménage parce que vous êtes bons !

Mézélie poussa son cheval en avant... elle s'était sentie rougir jusqu'aux tempes et le prince jeta un louis d'or cette fois à la mendiante qui ne s'était jamais trouvée à pareille fête.

Le reste de la promenade s'acheva silencieusement. On était presque arrivé au champ de courses et le prince s'occupa de placer son monde sur la plate-forme qui s'étend devant la belle tribune qui tient à peu près 1,200 personnes. Mais les belles dames préfèrent, en général, s'asseoir en plein air pour ne regagner leurs places dans la tribune qu'en cas d'averse intempestive, chose assez fréquente à Bade, surtout à l'époque des courses. Ce jour-là,

le ciel resta serein. La réunion était magnifique. Dans la tribune du grand-duc de Bade, dans celle de la Société d'encouragement, toutes les femmes rivalisaient de luxe et de beauté. Le champ de course d'Iffezlem, très rapproché de la rive droite du Rhin, offre une vaste piste. D'où elles étaient placées, Magarthy et ses filles purent jouir amplement d'un spectacle toujours intéressant. Nous n'avons pas la prétention de vous faire un compte rendu technique des courses de Bade... qui, a vu les courses de Chantilly, celles de La Marche, de Vincennes, du Bois de Boulogne, etc., a vu toutes les courses du monde. Même affluence, mêmes propos, mêmes paris, mêmes excentricités. Le champagne circulait à coupes pleines dans les voitures de l'enceinte. Les quelques petites dames qui étaient parvenues à se glisser dans ce qu'on appelle l'enceinte du pesage, étalaient leurs toilettes éclatantes et lorgnaient les femmes du monde d'un air de profond dédain.

Je ne me rappelle pas le nom de tous les chevaux; mais demandez-le à Léon Gatayes, cet *alter ego* d'Alph. Karr, lequel avait fourni presque tous les bouquets de cette fête hippique, et il vous renseignera mieux que nous à ce sujet. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que le prince d'Armagne remporta trois victoires éclatantes avec

Cora, *Palanquin* et *Léotard*. En dehors des sommes assez rondes que lui rapportèrent ces trois courses, les membres du Jockey lui firent hommage d'une cravache, chef-d'œuvre de goût et de fine ciselure.

Ces dames avaient pris grand'plaisir à ce spectacle nouveau pour elles, et, après un dîner confortable à la *Restauration des courses*, dans un cabinet particulier, et qui se prolongea un peu tard, on reprit, dans le même ordre, la route de Bade. Seulement, par un sentiment de convenance exquise, le prince et Mézélie se tinrent près de la voiture maternelle. Il commençait à faire nuit et l'on trotta assez rapidement. Arrivé à l'hôtel, le prince aida Mézélie à descendre de cheval, et comme elle lui redemandait sa cravache qu'il lui avait prise des mains pour la faire sauter à terre, il lui offrit celle dont ses amis venaient de lui faire présent.

Mézélie hésitait...

— Je vous en prie, lui dit le prince si bas et d'une voix si émue, qu'elle lui tendit la main par un mouvement irréfléchi, et laissa tomber dans les siennes un petit bouquet de violettes.

— Je n'ai pas de couronne à donner au vainqueur, moi... Je n'ai que mon bouquet... Gardez-le...

Et ils se séparèrent.

VI

AMOUR ET INTRIGUE (SUITE)

Magarthy, comme on le pense bien, avait suivi tout ce petit roman d'un œil connaisseur... Elle avait, du premier abord, deviné l'impression subite que Mézélie avait produite sur le prince d'Armagne; mais trop rouée pour éclairer à ce sujet l'âme naïve de la jeune fille, elle ne lui fit aucune question et attendit patiemment que le prince se déclarât ouvertement. Elle connaissait trop bien les sentiments de sa fille pour craindre une catastrophe... D'ailleurs, le prince ne voyait Mézélie qu'en sa présence, et s'il pouvait, dans l'intervalle de deux temps de galop, lui parler de son amour, elle savait

que, le jour où il se déclarerait formellement, Mézélie serait la première à lui raconter ce qui se serait passé. De plus, elle connaissait son monde, et elle ne se trompait pas sur le compte du prince. Elle le sentait franc, loyal dans toute l'acception de ces mots, et elle attendait, confiante en l'avenir, que le hasard amenât celui-ci à faire une demande en bonne et due forme. Elle redoubla de circonspection. Tous ses amis de Bade cherchaient vainement à la sonder. Elle demeura impénétrable... Chacun remarquait les assiduités du prince charmant, elle seule affectait de ne les considérer que comme un simple devoir de politesse et de courtoisie que le prince s'était imposé envers la famille de celle dont il avait si chevaleresquement sauvé la vie; seulement elle semblait garder Mézélie à vue, et lorsque le prince n'était pas présent, la charmante enfant ne pouvait quitter les jupes de sa mère... Ainsi, lorsque le prince n'avait pas paru dans la journée, et qu'on se rendait le soir, de 7 à 9 heures, aux concerts que donnent, à tour de rôle, la musique militaire de Rastadt, ou l'excellent orchestre des bains, sous le kiosque construit en face du café de la Maison de conversation, Magarthy plaçait Mézélie à sa droite, flanquée de l'inévitable madame du Tilleul et de l'officier de la Légion d'honneur, et faisait asseoir ses deux autres filles

à sa gauche. Sans rien laisser présumer de ses espérances, elle s'établit gardienne sévère d'un bien qu'elle croyait déjà placé à de gros intérêts. Elle redoubla de politesses avec son entourage; donna des lots somptueux à une tombola pour les pauvres, et augmenta le chiffre connu de ses aumônes journalières. A force de prudence calculée, elle arriva à persuader à tous que l'union du prince et de Mézélie n'était plus qu'une simple affaire de temps, et partout, sur son passage, elle eut bientôt la joie d'entendre les badauds dire en voyant sa fille :

— Ah! ah! voici la petite princesse!

Seule, Mézélie ne pensait pas à toutes ces choses! Le prince d'Armagne lui plaisait beaucoup, mais elle n'avait point d'idée au delà. Elle était contente de se trouver auprès de lui, parce qu'il était plein d'attentions et de prévenances pour elle... Elle était triste lorsqu'elle ne le voyait pas, heureuse, lorsqu'il apparaissait; mais elle n'avait pas encore songé à interroger son cœur à ce sujet. Elle se laissait aller au charme, sans se demander comment finirait tout cela! Quant au prince, chaque jour augmentait la passion dont son cœur était plein... Deux ou trois fois par semaine, il trouvait un prétexte pour venir passer la journée avec ces dames. Un jour, on arrangeait une partie pour visiter le vieux

château, dont la première excursion avait failli être fatale à Mézélie. Une autre fois, armée de lignes, la bande joyeuse allait pêcher le brochet dans le Rhin, et, montée sur un bateau fourni par Alexandre, le brigadier garde-chasse, elle s'amusait à *taquiner* le poisson, pour nous servir de l'expression du malin brigadier, et revenait enchantée de trouver une friture toute pêchée *à la Cor de chasse*, après une excursion de trois ou quatre heures.

L'hôtel de *La Cor de chasse* mérite une mention toute particulière.

Après avoir remonté la jolie vallée de l'Oosbach, on se trouve devant une auberge d'assez belle apparence et qui porte pour enseigne une tête grimaçante, encadrée d'un cor de chasse, fort agréablement sculptée en pierre. Ce médaillon n'est autre chose que le portrait frappant de M. Willibald Ihlé, l'honorable propriétaire de l'hôtel. C'est le singulier barbarisme inscrit sur la porte de la maison : « *A la Cor de chasse,* » qui a donné à l'un de nos sculpteurs les plus spirituels et les plus renommés, l'idée de cette plaisanterie. M. Willibald Ihlé et son sourire grotesque, au milieu de ce cor de chasse, provoque le rire de tous les passants. M. Dantan jeune, il faut bien nommer le coupable, a supérieurement réussi cette bouffonnerie. Il n'a eu qu'un

tort, à mon avis, c'est d'inscrire sous ce petit chef-d'œuvre le calembour suivant :

« *A l'Accord de chasse.* »

Voilà comme on gâte les plus belles choses!... *La Cor de chasse* était superbe de naïveté, mais *l'Accord de chasse* a quelque chose de prétentieux qui nous déplaît. Que M. Dantan, jeune, nous pardonne ce léger blâme; il est artiste, il appartient à la critique.—Il a du reste assez de talent et d'esprit pour se venger. — Il pourra faire encore mille caricatures aussi spirituelles et ne plus commettre un jeu de mots aussi peu réussi. Ils visitèrent encore le Grosse-Schwellung, petit lac curieux à voir lors qu'on ouvre les écluses, et dont Amédée Achard a fait une fort jolie description.

Un jour encore, ils parcoururent le Kellersbild, — « Image de Keller. » L'endroit par lui-même n'a rien de remarquable; mais la légende qui se rattache à cette image de Keller est digne d'intéresser les touristes. La voici telle que le prince la raconta à Mézélie et à ses sœurs, un soir, dans une halte, au pied de la croix qui porte le nom de Keller.

— « Il y avait une fois...

Ce commencement ne laissa pas que de faire une certaine impression sur Miany et sur Léonie, qui

saisirent chacune une des mains de Mézélie et se serrèrent contre elle.

— « Il y avait une fois un bailli qui demeurait à Koppenheim... C'était un bon gros brave homme qui ne voyait guère plus loin que le bout de son nez, le fourneau de sa pipe, ou le fond de sa cruche de bière. Or le bailli avait une fille spirituelle et jolie, trop jolie même et trop spirituelle, disent les anciens du pays. Le bon bailli avait promis la main de Gretchen, c'était le nom de la jeune personne, à Karl-Steig, jeune brasseur de la plus belle espérance. Gretchen consentit à être la fiancée de Karl-Steig. Ils échangèrent même leurs anneaux et se jurèrent, devant la vierge d'Ébersteimburg, une fidélité éternelle. Karl-Steig dut partir pour aller recueillir un petit héritage que lui avait laissé un de ses oncles à Johannisberg. L'absence devait être d'un mois, et les serments furent renouvelés la veille du départ devant la même statue de la Vierge. Karl fut fidèle; mais, hélas! Gretchen ne sut pas garder sa foi... Un jeune voyageur vint, dès le lendemain, s'installer à Koppenheim. On l'appelait Buskard-Keller. C'était un gentilhomme riche et de bonne mine. Il plut à monsieur le bailli, s'introduisit dans la maison, et, quinze jours après, il était l'amant de Gretchen ! La folle fille avait oublié ses serments, bien plus, elle avait donné l'anneau de

Karl à l'étranger. Mais elle se consolait, car il lui avait promis de l'emmener avec lui et de l'épouser dans son pays. Pauvre Gretchen! L'ingrat disparut de Koppenheim, ne laissant à la fille du bailli que ses larmes et son déshonneur. — Elle voulut mourir, et, un soir, après avoir embrassé son père plus tendrement que d'habitude, elle monta rapidement à sa chambre. Le bon bailli, cette fois, eut comme un éclair d'intelligence. Depuis plusieurs jours, il avait remarqué chez sa fille un certain abattement qui ne lui semblait pas naturel... La fuite de Keller, coïncidant avec cette subite transformation, lui donna tout à coup une crainte terrible. Gretchen venait de l'embrasser convulsivement; le bon vieillard avait même cru sentir sa joue humide... Plus de doute; Gretchen méditait un malheur ou un crime. Il se leva donc précipitamment et monta, aussi vite que le lui permettait son honnêteobésité, à la chambre de sa fille, poussa la porte et resta une seconde immobile et comme paralysé. Au milieu de la chambre, se balançait le corps de Gretchen; elle venait de se pendre. Reprenant ses esprits, le bailli de Koppenheim coupa hardiment la corde, et reçut dans ses bras le corps de l'infortunée... O bonheur! elle vivait encore!... Le bailli était arrivé à temps! Il se hâta de desserrer le nœud fatal qui lui coupait la respiration... il

lui frictionna les tempes et eut enfin le bonheur de la voir revenir à elle.

— « Ma fille! mon enfant! parle-moi! As-tu fait mal! je te pardonne; mais reviens à toi, reviens à moi... Je n'ai plus que toi au monde... Tu n'as donc pas pensé qu'en mourant, tu tuais ton vieux père! »

La jeune fille ouvrit les yeux, regarda fixement son père... Son visage exprima d'abord une joie profonde... Puis, tout d'un coup, ses traits se contractèrent; elle devint livide, et, montrant du doigt la porte de la chambre, elle s'écria avec désespoir:

— « Ah! trop tard! Je suis maudite! »

Le vieillard se retourna du côté qu'elle indiquait, et il vit un homme grand et maigre, tout habillé de rouge, avec une plume de hibou à sa toque, et dont un des pieds ressemblait au pied fourchu d'un bouc!

— Satan! s'écria le bailli... Va-t'en!

Et il essaya de faire le signe de la croix, mais les commotions qui s'étaient succédé étaient trop fortes pour la cervelle du pauvre homme, et, avant qu'il eût pu seulement porter la main à son front, une attaque d'apoplexie foudroyante l'avait étendu sur le parquet.

— Il n'a pas eu le temps, dit l'homme rouge en ricanant... Allons, Gretchen... tu m'appartiens!

Et, saisissant la jeune fille, il s'élança par la fenêtre, en laissant derrière lui une odeur de soufre et une fumée pestilentielle. Le lendemain, les habitants du village trouvèrent le cadavre du vieux bailli de Koppenheim... Mais, en vain, appelèrent-ils Gretchen... Gretchen ne répondit pas!

Deux mois après ces événements, Buskard Keller, le séducteur de Gretchen, vint à passer dans le pays. Il ne pensait plus à la fille du bailli, et voyageait seul avec un domestique qui portait sa valise. Il était minuit; comme il s'avançait sur la route d'Éberstemburg, il se trouva vis-à-vis d'une femme voilée qui lui dit :

— Tu as été bien longtemps à venir!

— Qui es-tu donc? lui demanda Keller.

— Je suis Gretchen, et je t'attendais!

En ce moment le domestique de Keller entendit son maître pousser un cri terrible... Il accourut aussitôt et vit alors Gretchen... ou plutôt l'ombre de Gretchen qui agitait un long couteau, dégouttant du sang de son ancien amant, et qui, le jetant aux pieds du valet stupéfié, s'enfonça dans le sol qui semblait s'entr'ouvir sous ses pieds, en murmurant : « Merci, Satan... Je suis vengée! »

Keller était mort sur le coup. Sa famille, qui était riche et puissante, obtint qu'il fût inhumé en terre sainte, et, pour calmer les esprits de l'enfer,

son beau-frère fit élever cette croix, sur laquelle vous voyez écrit :

« Buskard Keller ! »

Telle fut l'histoire que conta le prince. Les deux petites sœurs, qui n'avaient pas perdu un mot de ce récit, eurent beaucoup de peine à se décider à rejoindre la voiture... Encore se placèrent-elles entre l'oncle et la tante, qu'elles supposaient probablement capables d'effrayer les démons les plus féroces... Magarthy monta dans la calèche, et le prince fut encore ce soir-là le compagnon de Mézélie... La petite jument noire était désormais tout à son service.

— Vous ne nous avez pas parlé du pauvre Karl-Steig. Qu'est-il devenu?

— Ma foi, mademoiselle, l'histoire s'arrête là.

— Pauvre jeune homme! Lui qui avait reçu les serments de Gretchen... Comment peut-on tromper ceux qui nous aiment!

— Vous ne seriez pas ainsi, n'est-ce pas?

— Oh! non... Et vous?

— Moi, si j'aimais, ce serait pour toute la vie!

Et, rapprochant son cheval de celui de Mézélie, le *prince charmant* commença une de ces ravissantes divagations sur l'amour sans fin, sur la fidé-

lité éternelle, sur toutes les utopies, en un mot, qui devraient être les seules réalités de la vie.

Le lendemain de ce jour, le prince d'Armagne fut plus gai que de coutume. Ses amis le plaisantèrent doucement sur ses assiduités auprès de Mézélie. — Eh bien! répondit-il, qui vous dit que je ne songe pas à faire une princesse d'Armagne?

VII

OU LE LECTEUR RETROUVE DEUX ANCIENNES CONNAISSANCES

Nous abandonnerons pendant quelques jours le prince d'Armagne et la famille de la créole pour mentionner l'arrivée à Bade de deux personnes que nous avons déjà rencontrées dans le courant de cette histoire. Disons seulement que le prince était de jour en jour plus amoureux et que Magarthy attendait, également de jour en jour, sa demande officielle.

Vous rappelez-vous cette jeune sœur de M. de Mingen, l'une des premières victimes de notre créole, cette gracieuse Reine, type de candeur et

de vertu que nous avons vue obéir aux moindres volontés de son frère, en s'éloignant de Magarthy sur le paquebot sans demander pourquoi ?

La charmante jeune fille d'il y a huit ans est devenue une ravissante jeune femme ; grâce à son frère, elle a reçu une dot digne de son nom, et elle a rencontré un époux digne de son choix. M. de Largillière est aujourd'hui un homme de trente-cinq ans, et leur union est admirablement assortie. Que pouvaient-ils désirer de plus? Ils s'aiment, tout est là ! Reine, transformée par l'amour, est rayonnante de bonheur.

De toutes les influences humaines, celle d'un amour vertueux est la plus puissante, comme la plus douce. Le monde n'a pas de spectacle plus féerique, plus digne d'envie que la passion pure et heureuse. La passion, cette explosion sincère des forces de l'âme, a pour nous un attrait si puissant, que nous éprouvons un plaisir profond et une émotion véritable à la contempler, même dans ses écarts et dans ses égarements. Nous sentons si bien sa force irrésistible, que nous excusons bien des fautes et bien des crimes commis en son nom. Politique, ambition, amour, ces trois grands mobiles des passions ont donné lieu à de terribles effets ; mais aussi ils ont été la source de mille actions héroïques, et sans les passions, l'humanité

s'arrêterait d'elle-même dans sa course : c'est le choc des passions qui entretient le feu sacré qui fait vivre les hommes. Sans elles, nous ne serions que des machines organisées comme des automates, mais inertes et sans mouvement.

Lorsque la passion se développe, en harmonie avec la conscience, l'âme se sent inondée d'une joie ineffable, c'est là le plein essor de notre nature, la satisfaction de nos plus chères aspirations, les plus divines comme les plus humaines, en un mot, c'est le paradis reconquis.

Jusqu'à présent nous n'avons connu en Reine que la jeune fille simple, naïve, droite, vertueuse, sans éclat comme sans efforts, et respectant son frère qui représentait à ses yeux toute sa famille. Maintenant l'amour passionné est entré dans ce cœur si bien fait pour le sentir et y a apporté le bonheur suprême, car ces saintes joies, ces plaisirs de l'amour pur et vertueux, qu'elle n'aurait pas cherchés d'elle-même, elle les savoura en pleine liberté. — Elle aimait ardemment et innocemment : elle était heureuse dans la pleine acception du mot.

M. de Largillière était à la fois pour elle, un mentor, un frère et un amant. Une fois en possession de cette âme si suave — ouverte à toutes les belles aspirations—sensible à toutes les poésies...

Il s'en fit le guide et le protecteur. Il entreprit de lui apprendre le monde et la vie, et rien n'eût été plus délicieux à contempler que le tableau de leur intérieur. Où en trouver de plus chaste, de plus tranquille, de plus studieux?

Largillière, un bras passé autour de la taille de la jeune femme, se promène dans le parc, il parle et Reine écoute, attentive et recueillie. De temps à autre, elle questionne et son mari lui répond en éclairant les points qui semblent l'embarrasser.

Il lui fait comprendre les joies suprêmes de la conscience. Rien ne peut égaler la félicité que donne la satisfaction de la conscience.

— Sois dévote, si tu veux, lui dit-il; mais avant de consulter un homme, ou d'implorer un Dieu, interroge ta conscience. C'est elle seule que Dieu a chargée de te répondre, et elle est toujours prête et infaillible. La conscience est toujours réellement vraie. Dans toutes les occasions de ton existence, réfugie-toi sans cesse en elle, n'imite pas ces gens qui n'ayant jamais fait rien de répréhensible et, se voyant en butte aux perfidies des méchants et aux accusations des envieux, se découragent et semblent vouloir abandonner la cause du juste et du vrai. A quoi bon la vertu, disent-ils? A quoi bon essayer de faire le bien sur la terre... Le vice adroit et souple, la ruse et le savoir faire

seront toujours triomphants. Ce sont là, mon amie, des faiblesses qu'il faut éloigner de son cœur. Ceux qui se découragent, qui *désertent* en un mot, n'ont pas interrogé leur conscience. Ils ignorent, les malheureux, les joies sublimes de la conscience, et c'est cette ignorance des bonheurs intimes qui les fait douter des autres et d'eux-mêmes. Lorsque tu verras une bonne action de toi mal interprétée, et, d'une autre part, l'action hypocrite d'un fourbe vantée... tu t'indigneras d'abord... Ce premier mouvement est naturel; mais réfléchis un peu, et consulte la voix secrète... Elle te consolera dans tes petites désillusions, elle te montrera du doigt la vanité du monde, et ton âme peu à peu rassérénée oubliera les mécomptes de la vie et bénira la conscience qui t'aura éclairée, raffermie, consolée.

Reine écoutait avidement son mari; leurs conversations l'avaient rendue une vraie sainte, dans l'acception véritable de ce mot, si souvent et si mal employé. Sa religion n'était pas très voyante : elle pratiquait peu; mais elle remplissait tout ce qui l'environnait de joie et de contentement. Elle ne se bornait pas à entretenir son mari de son amour, elle le lui prouvait activement dans les plus petites comme dans les plus grandes choses. Elle s'associait à toutes ses pensées, s'assimilait tous

ses goûts, partageant ses relations, ses études et ses travaux. Elle aimait le monde, lorsqu'il souhaitait l'y conduire, et elle y brillait d'un éclat sans pareil; elle aimait la solitude, s'il éprouvait le besoin de la retraite.

A la campagne, elle se faisait belle pour lui seul, elle aimait à charmer son cœur par sa grâce et son esprit naturels; mais elle aimait aussi à conserver le prestige des yeux. Lui, de son côté, faisait grande toilette, et un beau jour, ils sortaient du château, en calèche à la Daumont, elle brillante, comme si elle eût été faire étalage de luxe au bois, ou à Longchamps, lui, splendide, comme s'il eût reçu une lettre d'invitation d'un roi. Ils parcouraient ainsi la forêt, émerveillant les bûcherons et effarouchant les biches et les cerfs. D'autrefois, ils faisaient allumer deux cents bougies dans leur grand salon, et toujours dans des toilettes originales et d'une exquise fraîcheur, ils se donnaient une soirée d'apparat à eux deux seulement. Elle se mettait au piano, ils chantaient des duos et terminaient cette fête intime par un fin et délicat souper.

Certes il y avait un peu d'enfantillage dans tout cela, mais l'enfantillage a bien souvent son charme.

Lorsqu'ils étaient séparés, ce qui arrivait rarement, elle s'enfermait dans une agréable solitude

et là, elle essayait de se mettre au courant des affaires politiques ou mondaines. Elle lisait tous les journaux, toutes les brochures, y cherchant tout ce qui pouvait intéresser son mari et elle lui adressait de longues lettres où elle rendait compte de ses lectures. Elle ne mettait aucune prétention dans son style. Elle n'avait pas d'art, mais elle possédait une élégance et une naïveté adorables. Ses lettres dictées par le cœur, n'avaient rien qui rappelât le bas-bleu... C'était toute la poésie de son âme pure et passionnée.

Telle était Reine, lorsque, sur les instances de son mari qui avait besoin de se reposer de ses travaux parlementaires et de ses occupations financières, elle fit une apparition à Bade. Grâce aux nombreuses relations de M. de Largillière, la jeune marquise fut admise d'emblée dans les diverses coteries où sa beauté et sa naïveté enchanteresses furent bientôt le sujet de toutes les conversations. Quoique de caractère et d'allures opposées, M. de Largillière et le prince avaient été fort liés autrefois. La connaissance fut vite renouée et M. de Largillière reçut la confidence des projets de mariage du prince.

Le rêve de Magarthy, nous l'avons déjà dit, était de pénétrer dans le sanctuaire de la haute société de Bade... Le prince aurait pu y présenter sa femme; mais il ne pouvait y faire admettre facile-

ment madame de Talin, riche et titrée sans doute, mais inconnue de tous. Il fut donc convenu entre le prince et Magarthy que l'on tâcherait d'amener une liaison entre cette dernière et madame de Largillière. En conséquence, Magarthy organisa une tombola, s'en nomma elle-même dame patronnesse et un beau jour, sous le prétexte de placer des billets, madame la baronne de Talin se présenta chez Reine au moment, où selon leur convention, le prince s'y trouvait de son côté. Magarthy fut adroite, insinuante. Le prince ne tarit pas en éloges sur madame de Talin, sur ses adorables enfants et sur la manière admirable dont elle dirigeait seule une fortune importante. Quant à Reine, elle prit quelques billets, causa peu et se tint sur la défensive. Tout en remerciant Magarthy de l'associer à une bonne œuvre, elle ne cessa d'observer la créole d'une façon persistante et qui, sans pouvoir passer pour impolie déconcerta fortement celle-ci.

La visite fut courte, malgré les efforts du prince pour alimenter la conversation : Reine semblait distraite et Magarthy se retira sans avoir reçu une invitation à revenir ou la promesse d'une visite de madame de Largillière.

Resté seul avec la marquise, le prince ne put s'empêcher de lui témoigner son étonnement de sa froideur :

— Que vous a donc fait cette pauvre baronne?... Vous, si bonne, si affable... vous l'avez reçue plus qu'indifféremment.

— Prince, il y a longtemps que j'ai vu cette dame pour la première fois... huit ans, peut-être. C'était sur un paquebot et, comme elle s'était pour ainsi dire emparée de moi, je me laissais aller aux charmes de ses prévenances... Cela déplut à mon frère, qui me pria d'un ton que je n'oublierai jamais, d'éviter cette femme... J'ai obéi, et tant que mon frère n'aura pas levé la consigne, je ne parlerai pas à cette baronne de Talin, dont le nom était autre, ce me semble, il y a huit ans. Il existe un mystère entre cette femme et mon frère... mystère que je ne comprenais pas alors... mais que je crois deviner aujourd'hui... Du reste, je vais lui écrire à ce sujet :

— C'est cela. — Et moi aussi, je l'interrogerai... Cette histoire de paquebot me paraît louche.

En effet, le prince écrivit aussitôt... Quelques jours après, il reçut la réponse suivante :

« Cher prince,

« Votre lettre m'a épouvanté! Vous voulez, me
« dites-vous, épouser la fille d'une femme qui se
« fait appeler Octavie de Talin... Autant vaudrait

« vous mettre une pierre au cou et vous jeter dans
« le Rhin. Sur mon honneur de gentilhomme, vous
« ne pouvez entrer dans cette famille. *Elle* se
« nomme Magarthy; c'est une esclave affranchie.
« Elle a empoisonné sa mère, elle a assassiné sa
« maîtresse, madame de Cerny, elle a voulu me
« tuer et m'a volé comme dans un bois. Jalouse
« sans amour, haineuse sans raison, corrompue
« sans tempérament, cruelle par instinct, Magarthy
« est un monstre. Cette femme, capable de tout,
« porte avec elle la mort et le déshonneur.

« Voilà ce que j'ai à vous dire... Je suis si
« troublé de votre confidence que je ne suis pas
« maître de mes expressions. Je vous répète seu-
« lement et cela, sur mon honneur, que je suis
« resté au dessous de la vérité. Dans ma convic-
« tion, cette femme finira dans une prison ou sur
« l'échafaud.

« Ma sœur a reçu de moi l'ordre formel de ne
« jamais approcher de cette misérable. Je n'ai pas
« voulu souiller son esprit par la révélation de cer-
« taines turpitudes, mais j'écris à mon beau frère
« une lettre à peu près semblable à celle-ci.

« Adieu, prince, courage!

« Votre dévoué,

« De Mingen. »

Ce billet plongea le prince dans une stupéfaction douloureuse. Il aimait ardemment Mézélie, il s'en croyait aimé, mais il aimait et respectait par dessus tout le nom que ses aïeux lui avaient transmis. Il se décida donc à rompre brusquement ses chaînes, car il ne doutait pas de ce que lui disait de Mingen. Celui-ci ne pouvait être soupçonné en fait d'honneur et de vérité. Il se résolut donc à écrire à la baronne de Talin une lettre que nous transcrivons ici, pour montrer que la délicatesse du prince ne l'abandonnait pas, même dans les circonstances où il lui eût peut-être été permis d'être tout autre.

« Madame la baronne,

« Pardonnez-moi de vous annoncer si brutale-
« ment mon départ de Bade. Hélas! oui, ma-
« dame, je pars et me vois dans la douloureuse
« nécessité de rompre des relations qui m'étaient
« douces et précieuses... il le faut cependant! —
« Rappelez-moi au souvenir de mademoiselle
« Mézélie que mon mauvais destin me contraint à ne
« plus revoir jamais... J'ai hésité à vous écrire...
« Mes motifs sont sérieux, cependant, il ne tien-
« dra qu'à vous qu'ils ne soient connus de per-
« sonne, excepté d'une nommée MAGARTHY, dont je

« connais TOUTE l'histoire. *Magarthy* est actuelle-
« ment à Bade : vous la connaissez ! — deman-
« dez-lui les raisons qui m'éloignent pour tou-
« jours de l'honorable famille de Talin et de la
« jeune fille que j'aimais... Vous comprendrez
« alors comment il se fait que je n'aie pas d'autre
« parti à prendre.

« ALBERT D'ARMAGNE. »

Magarthy reçut cette lettre pendant le déjeuner. Elle la lut... — nous savons qu'elle avait appris à lire... — elle la lut sans que sa physionomie exprimât aucun des sentiments que cette lecture faisait naître dans son âme. Au premier moment, elle crut s'être trompée et elle la recommença deux fois, trois fois.

— Allez au jardin, dit-elle enfin à ses filles... j'ai besoin d'être seule !

Mézélie et ses deux sœurs obéirent.

Une fois seule, la créole put laisser le champ libre à sa colère, à sa rage ! Comment le prince avait-il pu savoir son passé...? C'était Reine, sans doute, qui instruite par son frère avait tout révélé ! « Malheur à elle... malheur au prince ! La mort pour tous deux ! » — Telles furent ses premières pensées : elle voulait se venger ! En proie à

une sorte de délire furieux, elle se promenait avec agitation dans le cabinet où elle s'était renfermée. Qui l'eût vue alors, l'eût prise pour une des sorcières de Macbeth. Les cheveux épars, la bouche écumante, les yeux hagards, le sein convulsivement agité... elle n'avait plus rien d'humain! Tout son passé aurait pu se lire sur son front dépouillé de son masque habituel. De la femme, il ne restait que l'enveloppe...! Le démon qui habitait ce corps apparaissait dans toute sa laideur. Tous ses crimes passés pouvaient se lire sur sa physionomie. Le meurtre, le parricide étaient imprimés en caractères livides sur ce visage décomposé. La débauche n'avait pas atteint la luxuriante richesse de sa nature; mais d'un seul coup, la haine venait d'opérer une transformation monstrueuse. Ce n'était plus ni Messaline, ni Marco, ni la Marton... c'était Brunehaut, Locuste ou Némésis. Verte plutôt que pâle... les lèvres contractées, elle s'assit dans un fauteuil et resta près d'un quart-d'heure plongée dans une profonde méditation. La lettre fatale était placée sur un petit guéridon en face d'elle... Elle la consultait de temps à autre, et déchiquetait machinalement le meuble avec un canif qu'elle avait à la main. On sentait qu'elle n'eût pas hésité en ce moment à poignarder elle-même ceux qu'elle appelait des

lâches et des misérables. Elle ne put tenir longtemps contre toutes ces émotions... Elle sentait qu'une crise approchait... ses tempes battaient avec force... Elle eut encore la présence d'esprit de fermer toutes les issues, puis mettant un mouchoir sur sa bouche pour étouffer les cris qu'elle sentait près de lui échapper, elle se laissa glisser sur le tapis et s'y roula, en proie à d'horribles convulsions. Cependant, elle fut, même dans le paroxisme de la crise, assez maîtresse d'elle-même pour qu'aucune vocifération ne la trahît... Elle serrait son bâillon volontaire entre ses dents; et tandis que ses mains frappaient des ennemis imaginaires, tandis que son corps se tordait dans tous les sens et qu'elle mettait en lambeaux tout ce qui la couvrait, elle ne prononça pas un mot... Elle râlait, mais aucun de ses soupirs étouffés par le mouchoir qu'elle avait fortement attaché derrière sa tête, ne fut entendu au dehors. Pendant une demi-heure, elle fut folle, véritablement folle furieuse. Tout son passé jaillit à ses yeux comme apparaissent les spectres dans les fantasmagories. — Elle revit sa mère, madame de Cerny... elle revit ses compagnes de prostitution qui la montraient du doigt à la Marton, en riant de tout leur cœur! Toute sa vie flétrie, méprisable se dressa devant elle. Cerny, master John, de Mingen, les ma-

telots, les nègres, le prince, la duchesse, Reine, Prissé, Berthe, Tayeur lui-même, défilèrent devant ses yeux, dans ce panorama fantastique. Elle se vit traînée sur une claie dans les rues, attachée au pilori... et elle sentit même la brûlure d'un fer rouge sur son épaule... Elle se retourna violemment, et dans le bourreau, elle reconnût Simon Lenoir qui lui souriait diaboliquement. Puis vint la cour d'assises... M. de Lauménil pleurait dans un coin et ses filles étaient placées aux côtés du président... Un homme habillé de rouge comme dans les drames de sang, la saisit et elle se trouva sur une place immense où plus de dix mille personnes criaient : « A mort la parricide, à mort la meurtrière, à mort la faussaire! » — Et Simon Lenoir, toujours Simon, son complice, l'homme rouge du tribunal, lui passa autour du cou une corde froide comme la glace... Ses filles étaient à une croisée vis-à-vis de la potence et causaient en riant avec le prince, la duchesse, Reine et M. de Mingen qui leur désignait Magarthy du doigt. C'en était trop pour ses forces. Au moment où Simon serrait le nœud fatal, Magarthy s'évanouit. Mais cette syncope ne fut pas de longue durée. Elle reprit bientôt ses sens et se hâta de changer de toilette et de recomposer son visage. La réflexion remplaça les transports primitifs qui

l'avaient envahie et quelque chose comme un remords traversa son âme... si toutefois elle avait une âme! Elle se compara aux autres femmes, à Reine surtout... cette noble jeune fille, cette heureuse épouse, cette chaste mère... Elle pleura, suite inévitable de toute crise nerveuse, elle pleura, en pensant que ses enfants la mépriseraient un jour et l'idée du suicide surgit dans son cerveau.

Mais, si elle mourait, que deviendraient ses enfants? Ses enfants... la seule chose au monde qui pût la toucher. Il fallait que ses filles fussent heureuses! Il le fallait, même au prix de nouveaux crimes de sa part.

Mais que tenter?

Elle avait bien au fond du cœur une ressource, c'est à dire une idée vague qu'elle caressait en rêve... et qui si elle devenait réalisable, pouvait lui donner quatre chances d'arriver peut-être à la richesse. Je dis quatre chances, parce que chacune de ces chances était séparée et pouvait, cependant, à un moment donné, servir toutes les quatre à la fois. Magarthy recevait souvent des lettres, mais il y avait surtout quatre écritures, quatre initiales qui l'intéressaient plus que les noms écrits tout au long au bas des lettres indifférentes. Chacune de ces lettres venait d'un homme, et chacun de ces hommes pouvait, si son idée pre-

nait un corps, devenir pour elle un auxiliaire, une ressource suprême... qui sait? tous quatre peut-être, à l'insu l'un de l'autre, pouvaient concourir à sa fortune.

Quoi qu'il en soit, cette rupture du prince d'Armagne laissait Magarthy dans une situation affreuse. Elle était au bout de son argent et elle ne pouvait en rien diminuer ses dépenses. Elle avait bien, comme d'habitude, plusieurs amants à Paris... Mais leur concours officieux dépendait d'une condition sociale apparente que Magarthy n'était pas sûre de pouvoir leur opposer encore... Jusque-là, ce n'étaient que des *liaisons de convenance*, ainsi que lord Shesterfield nomme les intrigues passagères, qu'un homme du monde accepte joyeusement avec toute femme paraissant riche, posée et dont le physique est encore convenable, liaisons qui n'ont rien des entraînements de la passion, qui n'engagent à rien et qu'on rompt comme on les forme, le plus facilement du monde. Elle ne pouvait compter sur l'aide efficace de ses amis et elle ne croyait plus pouvoir prétendre à inspirer une passion.

— Mon règne est fini, se dit-elle pour la centième fois, depuis un mois,...mais j'ai mes filles... et...

Rendons justice à Magarthy : l'horrible pensée

qu'elle allait exprimer, s'était à peine présentée à son idée qu'elle la rejeta avec terreur.

— Oh! jamais! jamais! mes pauvres enfants! les voir continuer ma vie misérable... jamais! Plutôt les tuer, s'écria-t-elle avec énergie, dans le paroxisme de l'indignation que lui inspirait la tentation qui lui était venue un instant à l'esprit.

Une fois qu'elle eut complétement repris possession de son calme et après une longue méditation, elle se résolut à ne rien tenter ni contre Reine, ni contre le prince. Que pouvait-elle faire d'ailleurs? L'un et l'autre étaient à l'abri de toute calomnie et Magarthy ne pouvait que se *couler* encore davantage, en essayant d'entrer en lutte avec eux. D'ailleurs, elle avait un projet en tête qui nécessitait un prompt départ.

Il s'agissait d'un gain assuré de 100,000 fr.... Le moyen de les gagner subitement lui était venu à l'esprit, au milieu de ses réflexions tumultueuses. Elle fit appeler Mézélie auprès d'elle.

VIII

LE DÉPART

— Ma fille, lui dit-elle sans préambule, nous partons ce soir même... Nous quittons Bade, pour n'y jamais revenir.

— Et le prince? hasarda timidement la jeune fille.

—Le prince d'Armagne n'existe plus pour nous, mon enfant! Il n'y faut plus penser! Il nous a tous trompés! Il aime ailleurs et sa main est promise.

— Quoi ! il serait possible !

Mézélie ne put retenir ses larmes.

— Tout est possible, mon enfant... Tu ne connais pas la vie!... Ne pleure pas ainsi : tu me

désoles. Écoute-moi plutôt avec calme... Le prince ne peut t'épouser.

— Mais, maman...

— Ce mariage est impossible, te dis-je... Crois-moi... Il faut que je sois bien certaine de ce que je te dis pour me décider à t'affliger ainsi. Tu avais fait ou plutôt nous avions fait un rêve. Il n'y faut plus penser. Tu es jeune... tu as ressenti pour le prince cette première affection que les jeunes filles s'empressent à tort d'appeler l'amour. Tu oublieras l'homme qui a voulu te tromper. La première vertu, ma fille, c'est la fierté! Il y va de ton honneur, de l'honneur de ta famille de paraître rompre la première. Voilà pourquoi nous partirons le plus vite possible. Ne pleure pas, Mézélie, tu sais combien je t'aime, combien j'aime tes sœurs... Eh bien, c'est la première fois que je te demande une grâce! accorde-la-moi, en récompense de tout ce que j'ai cherché à faire pour ton bonheur; le prince d'Armagne s'est joué de ta jeunesse et de ton inexpérience... Oublie-le et partons!

L'explication entre la mère et la fille fut un peu longue. Mézélie abandonnait avec peine ses projets de mariage. Le prince était beau, riche... et prince! Or le titre de princesse a bien des attraits! Cependant, la créole sut si habilement tourner les choses, qu'elle prouva à la jeune fille que cette

rupture était le plus grand bonheur qui pût lui arriver. Aimer un homme dont le cœur est déjà donné, s'exposer à subir l'humiliation d'un abandon qui ne pouvait tarder, tout cela était indigne d'une jeune fille de dix-huit ans, aussi riche, aussi distinguée que Mézélie. D'ailleurs, il n'y avait pas que le prince d'Armagne au monde et, grâce au ciel, il n'était pas le dernier des épouseurs! Quelle honte pour Mézélie, si elle restait assez longtemps à Bade pour se voir délaissée! Que penserait le monde d'un abandon aussi imprévu, et comme les bonnes petites amies riraient en parlant de la pauvre Ariane sans mari! Tandis qu'en prévenant le prince par un départ subit, tout l'avantage restait à la famille de Talin et le prince seul aurait à subir le ridicule de la rupture!

Magarthy fut éloquente et Mézélie ne tarda pas à être persuadée que le prince était un monstre et que sa mère était la meilleure des mères. L'idée de retourner à Paris où Magarthy lui promettait des connaissances nouvelles et des fêtes ravissantes, remplit bientôt cette petite tête déjà abondamment fournie de tous les caprices si naturels à l'extrême jeunesse, et ce fut presque gaîment qu'elle aida sa mère et toute la famille à faire les préparatifs du départ.

Le bruit de la rupture du prince, malgré le

secret gardé par les deux parties, courut dans Bade... on ne s'abordait que pour se dire :

— Vous savez bien... le prince et la jeune créole... Eh bien, tout est rompu!

Le prince eut à souffrir quelques railleries à son cercle; mais il pria *sérieusement* ses amis de ne point insister sur ce sujet et l'on se le tint pour dit. La médisance n'en alla pas moins son train. Le prince avait donné à Mézélie une jolie petite montre émaillée, avec son chiffre et sa couronne. C'était une avance sur la corbeille, et Magarthy trouva bon de ne pas renvoyer le bijou. Le prince était loin de songer à cette bagatelle; mais quelques-uns de ses amis apprirent ce fait, je ne sais comment, — tout se sait dans les villes d'eaux, et ils composèrent une chanson assez méchante à ce propos. Pendant les vingt-quatre heures que Magarthy fut obligée de rester encore à Bade, elle et sa fille furent en butte à plusieurs mauvaises plaisanteries, entre autres à celle de la complainte qui leur fut envoyée en triple exemplaire. Nous nous rappelons le dernier couplet de cette chanson exécrable comme poésie, mais assez cruelle pour ces dames.

Belle Iris, quoi! vous partez!
— Partout on rencontre —
Un prince aux traits attristés
Bien sombre il se montre....

Vous emportez son regret.
Mais encore point ne faudrait
Emporter sa montre,
O gué !
Emporter sa montre !

Magarthy et sa famille quittèrent Bade sans faire d'adieux à personne. On causa quelques jours de ce départ, puis on n'y pensa plus... Le public des eaux est habitué à ces disparitions subites, et les étoiles filantes n'ont plus rien qui étonne ce monde insoucieux. Une fois à Paris, Magarthy confia la direction de sa maison à la vieille du Tilleul et, accompagnée de Simon Lenoir, elle partit pour un petit voyage qu'elle annonça devoir durer une douzaine de jours. Où allait-elle? C'est ce que l'on saura si l'on veut bien suivre Magarthy jusqu'au chemin de fer de Lyon, où Simon vient de prendre deux places pour Marseille. Côte à côte dans le coupé, nos deux chasseurs d'aventures convinrent à peu près de leurs faits... Ils s'agissait d'une infamie : le forçat et le courtisane furent bientôt d'accord.

IX

LES BONARI

Une fois arrivée à Marseille, Magarthy choisit une auberge dans un des quartiers les plus retirés, sous le nom de madame Barrière et s'y installa... Elle ne tenait pas beaucoup à se montrer, et ce fut Simon Lenoir qui s'enquit des habitudes et des mœurs de la famille chez laquelle ils allaient *travailler*, expression favorite de Magarthy. Tous les soirs, Simon rendait compte à la créole de ce qu'il savait et, au bout de huit jours, Magarthy lui donna ses instructions dernières et le chargea d'écrire une lettre qu'elle lui dicta.

Il est utile de faire connaître aux lecteurs la

famille Bonari, afin de les mettre à même d'apprécier les chances de succès de la quarteronne dans cette nouvelle tentative de chantage.

Le comte Bonari appartient à une des plus illustres maisons de la Bretagne. On dit les Bonari, comme ont dit les Montmorency. Un mariage heureux sous tous les rapports de fortune, de sentiment et de convenance avait décidé le comte Bonari à abandonner son pays natal et à venir se fixer à Marseille. Dernier rejeton d'une race de nobles seigneurs, rien ne le retenait dans son pays. La première révolution avait ruiné le château de ses ancêtres, et il vivait dans sa nouvelle famille, heureux et honoré. Il avait soixante-trois ans, mais portait gaillardement son âge... Son fils, le vicomte Bonari passait, chaque hiver, quelques mois à Paris; le reste du temps, il le consacrait à son père qu'il chérissait et il était sur le point de conclure un mariage avantageux. Rien jusque-là, n'avait donc troublé le bonheur de cette famille patriarcale. Ils avaient eu à soutenir un procès, il y avait quelque dix ans, à propos d'un certain intrigant qui avait pris le titre de marquis de Bonari, et qui sous ce nom menait une vie scandaleuse. Le procès n'avait pas été long... Vérification faite des papiers et de l'état civil du soi-disant marquis, il fut reconnu qu'il ne s'appelait pas *Bonari*, mais *Buo-*

nari, et que loin d'être noble, son père exerçait l'humble profession de tailleur, à Ajaccio. — Un jugement intervint qui défendit au quidam de porter le nom de Bonari... et le titre de marquis... Voilà la seule tribulation qu'eut à subir la famille Bonari... Mais on parla longtemps de l'intrus, et lorsqu'on voulait citer un fourbe, un fripon ou un homme sans moralité, on disait plaisamment... C'est encore quelque *Buonari!*

Le père du comte avait pris une part active aux guerres de la Vendée. Pendant longtemps, il fut chargé de la correspondance des princes et, accompagné de Pétrinel, son valet de chambre, il parcourut, sous divers déguisements, toute la Bretagne. Mais il fut pris par les bleus ainsi que le fidèle Pétrinel et transporté à Paris, où on les enferma dans une prison qui regorgeait de victimes. Le comte succomba au typhus et Pétrinel, par un hasard, miraculeux parvint à s'échapper. Mais n'osant retourner, en Bretagne, il se présenta comme domestique, sous un faux nom, chez M. de Mingen, le père de l'ancien amant de la créole. Il avait sauvé quelques-unes des lettres de M. Bonari, et sur le point de mourir... ne sachant ce qu'était devenu le fils de son maître, il remit ces lettres à M. de Mingen, en le priant de les transmettre à la famille, si toutefois elle existait encore.

Ce fut dans les papiers du fils de Mingen que Magarthy trouva ces lettres, insignifiantes pour la plupart, et qu'elle regarda longtemps comme inutiles.

La mémoire de M. de Bonari, le Vendéen, était en grand respect dans la famille de Marseille. Plus d'une fois, à la fin d'un repas on s'était entretenu des dangers qu'il avait courus pour la bonne cause. On n'oubliait pas non plus le gars Pétrinel dont le dévoûment avait manqué lui être fatal... Puis venaient les anecdotes sur les pérégrinations nocturnes des deux courageux partisans. — Une surtout avait le don de faire rire aux larmes le comte de Bonari actuel... Il se plaisait à la raconter et chacun s'empressait de la trouver charmante.

— Figurez-vous, disait-il, que mon pauvre père et le gars Pétrinel étaient ce jour-là déguisés en charbonniers... Ils étaient noirs en diable... La nuit approchait, la pluie tombait et la faim pressait... Que faire au milieu d'une forêt dont ils avaient quitté les sentiers? Une idée vint à Pétrinel qui était un savant et qui savait son Perrault sur le bout du doigt! Se rappelant les aventures du petit Poucet et imitant le malin bonhomme, il grimpa en haut d'un chataignier et aperçut une lumière à une portée de fusil! Pétrinel s'orienta si bien, qu'au bout d'un quart-d'heure les deux faux charbonniers frappèrent à la porte d'une chaumière.

— Qui va là? dit une voix faible.

— Amis!

— Entrez, la porte ne ferme qu'au loquet.

Mon père et son valet entrèrent dans une misérable cabane... où gisait une femme sur un grabat. Elle avait la fièvre et de temps à autre elle puisait, avec un verre, dans un seau rempli d'eau et placé près de son lit. En ce temps-là, le paysan breton ne connaissait d'autres remèdes à toutes les maladies que le lit, la diète et l'eau fraiche. Le médecin était en horreur dans ces pays presque sauvages et il n'était guère appelé que pour constater les décès. Nos deux voyageurs exténués, trempés de pluie, affamés et gelés, essayèrent de faire lever cette femme...

— Oh! que nenni... Attendez le jour... Les gars viendront.

— Sont-ils loin?

— Vous êtes curieux... Vous n'avez pas plus l'air de charbonniers que moi d'une princesse... Voue êtes des bleus déguisés, pas vrai?

Et la vieille femme que la fièvre rendait inconséquente... retomba en murmurant :

— Les canailles! ils m'ont tué mon homme! Mais les gars sont là! les gars sont là!

Sont, sont les gars de Lominé
Qu'ont de la mailloche...

Et elle s'endormit en fredonnant la fin de la ronde.

— Ma foi ! dit mon père... A la guerre, comme à la guerre... allume une autre chandelle, voici un briquet... Ah ! ah ! des fagots ! ma foi, nous allons nous sécher !

Le feu flamba bientôt dans l'âtre, sa lueur et son pétillement réveillèrent la femme...

— Oh ! les bleus ! au secours !

— Taisez-vous, lui dit mon père... Je suis le comte Bonari.

— Vous, Seigneur Dieu ! c'est-y possible ! et je ne peux pas me lever... Mais dites à ce gars qui est à côté de vous, comme un émouché ébaubi, qu'il ouvre la bouche... Il y a Dieu merci, du pain... du beurre... Ah ! monsieur le comte, Dieu bénit la maison... Si les bleus viennent, ils trouveront... oh ! les bleus !

Sont, sont les gars de Lominé
Qu'ont de la mailloche...

Et elle se retourna pour dormir.

Pétrinel avait déjà dévalisé la huche... Mais la pitance était restreinte... Il y avait du pain, du beurre et des oignons ! — que faire de cela ?

— Une soupe à l'oignon, s'écria mon père... Et

les voilà tous deux épluchant, taillant et faisant rissoler les oignons dans un énorme morceau de beurre. Pétrinel remplit la marmite d'eau et sortit un moment pour voir l'état du temps et s'assurer qu'ils n'avaient pas été suivis. Pendant ce temps, mon père veillait sur la marmite avec un intérêt marqué, car son estomac était excité encore davantage par l'odeur exquise qu'elle exhalait. Au moment où la soupe se mit à bouillir, mon père, se rappelant vaguement avoir vu sa cuisinière faire un pot au feu... se mit fort gravement à enlever avec une cuillère les couches blanches qui apparaissaient à la surface du bouillon. Pétrinel rentrait en ce moment.

— Oh! monsieur le comte, que faites-vous?

— J'écume, mon garçon, j'écume!

— Oh! alors, mettez l'écume dans mon écuelle, si vous voulez bien.

— Comment, tu vas manger cela!

— Oh! vous m'en demanderez, monsieur le comte.

— Comment.

— Eh! monsieur, je ne suis pas noble, je ne suis pas savant... mais je me suis toujours laissé dire que l'écume de la soupe à l'oignon s'appelait autrement.

— Eh bien, comment ça s'appelle-t-il, gros nigaud?

— Ça s'appelle du beurre, monsieur le comte !

Et Pétrinel de rire aux éclats...

Le comte fut un peu humilié, mais prenant son parti en brave... Il se résolut à manger la soupe avec l'écume. Jamais, me disait-il, dans une des rares apparitions qu'il faisait au château, jamais je n'ai fait un meilleur souper.

Voilà quelle était l'histoire de fond du nouveau comte de Bonari.

Nous l'avons dit, c'était une famille patriarcale et Magarthy qui avait pris ses renseignements, savait que l'orgueil du nom de leur père, mort au service des princes, était tout pour eux. C'était à cet orgueil, que, grâce à l'industrie de Simon Lenoir, elle venait tendre un piége infâme... Les lettres qu'elle possédait ne contenaient que des choses banales. C'était ou des correspondances avec des fermiers pour leur donner des adresses où ils pussent faire parvenir de l'argent au comte, ou des correspondances avec d'autres agents des princes. Dans ces temps de guerre civile, on se rendait réciproquement sa correspondance, car une lettre de partisan ou de chouan trouvée dans une maison quelconque aurait suffi pour faire condamner toute une famille à l'échafaud. Bien des mariages funèbres avaient été conclus par Carrier pour moins que cela, et Pétrinel dans ses courses rap-

portait à son maître toutes ses lettres après que les intéressés en avaient pris connaissance. Mais revenons à nos deux tristes héros.

Simon Lenoir se présenta au domicile du comte et demanda à lui parler en particulier. Celui-ci le reçut aussitôt dans son cabinet et là Simon Lenoir, d'un air profondément affligé, lui remit une lettre de madame Barrière, dans laquelle celle-ci lui mandait que s'il était désireux d'apprendre quelque chose qui intéressait l'honneur de sa famille, il n'avait qu'à suivre le porteur du billet. On lui recommandait en outre le plus grand secret; le comte fut fort surpris de cette lettre. Il voulut interroger Simon Lenoir, mais ce dernier fut impénétrable. Il se décida donc à le suivre; une citadine attendait en bas, et tous deux entrèrent peu de temps après chez Magarthy. Là, le comte s'informa du motif qui avait provoqué cette entrevue. Pour toute réponse, la créole lui tendit un petit paquet de lettres, jaunies par le temps et que le comte baisa respectueusement. Il avait du premier coup d'œil reconnu l'écriture de son père.

— Madame, dit-il à Magarthy, après avoir parcouru quelques lettres... je ne sais comment vous remercier. Tout ce qui me vient de mon pauvre père est un trésor pour moi... Permettez-moi de regarder encore ces lignes chéries que votre bonté

m'a donné la joie de retrouver après tant d'années.

Il y avait parmi ces papiers, un recueil de pensées diverses, toutes de la main de son père qui le toucha profondément. Ces pensées étaient précédées d'une notice ainsi conçue :

« Lorsque l'idée me vint de rassembler quelques « notes éparses qui se trouvaient dans mon porte- « feuille et que je regardais comme les bases des « principes que je cherche à me former depuis « longtemps, je n'avais d'abord que l'intention de « leur donner une nouvelle consistance par cette « réunion et de me mettre à même d'en pouvoir « faire une lecture, toutes les fois que je me trou- « verais dans ce moment que l'homme le plus « affermi n'évite qu'avec peine et qu'il peut appe- « ler avec raison, ses *égarements* ou ses *disgrâces*. « Mais aujourd'hui un nouveau motif me rend la « formation de ce recueil un devoir sacré... ce « n'est plus pour moi seul que je travaille... c'est « pour mon fils et pour moi. Et qui m'en a fait « naître la pensée? Mon cher enfant lui-même! « J'étais dans mon cabinet, plongé dans les rêve- « ries qui sont assez naturelles à mon caractère, « j'avais sous les yeux ce petit recueil... Mon fils « entre et vient se placer près de moi... Après un « moment de silence : — Est-ce pour moi, mon

« père, que vous écrivez cela et me donnerez-vous
« votre petit livre quand je serai grand? Qu'on me
« me pardonne la puérilité de ce souvenir... c'est
« un enfant de cinq ans qui parle et c'est son père
« qui écrit!... »

Le comte Bonari ne put continuer, ses yeux étaient voilés de larmes. Magarthy épiait avec joie ces transports et elle se disait en elle-même que la négociation serait moins pénible qu'elle ne le craignait, avec un homme qui avait à un aussi haut degré le culte de l'amour filial.

— Madame, ajouta le comte, pardonnez-moi ces larmes. — Mais je suis vieux et ces quelques mots m'on ramené à une époque où mon pauvre père était heureux... Mais que puis-je faire pour reconnaître le bonheur que vous me donnez? Parlez, disposez de moi!

— Attendez, monsieur le comte, il existe encore une lettre de votre père qui détruira peut-être le charme de vos souvenirs d'enfance... La vie a de singulières contradictions, et les plus grands, les plus nobles dehors ne servent souvent qu'à cacher une plus grande duplicité.

— Que voulez-vous dire? madame; je ne vous comprends pas!

— Lisez, monsieur le comte, voici la dernière lettre de votre père... datée de la prison. Pétrinel

ne savait probablement pas lire... car il se fût, sans aucun doute, empressé de brûler cette lettre accusatrice.

Le comte prit la lettre des mains de Magarthy la parcourut rapidement des yeux, devint excessivement pâle... puis il se mit à la relire d'un bout à l'autre, s'arrêtant de temps en temps pour comparer l'écriture avec celle du cahier de pensées qu'il avait à la main.

— Je rêve, dit-il... c'est impossible! Cependant c'est bien son écriture... Oh! mon père... mon père! Et la lettre lui échappa des mains. Magarthy s'en empara et la cacha dans son corsage. Elle laissa s'exhaler la douleur du comte et, après quelques minutes données à la réflexion, elle dit lentement et en appuyant sur chaque mot, comme pour mieux retourner le poignard dans la plaie :

— Vous le voyez, monsieur le comte, l'honneur de votre famille est dans mes mains... De son propre aveu, dans une lettre signée de son nom, votre père avoue qu'il a été un traître, un espion, et qu'il a livré le meilleur de ses amis à la fureur révolutionnaire, et il invoque ce titre comme une recommandation auprès du comité de salut public... Vous êtes déshonoré... Combien voulez-vous m'acheter cette lettre?

Le comte n'avait point la force de parler, la créole répondit pour lui :

— Cent mille francs, c'est convenu. Je sais que vous êtes riche... adieu, comte... si, dans deux heures, je n'ai pas cette somme... cette lettre ne sera plus à ma disposition, ni à la vôtre, par conséquent... adieu, comte! dans DEUX HEURES!

Magarthy disparut par une porte dérobée et le comte, prenant machinalement son chapeau, sortit précipitamment... il alla chez ses banquiers sans perdre une minute, et réussit, par un véritable prodige, à réunir la somme demandée. — Une heure après, il revint chez madame Barrière...

— La lettre! dit-il... la lettre!... voici l'argent. Madame Barrière était une femme prudente... elle compta scrupuleusement les billets, puis tirant enfin la lettre, la remit à l'infortuné comte qui n'avait pas prononcé un mot. Il ne l'eut pas plutôt qu'il se précipita dehors et arriva chez lui tout haletant. Il était désespéré! toute sa vie venait d'être souillée par cette révélation. Il monta dans sa chambre sans être vu... et après avoir fermé les portes avec soin, il se jeta dans son fauteuil... relut deux ou trois fois le fatal papier et prenant enfin son parti... il s'écria :

— C'en est fait... il faut mourir!

Et ouvrant son secrétaire il en tira deux pistolets d'arçon... et se mit à les charger.

— Les pistolets de mon père, dit-il... c'est juste! la lettre servira de bourre!...

Il allait, en effet, exécuter son projet, quand la porte céda sous une impulsion vigoureuse; son fils se précipita dans la chambre.

— Mon père... vous voulez mourir. Pourquoi? Ne niez pas... je vous ai entendu par hasard, en passant, et ces pistolets me prouvent que vous disiez vrai!

— Laisse-moi, mon fils... nous sommes déshonorés!

— Déshonorés... nous... et vous vouliez mourir seul! il y a deux pistolets, mon père... si le déshonneur est entré dans notre maison... nous mourrons ensemble... mais auparavant dites-moi, au nom du ciel, dites-moi ce qui s'est passé!...

— Lis, mon fils... lis, dit le vieillard en fondant en larmes.

Le vicomte lut avec attention le papier que lui avait remis son père... comme lui, il commença par pâlir... mais habitué à juger froidement les choses, il recommença sa lecture épelant chaque mot pour ainsi dire... Tout à coup, il pousse un cri de joie... et se jetant dans les bras du comte...

— On vous a trompé, mon père... Cette lettre n'a jamais été écrite par mon aïeul!

— Que dis-tu? c'est impossible... c'est son écriture, c'est sa signature...

— Mais non, mon père... ce n'est pas sa signature. L'écriture est admirablement contrefaite, j'en conviens... mais la signature, voyez!

Tous deux penchés sur la lettre purent lire distinctement le nom de *Buonari!*

Simon Lenoir pour cette fois s'était trompé... grossièrement trompé!

Exprimer la joie du vieillard serait une chose au dessus de notre pouvoir... Puis se ravisant, il dit à son fils :

— Mais j'ai payé cette lettre 100,000 francs!

— C'est un ignoble chantage... Il est peut-être encore temps... Le nom, l'adresse des misérables, et je me charge de rentrer dans vos 100,000 fr. Il ne faut pas que de pareils coquins emportent le prix exorbitant de leur infamie.

Le vicomte renseigné par son père arriva comme la foudre chez la fausse madame Barrière.

Il était temps... les malles étaient déjà fermées.. Simon Lenoir payait le maître d'hôtel et Magarthy mettait ses gants.

— Laissez-moi seul avec madame, dit le vicomte d'un ton si imposant, que Simon qui redoutait les explications, et l'aubergiste qui connaissait de vue et de nom M. Bonari, se retirèrent immédiatement.

— Que me voulez-vous, monsieur, et de quel droit vous présentez-vous si brusquement devant moi?

— J'arrive à temps à ce qu'il paraît... Vous alliez partir... Mais je suis là... Choisissez maintenant, ou me rendre immédiatement les 100,000 francs, que vous avez extorqués à mon père, ou me suivre chez le procureur impérial... Votre lettre est fausse.

— Vous plaisantez — rendre — moi! jamais! La lettre est vraie...

— Je ne veux pas voir traîner mon nom devant un tribunal... Rendez l'argent et je vous laisse partir... Mais répondez-moi donc...

Et le vicomte poussé à bout cravacha Magarthy qui, stupéfaite de cette brusque agression, ne trouvait pas un mot à dire. Alors M. de Bonari ouvrant la fenêtre, lui dit de façon à ne pas laisser de doute dans son esprit :

— Décidez-vous, ou j'appelle la garde et je vous fais conduire chez les magistrats.

— Soyez maudit, proféra Magarthy : puis jetant un portefeuille au milieu de la chambre, elle se dirigea vers la porte...

— Un instant, dit le vicomte, il manque deux mille francs.

Il s'était placé devant la porte. La créole l'eût tué avec volupté ; mais elle n'était pas la plus forte,

elle posa deux rouleaux de mille francs sur la table.

Le vicomte mit la somme dans sa poche, et cédant à un mouvement de fureur plus fort que lui, il administra à Magarthy, quelques nouveaux coups de cravache vivement cinglés, et sortit en cherchant des yeux Simon Lenoir, que son père lui avait signalé comme complice. Il voulait le gratifier de quelques marques d'adieu; mais celui-ci, relégué au fond du cabaret d'en face, après avoir entendu siffler la cravache sur la robe de sa maîtresse, n'eut garde de se montrer.

Le soir de ce jour mémorable, Simon et la fausse madame Barrière roulaient vers Paris. Magarthy se frottait le dos — c'était la seconde fois, depuis sa sortie de Bourbon, qu'elle était cravachée.

— Je n'ai pas de chance avec les vicomtes, murmurait-elle!

— Cent mille francs de perdus, soupirait Simon.

— Bah! nous les retrouverons.

— Mais comment? Le chantage ne vous réussit guère depuis quelque temps... Et puis vous n'avez plus que fort peu de lettres, qui sont pour la plupart insignifiantes... Les meilleures sont usées.

— J'ai mieux que tout cela Simon, j'ai de quoi refaire ma fortune, et arriver peut-être à la considération!

— Quel est donc ce secret, murmurait Simon?

— Ce secret, c'est un bonheur dont je ne faisais encore que me douter, mais dont j'ai depuis hier la certitude absolue... Dans une quinzaine de jours, je pourrai difficilement le cacher... je suis enceinte de quatre mois!

Magarthy prononça ces mots d'un air triomphant... On était arrivé à Paris, que Simon se demandait encore en quoi la grossesse de Magarthy pouvait lui donner la fortune. Il n'y comprenait rien. Magarthy embrassa ses enfants et s'enferma avec Simon dans ce qu'ils appelaient leur laboratoire. Là, Magarthy allait expliquer à Simon la manière de *se servir* d'une grossesse.

. . . .

Quant aux Bonari, il y a longtemps aujourd'hui que cette histoire de chantage est oubliée. La famille modèle est rentrée dans son calme habituel, et le bonheur continue à habiter chez eux.

X

LES PÈRES A L'ÉPREUVE

Nous avons laissé notre héroïne en tête à tête avec Simon Lenoir... C'était suffisamment prévenir le lecteur qu'il s'agissait d'une nouvelle combinaison dont la réussite devait nécessairement être fatale à quelqu'un. Voici donc ce qui résulta de ce conciliabule secret. Quatre lettres, ou plutôt quatre circulaires furent écrites par l'ancien galérien.

Nous reproduisons textuellement un des originaux que le hasard à fait tomber entre nos mains, pour mettre le lecteur au courant de la nouvelle machination de Magarthy.

« Monsieur et cher ami,

« J'ai le cœur inondé de joie, et je ne sais cepen-
« dant pas si ma lettre vous causera un peu de
« plaisir. Nos relations dont la mémoire m'est au-
« jourd'hui doublement chère, ont été les plus
« heureux moments de ma vie. Le ciel a-t-il voulu
« me punir ou me récompenser de vous avoir si
« tendrement aimé... Je ne sais. Cependant, en
« interrogeant ce cœur qui fut tout à vous, je n'y
« trouve que des souvenirs agréables, et rien qui
« ressemble à un regret ou à un remord. X..., je
« vous ai aimé comme je n'avais jamais aimé per-
« sonne... Je me suis donnée tout entière à vous,
« parce que je vous jugeais noble et bon... et au-
« jourd'hui, je vous aime encore plus que jamais,
« car vous m'avez donné un gage sacré de votre
« amour... En un mot, X..., je vais bientôt être
« mère... Voici pour moi une nouvelle source de
« devoirs et de soins... mais ces soins et ces de-
« voirs me seront doux à exercer, puisqu'ils auront
« votre enfant pour objet. Cher et noble ami, dans
« cette circonstance, j'ai pensé que je devais vous
« instruire de ma position... Votre cœur m'est
« bien connu, et je devine que vous ne laisserez
« pas cet enfant, le vôtre, sans appui et sans sou-
« tien dans le monde. Je suis presque ruinée, mon

« pauvre ami... Deux banqueroutes successives...
« un vaisseau perdu... m'ont réduite à cette dure
« nécessité de vous implorer pour le petit être que
« je porte dans mon sein. J'eusse été bien fière
« d'avoir seule le fardeau de l'éducation de celui
« qui va naître, mais le ciel en a ordonné autre-
« ment... Il faut que j'aie recours à vous, ami,
« pour me venir en aide de toutes vos forces. Je
« ne doute pas que vous ne soyez touché de cette
« nouvelle et que vous ne preniez immédiatement
« les mesures nécessaires pour assurer le bonheur
« et l'avenir du petit être que Dieu *nous* a envoyé.

« Répondez-moi de suite, je meurs et me désole
« loin de vous...

« OCTAVIE B^ne^ DE TALIN. »

Cette lettre copiée trois fois par le secrétaire de notre héroïne, fut envoyée à chacun des quatre amants que Magarthy avait au moment de son départ de Paris pour l'Allemagne. La première était à l'adresse de M. Prissé, sur lequel, avec l'audace des filles de cette espèce, elle osait encore compter; la seconde fut envoyée au jeune peintre dont nous avons parlé plus haut, la troisième à un avocat célèbre dont nous devons taire le nom bien connu, et enfin, la quatrième à Tayeur, le financier

que nous avons déjà rencontré chez la duchesse de Fulgence.

Prissé renvoya la lettre sans réponse.

Le jeune peintre écrivit qu'il était désolé, mais qu'obligé de partir le jour même pour l'Italie, il se trouvait dans la nécessité de ne pouvoir offrir à madame Octavie de Talin que des vœux sincères pour le bonheur de son enfant.

L'avocat écrivit une lettre alambiquée, où il exposait que la maternité imposait des devoirs rigoureux « à une femme... Votre position, ajoutait-il, « est fort intéressante... Je n'oublierai jamais que « je vous ai connue riche et dans une position bril- « lante... Si vous voulez bien accepter 2,000 francs « d'un vieil ami, je les joins à ma lettre. Il est inu- « tile de m'en accuser réception. Je pars pour « quelque temps, et à mon retour j'enverrai pren- « dre de vos nouvelles. »

Magarthy se mordait les lèvres en lisant l'une après l'autre ces lettres qui étaient par le fait des fins de non-recevoir bien claires et bien nettes. Elle se répandit en plaintes amères contre l'injustice et le manque de cœur de certains hommes, et elle était dans le paroxisme de la colère, quand on lui remit la quatrième réponse.

— Ah! enfin! s'écria-t-elle!.. Nous allons voir si celui-ci aussi m'abandonne.

C'était une lettre de Tayeur... Le vieillard avait été épouvanté en recevant la circulaire de Magarthy...

Il avait entrevu tout un abîme de responsabilité, d'exigences et peut-être de scandales. Cependant, il écrivit immédiatement à la créole une lettre qui ne contenait que ces quelques mots :

« Amie,

« Êtes-vous bien sûre de ce que vous me dites?
« J'espère encore que non ; cependant, si cela est,
« comptez sur mon amitié... Je suis tout à vous...
« Que faut-il faire ? »

« — Venez à l'instant, lui fit répondre la
« créole ! »

Tayeur obéit et se rendit au domicile de la rusée quarteronne qui le reçut à bras ouverts.

Après l'avoir fait asseoir auprès d'elle, Magarthy commença, en ces termes, un discours longuement préparé :

— Écoute, mon ami, écoute-moi sans m'interrompre. Jusqu'ici, tu m'as aimée, pas autant que je l'aurais désiré,... c'est vrai, mais tu m'as aimée. — Le moment est venu de me donner une preuve de ton amour et de me récompenser de tout le bon-

heur que j'ai voulu te donner. Pendant cinq mois peut-être, je vais être obligée de me cacher à tous les yeux. Je ne veux pas que ma famille, que mes enfants en un mot, s'aperçoivent de rien. Je vais donc feindre un voyage à l'île Bourbon, et, laissant ici mes filles sous la surveillance de leur oncle et de leur tante, j'irai me fixer dans une petite solitude que tu viendras égayer, lorsque tu le voudras. De temps en temps, tu passeras par ici, voir un peu comment les choses iront en mon absence. Mézélie a de la tête, et je ne redoute rien de son côté. Mais il faut de l'argent et, je te l'ai dit, je suis ruinée. Quand tout sera fini, je reviendrai prendre ma place auprès de mes filles... J'ai compté sur toi, le père de mon enfant, pour arranger tout cela pour le mieux... Ne me refuse pas, ou, dans mon désespoir, je serais capable de tout... même d'aller me jeter aux pieds de ta femme, de lui avouer la vérité, de l'implorer pour mes enfants et de me tuer ensuite, en te laissant le repentir de ma mort et les reproches de ta femme. Voilà ce que je ferai si tu hésites... Réponds-moi... mon sort est dans tes mains...

Tayeur écouta, tout ahuri, cette harangue. Il connaissait Magarthy... malgré le voile que son caprice pour elle, et surtout son amour-propre avait étendu sur ses yeux, il la savait parfaitement

capable d'accomplir sa menace, au suicide près! — Il finit donc par céder, et voici ce qui fut convenu entre eux.

Magarthy irait habiter à Trouville où à Étretat une petite maisonnette quelconque; lui, de son côté, serait, pendant le laps de temps nécessaire aux couches de Magarthy, le banquier de la maison de Paris.

Tout fut exécuté ainsi. Magarthy fit venir ses enfants et leurs soi-disant grands parents. — Mézélie connaissait déjà Tayeur pour l'avoir vu chez madame de Fulgence. — Elle ne trouva donc pas étonnant que sa mère le chargeât d'une sorte de tutelle... La créole annonça son prochain départ, qu'une nouvelle reçue de Bourbon rendait indispensable. — Les enfants pleurèrent. — Ils voulaient accompagner leur mère. — Mais Magarthy leur fit comprendre qu'il s'agissait d'un intérêt tout puissant et qu'il était nécessaire qu'elle partît seule. Tayeur, de son côté, leur promit de venir très souvent les voir et de leur procurer, au nom de Magarthy, qui avait placé ses fonds chez lui, tout le bien-être possible et toutes les distractions qui leur paraîtraient convenables. Enfin, tout fut réglé de manière que Magarthy, trois jours après, était installée à Étretat dans une charmante villa louée par Tayeur. Alors tranquille sur le sort de

ses enfants, elle attendit patiemment le moment solennel. Elle attira le plus souvent qu'elle put le vieux Tayeur et finit par prendre un empire incroyable sur le millionnaire, — qui restait quelquefois plusieurs jours de suite à Étretat.

Laissons-la, dans sa maison de campagne, et faisons une plus ample connaissance avec les principaux personnages de cette histoire.

XI

LE FINANCIER TAYEUR

Tayeur est un des types les plus complets du parvenu. Ses commencements ont été rudes. Fils d'un petit commerçant du Dauphiné, il avait voulu tenter la fortune à Paris et il était débarqué avec dix francs en poche, il s'en vantait souvent, dans la capitale. Placé dans une boutique de mercerie de la rue Saint-Denis, son zèle et son intelligence le firent remarquer de ses patrons. Au bout de deux ans, il était premier commis, et la fille de la maison, qui plus tard devait être madame Tayeur, avait pour lui de tendres regards où le Dauphinois puisa l'audace de la demander en mariage. Après

quelques hésitations ayant pour cause la pauvreté du prétendant, les parents qui chérissaient leur fille par dessus tout, donnèrent leur consentement et peu de temps après, laissèrent aux jeunes époux, le fonds de commerce où ils avaient acquis une certaine aisance. Tayeur se défit avantageusement de ce fonds parfaitement achalandé. Alors en possession d'un capital sérieux, il se lança dans les grandes spéculations... Il fut du nombre des heureux acquéreurs des terrains de Saint-Lazare qui devaient en peu d'années centupler de valeur... Une fois le premier million gagné, le *Rubicon* était franchi... seulement il l'avait franchi en compagnie d'honnêtes gens... car—chose digne de remarque, dans la vie d'un financier!—jamais Tayeur ne se rendit coupable de la moindre action déloyale. Il continua ses spéculations, mais cette fois il se tourna du côté des affaires purement industrielles... Principal actionnaire de plusieurs manufactures importantes, il ne tarda pas à donner un compagnon à son premier million... La chance lui fut presque toujours fidèle... Il méritait d'obtenir les faveurs de la fortune; sage, économe sans avarice, intelligent et d'une probité à toute épreuve, Tayeur était le modèle des hommes d'argent. Mari plein d'égards, père tendre et prévoyant, — il était cité partout et par tous. Ajoutons qu'il était puissamment secondé par

sa femme, la plus vertueuse et la plus laborieuse des épouses.

A l'époque où se passe cette histoire... madame Tayeur avait de 45 à 50 ans. Elle était plutôt grande que petite, mais elle avait dû être fort belle dans sa jeunesse. La placidité de sa vie se lisait sur sa figure ronde et sans rides. Son teint était clair, ses yeux vifs, et ses cheveux qui commençaient à grisonner étaient bien fournis. Toute l'existence de madame Tayeur avait eu pour base le mot *devoir!* Et pour elle ce n'avait pas été une chose pénible, ç'avait été, au contraire, un bonheur constant. Elle aimait son mari de toutes les forces de son âme; mais elle l'aimait saintement. Nature calme, sans être froide, elle n'avait jamais vu dans son union avec Tayeur autre chose que le droit d'adorer et de rendre heureux l'époux qui lui était cher. Et de ce droit, elle avait largement usé. Pendant vingt-cinq ans, compagne assidue de son mari, elle avait partagé sa bonne et sa mauvaise fortune. Choisissant toujours la grosse part dans les fatigues, elle ne recherchait aucun plaisir en dehors de sa maison. L'univers pour elle, c'était sa famille. — Un fils et deux filles étaient venus redoubler son ardeur au travail. — En mère prévoyante elle avait voulu, malgré une fortune déjà très grande, que ses enfants — je parle des

filles, bien entendu, — prissent part aux travaux de la maison. C'étaient *ses femmes*, comme Tayeur les appelait plaisamment, qui tenaient ses livres et sa caisse. — A elles trois, elles avaient fini par constituer un bureau que bien des banquiers enviaient à Tayeur. Aussi quand il fut arrivé au modeste chiffre de 12 millions, qu'il s'était fixé pour maximum, répétait-il souvent. — J'ai 12 millions, mais, là-dessus, j'en dois bien neuf à ma femme! Quant à Casimir, il venait de finir son droit, et était stagiaire, en attendant mieux.

Tayeur n'était pas seulement un homme d'une haute capacité financière, il avait encore du bon sens et même de l'esprit. Il eût pu, comme il est arrivé à d'autres, marier ses filles à des princes, mais il eût appelé cela *déroger* et il avait raison. Lui, parvenu à être un des rois de la finance, grâce à son travail et à son mérite seuls, il eût regardé comme humiliant d'acheter, à ses enfants, un titre pompeux et de redorer les blasons de quelques grands seigneurs ruinés.

Madame Tayeur partageait les idées de son mari, aussi approuva-t-elle le choix qu'il fit de deux gendres, peu riches il est vrai, mais pleins d'honneur et de probité, dont il dirigea les premiers pas et qui, de collaborateurs actifs furent bientôt à même de voler de leurs propres ailes.

L'intérieur de la famille Tayeur était donc charmant à contempler; l'union la plus parfaite régnait entre tous les membres de cette arche modèle. Les deux gendres étaient spirituels, gais et distingués, sans morgue. Les deux jeunes femmes chérissaient la famille aussi, malgré les distractions imposées par une grande fortune dont Tayeur savait faire un noble emploi, c'était toujours avec joie qu'on se retrouvait tous en petit comité.

Madame Tayeur était le modèle des mères et des maîtresses de maison. Affectueuse pour les siens, affable pour les autres, elle avait dans la physionomie quelque chose de digne qui imposait. Elle aimait les honnêtes gens et ne souffrait pas que ses salons fussent envahis par des personnes douteuses. Cependant elle était indulgente, mais sans faiblesse, — surtout pour elle-même. — Elle croyait en son mari comme en Dieu; aveugle et sourde pour tout ce qui avait rapport à ce dieu du foyer, elle avait mis toute sa confiance en cet homme, jusque-là, digne du respect et de la considération de tous.

Telle était la famille Tayeur peu de temps avant l'époque où celui-ci fit la connaissance de Magarthy.

XII

LA PREMIÈRE GOURME

La vie à de singuliers revirements.—Nous avons vu Tayeur sage, laborieux et tout entier à ses devoirs. — Comment se fit-il que tout d'un coup le financier se lança dans les débordements et dans les plaisirs? Lui, si réservé jusque-là, devint en peu de temps un véritable viveur. Il avait attendu longtemps, dira-t-on; mais il se dédommagea dans sa vieillesse des privations de sa maturité. Riche à millions, il se jeta à corps perdu, à près de soixante ans, dans le monde bruyant des lions à la mode. Il se fit recevoir membre du jockey-club, et les coulisses de l'Opéra comptèrent un hôte assidu de

plus. Il fut de tous les soupers, de toutes les parties fines et protégea successivement plusieurs célébrités du corps de ballet. — Il pouvait sans crainte se livrer à de grandes dépenses, ses douze millions étaient un oreiller sur lequel il pouvait reposer en toute sécurité. Ses salons déjà fort à la mode, prirent encore un nouvel éclat. Il chercha la renommée dans le faste et la publicité. Se posant en Mécène, il donna de grands dîners aux journalistes et aux auteurs en vogue, en même temps qu'au monde politique et financier de l'époque. Il eut les plus belles écuries de Paris, ses équipages étaient cités. — Il fit enfin courir et, comme la chance est toujours favorable aux riches, il gagna des sommes considérables. Loin de s'inquiéter de son existence nouvelle, sa femme l'encourageait, au contraire : elle lui disait souvent. — « Tu as bien assez tra-
« vaillé—tu peux t'amuser maintenant... tu es assez
« millionnaire pour te passer toutes tes fantaisies... « Je ne te demande qu'une chose : ménage ta
« santé, sois-moi fidèle, car une infidélité — voilà
« la seule chose que je ne te pardonnerais pas : —
« à quarante-huit ans, j'ai toutes les susceptibi-
« lités de la jeunesse, mais je suis tranquille. Ton
« passé me répond de l'avenir, et tu ne voudrais
« pas par une conduite scandaleuse me faire mou-
« rir de chagrin, déshonorer ta vieillesse et le

« nom que tu as rendu si respectable et si res-
« pecté ! » — Sur ce, Tayeur embrassait sa femme au front, et tout était dit. Madame Tayeur était d'une grande et solide piété. — Cependant elle était plutôt *droite*, rigide et loyale que dévote, en un mot, c'était une femme forte. — Elle avait horreur du vice et ne transigeait jamais avec lui. — Incapable d'une trahison, elle eût rougi et se fût accusée comme d'un crime, de soupçonner la conduite de Tayeur.

Elle faisait les honneurs de ses salons avec une grâce parfaite. Pour Tayeur, ses dîners et ses réceptions étaient la chose la plus importante de sa vie. Très méticuleux, il apportait un soin infini à la composition de ses concerts... Il réglait, dans le silence du cabinet, les morceaux, les airs variés, comme il réglait le service des repas. Souvent une soirée à donner lui coûta plus de réflexions que ne lui en eût coûté l'emprunt ottoman ou la création de quelque grande usine. Il fallait compter deux jours d'études pour un concert, et une longue matinée de méditations pour un grand dîner. Depuis qu'il était riche, par une bizarrerie incroyable, les choses sérieuses étaient ce qu'il faisait le plus vite, le plus légèrement. — Mais un dîner, un cheval, une voiture, voilà ce qui lui prenait la plus grande partie de son temps. — Aussi ses jeudis étaient-

ils renommés, et sa galerie de tableaux était-elle un sujet de conversation générale. — Cependant, il n'était pas prodigue, au contraire, il était presque économe, si on peut appliquer ce mot à un homme douze fois millionnaire. Il faisait de petites pensions à ses parents pauvres, il ne marchandait pas une cavatine de la Patti, ou un air de l'incomparable ténor Naudin, mais il savait parfaitement maintenir son budget en équilibre, et jamais ses dépenses ne dépassèrent ses ressources. Son capital restait toujours intact.

Jusqu'alors, dans ses amours faciles, il n'avait pas rencontré de cruelles, — mais il lui était réservé de subir coup sur coup deux échecs qui devaient vivement froisser l'amour-propre du vieux millionnaire.

Je veux vous les raconter tous les deux.

Il y avait alors à l'Opéra une chanteuse de grand mérite que nous ne désignerons que sous les initiales G. D. pour dérouter les curieux. Son cœur était vivement disputé par deux assaillants obstinés, riches tous deux, mais vieux tous les deux aussi. Cette lutte amusait fort les membres du jockey-club qui étaient au courant de l'intrigue et en attendaient le dénoûment avec anxiété. — L'un des deux soupirants était Tayeur, l'autre le baron de V... si connu par sa perruque bouclée. — Les deux

antagonistes, qui avaient de bonnes raisons pour ne pas trancher la question par les armes, se faisaient la guerre à coups de billets de banque. Depuis deux mois, ils écrivaient lettres sur lettres. — Ils faisaient des offres royales ; mais ils ne recevaient de réponses ni l'un ni l'autre. Bref, il se piquèrent si bien au jeu, que cette petite guerre faillit leur causer une maladie. A chaque lettre restée sans réponse, ils se disaient, chacun à part soi..

« — C'est que je n'offre pas assez ! »

Enfin, un jour, poussés à bout tous les deux, ils adressèrent, chacun de son côté, à madame G. D. une dernière lettre contenant une offre de 100,000 francs *comptant* pour une seule entrevue. Le hasard avait voulu que les deux rivaux offrissent la même somme.

Le lendemain Tayeur recevait un petit billet parfumé ainsi conçu :

« Mon cher monsieur,

« J'ai reçu votre lettre. — Je vous porterai la
« réponse demain soir, à 8 heures. — Pour ne pas
« *nous* compromettre, voici ce que j'ai décidé. —
« Vous irez à huit heures sur le boulevard Bonne-
« Nouvelle, hôtel Beauséjour, on vous donnera la

« clef du n° 14, vous la laisserez sur la porte et
« vous m'attendrez. — Je serai exacte.

« G. D. »

Tayeur tressaillit de joie en lisant ce billet. Enfin, il triomphait. — Toute la journée, il fut fou. — Il rencontra, à la bourse le baron de... et lui fit un salut protecteur, que l'autre lui rendit avec un sourire narquois.

— Oh ! il y a du nouveau, dit un banquier qui passait. Voilà les Grecs et les Troyens qui se saluent. — C'est grave!

Après avoir fait une toilette éblouissante, Tayeur, ses cent mille francs en poche, se rendit, à huit heures précises, à l'hôtel Beauséjour. — Il se nomma et le maître d'hôtel lui remit mystérieusement une clef et lui dit à l'oreille :

— Au n° 14. — Il y a du feu et de la lumière!

Tayeur gravit les degrés avec la vivacité d'un jeune homme et, se conformant aux prescriptions contenues dans la lettre, il laissa la clef sur la porte. Puis il s'enfonça dans un fauteuil moelleux et se mit à relire, pour la centième fois, le billet parfumé de la cantatrice.

Il y avait un quart d'heure environ qu'il était en contemplation devant le premier papier lorsqu'il

entendit tourner doucement la clef dans la serrure.

— Quelle exactitude! pensa Tayeur et il se leva précipitamment, les bras ouverts et la bouche en cœur.

Mais, ô stupéfaction! Ce ne fut pas la charmante chanteuse qui se présenta à ses yeux. C'était un homme qui, ainsi que lui, restait, les bras en l'air et la physionomie hébétée par la surprise :

— Le baron!

— Tayeur!

Ces deux exclamations n'en firent qu'une seule, et les deux rivaux allaient entamer une explication qui promettait d'être curieuse, quand on frappa doucement à la porte.

— Entrez, dirent les vieillards palpitants d'émotion.

La porte se rouvrit et le même maître d'hôtel, qui avait remis la clef à Tayeur, s'avança sur la pointe du pied, en mettant un doigt sur sa bouche, jusqu'à un petit guéridon placé au milieu de la chambre. Sur ce guéridon, il déposa un plateau d'argent dans lequel était placé une lettre cachetée et, se retirant à reculons, aussi mystérieusement qu'il était entré, il dit en fermant la porte :

— Lisez, messieurs!

S'approcher de la table, décacheter la lettre et la lire, fut pour les deux vieillards l'affaire d'un

moment. Côte à côte, tenant chacun un côté du papier, ils lurent ensemble à demi-voix ce qui suit :

« Messieurs,

« Vous m'avez offert chacun 100,000 francs. Je « ne me vends pas. Je vous mets face à face ce « soir, regardez-vous bien, et vous comprendrez « chacun que je ne puis me donner à l'autre.

« Je vous promets la discrétion, mais cessez de « me poursuivre et croyez à mes regrets — vrai ! *je* « *ne peux consciencieusement pas*.

« G. D. »

— On se moque de nous, dit Tayeur.

— J'en ai bien peur, répliqua le baron.

Et les deux vieillards sortirent ensemble, puis, après s'être gravement salués sur le boulevard, ils tirèrent chacun de leur côté, la rage au cœur. Tayeur manqua d'étouffer dans la nuit et mit sur le compte d'un souper qu'il n'avait pas fait, le malaise qu'il éprouvait.

Le baron de... eut la jaunisse.

XIII

LE DEUXIÈME ÉCHEC

Le lecteur a sans doute oublié Berthe Legrand, que nous n'avons fait que lui présenter en courant dans notre premier volume. Nous reprendrons donc les choses d'un peu haut, pour la faire mieux connaître. — Berthe Legrand était la fille d'une sœur de Tayeur, sœur d'un premier lit, il est vrai, car son père, devenu veuf, s'était remarié et lui avait donné des frères et des sœurs qui ne l'aimaient que médiocrement. La pauvre enfant s'était brouillée avec toute sa famille, par suite d'un mariage conclu contre le gré de ses parents. Elle vivait donc modestement dans le département

de l'Ardèche, dans un élégant et poétique chalet. Mais le malheur semblait s'être acharné après elle. Son mari, qui avait placé tous ses fonds dans l'industrie, se vit presque complétement ruiné par une banqueroute considérable, et, de plus, une chute de voiture le rendit estropié pour le reste de ses jours.

La courageuse Berthe travaillait pour deux et suffisait aux besoins du ménage. Plus fière encore après sa ruine, madame Legrand ne voulut pas en appeler à sa famille, et dédaigna de se rappeler au souvenir de ceux qui semblaient vouloir complétement l'oublier. Un beau jour, je ne sais comment, Tayeur se rappela cette jeune parente pauvre, qu'il n'avait pas vue depuis dix ans. La grâce, l'esprit et la beauté de madame Legrand, étaient restés à l'état de tradition dans la famille. Huit jours après, Tayeur partait pour l'Ardèche, et je laisse à penser quelle fut la surprise de la jeune femme, en voyant arriver ce visiteur inattendu. Cependant elle ne laissa pas que d'être touchée de cette démarche.

Tayeur s'installa quelque temps dans l'ermitage des Legrand, et entama la négociation à peu près dans ces termes :

— Ma belle enfant prodigue... Il faut revenir parmi nous ! Pourquoi vous ensevelir dans ce coin désert et ignoré du monde? Votre esprit, vos grâces,

vos talents doivent resplendir au grand jour, en plein soleil parisien. Je me charge de vous réconcilier avec votre père, qui est presque mon parent, par suite de son premier mariage avec ma sœur... avec vos frères... avec toute la famille, en un mot. Vous avez voulu vous marier à votre fantaisie. Tant que vous avez été dans l'aisance, je suis resté neutre. Aujourd'hui la ruine frappe à votre porte, me voilà. Votre mari ne peut refuser son consentement. Je lui ai trouvé une place considérable dans une des premières maisons de banque de Paris. C'est à Paris seulement que vous aurez un cadre digne de vous. Vous brillerez au milieu de nos fêtes parisiennes, et chacun s'empressera de venir saluer l'étoile nouvelle. Vous avez vingt-quatre ans; il vous faut les joies de votre âge; votre position, celle que je déciderai votre père à vous faire, vous permettra de rivaliser de toilette et de luxe avec nos plus jolies femmes à la mode. Et les bals costumés! Quels succès je vous prédis! Il me semble vous voir en reine de Saba, en Afrique, ou en impératrice de la Chine.

Malgré tout cet étalage pompeux, Berthe hésitait. Elle avait eu tellement à souffrir de l'abandon, du dédain des siens! Il y avait si peu d'affinités entre sa belle-mère et elle, qu'elle se sentait peu disposée à rentrer dans sa famille, même par la

grande porte. La femme de son père avait été dure pour elle, et l'idée de vivre presque sous le même toit, lui semblait impossible à réaliser. D'ailleurs, son père lui-même ne lui avait jamais témoigné que de la froideur. Elle se sentait isolée au milieu de tous ces parents qui, excepté son père, n'avaient que peu d'affection pour elle. Belle-mère, demi-frères et sœurs, cousins aux troisième et quatrième degrés, rien ne présentait à son esprit l'image d'une véritable famille.

Tayeur ne se lassa point. M. Legrand, de son côté, ravi de la perspective d'un emploi inespéré, se joignit au vieux cousin. Enfin, obsédée par Tayeur, par son mari, par quelques amis raisonnables, et, disons-le aussi, un peu tentée de connaître cette vie de plaisirs perpétuels que lui promettait le manufacturier, elle surmonta sa répugnance et se décida à partir pour Paris avec M. Legrand, qui faisait des rêves d'or. Ce fut la seule occasion dans sa vie où Berthe cessa d'être elle-même. Oubliant ses projets de solitude studieuse, laborieuse et indépendante, subissant la pression de ceux qu'elle aimait, pour la première fois de sa vie, elle parut abdiquer sa belle et indomptable fierté.

A Paris, le mari fut placé comme il avait été convenu, et Tayeur décida habilement son beau-frère à lui louer pour sa fille un charmant pavillon

à deux étages, attenant à ses propres bureaux. Les soirées, les bals, les fêtes se succédèrent sans interruption, et cependant les relations de Berthe avec les siens restèrent froides et contraintes. Il n'en pouvait être autrement. Ce n'est jamais impunément qu'on s'est haï, méprisé, attaqué, dénigré pendant huit ou neuf ans. Il reste toujours au fond du cœur un levain de discorde. Les querelles sont apaisées, mais la rancune leur survit, comme la suie s'attache aux tuyaux et y reste bien longtemps après que les feux sont éteints. Le cœur de certaines personnes qui ressentent fortement, garde longtemps ses impressions. Et si nous ne craignions pas de paraître trivial, nous dirions qu'il y a certaines natures qui ne se *ramonent* pas. Berthe était rancunière, et quoiqu'elle fût capable peut-être à la longue de pardonner une offense, il lui était impossible de l'oublier.

Son caractère avait plu beaucoup à la duchesse de Fulgence, à qui Tayeur l'avait présentée aussitôt son retour, et ces deux femmes qui avaient beaucoup de points de contact, s'étaient liées d'une véritable amitié, quelque peu maternelle de la part de la duchesse, presque filiale de la part de Berthe, mais amitié réelle. Berthe avait la plus grande confiance en la duchesse; elle lui disait toutes ses pensées, toutes ses rêveries... Elle était

presque orpheline. Son père ne l'aimait guère et ne lui faisait jamais qu'un froid accueil. Ses frères et ses sœurs étaient pour ainsi dire des étrangers pour elle. Elle donna donc à la duchesse toute la somme d'amour qu'elle ne pouvait dépenser en famille. La duchesse la chérissait, et rien n'était plus gai que leurs entretiens. Toutes deux rieuses et même un peu satiriques... Elles sympathisaient parfaitement.

Les choses en étaient là et l'installation à Paris avait eu lieu, quand Berthe disparut tout à coup de la société parisienne et retourna à la campagne, sans prévenir personne, et quoique son mari fût resté à son poste. Pourquoi ce départ subit d'une ville où elle s'était créé, en peu de temps, des amis dévoués, des relations brillantes, une influence réelle dans les choses d'art et d'intelligence?

Nous allons en esquisser la cause en peu de mots.

Aussitôt que Tayeur vit la famille Legrand bien et dûment établie dans son pavillon, il profita largement du service rendu et, sous le prétexte de conseils affectueux il était toujours chez sa cousine. Là il discutait tous les pas, toutes les démarches. Aucune action, si simple qu'elle fût, n'était accomplie qu'après avoir passé par un contrôle sérieux. Bref, Tayeur se posa tout à la fois en

tuteur, en ami sévère, en parent méticuleux et réussit à s'incruster dans la maison de ses locataires. La pauvre Berthe souffrait de ce contrôle incessant, mais elle le subissait par un sentiment de reconnaissance. Les exigences du bonhomme étaient infinies et il fallait en passer par où il voulait... Il avait été si bon et si généreux pour ses cousins! — Nous donnerons, entre mille, un exemple des minuties où Tayeur se complaisait. *Le menu* du dîner, nous l'avons déjà vu, était, chez lui, l'objet de ses plus grandes préoccupations, aussi fit-il subir à la pauvre Berthe, *chez elle*, tout un cours théorique et pratique sur l'importance du choix des mets et sur la nécessité de mettre les plats en rapport avec les différentes classes de convives. C'était puéril, mais amusant à écouter une fois. Ainsi, il proscrivait les œufs brouillés des dîners de famille; — pour les députés, il recommandait de multiplier les hors d'œuvre... mais d'éviter avec le plus grand soin de servir des boulettes ou des brioches; — les sénateurs devaient s'asseoir devant un dîner imposant et solennel... Volaille, gibiers, homards, truffes et pâtés de foie gras de Strasbourg, Bordeau-Laffitte, Médoc, Johannisberg et au dessert une pièce montée représentant soit un temple grec, soit un navire (le navire de l'État) — soit un char — (le char de l'État), et surtout ne pas oublier le portrait du

souverain en sucre! — Le dîner d'ecclésiastiques était le plus compliqué de tous. Chapons, truites saumonnées, pâtés de thon, huîtres de Marennes, pets-de-nonnes, écrevisses, anchois, crêmes diverses, confitures, meringues, ananas, fruits confits et vins de liqueur? — Le dîner d'hommes de lettres devait être modeste quoique abondant... Vins généreux et cuisine épicée. — Pour les musiciens, soigner la pâtisserie et les entremets... Ne pas oublier l'omelette soufflée, les gâteaux feuilletés et les vol-au-vent! Beaucoup de vin... Inutile de choisir les crus... Café fort et cave riche en cognac, rhum et kirsch. — Dîners d'employés : Bouilli, une dinde, salade, pommes de terre, haricots, fromage, vin ordinaire... biscuits et une ou deux bouteilles de champagne non frappées! — Pour les bureaucrates et les professeurs, une cuisine simple et modeste... soupe grasse, bouilli, poulets rôtis... un biscuit de Savoie... salade de chicorée avec un chapon-d'ail! Pommes, fromage de Gruyère et des mendiants!

On ne risque l'omelette au lard, et la salade d'orange qu'avec des parents de la campagne!

Il est impossible de dire toutes les inventions saugrenues qui peuplaient le cerveau de Tayeur. Et ce qu'il y a de plus curieux c'est que ses théories qui semblent stupides à la lecture prenaient

une certaine solennité dans sa bouche. Tayeur était méticuleux, il cherchait en tout la quintessence... C'était un maniaque. Aussi tous ces petits détails étaient odieux à la pauvre madame Legrand qui avait une nature vive et pleine de spontanéité... une nature d'artiste! Aussi, lorsqu'elle apercevait son *tuteur* qui venait, dès 10 heures du matin, discuter *son* menu... Berthe sentait la migraine entrer avec lui! Elle qui, en cinq minutes, aurait commandé un dîner de soixante personnes, laissant à la discrétion et à la sagesse du cuisinier la responsabilité du repas, elle frémissait d'impatience en écoutant quelquefois jusqu'à une heure de l'après-midi les longues dissertations du père Tayeur. Mais elle se contenait, elle avait si peur de se montrer ingrate...

Pour ses soirées, pour ses petites réunions de famille, c'était la même chose. L'inévitable bienfaiteur recommençait à trancher, à conseiller... à redoubler les maux de tête et les mouvements nerveux de sa victime. — La liste des invités était discutée comme avait été discuté le menu! On ne pouvait recevoir le jeune A.... parce qu'il pensait mal... Il fallait biffer madame B.... parce qu'elle était séparée de son mari... Comment recevoir C.....? Il amène toujours sa femme et elle est si bavarde! — Quant à D.... il a pris dans les

ateliers un ton trop artistique — rayé ! Pour E.... c'est un charmant homme; mais il joue trop gros jeu... Cela compromet un salon qui se respecte..., etc., etc., si bien que Berthe et son mari allaient finir par n'inviter en réalité que les personnes choisies par Tayeur !

Au fond de tout, nous croyons que le vieux Tayeur était silencieusement amoureux de sa pupille... Toutes ces taquineries n'avaient d'autre but que de lui permettre de passer de plus longues heures avec Berthe ! Celle-ci s'en apercevait-elle? Nous l'ignorons ! on le lui disait quelquefois, elle riait de ces propos. — Mais si jamais sa pensée se fût arrêtée sur un pareil sujet, nul doute qu'elle n'eût éclaté de rire au nez du vieillard, de même que la duchesse de Lussan, au nez de Jacques Ferrand, se risquant à une déclaration bouffonne. — Ainsi que l'héroïne d'Eugène Sue, Berthe avait peut-être un vicomte de Saint-Rémy... ou, du moins, sinon un amant,... un ami qu'elle préférait aux autres ! Elle vivait en excellents termes avec son mari ; mais leur intérieur ressemblait à celui de la plupart des ménages parisiens. Absent tout le jour pour les affaires de sa maison de banque, M. Legrand ne rentrait qu'à l'heure du dîner... Le soir, il se faisait conduire au cercle, et quand il revenait, s'il était de bonne heure, madame n'était

pas rentrée et s'il était tard, madame dormait. Elle eût donc été bien libre de disposer de son cœur ; mais cela lui eût été difficile avec une sentinelle comme Tayeur. On eût dit qu'il avait le méchant génie de Bartholo... Si, par hasard, madame Legrand se trouvait deux minutes seule avec le baron d'Overghost ou avec toute autre personne soupçonnée de lui faire la cour, la sonnette retentissait soudain et Tayeur faisait son entrée.

Pendant que madame Legrand dépérissait d'ennui sous la pression de cette amitié tyrannique, Tayeur jouissait en public d'une grande réputation de chevalerie et de dévoûment. On admirait sa conduite si noble et si désintéressée et personne n'osait soupçonner qu'il y eût peut-être un but peu moral à son patronage.

Cependant, tout a une fin dans ce bas monde, et la situation de Tayeur devait subir la loi commune. Il devint de jour en jour plus tendre et plus empressé auprès de Berthe. Il se plaignait de n'être aimé de personne, il regrettait de n'être plus jeune... il devenait un objet de risée. Il n'était plus que le vieux père Tayeur... un pauvre bonhomme qu'on tolérait, mais qu'au fond l'on trouvait maussade, ennuyeux, gênant même, et une fois sur le chapitre de ses déceptions, Tayeur ne s'arrêtait plus. Madame Legrand chercha à le consoler.

... — Voyons, soyez raisonnable, mon cher cousin! Que vous manque-t-il? Vous avez une fortune princière, votre femme est parfaite pour vous; votre fils Casimir est un brave jeune homme, rempli d'intelligence et dont tout le monde vous fait compliment. Vous dites qu'on ne vous aime pas! Qui donc ne vous aime pas, s'il vous plaît? Est-ce mon mari à qui vous avez rendu une position brillante? Jamais il n'ouvre la bouche que pour vous bénir... Est-ce moi qui ne vous aime pas? Dites...

— Eh bien, oui, vous ne m'aimez pas!

— Moi! mon ami, vous m'affligez. Qui donc aimerais-je alors! Vous nous avez accueillis comme un père, quand mon père lui (et elle soupira)... et je ne vous aimerais pas! Moi qui voudrais prévenir tous vos désirs, moi qui cherche toute la journée ce que je pourrais bien inventer pour vous plaire! Ah! c'est mal ce que vous dites-là!

Et Berthe porta la main à ses yeux. La pauvre enfant prenait au sérieux les lamentations du vieillard, et elle se demandait si elle avait, en effet, manqué aux devoirs de l'affection qu'elle lui avait vouée. Elle ne trouva aucune réponse à sa question.

Tayeur continua pendant plusieurs jours de suite cette comédie du désespoir et comme Berthe lui répétait toujours :

— Mais, vous savez bien que je vous aime !

— Pas comme je voudrais, exclama enfin le vieillard.

— Mais comment voulez-vous être aimé ?

— Donnez-moi vos deux mains, je vais vous le dire.

Berthe lui tendit ses mains sans défiance ; mais elle pensa mourir d'effroi quand elle vit la figure de Tayeur s'enflammer subitement. Ses gros yeux rougis lançaient des flammes... Il croyait, — l'amour et la passion rendent fous. — Il croyait, l'insensé ! que Berthe se donnait à lui... Il lui serra les deux mains dans les siennes, se laissa tomber à genoux... et couvrant de baisers les mains de la jeune femme, il n'eut que la force de murmurer : Berthe !... Berthe !...

Mais ici la scène changea. — Repoussant Tayeur avec la vigueur que donnent quelquefois la colère et le dégoût, elle se dressa frémissante devant le vieillard qui s'était relevé pâle et stupéfait.

— Monsieur Tayeur, lui dit-elle, vous êtes un lâche ! Ah ! voilà donc le motif de votre générosité. Tenez, vous me faites pitié, — ou plutôt vous m'amusez, — vous m'amusez beaucoup ! ah ! ah !

La jeune femme fut prise d'un rire nerveux à la fois effrayant et étrange. De grosses larmes rou-

laient de ses yeux et elle riait à gorge déployée ! On l'entendait murmurer comme dans un râle : oh! le misérable! et elle riait encore plus fort.. Son sein palpitait avec violence, ses yeux étaient hagards et vitreux, sa physionomie bouleversée prenait des teintes verdâtres, et elle riait plus fort que jamais. Tayeur n'eut pas la force de supporter ce spectacle. Il sonna, et lorsque le domestique fut entré, il lui montra du doigt sa maîtresse et s'enfuit comme un fou, en se heurtant à tous les meubles qu'il rencontra.

Quant à Berthe, elle reprit le chemin de l'Ardèche quelques jours plus tard. Elle eut la délicatesse de dissimuler les motifs de son départ. Par égard pour madame Tayeur, par convenance pour sa propre famille à elle, qui avait servi à son insu les passions personnelles et les spéculations immorales du nouveau Jacques Ferrand, elle garda le silence sur la folle tentative du financier, et laissant son mari à son poste, elle retourna dans sa province. Rosine fuyait Bartholo, — peut-être Almaviva fut-il du voyage? Je n'en répondrais pas absolument!

XIV

EUREKA!

Ce fut après avoir *remporté* les deux défaites que nous venons de raconter, que Tayeur fit, chez madame de Fulgence, la connaissance de Magarthy. Le moment était bon pour la créole. Avide d'émotions, le nouveau viveur ne savait que faire de son cœur, et il eût volontiers mis sur sa poitrine une petite pancarte portant ces mots : « Cœur à louer; » quoique Magarthy sût parfaitement que c'était lui qui avait insisté pour la faire expulser de chez la duchesse de Fulgence, après la dénonciation de Georges, le poète, elle lui céda, après quelques jours d'une résistance pleine de provocations. Même

14.

avant le départ de la créole pour l'Allemagne, Tayeur avait déjà pour elle, si non un amour forcéné, du moins un goût très vif. Il avait eu assez de prudence pour ne pas la retenir en France : le bonhomme craignait de trop s'engager. Mais depuis sa rupture avec madame de Fulgence, la créole lui manquait, et peut-être si elle ne fût pas revenue, eût-il été la rejoindre à Bade. Magarthy trouva donc à son retour le terrain merveilleusement préparé pour l'exploitation du financier; elle arriva, en peu de jours, à connaître son Tayeur sur le bout du doigt, et elle parvint à découvrir son côté faible. Le vieux Lovelace avait été éconduit par deux femmes charmantes, qu'il avait entourées d'un culte fervent, et chacune d'elles en lui signifiant son congé... ne lui avait épargné aucune des dures vérités que méritent les vieillards amoureux. Aussi, vous pouvez vous imaginer quel orgueil ressentit le millionnaire lorsqu'il reconnut dans la quarteronne, non seulement une maîtresse passionnée, mais encore une admiratrice enthousiaste de ses talents et de son esprit. En effet, à chaque instant, la rusée courtisane lui lançait à brûle-pourpoint, de ces mots qui le transportaient d'aise, ainsi qu'était ravi le vieux Orgon par les naïvetés de la jeune Agnès.

— Que tu es encore bel homme, lui disait-elle, quelquefois! que tes cheveux sont d'un beau blond! que tu as dû être séduisant dans ta folle jeunesse!... moi, qui ai refusé le jeune comte de X... je n'ai pas pu te résister!... séducteur!

Ou bien :

— Oh! que c'est joli ce que tu viens de dire là! Que tu es heureux d'avoir tant d'esprit... Écris-moi le mot... je t'en prie... mon bon chéri... que je ne l'oublie pas!...

Tout était pour elle prétexte à flatterie... Si Tayeur se trouvait chez elle, et qu'il y eût du monde, elle savait adroitement rappeler ses belles actions, car Tayeur était noblement généreux, ou citer un bon mot de son vieil amant. Enfin... elle avait l'art de chatouiller sa vanité à un suprême degré. Et le vieillard se laissait prendre à tous ces compliments si exagérés qu'ils fussent, leur exagération même ne l'avertissait pas, il était aveuglé. Nous avons tous, plus ou moins, notre besace à deux poches... une pour la flatterie, l'autre pour le blâme... La poche à la flatterie est large et élastique... Celle destinée au blâme est étroite, et l'ouverture en est difficile.

Quelquefois Tayeur se disait en pensant à Berthe, ou à la chanteuse :

— Ces péronnelles! un compliment leur eût brûlé les lèvres... Ce n'est certes pas par ces deux *chipies* que j'aurais su que j'avais la physionomie de M. Guizot et l'éloquence de M. Thiers... Chère Magarthy! Cette femme est décidément bien supérieure à tout ce que j'ai connu.

Et le manufacturier se rengorgeait : il se regardait avec complaisance... et sa pensée se reportait toujours sur Magarthy. La fine mouche avait trouvé le joint! Homme ou femme, nous sommes chacun pétri de vanité. Quiconque nous flatte, nous encense, est notre ami; qui nous blâme est un sot ou un méchant!

Pendant les derniers mois de la grossesse de Magarthy, Tayeur alla souvent visiter la créole dans sa retraite. Les liens qui l'enchaînaient à elle furent habilement resserrés encore par la quarteronne, et Tayeur, qui dans le fond avait un certain orgueil d'être père, se laissa de nouveau circonvenir. Sa merveilleuse fécondité, si rare chez les filles de cette espèce, et qui avait failli la démonétiser dans la maison Marton, la servit auprès de Tayeur. Elle accoucha heureusement encore une fois, et madame du Tilleul fut mandée pour servir de gouvernante à la petite maison d'Etretat. Une belle et bonne nourrice fut installée sur les lieux, et Magarthy se prépara à faire sa rentrée dans sa

famille. Mais cette femme insatiable voulut rentrer *officiellement*, pour ainsi dire; — elle avait besoin d'un patronage, et ce fut sur la femme de Tayeur qu'elle jeta les yeux pour lui faire jouer à son tour, un rôle utile dans sa vie. Elle avait une idée diabolique dans la tête, et il fallait faire la connaissance de madame Tayeur pour réaliser cette idée.

Elle mit donc tout en œuvre pour capter complétement le vieillard dans les derniers jours. Elle le prit par le cœur et par la vanité à la fois.

On se souvient, sans aucun doute, du vol de lettres commis au préjudice de M. de Prissé par Magarthy. Parmi les lettres de madame de Fulgence, il y en avait une où étaient racontées, tout au long, et avec des commentaires pleins de malice, les deux aventures amoureuses du financier. L'histoire de Berthe, surtout, était fort divertissante. La jeune femme n'avait fait confidence de la déclaration inattendue de Tayeur, qu'à la bonne duchesse qui en avait beaucoup ri... Rien ne l'amusait comme cette éruption d'un volcan qu'elle croyait bien éteint, et *Jacques Ferrand transi*, ainsi qu'elle surnomma Tayeur, fut le sujet d'une longue lettre à M. de Prissé, dans laquelle elle citait une épigramme innocente que Berthe s'était amusée à rimer sur la tentative amoureuse du cher cousin tenant ses deux mains dans les siennes.

La voici :

Si vous étiez un pauvre diable
Mourant de faim,
Il faudrait être charitable
Et vous donner un peu de pain ;
Mais vous avez chez vous une fort bonne table
Contentez-vous de ce festin.
L'indigence ailleurs me réclame.
Mon cher cousin, allez prendre la main
De votre femme !

Ces vers n'étaient pas bien méchants comme vous le voyez... mais tombés dans les mains de Magarthy, ils devenaient une piqûre d'épingleincessamment dirigée contre le pauvre millionnaire.

— Quand tu ne seras pas sage, lui disait-elle quelquefois en badinant, je ferai imprimer le récit de tes exploits et j'en enverrai un exemplaire à ta femme.

Tayeur riait de cette menace, mais il n'en avait pas moins une sorte de frayeur de voir son odyssée amoureuse dévoilée.

Au moment donc de quitter Etretat, elle eut une conversation fort animée et fort vive avec son vieil amant : — elle insistait, il se défendait de son mieux, et elle finit par gagner la partie. Voici ce qui fut convenu entre eux.

Tayeur s'engageait à présenter Magarthy et ses

filles à sa femme, et celles-ci habiteraient le pavillon autrefois occupé par la famille Legrand. Magarthy serait censée avoir loué cette partie de l'hôtel, et des relations de bon voisinage s'établiraient naturellement.

Du reste, Tayeur passerait aux yeux de sa femme pour un ancien ami du mari de madame de Talin, riche veuve créole qui se consacre tout entière à l'éducation de ses filles. Telle fut la combinaison imaginée par Magarthy et à laquelle Tayeur avait lâchement adhéré. Ce vieillard, semblable à un homme qui n'aurait jamais bu que de l'eau et qui tout à coup se livrerait aux liqueurs fortes, ce vieillard, dis-je, vivait, depuis qu'il avait *jeté sa gourme* dans une ivresse perpétuelle. Pareille à la succube de Balzac, cette femme avec son amour de courtisane, tuait peu à peu l'âme et le corps de son vieil amant. Elle était enfin parvenue, à force d'astuces, de menaces peut-être—je l'ai toujours pensé —, à lui faire faire les premiers pas en dehors du droit chemin, et elle comptait bien qu'il n'en resterait pas là. — Nous l'avons dit : *elle avait une idée !*

XV

L'IDÉE DE MAGARTHY

Le premier soin de Magarthy en revenant à Paris fut donc de s'occuper de son installation dans le pavillon de Tayeur. Toute la famille prit possession du nouveau local, et huit jours après, pressé, tourmenté, harcelé, Tayeur annonça que la présentation à madame Tayeur aurait lieu le lendemain. Tout fut en rumeur dans le pavillon pour se préparer à cette solennité. Magarthy procéda elle-même à la toilette de ses filles et tout le monde était sous les armes, quand Tayeur vint les chercher pour les conduire chez sa femme.

Magarthy était radieuse et sa figure respirait le

bonheur. Elle s'était composé une physionomie appropriée à la circonstance, la courtisane ne pouvait se deviner dans la tournure modeste qui convient à une mère de famille, veuve, et chargée de la mission délicate d'élever trois filles riches et jolies, dans ce grand et tumultueux Capharnaüm qu'on appelle Paris. Du reste, sa mine se prêtait beaucoup au rôle qu'elle cherchait à jouer. Elle était en femme ce que devait être Tartuffe en homme. Son teint fleuri, sa bouche vermeille, son embonpoint, qui commençait déjà à devenir de l'obésité, prévenaient en faveur de la bonté de son caractère. Peut-on être méchant quand on est si gonflé? L'imagination ne peut se figurer la perfidie et la férocité que sous une forme maigre, livide et presque maladive. Au point de vue de l'imagination, Magarthy devait paraître et paraissait en effet à tous une excellente personne. Madame Tayeur s'y laissa prendre et une invitation à dîner pour le soir même s'ensuivit. C'était un jeudi et madame Tayeur insista de si bonne grâce, que Magarthy consentit à donner sa soirée tout entière à sa nouvelle amie.

Tout se passa admirablement. Les filles de Magarthy, douces et sans prétentions, avaient déjà fait la conquête de toute la famille Tayeur. Magarthy, elle-même, put à force de candeur et de simplicité jouées, charmer tout le monde. Bref, une liaison

intime s'établit en peu de temps entre les familles : les deux femmes se voyaient le plus souvent possible. Magarthy joua avec madame Tayeur la même comédie qu'elle avait déjà jouée avec la duchesse de Fulgence. Elle se plaignit de nouveau de sa maladie de cœur qui ne lui laisserait sans doute que peu de temps à vivre. Quelquefois elle serrait la bonne dame dans ses bras et lui disait en pleurant : Si je mourais, vous seriez la mère de mes filles, n'est-ce pas ? — Madame Tayeur croyait à toute cette infernale jonglerie. Elle était si vraie, si loyale, si franche, qu'elle ne pouvait soupçonner une duplicité pareille.

De temps à autre, Tayeur et Magarthy allaient voir l'enfant à Etretat. Tayeur était flatté quand madame du Tilleul lui assurait du ton le plus innocent, que c'*était tout son portrait*. La nourrice, qui devinait que l'on se moquait du vieillard, mais qui était rouée comme toutes les paysannes normandes, renchérissait encore sur les allégations de la tante du Tilleul, et Magarthy serrait le bras de Tayeur et lui disait : Mais embrassez donc votre fille, monstre que vous êtes !

Le vieillard embrassait tout le monde, laissait un cadeau à la nourrice et à la du Tilleul, et revenait avec Magarthy parlant passionnément de sa fille et faisant des projets pour l'avenir.

Les choses durèrent ainsi pendant quelques mois sans encombre, et Tayeur s'applaudissait d'avoir près de lui sa maîtresse dont il n'avait plus à redouter les indiscrétions. Madame Tayeur s'était de plus en plus entichée de la créole. Mais il arriva un événement que Magarthy seule avait prévu et qu'elle n'avait pas peu contribué à faire naître en laissant une liberté sans limite à Casimir et à Mézélie. Le jeune homme devint amoureux, mais amoureux fou de la fille de Magarthy, et ce fut à celle-ci qu'il s'adressa la première en la suppliant de ne pas mettre obstacle à son bonheur.

— C'est à vos parents qu'il faut parler de cela d'abord, Casimir.

— Oh! il ne me refuseront pas, eux! Ils sont si bons et ils aiment tant votre famille. Mais vous, madame, daignerez-vous m'accepter pour gendre ?

— Mais vous ne savez pas si Mézélie vous aime!...

— Je crois pouvoir vous assurer qu'elle ne verrait pas ce mariage avec déplaisir.

Mézélie fut appelée, et sur une question de Magarthy, elle se jeta dans le sein de sa mère, en murmurant : Oui, maman, je l'aime !

Et les deux jeunes gens s'agenouillèrent devant Magarthy qui pleurait de joie véritablement cette fois, car elle voyait enfin sa fille établie richement.

Elle était sûre du succès, et elle avait beaucoup de peine à garder l'allure solennelle nécessaire à une pareille scène. Elle fut onctueuse comme une mère noble du Gymnase, fit un petit *speech* aux jeunes gens sur les devoirs du mariage, et termina le tout en leur donnant sa bénédiction et en les pressant sur son cœur. En ce moment Tayeur entrait ; il fut d'abord stupéfait de ce spectacle. Magarthy, Mézélie et son fils les yeux pleins de larmes, formaient un groupe au milieu du boudoir de Magarthy. — Celle-ci embrassait au front Casimir, qui avait la main de Mézélie dans la sienne. Aussitôt qu'il aperçut son père, Casimir courut se jeter à ses pieds...

— Mon père, j'aime Mézélie, elle m'aime et madame de Talin a béni notre amour. Accordez-moi sa main et toute notre vie se passera à vous adorer, à vous rendre le plus heureux des pères.

Tayeur ne savait que dire. Magarthy attendait, haletante, sa réponse. Elle le regarda enfin d'une manière, tellement significative que le bonhomme devina toute une tempête dans ses yeux dilatés par la menace.

— Laisse-moi, Casimir. — Plus tard je te répondrai !

— Hélas ! — il ne veut pas, murmura Mézélie à l'oreille de sa mère.

Mais Casimir ne se relevait pas : il tenait la main de son père...

— Je ne me relèverai pas que vous n'ayez consenti !

— Mais ta mère ?

— Je me charge de tout... consentez, mon père... c'est du bonheur de toute ma vie qu'il s'agit.

Le vieillard vaincu par les prières de son fils, effrayé de l'orage que promettait le regard de Magarthy, consentit à tout. Casimir et Mézélie étaient dans le ravissement. La créole et ses enfants entourèrent Tayeur, et la scène des pleurs, des baisers et des bénédictions recommença. Tayeur, qui était bon, fut touché de la joie naïve des deux jeunes gens. Il sentait bien qu'il commettait une mauvaise action, un sacrilége moral en donnant son fils à la fille de sa maîtresse, dont il avait ou croyait avoir lui-même un enfant ; mais il vit tant de bonheur sur les visages francs des deux amoureux, qu'il se pardonna sa faiblesse.

— Qu'ils soient heureux, se dit-il, en soupirant, c'est là l'important !

Lorsque Tayeur fit part de cette nouvelle à sa femme, il trouva chez celle-ci une opposition à laquelle il ne s'attendait pas. La mère hésitait à donner son fils à une jeune fille belle sans doute,

mais qu'elle ne connaissait que depuis trop peu de temps.

Tayeur insista, il fit valoir la fortune de madame de Talin.

— Elle a 1,200,000 francs à donner à Mézélie, ajouta-t-il pour conclure — c'est une dot magnifique. Autant à la mort de la mère, et la pauvre dame est atteinte d'une maladie de cœur qui ne lui permettra pas d'aller bien loin encore.

Cependant madame Tayeur hésitait encore, quand Casimir entra. Il supplia, il pleura, et la pauvre mère n'eut que la force de lui dire :

— Mais vous êtes bien jeunes tous les deux!

Alors son fils lui prouva que la jeunesse était au contraire l'époque la plus propice pour le mariage; que ses deux sœurs s'étaient mariées plus jeunes que lui, avec des jeunes gens et il ajouta :

— Voyons, bonne mère, si tu ne t'étais pas mariée de bonne heure, aurais-tu la joie de voir autour de toi un gaillard de vingt-huit ans, avocat et amoureux, deux filles de vingt-trois et de vingt-quatre ans, qui sont plutôt tes amies que tes enfants? — Et bien, moi aussi, je veux avoir des enfants dont je puisse avoir le temps de diriger l'avenir. J'ai vingt-huit ans, ma mère... j'ai l'âge de raison, je..., etc., etc.

Il serait trop long de rapporter toute la plai-

doirie de Casimir. Il était amoureux et... avocat. C'est assez vous dire qu'il parla une demi-heure sans s'arrêter. Enfin pour la première cause qu'il plaidait, il fut éloquent, il déploya une chaleur et une verve irrésistibles. La bonne madame Tayeur ne demandait pas mieux que de se laisser battre, et il remporta un bon consentement et un de ces baisers comme les mères savent seules les donner.

Pendant ce temps, Tayeur s'était enfermé avec Magarthy pour régler les affaires d'intérêt. Magarthy avait une réputation de richesse qu'il fallait soutenir. Il fut donc convenu que Tayeur reconnaîtrait, par contrat, avoir reçu de la créole la somme de, 1,200,000 francs comme montant de la dot de sa fille, somme dont il s'engageait à payer la rente aux jeunes gens, s'ils ne préféraient en disposer eux-mêmes. C'était là, dira-t-on, un énorme sacrifice : mais Tayeur était lancé sur une pente où l'on ne s'arrête pas facilement. Une difficulté se présentait encore. Madame de Talin n'avait pas d'actes civils dont on pût se servir : il était impossible de dissimuler la bâtardise de ses enfants, et encore plus impossible de faire accepter une pareille situation à la droite et rigide mère de famille. Magarthy se chargea de lever la difficulté. Elle fit venir Casimir et lui raconta, sous le sceau du secret la fameuse histoire qui lui avait déjà servi.

Elle se rendit intéressante. Et le jeune homme, dominé par la passion, saisi d'un vertige qui obscurcissait sa raison, sous le coup du bonheur qu'il venait d'éprouver en voyant tous les obstacles levés, répondit à Magarthy qu'il l'en estimait davantage puisqu'elle avait eu le courage de se vouer à l'éducation de ses enfants, et de renoncer pour elles aux douceurs du mariage. Casimir et son père s'arrangèrent ensemble de façon que madame Tayeur n'eût pas connaissance de la fausse position des enfants. Madame Tayeur désirait que les choses s'accomplissent simplement. Ce désir concordait avec les projets de Tayeur et de son fils. Le mariage civil se fit vite, et le mariage à l'église suivit de près la cérémonie de la mairie. Puis les deux nouveaux époux allèrent passer leur lune de miel dans un joli château de la Bourgogne que leur avait acheté le père Tayeur.

XVI

UN AN APRÈS

Près d'un an s'était écoulé depuis l'impatronisation de la créole dans la famille Tayeur. Madame de Talin semblait avoir oublié sa maladie de cœur, elle comptait maintenant presque autant que madame Tayeur dans la maison. Le mariage des enfants avait cimenté une amitié déjà complète de la part de madame Tayeur. Ces deux femmes semblaient n'en faire qu'une. Les filles de Magarthy étaient devenues les filles de madame Tayeur et cette bonne dame ne faisait pas une promenade sans prier Magarthy de l'accompagner. Bref, elle ne pouvait se passer d'elle.

Sainte et noble femme, dans son aveuglement elle ne se doute de rien. Et cependant le scandale existe dans sa maison. Tout autour de cette famille, on murmure, on blâme. On accuse Tayeur d'immoralité, car peu à peu, le jour s'est fait sur sa conduite. Le *monde*, cet investigateur inexorable auquel nul n'échappe, a depuis longtemps deviné les rapports qui existent entre le financier et la créole. Mais on parle à voix si basse que le bruit n'arrive pas encore jusqu'aux oreilles de madame Tayeur.

Quant à l'amant de Magarthy, il a beaucoup changé depuis un an. Son regard est soucieux, ses cheveux ont complétement blanchi et sa taille s'est voûtée. L'enfant d'Étretat est mort. Ç'a été un coup terrible pour lui. Il sent, d'un autre côté, que ses anciens amis commencent à lui faire froide mine. Magarthy le compromet, il le sait, mais soit crainte, soit habitude, il ne peut rompre une chaîne devenue trop pesante pour lui. Il est bien changé moralement aussi, le pauvre homme! Chaque jour il perd un peu de sens moral. Comme il faut qu'il donne à Magarthy la fortune qu'il lui a attribuée et que sa femme lui suppose, il reprend les affaires, il fait ce qu'il n'avait jamais fait dans sa longue carrière, si honorée, si honorable jusque-là. Il se met à la tête d'une société de

mines, il joue à la bourse, et bientôt les millions fictifs deviennent des réalités. Mais les millions, enfin acquis, de Magarthy ne lui procurent pas la considération. En vain Tayeur essaie-t-il de la produire chez ses amis les plus intimes : une conspiration sourde, latente, s'organise dans l'ombre. Alors, Tayeur, comme tous les gens faibles, prend un parti extrême... On le voit partout avec Magarthy. Pendant une absence de sa femme, il donne un grand dîner à l'évêque de... et il place sa maîtresse à la droite du prélat!

A Toulon, où il est allé visiter l'escadre, à propos d'une construction quelconque, l'attendait une aventure plus désagréable que toutes les autres. C'était le coup de grâce!

Tayeur et Magarthy accompagnés de quelques gros manufacturiers, parcouraient le port, examinant chaque bâtiment et admirant les manœuvres des matelots. On était fort gai, car la visite avait lieu après un splendide déjeuner offert par Tayeur. On avait tiré le canon en l'honneur du manufacturier, on riait, on causait joyeusement, quand un vieux matelot, qui passait près de ce groupe en si bonne humeur, considéra Magarthy avec une expression de surprise très grande, en s'écriant : Tiens! tiens! tiens!...

Celle-ci se prit à rougir jusqu'aux oreilles.

Elle venait de reconnaître un des habitués de la Marton.

La discrétion n'est guère le fait du matelot. Au bout d'une demi-heure tous les marins, ou du moins un grand nombre, savaient qu'il y avait sur le quai une ancienne pensionnaire du bouge infâme que vous connaissez, à laquelle on venait de rendre des honneurs presque royaux. Plusieurs anciens vinrent virer autour de la créole, ils la reconnurent à leur tour et sans oser cependant l'*accoster* directement, ils se mirent à causer entre eux, mais si haut et si près, que pas une des personnes qui accompagnaient Tayeur et sa maîtresse ne perdit un mot de la conversation.

« — Elle est bien gréée, laMagarthy, disait l'un !

« — Plus que ça de luxe, disait l'autre!

« — Elle n'était pas si fière chez la Marton, répondait un troisième !

Et tous en cœur répétaient :

T'en souviens-tu, Margoton,
Du bon temps de la Marton...
Magarthy, la risette,
Magarthy, la riron,
Te souviens-tu de la Marton?

— Que veulent dire ces gens-là, et à qui en ont-ils? demandèrent Tayeur et ses amis.

— Je ne sais, répondit Magarthy, blême et terrifiée, je ne sais, — retournons à l'hôtel, je ne me sens pas bien, et j'ai besoin de me reposer.

— Bigré (1)! elle est rudement engraissée depuis qu'elle a des robes et des chapeaux. La petite mère, oh, hé! qu'elle est donc engraissée!

Magarthy pensa se trouver mal en arrivant à l'hôtel. Tayeur n'avait rien compris, rien deviné, mais peu de minutes après, le bruit s'était répandu dans Toulon, que M. Tayeur, ce riche capitaliste, qui avait des intérêts chez presque tous les armateurs, un homme estimé jusqu'alors, traînait avec lui une femme connue des matelots les plus infimes, et qu'il avait osé la présenter à tout le monde. — On en parla, à mots couverts, à Tayeur, qui nia la possibilité d'une pareille allégation. Mais le coup était porté. Ils avaient projeté de rester huit jours dans la ville; mais, humiliée et saisie de frayeur à la pensée d'être publiquement insultée par quelque ancien amant goudronné, Magarthy décida qu'on repartirait sur-le-champ, et Tayeur obéit avec la docilité d'un enfant.

Cependant l'affaire n'en resta pas là, et malgré toutes les dénégations de Tayeur, il fut avéré qu'il vivait avec une femme indigne, avec une prosti-

(1) C'est de plus en plus un marin qui parle.

tuée, et ses collègues lui firent sentir qu'il agirait sagement en donnant sa démission de syndic des manufacturiers. Le vieillard s'exécuta, après avoir longtemps hésité, tergiversé, lutté envers et contre tous; Magarthy pesait de tout son poids sur son intelligence et sur son cœur. Elle lui fit commettre alors une infamie, un crime même. A la mort de l'enfant d'Etretat, madame du Tilleul, qui connaissait le mariage de Mézélie avec le fils de M. Tayeur, avait réclamé à Magarthy la fortune qu'elle lui avait promise lorsque Mézélie se marierait. Celle-ci lui avait ri au nez. Alors, la vieille tante avait menacé Tayeur d'un scandale public. Elle révélerait, disait-elle, à madame Tayeur ses relations avec Magarthy, la naissance et la mort de l'enfant d'Etretat. Elle lui donnait huit jours pour réfléchir, Poussé, conseillé par Magarthy, Tayeur, qui était l'ami d'un personnage alors très influent, obtint de faire enfermer la pauvre complice, comme atteinte d'aliénation mentale.

La disparition de la du Tilleul ne rendit pas la tranquillité à Tayeur. Le bruit public grandissait toujours. Il avait essayé de lui tenir tête, de le vaincre, de se rendre maître de l'opinion par une sorte de coup d'État. Il donnait des fêtes splendides, fêtes ruineuses, sans précédent, comme luxe, — des fêtes de millionnaire en démence; mais tout

encombrés qu'ils fussent, ses salons n'en étaient pas moins déserts, si l'on considère le but que se proposait Tayeur. En effet, aucune femme comptant dans la société parisienne, n'avait voulu s'y montrer, aucun homme important n'avait osé y conduire sa femme ou ses filles. Le matin du bal, deux ou trois cents billets d'excuse, alléguant les prétextes les plus futiles, étaient déposés chez Tayeur. Quelques-uns de ses collègues, ou de ses employés, obligés par la nature même de leurs fonctions, de se montrer là et qui ne faisaient qu'entrer et disparaître, heureux d'être débarrassés bien vite de cette corvée malsaine, joints au monde intéressé des boursicotiers, remplissaient seuls les salons princiers du vieillard, désolé de la désertion de tous les gens à la présence desquels il attachait une si grande importance et pour lesquels il avait spécialement fait des frais exorbitants.

Le soir, une atmosphère de réprobation régnait dans ces salons ; on se dispersait de bonne heure, à deux heures, tout était fini. Magarthy restait isolée, les moins scrupuleux osaient à peine l'aborder. Sa contenance restait ferme cependant. Toute la journée, au contraire, c'était comme une procession de visites chez madame Tayeur. A chaque instant, une voiture s'arrêtait devant le perron, c'était toujours pour madame Tayeur ou pour ses filles. La

pauvre femme, malgré son intelligence ne comprenait rien à tout cet empressement du matin et à cette abstention systématique du soir. Il y avait, en effet, dans cette conduite des amis les plus honorables de la bonne dame, de quoi l'étonner profondément. Elle cherchait en vain la raison de cette manière d'être presque universelle. En effet, c'était comme un mot d'ordre donné à tous et observé par tous. Dans la simplicité de son âme vertueuse, madame Tayeur était à mille lieues de la vérité. Elle ne pouvait se douter que ce fût par mépris pour l'inqualifiable conduite de son mari, qu'on la mettait, elle, pour ainsi dire en quarantaine. Car tout ce monde était discret et ne donnait pour justifier son absence aux soirées du financier que les raisons banales qui sont toujours à la disposition de chacun. Une migraine, une invitation anticipée, l'arrivée d'un parent de province... que sais-je ? Tous les mille prétextes de tradition en pareil cas étaient adoptés pour la circonstance.

Cependant la situation devenait de jour en jour plus tendue. Cela ne pouvait durer ainsi, et la vérité devait finir tôt ou tard par éclater, car chaque jour amenait un nouvel affront pour la créole qui frémissait de rage et s'en prenait au pauvre Tayeur qui n'en pouvait mais. On souffletait Tayeur sur les deux joues, tout en voulant ménager

sa femme, que chacun respectait, que chacun plaignait. Presque tous les jours, des invitations arrivaient à l'adresse de toute la maison Tayeur et les billets portaient, par exception, le nom de tous les membres de la famille...; mais presque invariablement, le nom de la baronne de Talin était omis dans toutes ces lettres. Fêtes officielles ou fêtes privées, la créole était mise sans pitié de côté par ce monde qui ne pardonne pas certaines situations impossibles, et cet ostracisme de parti pris rendait la métis furieuse et Tayeur à moitié fou. Les personnes qui la saluaient ou qui lui rendaient son salut lorsqu'elle était avec M. Tayeur ou avec sa fille, affectaient de ne pas la connaître ou la reconnaître lorsqu'elle était seule. Il était impossible de pousser plus loin le dédain, et la ligue formée contre la maîtresse de Tayeur, loin de perdre de ses conjurés, augmentait en force tous les jours. C'était une croisade muette de toute une société révoltée du cynisme d'une coquine, contre ce commerce adultère qui soulevait d'indignation tout le monde des honnêtes gens !

Poussé, harcélé par Magarthy, Tayeur fit des tentatives insensées pour faire lever l'interdit qui pesait sur cette femme. Il s'humilia et se déconsidéra davantage encore aux yeux de ses meilleurs amis en sollicitant, en quêtant, pour nous servir

du mot propre, des relations pour la quarteronne. Partout il fut éconduit, poliment il est vrai, mais de façon à ne pas lui inspirer l'envie de renouveler ses demandes. L'histoire d'une invitation de bal qui lui a coûté 50,000 francs, est bien connue et a couru tout Paris. Mais son argent même n'était pas toujours un passe-port suffisant, et s'il avait réussi une fois, il échoua devant certaines susceptibilités qui ne voulurent pas se laisser acheter ou circonvenir, comme le marquis de B..., par exemple, qui, gêné dans une liquidation, cherchait 200,000 francs à emprunter. Tayeur eut vent de cela; il connaissait le marquis de B... dont la famille est une des plus considérées du Poitou, et il courut aussitôt lui faire ses offres de services.

— Monsieur le marquis, lui dit Tayeur, je sais que vous êtes sur le point de faire un emprunt, et je viens me mettre tout à votre disposition.

Le marquis était enchanté, car Tayeur ne lui imposait que les conditions les plus douces... il lui rendait un service désintéressé et cela ravissait le vieux gentilhomme, tout en l'étonnant un peu. Mais au moment de signer le contrat, son étonnement cessa. La condition verbale de Tayeur était celle-ci. Une invitation pour la baronne de Talin... Le marquis refusa.

— Je vous prêterai sans intérêt, murmura le vieillard éperdu.

— C'est encore trop cher, dit le marquis en haussant les épaules. Et il tourna le dos à Tayeur, qui sauta tout suffoqué dans sa voiture, où il fut sur le point d'avoir une attaque d'apoplexie.

Quelques amis, peu nombreux, et d'un rang assez piètre, ont consenti cependant à recevoir la créole, mais Tayeur sait ce que lui coûtent ces concessions!! Les amis en question ont besoin de lui, aujourd'hui, et ils en auront encore besoin demain. Tayeur est dans une voie déplorable. Des parents désintéressés, des amis dévoués, ont bien essayé de l'avertir. Ils ont voulu lui montrer le gouffre béant ouvert sous ses pas. Peine inutile. Le vieillard a méprisé les avis, et Magarthy a cherché, par tous les moyens, à se venger de ces donneurs de conseils. Semblable aux voyageurs qui se trouvent pris dans les sables mouvants, le vieux millionnaire s'enfonce tous les jours de plus en plus, dans le tourbillon funeste où il s'est engagé. Sa perte est imminente, car la vérité comme la calomnie de Basile, se dresse tous les jours plus menaçante. Semblable à ces terribles incendies des savanes de l'Amérique, ce n'est d'abord qu'une touffe qui brûle, puis deux, puis trois, puis, tout d'un coup le feu s'étend sur toute la plaine, le vent le chasse

devant lui, l'incendie accourt, comme une armée rangée en bataille, augmente à chaque instant et finit par vous entourer de toutes parts.

Tayeur ne sait plus où donner de la tête, — il craint que sa femme n'ouvre enfin les yeux, l'attitude que le monde a prise doit infailliblement amener la découverte de la hideuse réalité. Il sent qu'il faut prendre un parti et faire la part du feu. Il propose donc à Magarthy de lui trouver un vieux noble ruiné, qui reconnaîtra les enfants, l'épousera, et disparaîtra le lendemain pour un voyage de longue durée, moyennant une pension viagère du vieux financier. Ce mariage mettra enfin sa réputation à l'abri de toute médisance et donnera à Magarthy, ce dont le monde se contente quelquefois, un masque convenable, un déguisement de convention, un nom réel, en tous cas.

Tayeur trouvera-t-il ce qu'il cherche? Parviendra-t-il à sortir du guêpier où il a donné tête baissée? Nous l'ignorons, et laissons à la Providence le soin de décider.

FIN DU JOURNAL DU MARIN.

ÉPILOGUE

Quand j'eus terminé la lecture du manuscrit du marin, j'étais loin d'être satisfaite. Il me semblait qu'à ce récit il manquait quelque chose... la chose indispensable que tout romancier consciencieux doit à ses lecteurs : en un mot, il manquait le *dénoûment!*

Cette Magarthy et ses bizarres aventures m'avaient vivement intriguée... Et je ne pouvais me décider cependant à publier les pages qui précèdent sans avoir une solution à offrir à la curiosité du public. Je remis donc l'impression de cette histoire à

une époque indéterminée, et j'attendis que le hasard, ce dieu des romanciers, me vînt en aide. Je partis pour les bains de mer et là je questionnai tous ceux qui pouvaient avoir connu Tayeur ou la créole... Je n'appris rien de neuf et ne m'occupai plus de cette histoire. Ce ne fut qu'à mon retour à Paris que je fus mise à même de pouvoir ajouter une fin au roman de la créole. Voici ce que j'appris, grâce à la bonne duchesse de Fulgence qui venait aussi de rentrer, pour quelques mois, dans son bien-aimé Paris.

L'existence de Magarthy allait devenir enfin plus supportable... Le vicomte ou le marquis complaisant et peu fortuné, à la recherche duquel on était, paraissait trouvé; il ne s'agissait plus que de poser les dernières conditions du contrat. Mézélie était enceinte, et toute la famille était dans le ravissement de ce bonheur, heureux présage d'avenir.

Madame Tayeur vivait joyeuse de la joie des autres; quant au père Tayeur, il avait considérablement arrondi la fortune de Magarthy. Mais il était écrit que cette femme ne jouirait pas du fruit de ses intrigues. Par une imprudence incroyable de la part d'une créature si rusée, elle avait commis la faute énorme de déclarer à Simon Lenoir que désormais elle était résolue à se passer de ses services.

— Voici cinq cents louis, lui avait-elle dit, un beau jour... Vous avez gagné une cinquantaine de mille francs à mon service... Séparons-nous ! Vous savez bien des choses sur mon compte... mais rappelez-vous madame du Tilleul et n'essayez jamais de me nuire. Je suis puissante par Tayeur, et, sans procès, sans jugement, sans que mon nom même soit prononcé, je puis vous faire embarquer pour Cayenne. Songez-y et ne tentez rien contre moi, ou je vous briserai comme verre... assez !

Simon était parti... la rage dans l'âme. Qu'était-ce pour cet homme, rongé des vices les plus honteux, que dix mille francs ? Lui, accoutumé à une vie large et paresseuse... Il allait donc être forcé de reprendre le dur harnais du travail. Car, si comme le disait Magarthy, il avait gagné plus de 50,000 fr. à son service, il faut lui rendre cette justice qu'il n'en avait pas gardé un liard. Il avait fondé les plus grandes espérances sur la créole, et dans sa pensée, rien n'aurait jamais dû les séparer ici-bas ! Il avait rêvé, le sacripant, une existence de jouissance et de bombance perpétuelles et voilà qu'il tombait de l'empyrée de ses songes sur les rochers de la réalité, avec dix-mille francs pour tout viatique. Au bout de deux mois, le jeu, le vin, les femmes (et quelles femmes !), avaient dévoré cette somme qui eût fait la fortune d'un honnête ou-

vrier. Il s'adressa de nouveau à Magarthy qui lui donna encore 500 francs; mais en lui disant avec une fermeté qui n'admettait aucun espoir de retour : c'est la dernière fois que je vous vois!

Les 500 francs vécurent encore plus vite que ne vivent les roses... Et complétement à sec, il se décida à rouvrir la fameuse échoppe du pont de l'Archevêché! Misérable et manquant de tout... ne pouvant plus rien tirer de son ancienne complice, il se décida à se joindre à une bande de scélérats qui allaient exploiter quelques villes de France et à qui il manquait un homme habile pour préparer les coups, pour rédiger adroitement des prospectus, et pour recevoir les dupes d'un nouveau genre d'escroquerie qui n'avait encore été pratiqué qu'en Angleterre. Seulement, avant de disparaître de la scène parisienne, Simon usa sa dernière feuille de papier et sa dernière plume. Il voulut lancer sa flèche du Parthe et ce fut sur Magarthy qu'il dirigea le trait. Nous savons qu'il était habile rédacteur : il mit tout son talent en œuvre et écrivit à madame Tayeur une lettre dans laquelle, non content de lui raconter d'un bout à l'autre l'histoire de madame de Talin, il lui prouva les relations coupables qui existaient depuis trois années entre son mari et la quarteronne. Pour plus de sûreté, il donnait à madame Tayeur l'adresse de la nou-

rice où avait vécu, quelque temps, la pauvre créature que Magarthy avait si généreusement attribuée à Tayeur. Puis il partit avec ses nouveaux compagnons d'infamie.

Madame Tayeur jeta d'abord cette lettre de côté. Cette femme qui, à défaut de la noblesse du titre, avait toutes les noblesses de l'âme et de l'esprit, avait une horreur profonde des lettres anonymes. Mais malgré tous les généreux sentiments qui faisaient de son cœur un sanctuaire de dévoûment et de charité, elle était épouse et mère. Elle repoussa pendant plusieurs jours les idées mauvaises que faisait naître en elle cette maudite lettre. Si elle eût été dévote, elle eût mis ces pensées au nombre des suggestions de l'esprit malin et elle s'en fût confessée comme d'un gros péché. Toujours malgré elle, elle observa avec soin la conduite de Tayeur et de Magarthy et elle crut remarquer certains coups d'œil échangés sournoisement. Elle remarqua que Julie de Talin, ou plutôt Julie, comme elle l'appelait simplement depuis le mariage de leurs enfants, envoyait toujours ses filles une heure ou deux avant qu'elle vînt elle-même, et elle acquit la certitude que son mari passait ce temps seul, avec la créole. Cette découverte ébranla un peu ses convictions; mais elle résista encore... Tayeur était vieux, elle l'avait toujours

cru peu disposé aux intrigues galantes... Il était impossible que la mère de sa belle-fille fût l'objet de ses poursuites. Tel était le raisonnement de madame Tayeur, qui se débattait de toutes ses forces contre le soupçon, et qui ne pouvait ou ne voulait pas céder à des doutes qui lui semblaient une grave injure envers son mari. Elle luttait, mais la jalousie, si nous pouvons employer ce mot qui n'est pas positivement le mot vrai de la situation, la jalousie donc, puisqu'il nous est impossible de trouver l'expression juste pour peindre ce qu'éprouvait madame Tayeur, prit sur elle un empire si grand qu'elle se résolut à faire une visite à la femme de Ville-d'Avray, que la lettre anonyme lui désignait comme ayant été la nourrice de l'enfant de Tayeur et de Julie. Ce ne fut qu'après bien des combats intérieurs, qu'elle se décida à cette suprême investigation. Pauvre femme! A Ville-d'Avray, tout lui fut expliqué d'une manière irrécusable. C'était bien son mari qui, accompagné d'une femme dont le signalement se rapportait parfaitement à celui de Magarthy, venait chaque semaine visiter l'enfant placé sous la surveillance de madame du Tilleul, dont la disparition assez mal justifiée par la créole, l'avait déjà un peu intriguée. — Le voile qui couvrait ses yeux se déchira d'un seul coup et la vérité lui apparut dans toute sa laideur. Elle ne pleura point!

Elle eut la force de dévorer sa douleur et l'unique pensée de la noble femme fut de tirer son mari des filets odieux dans lesquels il s'était laissé prendre. Du moment où le fait principal de la lettre anonyme était prouvé... tout le reste devait être vrai. Elle médita longtemps sur ce qu'elle avait à faire et après de mûres réflexions, elle se décida à chasser Magarthy... Mais il ne fallait pas que les enfants de cette misérable en souffrissent... Ils n'étaient point coupables et Mézélie surtout ne devait pas être perdue aux yeux de son fils. Le cas était grave, embarrassant. Voici comment, après de mûres réflexions, madame Tayeur procéda à ce que nous appellerons l'exécution de notre héroïne.

La scène est curieuse et pleine d'enseignements... Je demande à vous la retracer.

C'était le soir, à huit heures... on venait de sortir de table pour passer dans le grand salon orange du banquier. Toute la famille était réunie.

Magarthy, dans une toilette splendide, contemplait Mézélie qui, assise sur une causeuse, s'entretenait tout bas avec Casimir et faisait des projets pour l'éducation à venir de l'enfant qu'elle sentait frémir dans son sein. Miany et Léonie regardaient des gravures de modes; les deux filles de Tayeur faisaient épeler leurs marmots dans un grand livre d'images. Celui-ci lisait son journal près de la

fenêtre, à côté de ses gendres. Le tableau était celui d'un intérieur patriarcal.

Magarthy jouissait, pour la première fois de sa vie, d'un bonheur presque complet. Elle était au comble de ses vœux... sa fille était richement et honorablement mariée... Miany et Léonie, grâce à la fortune que son vieil amant leur avait réellement conquise cette fois, pourraient, plus tard, prétendre à de beaux mariages : elle-même, demain, aurait peut-être un nom à leur donner, grâce à l'union qui se projetait ; elle n'aurait plus besoin de songer à de nouvelles et criminelles intrigues. Oui... le bonheur était là ! mais la justice divine ne voulait pas permettre qu'elle jouît plus longtemps d'une félicité dont elle était indigne ni que le dernier acte du drame fût joué. Son rôle était fini, son dernier crime avait été commis... et le châtiment ne devait pas se faire attendre.

Sept heures sonnaient lorsque madame Tayeur fit son entrée dans le salon. Rien dans les muscles de son visage ne décelait son émotion. Elle était calme et ferme, comme doit l'être le juge qui va prononcer une sentence équitable et qui n'a aucun doute sur la culpabilité de son justiciable. Elle embrassa ses enfants, Mézélie et ses sœurs... fit un signe de tête amical à Tayeur et à Magarthy, tendit la main à ses gendres, puis elle s'assit devant la

cheminée et se mit à lire attentivement un volume qu'elle tenait à la main.

Au bout d'une heure environ, les jeunes filles descendirent au jardin et l'on vint annoncer la voiture du nouveau couple : c'était l'heure de la promenade ; les gendres quittèrent leur beau-père, se rappelant qu'ils avaient un rendez-vous d'affaires ; leurs femmes suivirent les enfants ; Magarthy se préparait à les accompagner, et le père Tayeur prenait aussi son chapeau lorsque madame Tayeur s'adressant à tous deux :

— Restez donc, madame, dit-elle, et vous aussi, mon ami. Ces enfants ont mille choses à se dire, vous les gêneriez.

On entendit en ce moment le bruit des voitures qui s'éloignaient. M. et madame Tayeur et la prétendue veuve étaient seuls.

— Vous rappelez-vous, Charles, dit la mère de famille d'une voix calme, en posant son livre sur ses genoux, l'automne de 1844? Il faisait assez froid, tellement froid que je fis allumer mes voitures dans la cour et qu'elles flambèrent le mieux du monde. Il est vrai qu'elles étaient coupables d'un grand crime à mes yeux : elles avaient promené une créature qui ne devait avoir rien de commun avec moi et que je mis à la porte le jour même, dites, vous en souvenez vous?

Le pauvre manufacturier qui voyait déjà où elle voulait en venir, écoutait haletant, éperdu; sa figure avait pris toutes les teintes de l'arc-en-ciel.

Madame Tayeur se leva alors, en proie à une violente indignation, et s'approchant de la courtisane triomphante, elle lui dit d'une voix brève :

— Mademoiselle, je sais tout! tout, entendez-vous? Vous n'êtes ni veuve ni mariée; vous n'avez pas donné un sou de dot à votre fille, quoique vous en ayez reçu quittance ; vous êtes de plus la maîtresse de mon mari. C'est vous dire que vous ne pouvez rester ici une seconde de plus! Vous êtes bonne mère, je veux le croire; quelquefois un sentiment humain se glisse dans les âmes les plus dépravées. Lisez ce livre, il vous indiquera peut-être votre devoir.

Et elle lui tendit un volume des *Contes de l'Atelier* de Michel Masson ouvert à la première page de la nouvelle : *Une mère*.

— Monsieur, dit la noble femme, s'adressant cette fois à son mari, nous ne sommes plus, ni l'un ni l'autre, dans l'âge des passions; je ne ferai donc pas de scandale; nous ne nous séparerons point; mais voici mon *ultimatum :* mon honneur, celui de mes filles, le vôtre, celui de notre maison me l'a dicté : ce soir, mademoiselle aura quitté, non seulement la maison, mais la ville, non seulement la

ville, mais le pays; jamais elle ne nous écrira; jamais nous n'entendrons parler d'elle. A ce prix, j'oublierai tout, continua-t-elle d'une voix plus émue et je demanderai à Dieu le courage de traiter sa fille comme si elle était la mienne; je vous promets du moins d'avoir pour elle les soins d'une mère : jamais, ni ses sœurs, si elle veut les laisser ici, ajouta-t-elle après quelques efforts sur elle-même, ni mon fils, ne sauront rien de l'odieux complot tramé sous mon propre toit.

Quelques instants d'un silence solennel suivirent ces paroles. Personne n'osait le rompre.

Tayeur n'avait plus conscience de lui-même; Magarthy, rouge et palpitante, parcourait d'un air hagard le livre que madame Tayeur lui avait mis entre les mains; cette dernière, les yeux levés au ciel, lui demandait en récompense de sa vie consacrée tout entière à faire le bien, la force nécessaire pour accomplir jusqu'au bout le devoir rigoureux qu'elle s'était imposé.

A ce moment on entendit le roulement de la voiture qui rentrait. Mézélie, fraîche comme une rose, se précipita dans le salon avec son mari, et suivie de l'escorte obligée des sœurs et belles-sœurs qu'elle venait de gratifier chacune d'un petit bouquet.

— Regardez, mes mamans, dit-elle solennelle-

ment à madame Tayeur et à Magarthy, les premières violettes de l'année : je vous les apporte...

Puis, soudain, remarquant l'air embarrassé des trois personnages de la scène précédente...

— Mais qu'avez-vous donc tous? Qu'est-il arrivé?

Casimir lui-même fut ému de cette espèce de consternation qui se lisait sur les visages de ses parents et de sa belle-mère.

— Au nom du ciel... que se passe-t-il ici, s'écria-t-il?

— Rien de bien grave, mon enfant, reprit madame Tayeur... Votre mère, ma chère Mézélie, vient de recevoir une dépêche qui l'a vivement troublée... nous partageons l'impression qu'elle lui cause... et...

— Mézélie, ma fille bien-aimée, dit Magarthy qui avait pris subitement une résolution suprême... pardonne à mon émotion, à ma douleur... mais il faut que je vous quitte...

—Toi, nous quitter, et pourquoi?

— Oui, mes enfants... mais pas pour longtemps... Je reviendrai, oui... je reviendrai... mais il faut que je retourne pour quelque temps à l'île Bourbon... Toute notre fortune est gravement compromise et l'une de vos sœurs, restée là-bas, est gravement malade...

— Oh! maman, emmène-nous avec toi, dirent ensemble Miany et Léonie...

— C'est impossible... Je vous laisse aux soins de votre sœur et de madame Tayeur... Aime-les bien, Mézélie... et s'il m'arrivait malheur... qui sait? un naufrage... Enfin, si vous deviez ne plus me revoir jamais... Priez Dieu pour votre mère!

Les larmes la suffoquaient...

Elle serra convulsivement ses enfants sur son sein... et rassemblant toutes ses forces : Laissez-moi, leur dit-elle, laissez-moi seule avec madame Tayeur; j'ai un dernier entretien à avoir avec elle... Embrassez-moi encore... encore... Ah! mon Dieu! que cela fait de mal de quitter tout ce que l'on aime... Mais je reviendrai... Allez... Laissez-moi... Mais allez donc! Ces derniers mots furent dits avec une colère sourde qui stupéfia ses filles. Elles se dirigèrent silencieusement vers la porte.

— Ah! mes enfants... un dernier baiser!

Magarthy les pressa une dernière fois sur son cœur et leur fit signe de se retirer.

Tayeur et son fils les suivirent et quand les deux femmes furent seules :

— Madame, dit Magarthy, j'ai lu et j'ai compris... Je vous remercie... dans six mois vous recevrez la nouvelle de ma mort et jamais vous n'entendrez parler de moi. Mais, soyez la mère de

mes enfants... L'argent que je possède me suffira pour assurer l'avenir de ceux que j'ai encore dans l'île... Aimez Mézélie qui est votre fille maintenant... Elle est innocente, je vous le jure et Dieu le sait. C'est pour mes enfants que j'ai agi. J'ai voulu qu'elles échappassent à la honte de ma vie passée... J'ai voulu qu'elles fussent heureuses et honorées. Mais je n'avais, hélas! qu'un moyen infâme pour parvenir à mon but... Je ne veux pas les revoir... mon cœur se briserait. Je vais tout préparer pour mon départ... Retenez-les encore quelques heures. Ce soir, je serai partie.

Magarthy tint parole et quelques jours plus tard, elle voguait vers Bourbon.

Là s'arrêtent, quant à Magarthy, tous les renseignements que put me fournir la bonne duchesse (1).

Pour les autres acteurs de ce drame, je n'ai pas grandes nouvelles à vous en donner.

Le père Tayeur semble rajeuni de vingt ans, depuis le départ de la créole; ses amis lui sont re-

(1) Quelques personnes prétendent même que l'on a abusé de la crédulité bien connue de la duchesse de Fulgence, et que cette histoire, vraie dans tous ses détails, ne serait, quant au dénoûment, que le souhait d'une âme charitable.

J'ignore ce qu'il en est de cette nouvelle version d'une histoire pleine de versions si diverses.

venus en foule; il a donné un grand concert il y a quelques jours; tout Paris y assistait. — Cette femme l'avait, pour ainsi dire, complétement annihilé et transformé. L'amour s'était envolé depuis la mort de l'enfant d'Etretat, et aujourd'hui le vieux millionnaire avoue *qu'il est, ma foi! enchanté d'être débarrassé de son cauchemar!*

La phrase est dure, mais elle est textuelle.

Les jeunes mariés sont heureux et ne paraissent pas près d'avoir achevé leur beau gâteau de miel.

Miany et Léonie grandissent et attendent chaque jour leur mère qui ne reviendra plus.

Le prince d'Armagne ne cherche plus l'amour idéal, il a pris un antidote contre les passions sérieuses. Son contre-poison s'appelle Muguette et fait semblant de danser à l'Opéra... Elle lui coûte cinq mille francs par mois et le trompe avec un garçon coiffeur. Le prince se trouve le plus heureux des hommes.

Reine est toujours la fée gracieuse que vous savez.

Berthe Legrand vit heureuse à la campagne et ne désire que médiocrement le retour dont son mari la menace galamment tous les printemps.

De Prissé adore toujours la duchesse qui ne lui écrit plus... ce dont il enrage.

Je crois avoir fait mon devoir de romancier jusqu'au bout et n'avoir oublié personne.

— Pardon, me dit mon éditeur, votre dénoûment n'est pas complet... Et madame du Tilleul et Simon Lenoir?

— Encore... Eh bien! cher monsieur, soyez obéi jusqu'au bout.

Madame du Tilleul est morte réellement folle et Simon Lenoir, s'appelle maintenant le n° 135... La brebis est rentrée au bercail... de Toulon... Il s'ennuie en France, dit-il, et je ne le suppose pas éloigné de désirer faire un voyage d'agrément à Cayenne.

Chers lecteurs, si j'apprends quelque chose de nouveau, je vous en ferai part dans un troisième volume qui aura pour titre la *Résurrection de Magarthy* ou les *Filles de l'aventurière*... Mais j'ai tout lieu de penser que je n'aurai plus à vous reparler de Magarthy ni à m'occuper de la famille Tayeur et de nouvelles aventures. Le calme est revenu dans le paisible intérieur. Le foyer domestique a droit au respect et au silence.

MARIE RATTAZZI.

28 février 1865.

UNE

VENGEANCE NOUVELLE

UNE VENGEANCE NOUVELLE

I

Mon colonel, tu n'as pas l'air content!
(SCRIBE.)

Le colonel Raymond est aujourd'hui un homme de cinquante-sept ans, grand, robuste et portant haut la tête, vrai type de *soldat*, il jure, sacre et tempête, tant qu'il se trouve en compagnie d'officiers. Il vide sa chope d'un trait, fume une pipe d'écume, montée en vermeil, qu'il a gagnée à une poule militaire, et il s'est battu comme un lion à toutes les affaires auxquelles il a assisté. Sa poitrine est constellée de décorations et de médailles. Il est fort comme un Turc, — si toutefois il soit vrai que les Turcs soient des hercules privilégiés! — Il est adroit à tous les exercices du corps : —

à l'épée, ses dégagements passeraient dans l'alliance d'une jolie femme et il abat les hannetons à tous coups avec ses pistolets d'arçon. — Sa voix est rude et quand il crie *marche!* sur le Champ de Mars, il y a toujours un ou deux carreaux de brisés à l'École militaire. Il est veuf, et il a mis sa fille unique, une charmante blonde de douze ans, dans une bonne pension de province, à Besançon, je crois. Il vit en véritable officier. Le service et le café, il n'a pas d'autre occupation. Quoique âgé de cinquante-sept ans, il ne se pique pas de sagesse, et comme sa fortune lui permet d'être généreux, il se pose encore de temps en temps en Céladon. Un cachemire à la petite Z. des Délassements, une broche à la grosse X. du Cirque Impérial; une robe de mérinos à la petite marchande de violettes Y. et quelques soupers chez Bordier avec la gourmande Z. qui dévore si galamment les huit douzaines d'huîtres d'Ostende; tous ces cadeaux prouvent le faible du colonel pour les brebis égarées qui ont laissé leur laine candide à tous ses buissons... d'écrevisses... de Paris. — Cependant, au milieu de sa vie si bien remplie, il a quelquefois des moments de rêverie passagère... Ainsi, au milieu d'une manœuvre, — entre deux carambolages ou même, dans un doux tête-à-tête, — on l'a surpris plongé tout à coup dans une complète distrac-

tion, les yeux fixes et comme absorbé par un souvenir fâcheux; mais cela ne durait que fort peu de temps... Il secouait bien vite la tête, passait la main dans sa longue barbiche, et suivant la circonstance, s'écriait : « Bath! au diable : c'est fait! c'est fait! Par quatre batteries attelées, en avant! — Passez-moi le blanc, capitaine. — Tu es la plus jolie fille que je connaisse! »

Ses amis, et ils sont nombreux, car, à part sa brusquerie, c'est le plus gai compagnon de la terre, ses amis, disons-nous, sont habitués à ses petites absences et n'y attachent aucune importance : seulement ils l'ont surnommé *le colonel c'est fait! c'est fait!* mot qui sert toujours de conclusion à la petite crise que nous avons signalée.

Mais nous qui cherchons partout des sujets d'étude, nous avons attribué ce « c'est fait! c'est fait! » à quelque action passée du colonel Raymond, et nous avons eu la curiosité de remonter en arrière et de nous renseigner à ce sujet. Comment avons-nous su ce que nous allons raconter? c'est là notre secret... qu'il suffise de savoir que nous n'inventons rien et que, hormis les noms, bien entendu! — tout est de la plus scrupuleuse vérité.

En 18... M. Raymond n'était que capitaine d'artillerie et beaucoup moins viveur qu'aujour-

d'hui. Il travaillait alors à un traité sur je ne sais plus quel canon de son invention, un canon merveilleux, paraît-il, et qui devait tuer dix fois plus vite et dix fois plus que tout autre, une quantité donnée, de gens dressés à cet effet. Il allait peu au café, ne courait pas la prétentaine et songeait à se marier. Quoi de plus naturel! Il avait quarante-deux ans, dix milles livres de rente, cinq campagnes, trois honorables cicatrices, était capitaine et s'occupait de l'amélioration du genre humain par la voix harmonieuse des pièces de vingt-quatre. C'était le moment où jamais de prendre femme. Il rêvait un joli petit intérieur... Il se voyait, l'hiver, au coin de son feu où bouillottait l'eau d'un grog éternel, travaillant à sa petite machine, tandis qu'une jeune et charmante femme à lui, à lui tout seul! coupait, de sa blanche main, les zestes de citron et lui bourrait sa pipe d'écume montée en vermeil! — Tout cela dans un petit salon bleu, — qui est-ce qui n'a pas rêvé un petit salon bleu? — en robe de chambre, en calotte grecque et les pieds dans une chancelière en peau d'ours! — Le capitaine n'en resta pas au projet; il résolut d'arriver le plus tôt possible à l'exécution... Il aimait à ce que les choses, une fois décidées, marchassent promptement et sûrement, son canon le prouve du reste! Une seule chose le retarda de quelques jours. Il ne

savait pas avec qui se marier. Il allait quelquefois dans le monde; mais, jusque-là, il n'avait remarqué aucune femme. Le capitaine Raymond se promit de faire attention *au beau sexe*, — il disait le *beau sexe!* — la première fois qu'il irait au bal du préfet de Besançon; et, comme c'était un loyal militaire, il se tint parole. Il arriva chez le préfet à dix heures, en sortit à minuit, et décida, à son petit coucher, qu'il était amoureux fou de mademoiselle Virginie Poulet, fille unique de M. Augustin Poulet, notaire, veuf, et qui donnait 200,000 francs de dot à sa fille. Le lendemain le capitaine Canon, — pardon! — pardon! le capitaine Raymond, en grande tenue, pénétrait dans l'étude de M. Poulet et lui demandait la main de mademoiselle Virginie, qui ne se doutait pas de son bonheur. Le notaire ayant attentivement lu les divers papiers dont s'était muni le capitaine, et ayant constaté que les dix mille livres de rente annoncées étaient bien réelles, serra cordialement la main du brave militaire, en le nommant son gendre. Au dîner, le notaire apprit à sa fille qu'elle allait se marier; Virginie voulut répliquer; son père la pria gracieusement de se taire. — Aussi promptement que le capitaine avait décidé qu'il adorait Virginie, aussi promptement le notaire décida-t-il que sa fille adorait le capitaine.

Mademoiselle Virginie Poulet avait vingt ans à peine. Elle n'était pas ce qu'on appelle une beauté; mais elle plaisait tout d'abord par sa douceur et sa placidité. De taille moyenne, mais fine et ronde, elle avait, sans excès toutefois, une opulence de forme qui devait la rendre désirable à une certaine classe d'hommes. De beaux yeux, d'un bleu douteux, mais qui étaient fort séduisants et dont elle savait habilement se servir; une bouche adorable, des dents magnifiques, un nez quelque peu retroussé et un menton à fossette formaient un ensemble piquant et sa coiffure à la Sévigné lui allait à ravir : des boucles blondes se jouaient sur son visage blanc et rose, laissant par instant à découvert de petites oreilles pleines de finesse et de transparence. Les pieds et les mains étaient ordinaires. Quant à son caractère, il n'était ni bon, ni mauvais. Elle avait perdu sa mère fort jeune et avait été élevée jusqu'à dix-sept ans au couvent, où elle n'avait jamais mérité de reproches bien sérieux, tout en n'y remportant aucun succès éclatant. Depuis trois ans qu'elle était revenue chez son père, elle subissait le joug d'une vieille servante maîtresse, à qui M. Poulet, le notaire, laissait toute autorité dans la maison. Elle ne voyait son père qu'aux heures de repas et quand il la conduisait au bal ou en soirée. Le reste du temps, elle faisait ce qu'elle voulait... de la tapis-

serie, du crochet ou de la gymnastique sur son piano... D'autrefois, elle lisait des romans... Elle sortait quand elle voulait, toujours suivie d'un domestique, soit pour aller à la messe, soit pour faire des visites à ses bonnes amies; mais, pour tout ce qui regardait l'administration de la maison, elle n'avait aucune voix au conseil. La vieille servante régnait despotiquement chez le notaire. Virginie avait le cœur tendre, selon l'expression usitée, elle avait déjà ébauché trois ou quatre petits romans avec les jeunes clercs de M. Poulet... mais elle possédait au suprême degré l'art de dissimuler son petit manége. Sa figure ne disait jamais rien des secrets de son cœur. — Privée des soins d'une mère, elle avait toujours renfermé ses impressions en elle-même et, il faut l'avouer, sa petite tête ne conseillait pas très bien son petit cœur. Je ne dis pas qu'elle fût capable de gros péchés mortels... mais elle était bien légère et elle avait certaines tendances à l'abandon qui devaient souvent exposer sa sagesse à de singuliers combats. Nous n'insisterons pas longtemps à ce propos. Virginie était une femme, comme il y en a beaucoup : son cœur n'était pas vaillant dans le danger, il ne savait pas ou ne voulait pas se défendre; mais, s'il était souvent vaincu, il se consolait facilement de ses défaites et s'exposait bien vite à de nouveaux

périls. Elle n'avait jamais réellement aimé : peut-être un amour profond l'eût-il guérie de cette faiblesse, peut-être y avait-il en elle un foyer tout prêt à s'enflammer ; mais était-ce bien le capitaine Raymond qui devait y porter l'étincelle sacrée.

Virginie, quoiqu'elle n'eût aucun goût pour son futur mari, n'opposa pas de résistance aux volontés de M. Poulet. Elle n'eût pas eu le courage de lutter contre qui que ce fût, à plus forte raison contre son père !

Un mois après la demande de Raymond, Virginie Poulet faisait son entrée dans le petit salon bleu du capitaine. Celui-ci était enchanté de son mariage. Sa femme ne le contrariait en rien : elle lui coupait son zeste, lui bourrait sa pipe, la lui allumait même au besoin et lisait silencieusement quand son mari ruminait, écrivait, dessinait, corrigeait, grattait et suait à grosses gouttes sur son fameux canon modèle. — Le rêve du capitaine était réalisé ! — Il avait dix mille livres de rente de plus et, sous la main, une jeune femme gentille et complaisante, sans volonté et toujours disposée à lui être agréable. Quelle heureuse vie c'était que celle-là pour un capitaine de quarante-deux ans, qui avait des goûts tranquilles ! Quels plaisirs variés il trouvait, le soir, dans son petit salon bleu, passant tour à tour de sa pipe à son

grog, de son grog à sa femme et de sa femme à son canon : le capitaine Raymond s'estimait le plus heureux des hommes! Toute sa personne avait subi une transformation... Il semblait avoir grandi d'un pied, tant il se tenait droit... Il avait pour ses subordonnés, augmenté encore la collection de ses jurons. Les canonniers tremblaient en entendant, de loin, la voix du terrible capitaine, qui n'était terrible qu'en apparence, car il était juste et bon pour les soldats; mais sa justice et sa bonté affectaient des formes tellement rudes, qu'on le craignait comme le feu. Dans les commencements, Virginie s'effraya un peu des blasphèmes du capitaine; mais elle était femme et elle vit bientôt que derrière le soldat brutal et grossier, il y avait un homme qui devenait tous les jours plus amoureux d'elle et, au bout de deux mois, si elle l'avait voulu, Virginie aurait pu mener par le nez l'inventeur du canon à jet continu! Mais Virginie était trop paresseuse pour se donner la peine d'exprimer une volonté : elle aimait bien mieux se laisser conduire que de conduire les autres. Elle avait beaucoup de la chatte, moins les griffes. C'était une de ces natures molles et nonchalantes, qui ne sont pas méchantes, mais qui ne sont pas bonnes non plus... Elle n'aimait pas son mari; mais elle le subissait sans trop d'ennui... Il la dorlotait, la

câlinait et elle se laissait faire avec plaisir, comme la chatte fait son *ronron*, en fermant les yeux, sans regarder seulement qui la caresse. — Elle n'embrassait pas souvent le capitaine; mais elle se laissait embrasser tant qu'il le voulait. M. Raymond, lui, l'adorait! Ce qui n'avait été pour lui qu'une affaire agréable et commode dans le commencement devint peu à peu une véritable passion. Jusque-là, il n'avait connu que les amours de garnison, amours passagères s'il en est, où le cœur n'entre pour rien, ni d'un côté, ni de l'autre; amours qu'on oublie au bout de huit jours et qu'on traite par dessous la jambe. Dans la vie des camps, il n'avait jamais pensé qu'à son métier, qu'à son devoir. Officier modèle, guerrier intrépide, toujours occupé de stratégie, d'armes et de calculs abstraits, le capitaine Raymond était arrivé à quarante-deux ans, sans se douter que, vis-à-vis d'un amour vrai, il faut baisser pavillon. Son cœur, de bronze jusque-là, se fondit tout à coup. Il était touché, bien touché, lui, le guerrier, lui l'inventeur du canon-revolver, touché par une enfant de vingt ans et percé de part en part. Mais à mesure que son amour grandissait, à mesure que la passion l'envahissait, à mesure aussi le capitaine jurait-il, tempêtait-il et était-il ravi! Virginie était toujours présente à sa pensée.

Il ne savait pas rentrer dîner, sans lui apporter un bouquet ou des bonbons, ou autre chose qui prouvât à la jeune femme qu'il avait pensé à elle.

— Tonnerre... une marchande de fleurs idiote, une... une... qui m'a fourré ce bouquet dans les mains! Vieille sorcière! Puisque je l'ai, mille mortiers! Il faut qu'il me serve..... Le veux-tu, Virginie? Ah! fichtre de...! tu le porteras à table, ma chérie, ma petite ravigotte... Ah! bigre! j'ai une faim à fendre l'arche!

Les choses en étaient là, quand le capitaine reçut une lettre encadrée de noir... Il la lut tout pensif. Quand il releva la tête, Virginie vit une larme dans ses yeux.

— Qu'y a-t-il? Tu pleures, toi, mille bombes! dit Virginie qui s'amusait à cueillir, de temps en temps, une fleur modeste dans le jardin des jurons du capitaine.

— Un vieux brave! Il a été un père pour moi! Fichtre! Enfin il est mort à cheval, mille squelettes de Bédouins! Son fils m'écrit... Il est triste... il me demande à passer un semestre avec nous... Il est de mon âge, sambleu! Je l'aime comme un frère! Je vais lui écrire que nous l'attendons, mille millions de bombardes! Nous ferons notre piquet le soir..... Tu le

recevras bien... c'est un frère! Sacré nom!... Un vrai celui-là!

II

Et puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

Tout fut mis en l'air pour recevoir dignement le frère d'armes du capitaine! On meubla, on tapissa une chambre au second étage, qui lui fut destinée pour tout le temps de son séjour... Et, pendant que le capitaine Raymond versait des torrents de blasphèmes sur ses obscurs décorateurs, monsieur le lieutenant en premier, Édouard Launoy, traversait la Méditerrannée et prenait le chemin de fer à Marseille!

Quel était ce lieutenant en premier qui avait nom Édouard Launoy?

Nous vous le dirons en quelques lignes.

Le lieutenant Launoy n'avait pas quarante-deux ans, comme l'annonçait Raymond dans un petit accès de vanité pardonnable à un capitaine amoureux fou de sa femme. Édouard n'avait que trente-sept ans. Cette différence de cinq années en faisait un tout autre homme que le mari de Virginie.

C'est surtout, passé la trentaine, que l'on s'aperçoit que quatre ou cinq ans de plus ou de moins comptent dans la balance. Un jeune homme de vingt ans est du même âge, aujourd'hui, qu'un autre de vingt-quatre... mais un homme de trente-six ans n'est plus le même qu'un homme de quarante. — Pourquoi? Je n'en sais rien! mais, cela est. — Il est vrai que, plus on avance dans la vie, moins cette différence est sensible : une fois la soixantaine sonnée, le vieillard de soixante-deux ans n'est pas plus jeune que celui de soixante-cinq. Les jeunes gens aiment le plaisir, les vieillards aiment le repos et ce ne sont pas cinq ans de plus ou de moins, tant qu'ils sont dans l'une ou l'autre de ces périodes, qui les empêchent de se livrer aux goûts particuliers à chacune d'elles. Mais à ce *pont de la vie* qui s'appelle la maturité et sur lequel on paie des deux côtés : en illusions, pour entrer, en résignation pour sortir, — à ce *pont* si dangereux à franchir, chacun se dispute ardemment la voie... C'est le pont d'Arcole de l'existence! Or nos deux officiers y étaient entrés d'une manière différente... Le capitaine Raymond, qui n'avait jamais eu d'illusions, était passé sans payer; mais Édouard avait laissé au guichet fatal un premier et *unique* amour. Il avait aimé, passionnément aimé, une femme qui s'était ri de

son amour... Il avait possédé cette femme et elle l'avait quitté sans pitié, pour se prostituer à un ténor en renom. Alors il avait scellé son cœur et s'était dit : « Je n'aimerai plus! »

Il ne faut pas dire *jamais*, comme chante la chanson, et ceux qui prétendent qu'on n'aime réellement qu'une fois dans la vie, m'ont toujours fait l'effet de superbes égoïstes. — J'ai interprété cette phrase ainsi : — si c'est une femme qui parle, — *on n'aime jamais qu'une fois* veut dire simplement ceci : « J'ai inspiré une profonde passion à X... Il *s'étourdit*... Je l'ai trompé... bafoué... Moi, je ne l'aimais pas! Mais Lui il est frappé au cœur... Je suis son premier et son dernier amour, on n'aime jamais qu'une fois! » — Si c'est un homme, au contraire, cette formule peut s'expliquer de cette manière : « Je suis son premier amant, moi, qui ai eu plus de maîtresses qu'Alexandre Dumas n'a de décorations! Elle m'a planté-là! mais elle *s'étourdit*... Elle ne pourra jamais m'oublier, on n'aime jamais qu'une fois! »

Cet axiome m'a toujours fait sourire dans la bouche de la plupart de ceux qui l'emploient : *On n'aime jamais qu'une fois!* Au paradis, il y avait Adam, qui était beau *comme l'antique!* — Ève, qui était assez gracieuse, au

dire de ceux qui l'ont vue... Eh bien, — ELLE s'est fait cueillir des pommes par un affreux serpent... *On n'aime jamais qu'une fois!* — Si ç'avait été une vipère, ce serait lui qui aurait commencé! — *On n'aime jamais qu'une fois!*

Donc, le lieutenant Launoy avait dit : « Je n'aimerai plus! » Il avait dit cela, d'une petite voix flûtée, en dégustant un verre de malaga, chez le chef d'un bureau arabe...

Mais je m'aperçois que je ne vous ai pas encore tracé le portrait d'Édouard, le lieutenant en premier d'artillerie montée qui ne doit plus aimer jamais, jamais!

Vous savez son âge, trente-sept ans... Mais trente-sept ans blonds et bleus. Voilà pour les yeux et les cheveux... Une taille bien prise, quoique annonçant une légère tendance à l'obésité pour plus tard!... de jolies dents, moustaches en crocs et impériale menue, mais fine comme de la soie cardée... Épaules large, bras nerveux, mains fines et petits pieds, voilà l'homme physique.

Au moral, il jouait de la flûte, cultivait *les muses* et était aussi bon soldat que le capitaine, mais d'une autre façon... Il était mielleux, ne jurait jamais et avait quelque chose de féminin dans sa manière de juger les choses. Du reste, brave et d'une loyauté indiscutable, il n'avait jamais

eu d'ennemis... Il n'empêchait personne de jurer, buvait un peu moins que ses camarades et croyait à l'amour immuable et éternel. Personne ne le raillait. Les officiers, pour la plupart, aiment les amours faciles, mais ils respectent tout ce qui ressemble à une passion vraie... Ils comprennent tous le *parfait amour*, seulement ils n'ont pas le temps de se livrer à cet exercice, Édouard Launoy avait pratiqué le parfait amour et on lui pardonnait bien des petites choses à cause de cela.

— Ce diable d'Édouard, disait un jour le gros major Güttmann, il m'inquiète... Il change à vue d'œil... Je n'ai jamais été amoureux et j'en remercie Satan... Ce gaillard-là n'aura jamais un ventre comme nous!

Et il allongea une tape fraternelle, coup de seconde, au capitaine trésorier.

La mort de son père avait achevé de rendre Édouard Launoy intéressant, et ce fut d'un air vraiment sentimental qu'il aborda son vieil ami le capitaine Raymond, en arrivant à Besançon.

— Pauvre Édouard, sacré nom... Ton père, vois-tu! ah! ton père! Cornes du diable! Bon soldat! oh! gueux de Bédouins... quand mon canon sera fini! Sacré mille boulets... nous rirons! Ici, Virginie... Embrassez-vous!... Plus fort! Hein, c'est à moi, çà... un trésor... mais

un trésor numéro un... Tu vas goûter le vin blanc, nom d'un tonnerre... Virginie, si Victoire rate le salmis, je lui crève l'œil gauche avec sa dernière dent! Pauvre vieux!... et le cœur?... ah! je vois ta mine... toujours déconfit... pour une... suffit! Pas mauvais, le blanc, hein? Viens voir ta chambre.

Et il emmena son ami dans son nouveau logement. Virginie avait été surprise de l'arrivée du jeune et blond officier, qui paraissait avoir dix ans de moins que son mari... Elle l'avait *dévisagé* en un seul coup d'œil, coup d'œil de femme ennuyée, c'est tout dire... et elle l'avait trouvé charmant!... Et puis, son mari lui avait tant de fois parlé de ce pauvre ami, son frère d'armes, le fils du meilleur des hommes et qui avait été trompé par une drôlesse... une... une... une *scélérate*, enfin! à qui il avait donné sa vie tout entière, qu'elle avait soudain pris intérêt à ce pauvre blessé de l'amour, cœur doublement orphelin et qu'elle se promit de faire tout ce qu'elle pourrait pour lui rendre son séjour à Besançon agréable.

On était en ce moment en plein été... Le lieutenant en premier, le capitaine et Virginie ne se quittaient point. Le deuil de Launoy lui interdisait de trop longues stations au café des officiers, mais des promenades aux environs de la charmante ville de

Besançon... les visites aux antiquités architecturales dont regorge la Franche-Comté, les dîners improvisés dans les fermes, les déjeuners au jardin du capitaine, faisaient un dérivatif suffisant aux douleurs d'Édouard. Souvent, le soir, le capitaine Raymond se sentait pris d'un fougueux désir de travail...

— Nom de..., s'écriait-il, je crois que je le tiens cette fois... Fichez-moi le camp tous les deux... allez courir les champs. Je veux donner un coup de lime à mon canon.

Il s'enfermait alors dans le salon bleu, écrivait, corrigeait, dessinait, gravait, grattait, et la femme et le lieutenant, bras dessus, bras dessous, allaient faire des couronnes de bluets et de chrysantèmes... C'était bien, tant que le jour éclairait les champs; mais, peu à peu, la nuit tombait, chaude, embaumée, mystérieuse et, assis sur quelque talus, ou au pied de quelque taillis, les jeunes gens causaient... Or de quoi causer quand on est jeune tous deux, seuls tous deux, que la nuit est tiède et que les derniers chants du rossignol viennent caresser votre oreille! Virginie et Launoy causaient donc d'amour... ou plutôt, Launoy... car Virginie écoutait attentive le récit des péripéties diverses de cette passion qui avait *tué* le cœur d'Edouard. Jamais elle n'avait entendu pareille musique...

Elle avait bien lu des romans, nous l'avons dit; mais quelle différence du roman écrit au roman parlé. Launoy avait l'organe suave et sympathique, et, quand il lui racontait sa première rencontre avec celle qu'il devait adorer plus tard, quand il lui disait comment il avait senti soudain tout son être remué par une commotion électrique, et comment une voix intérieure lui avait dit : « C'est celle-là, c'est celle que tu aimeras pour toujours ! » — alors, Virginie était troublée, émue, agitée ! Jamais, ni les clercs de maître Augustin Poulet, ni le capitaine Raymond, ne lui avaient dit rien de semblable. Quand elle revenait de ces promenades à deux, elle était oppressée, elle avait envie de pleurer, son cœur lui faisait mal dans sa poitrine et elle rêvait, derrière un rideau, dans l'embrasure d'une croisée, de serrements de main furtifs, de billets roses glissés au bal, de fleur tombée par la fenêtre et de toutes ces petites choses, qui sont les confitures dont les amoureux du genre Launoy couvrent les premières tartines de l'amour. Pauvre lieutenant ! sa tartine, à lui, était tombée du côté beurré ! Il ne pouvait s'en consoler ! — Si elle avait été aimée ainsi ! elle ? — Si, au lieu du capitaine canon, elle avait rencontré tout d'abord le lieutenant joueur de flûte, poétique et sentimental, qui paraissait avoir dix ans de moins que son mari,

et qui était bien plus joli garçon que tous les clercs de l'étude de son père! si!... si!..

De son côté, Edmond Launoy, sans se rendre compte de ses sentiments, éprouvait un grand charme à se trouver seul avec Virginie et c'était toujours avec plaisir qu'il entendait son ami les prier de lui *ficher* la paix, pendant la soirée. Ils s'enfuyaient tous les deux, comme deux écoliers en vacances, et les causeries reprenaient leur train... Ils ne se trouvaient à leur aise qu'ensemble. La société du capitaine les gênait. Il jurait, parlait machines de guerre, avancement, promotions... et cela les agaçait profondément. Ils auraient voulu continuer leurs entretiens sur l'amour sans bornes et l'union immortelle des cœurs. Mais le capitaine, — s'il aimait passionnément sa femme, — était complétement étranger à toutes les petites théories marivaudées de Launoy : il aimait sincèrement, mais à la façon du soldat, tandis qu'Édouard avait des tendances à la mythologie, à la bergerie, qui touchaient les cordes sensibles de Virginie.

Le capitaine Raymond ressentait pour Launoy l'affection la plus réelle et la plus dévouée; aussi lui ouvrait-il son âme en pleine liberté et, mari amoureux, commettait-il, à chaque instant, des indiscrétions, auxquelles ses jurons accoutumés

donnaient plus de valeur encore! Ces indiscrétions ne laissaient pas que de faire rêver le lieutenant en premier. Le capitaine, tout loyal qu'il fût, n'avait pas la pudeur de son bonheur. Il poussait quelquefois à l'extrême ses confidences conjugales et Launoy lui disait souvent :

— Ah ! capitaine, tu vas trop loin?

— Eh! Fichtre ! *Donne*-moi donc la paix! Tu es mon ami, nom d'un pétard! Mon frère, mille couleuvrines! Il n'y a pas d'indiscrétions avec toi, mille chameaux! Tu es le vieux de la vieille des vieux, nom d'une batterie enclouée aux cosaques, Figure-toi donc...

Et, une fois parti, le capitaine ne s'arrêtait plus.

Il résulta de tout cela, que la fin du semestre approchant, Édouard Launoy était amoureux fou de la femme de son ami et que celle-ci était toute prête à adorer le lieutenant! Mais, rien ne trahissait au dehors, cette double passion, éclose dans le mystère. Les deux jeunes gens ne s'étaient jamais dit un mot sur ce sujet périlleux; mais leurs regards avaient parlé! Enfin! il était temps que Launoy partît.

Le capitaine Raymond devait être aveugle jusqu'au bout. Un jour, à déjeuner, on lui remit une lettre qui le fit bondir sur sa chaise. Il lança,

à bout portant, cinq ou six jurons... ! Et, sautant au cou de Launoy ébahi, il lui dit, en l'étranglant presque :

— J'ai réussi ! Nom d'un tonnerre, embrasse-moi ! Embrasse Virginie... plus fort que ça ! Tiens, animal, brute ! Tiens, mon vieux ! Voici ton brevet de capitaine... et dans mon régiment encore !... Hein !... Tu remplaces, au choix... entends-tu ? *Au choix! au choix!*... le capitaine Croisé, de la quinzième... Ah ! animal ! nous ne nous quitterons plus... Ventre de moine ! Barbe de capucins ! Mais ris donc, vampire ! — Ris donc, Virginie !... C'est le plus beau jour de ma vie depuis que je t'ai épousée, ma petite ravigote... Tu auras un cachemire blanc pour ma peine... Tonnerre !... Mille cartouches !... Sabre du diable !... Mitraille de l'Etna, de l'Hécla, du Vésuve et de l'ophicléide ! Si tu n'as pas la rosette dans un mois, mille pintes de vitriol, je ne m'appelle plus Raymond !

III

La prit trop jeune, bientôt s'en repentit.
(*Le Sire de Framboisy.*)

. . . .
. . . .

— Non, nous n'avions jamais aimé jusqu'à présent!

. . . .

IV

Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?

Trois ans se sont passés!

Rien n'est changé dans la maison de Raymond; il est commandant, voilà tout! — Toujours jurant, travaillant au fameux canon incomparable, le commandant Raymond se regarde comme le plus heureux des mortels. Sa femme vient de lui donner une jolie petite fille; son ami et son commensal Édouard Launoy a été le parrain de l'enfant, et Virginie, parfaitement remise, est plus aimable pour lui que jamais. Une bonne grosse nourrice du Jura

est venu demeurer à la maison... Le soir d'hiver, où nous revoyons nos personnages, les trouve tous les trois dans le petit salon bleu.

Le grog bout, les pipes fument. Raymond et Launoy jouent dix sous en cent cinquante, et Virginie surveille les pipes et les verres, tout en lisant un livre nouveau.

Voilà l'existence publique.

Mais il se passe des scènes navrantes dans la coulisse.—Launoy est, depuis longtemps, l'amant de Virginie. Cet homme, jusque-là loyal, honnête et pur, a commis ce crime hideux de déshonorer la maison de son meilleur ami!... Il se repent, il méprise Virginie ; il se fait horreur à lui-même! Mais cette femme lui a dit un jour : « Si tu me quittes jamais, je dis tout à Raymond et je me tue *avec ta fille!* » Et il a peur... non pas d'un duel, non pas de la mort! Il a peur du désespoir de son ami ; il ne veut pas que cette petite fille, que Virginie dit être de lui, soit la victime d'une révélation. Il connaît sa maîtresse : il la sait capable de tout dans sa folie, et il continue à jouer un rôle honteux, entre ce mari confiant et cette femme affolée. Car Virginie l'aime : oui, cette petite créature si facile, si légère... elle aime! Elle aime de toutes les forces de son âme... Elle aime avec passion, avec délire le capitaine Édouard Launoy, et rien ne lui coûtera

pour le conserver. En vain lui répète-t-il qu'ils sont infâmes tous deux ; que ce qui n'a été qu'un égarement passager devient un crime en se prolongeant... Elle ne veut rien entendre. — Elle est femme et elle aime! Que lui importent les susceptibilités de son amant!... Elle ne voudrait pas qu'il eût une maîtresse, et elle le tuerait sur la preuve d'une trahison. Cependant, elle trouve tout naturel d'appartenir, à la fois, à ces deux hommes, qui sont constamment ensemble! — Elle ne comprend pas que Launoy ne lui soit pas reconnaissant de ce qu'elle fait : elle hait son mari... oui, elle le hait, depuis qu'elle aime Édouard, et, chaque fois qu'elle se montre attentive, empressée pour lui, elle s'imagine faire un immense sacrifice à son amant, et elle s'étonne qu'il ne la remercie pas à genoux des bontés qu'elle a pour son mari!... Le cœur des femmes est insondable. Une fois qu'il est envahi par l'amour, il ne reconnaît plus de lois morales! La femme qui aime ne raisonne plus qu'au point de vue de son amour : c'est tout pour elle, le reste n'est rien... Cette existence de mystère, ces craintes continuelles de surprise, tout ce qui désole et humilie Launoy, lui est presque indifférent. C'est elle qui trouve tous les moyens, qui invente toutes les ruses, qui prévoit tous les dangers, et qui écarte tous les obstacles. S'il

est parfois gêné en présence du commandant, Virginie, elle, est toujours calme et souriante.

Quant à Édouard, il change à vue d'œil... Le remords le ronge, et, parfois, il reste la nuit entière dans sa chambre, la tête dans ses mains, les yeux fixes, et il pense :

— Ainsi, voilà où j'en suis venu, à quarante ans! à voler la femme de mon frère d'armes, de celui que mon père me donna pour compagnon dès ma jeunesse... Cet homme qui m'aime, qui se jetterait dans le feu pour moi... cet homme, à qui je dois mon avancement, ma croix d'officier... Officier sans honneur, faux ami... Judas et Caïn à la fois! Voilà ce que je suis, moi, Édouard Launoy, trois fois porté à l'ordre du jour de l'armée! Dérision! Tout le monde me croit honnête... Tout le monde m'honore, et cependant, bien des gens qu'on dégrade sur la place publique, l'ont moins mérité que moi! C'est affreux! Je suis maudit!

— Non, tu n'es pas maudit! Je t'aime!

C'est Virginie qui a trouvé le moyen de venir passer une partie de la nuit auprès de son amant. Quelques gouttes d'opium lui ont procuré quelques heures de liberté.

— De l'opium! s'écrie Édouard... mais à quelle dose?

— Oh ! très peu. N'aie pas peur, méchant ! Tu l'aimes donc mieux que moi, cet homme... Il n'en mourra pas ; non ! ajoute-t-elle en serrant les poings, non ! il n'en mourra malheureusement pas !

Édouard est interdit devant cette rage concentrée... il a peur de Virginie... mais elle est déjà à ses genoux, belle d'amour effréné, et ses yeux fixés sur les siens ont bientôt reconquis leur funeste empire.

V

Amour, beauté, le temps moissonne !
Après le sourire, les pleurs...
On aime un jour, le glas résonne :
Adieu, l'amour, adieu, les fleurs.

— Fichez-moi le camp tous les deux ! s'écriait le commandant, un soir du mois de juillet. Je vais agrandir la bouche de Tranche-Montagne !

Le canon avait été baptisé d'avance de ce nom harmonieux.

Les deux complices sortirent et se retirèrent précipitamment vers la route... puis, tournant la maison, ils y entrèrent par le jardin et s'enfermèrent dans un petit kiosque, où des rideaux épais ne

permettaient pas aux regards indiscrets de pénétrer.

— Enfin, nous pouvons causer librement, mon bien-aimé! dit Virginie, en jetant son châle et son chapeau sur une table.

— Mais, es-tu sûre?

— Tu es fou! Jamais *il* ne se dérange quand il travaille à son canon... As-tu réfléchi à ma lettre?

— Oui... mais songes-y... Fuir tous les deux, emmener l'enfant... Quel scandale! Ce pauvre Raymond est capable d'en mourir.

— Ne t'occupe pas de lui.

— Silence! on marche dans l'allée...

— Tu te trompes... Regarde plutôt...

Elle souleva le rideau; il n'y avait personne dans l'allée.

— J'ai toujours peur... Ah! quelle vie misérable!

— Je te comprends... Oui, notre existence est affreuse, et c'est pour cela qu'il faut y mettre un terme... Écoute-moi bien... J'ai cent mille francs à moi, dans ma poche.

Comment! c'est impossible!

— Je les ai, voilà le fait... J'avais deux cent mille francs de dot. Je n'en prends que la moitié... c'est généreux... Tu as cinq mille livres de rentes... nous serons riches... Nous partirons, cette nuit,

si tu veux, et quand il se réveillera, et il se réveillera tard, je t'en réponds... nous serons à Lyon. Nous prendrons une chaise de poste, et nous serons dans deux jours à Turin... Tu enverras ta démission ce soir même... L'enfant couche à côté de la nourrice; nous l'emporterons sous ton manteau.

— Mais, Virginie... c'est une folie... Je ne puis...

— Ne me dis pas que tu refuses... Édouard, je t'aime! je ne puis vivre ainsi... Je suis ta femme à toi, à toi seul! Ton enfant t'appelle... Veux-tu donc le laisser élever par un autre... Nous serons heureux tous les deux... bien heureux... Je t'aimerai tant!

Larmes, baisers, sanglots, tout fut mis en œuvre... Launoy fléchissait... Mais Virginie se jetant, éperdue, au devant de lui, s'écria :

— Tu consens, tu consens! Ah! qu'un baiser scelle cette promesse.

Un baiser retentit dans le kiosque; mais, en même temps, la porte vola en éclats, et le commandant Raymond parut sur le seuil... Il était pâle comme la mort... Sa voix était ferme cependant et, pour la première fois de sa vie, presque douce.

— Ah! vous partez ce soir, dit-il en se croisant les bras.

VI

Votre vie ou la mienne!

L'entrée du commandant avait foudroyé les deux amants. Incapables d'un mouvement, ils restaient enlacés, quand Raymond s'approchant, les sépara doucement et continua ainsi :

— Et ma fille n'est pas à moi! C'est à dire que, là-dessus, Dieu seul sait la vérité! Ah! vous avez fait de belles affaires... Mon amour et mon amitié se sont tournés à la fois contre moi, et, comme une fichue bête... je n'ai rien vu! Eh bien, comment ça va-t-il s'arranger? Ça n'est pas réparable, et, entre deux officiers, un duel est inévitable... C'est là-dessus que vous comptiez, peut-être... Je ne parle pas de toi, Édouard... je parle d'elle! Elle se dit : « Si Édouard tue Raymond, si Raymond tue Édouard, il en restera toujours un, et celui-là j'en fais mon affaire... Si le survivant est Édouard, la tâche est facile... Si c'est Raymond, il y aura un cheveu... Mais il a vingt-deux ans de plus que moi, et je ne suis pas bête! » Voilà ce qu'elle pense! — Toi, qui vaux mieux qu'elle, tu ne saurais, malgré ce que tu as fait, aimer la femme qui t'aurait

poussé à tuer ton meilleur ami... Moi, je ne l'aime plus parce qu'elle est cause que deux frères vont s'égorger pour une... Vrai, ça me contrarie... J'étais plus à mon aise le jour où j'ai reçu mon premier coup de sabre, en te préservant avec mon corps! Tu vois... je n'ai pas de colère... Je souffre pour toi et pour moi... Quant à elle, elle ne compte plus! Mais comment arranger ça!... Parle Edouard, l'aimes-tu assez pour te battre avec ton frère... l'aimes-tu assez pour ne pas comprendre aujourd'hui dans quelle impasse elle nous a fourrés tous les deux?... Voyons, parle! nous n'avons pas peur l'un de l'autre... Causons, mon ami... assieds-toi, Virginie... n'aie aucune crainte... Je jurais quelquefois, c'est vrai; mais je ne t'ai jamais ni frappée ni insultée... Assieds-toi, entre ton mari et ton amant... c'est ta place... Parle, Édouard, aide-moi à sortir de là, mon vieux.

Et le commandant, après avoir installé Virginie, à moitié morte de peur, sur l'ottomane, montra un siége à Édouard et s'assit lui-même sur un fauteuil. Pendant quelques secondes, tous trois gardèrent le silence; Virginie avait laissé tomber sa tête dans ses mains.

— Commandant, dit le capitaine Édouard, prenez ma vie.

— Non, je ne tuerai pas le fils de celui... Ah!

cristi! il a eu de la chance de mourir en pleine bataille. Nous ne mourrons peut-être pas ainsi... Il n'aurait pas fait ça, ton père!...

— Commandant, je suis à vos ordres...

— C'est tout ce que tu trouves... Ça n'est pas riche d'invention... mais je t'aimais comme mon frère, comme mon enfant, malheureux! Et tu as déshonoré ton nom... pas le mien! Comprends donc que, si on savait ça... les vieux, les vrais... ils ne te toucheraient plus la main. Mais, moi! Ils me tendraient les bras... ils me diraient : « Tu as eu affaire à un faux, à un misérable... Nous te plaignons! Prends tes invalides, mon commandant, et viens dîner à la messe commune... Tu as voulu tâter du mariage... Tu en avais le droit... Un serpent s'est glissé sous ton toit... Reviens aux vieilles culottes de peau et buvons à la santé des honnêtes gens! » — Voilà ce qui me désole : j'ai le beau rôle, moi... et ta mauvaise mine me le dit bien... Tiens, Virginie va se trouver mal... mène-la à la maison... Moi, je vais faire un tour... Je trouverai quelque chose... Il faut que nous sortions convenablement de cette position! C'est curieux, mon ami... j'ai adoré cette femme-là... Eh bien, elle me répugne tant aujourd'hui, que je ne sens plus rien pour elle! — Je ne blague pas... rien! — Toi, c'est autre chose... mais nous sommes

des hommes!.. Emmène-la, et jusqu'à demain ou jusqu'à cette nuit, n'en parlons plus... Je vais réfléchir... C'èst embêtant, tout ça!

Ce pauvre commandant, ce commandant-Tempête, ce jureur émérite, avait parlé tranquillement, ne lâchant un mot qu'après l'avoir trituré à sa guise... Il semblait plus étonné que furieux! — La lividité de sa face prouvait bien que son cœur était inondé du sang de la jalousie; mais il devait y avoir en lui un autre sentiment encore qui combattait celui-là et lui permettait de conserver son sang-froid!..

La seule chose qui effrayât le plus Virginie et Édouard, c'est qu'il ne proféra pas un seul de ses jurons ordinaires, dans cette espèce de réquisitoire improvisé. Cependant, une fois qu'il eut quitté le kiosque, Virginie, s'élançant vers Édouard, lui prit les deux mains avec passion, en s'écriant :

— Partons tout de suite... il va sortir... il l'a dit... Partons, sans l'enfant.

Sans l'enfant !

Ce dernier mot fit tressaillir Édouard : cette femme n'avait que de la passion... elle n'avait pas de cœur.

— Jamais! dit-il. Nous appartenons à Raymond... Nous ne sommes plus maîtres de nous-mêmes!

Et pour éviter une scène pénible, il sortit à son tour, gagna sa chambre et, barricadant sa porte, il se jeta sur son lit, résolu à n'ouvrir qu'à son ancien ami.

Virginie était morte pour ces deux hommes!

Elle resta longtemps encore dans le kiosque, espérant toujours qu'Édouard reviendrait! — Espérance vaine, car minuit sonna, sans que personne la relevât de sa faction pleine d'angoisse! — Vaincue par la fatigue, elle se couvrit de son châle et s'endormit sur l'ottomane, en murmurant le nom d'Édouard.

A la même heure, le commandant frappait à la porte de celui-ci, et lui criait :

— C'est moi! ouvre, j'ai une idée.

Voici comment le commandant avait passé sa soirée.

VII

Ils sont là-bas qui dorment sous la neige...

Raymond, en quittant le kiosque, avait été revêtir son uniforme et était sorti pour prendre l'air et ruminer un plan de conduite. Le cigare aux

lèvres; il se promenait depuis une bonne heure dans les rues de Besançon, rendant les saluts réglementaires et poursuivant le cours de ses réflexions. Il se trouva, tout à coup, sur la place, vis-à-vis un musée de figures de cire. — La musique infernale qui se faisait à l'extérieur l'arrêta court et il leva machinalement les yeux sur la baraque peinte en blanc et dont le vestibule, ouvert à tous les vents, était le théâtre d'une comédie fantastique.

Un pierrot, au masque blafard, tournait avec furie la manivelle d'un orgue; — à ses côtés, un paillasse faisait brimbaler une cloche fêlée pendue au plafond et donc la corde était fixée à un de ses poignets, tandis que l'autre main frappait à coups redoublés sur une grosse caisse mal bouclée; — un Tyrolien, en costume irréprochable et son mousquet sur l'épaule, tournait en mesure sa tête expressive, tandis que ses yeux s'agitant en sens contraire du mouvement donné, prêtait à sa physionomie un cachet diabolique; — un homme et une femme, habillés à la vieille mode Louis XV, (M. et madame Denis, sans doute!) tournaient en cadence l'un devant l'autre, avec des contorsions bizarres dans les bras et dans les jambes; — au dessus, dans une niche, un magnifique lion tenait un enfant dans sa gueule et regardait une femme,

à genoux, qui, les deux bras en l'air, semblait le supplier d'abandonner sa proie; — un *homme* en habit noir, gilet blanc, cravate blanche, levait alternativement les deux bras et présentait au public des cartes sur lesquelles était écrit : « 1res, 1 franc. — 2mes, 50 cent^{es}; » — au fond, à la porte de l'entrée du musée intérieur, un superbe grenadier de la vieille garde croisait la baïonnette, tandis qu'un zouave, dans l'équipement le plus correct, — sac au dos surmonté d'un angora de toute beauté, — présentait les armes aux *personnes qui honoraient ce musée de leur faveur!* Ce spectacle avait quelque chose de profondément triste! Tous ces automates, qui n'ont que l'apparence de la vie, nous ont toujours causé un serrement de cœur inexprimable.

Ces mannequins qui sautent, ces têtes qui remuent, ces bras qui battent l'air, ces soldats immobiles, ces yeux à mouvement de pendule... semblent une raillerie de la mort... On dirait des cadavres galvanisés : une orgie à la morgue !—C'est à donner le frisson aux plus sceptiques.

Le commandant prit, dans la main du *personnage* en habit noir, un billet de *Premières, 1 franc*, et celui-ci n'eut pas plutôt senti la carte s'échapper de ses doigts, qu'il s'inclina, avec un bruit semblable à celui d'un pistolet qu'on arme, et

se releva de la même manière. Ce *cric-crac*, cette musique infernale de l'orgue, de la cloche et de la grosse caisse,—les soubresauts de monsieur et de madame Denis,—le regard vacillant du Tyrolien, — l'immobilité complète du zouave, du chat, du grenadier, du lion de Florence et de la femme aux bras étendus... tout cela bouleversa presque le cerveau du brave commandant.

Il franchit le seuil du sanctuaire, et, après avoir donné *le franc* porté sur son billet, il sentit comme un froid glacial envahir tout son être. — Là, en effet, plus de musique, plus de cloche, plus de mouvement! Toutes les figures de cire étaient admirablement modelées et peintes; mais on sentait le néant sous le velours et sous la soie qui couvraient ces corps de carton. — Tout se trouvait, dans ce bazar, immobile, depuis la sirène des îles Fidji, inventée par Barnum,—*Tom Thumb*, le fameux général *Tom Pouce*,—la chaste Suzanne,—Papavoine, —les trois empereurs, François, Alexandre et Napoléon, — Wellington, sur son lit de parade, — Henri VIII et ses six femmes,—Louis XVI, Marie-Antoinette, madame Élisabeth, la princesse de Lamballe,—Fieschi, Pépin et Moret,—Lally Tollendal,—jusqu'à *monsieur de Paris*, autrement dit le bourreau Sanson! — Molière, Iffland, Goldoni, Schiller, Gœthe, Shakespeare, Calderon, Alfiéri,

Cervantes, Lesage, Beaumarchais, Regnard, etc. : — Empereurs, bouffons, rois, assassins, auteurs, voleurs, acteurs, singes, peintres, bourgeois, philanthropes, idiots, reines, courtisanes, saintes et empoisonneuses, tout s'y croisait, sans ordre préétabli. Et la voix monotone du *bonnisseur*, c'est le terme technique, employé pour désigner le cicerone des musées de ce genre, ajoutait encore à la lugubre impression que produisait ce lieu sinistre.

Le commandant Raymond en sortit dans un singulier état de prostration.

Il lui était venu une idée!

Il acheva sa soirée au café, et, au retour, il monta directement à la chambre de Launoy. Celui-ci, qui ne dormait pas, lui ouvrit aussitôt, et le commandant commença en ces termes :

— J'ai réfléchi à l'affaire... Il faut que l'un de nous quitte ce monde, mon vieux!

— Ce sera moi, s'écria Édouard, et tout de suite encore, si tu veux! Je suis un misérable!

— Pas de ça, Lisette! Point de scandale... Voici ce que nous allons faire... Je ne peux pas te tuer, c'est plus fort que moi, et tu ne peux pas me tuer non plus, c'est clair! Mais voici mon plan... Donne-moi ta parole d'honneur de faire ce que je voudrai.

— Je te la donne... je t'appartiens.

— C'est bon !—J'ai été un vieux fou ! J'ai mis le loup dans la bergerie... Ça devait arriver... N'en parlons plus. Donc, nous allons écrire notre nom chacun sur une carte de visite... Nous les brouillerons dans un chapeau, et nous jouerons, à pile ou face, celui qui y fouillera le premier.

— Et après ?

— Après ? Voilà ! Celui dont le nom sortira du chapeau se brûlera la cervelle, *dans six mois*, jour pour jour. Voilà mon duel...

— Mais !...

— J'ai ta parole... Je te donne, à mon tour, la mienne d'accomplir mon devoir.

— Et pourquoi ces six mois ?

— J'ai mon idée... j'ai mon idée ! Allons, mon ami ! L'un de nous deux a fait une grande faute... Mais la mort lave tout... Il vaut mieux charger le hasard d'en finir... Nous aurons encore six mois pour oublier le passé... Nous nous verrons toujours, et nous ne nous occuperons pas plus de Virginie que de la cinquième roue d'un carrosse. Dans six mois, l'un de nous deux restera pour décider du sort de l'enfant... et celui-là sera son père pour toute la vie... J'ai ta parole ?... Oui... Voici des cartes blanches... Écris ton nom sur celle-ci, — moi, sur celle-là... Bon ! Maintenant, ton shako... Là ! c'est remué !... Pile ou face ?

— Pile!

— C'est pile! Tire, mon ami, tire!

Il y eut un grand silence... Les deux amis se regardèrent. Toute leur jeunesse passée ensemble leur monta au cœur; ils eurent chacun une larme dans les yeux: l'un des deux allait gagner la mort dans cette suprême loterie! — Ils se serrèrent la main, et Launoy prit une carte dans le chapeau :

— Dieu est juste, s'écria-t-il!

La carte portait ce nom : Édouard Launoy!

Le commandant saisit le shako; l'autre carte portant son nom y était encore! — Il avait craint que, dans un accès de folle générosité, Édouard n'eût pris les deux billets et n'eût dissimulé le sien.

— Nous partirons, dans trois jours, pour Paris, dit le commandant. Je demanderai un congé pour nous deux.

— Et qu'irons-nous faire, à Paris?

— Tu le sauras... Allons! à demain!... Tu me jures de ne rien dire à Virginie?

— Je te le jure!

— A demain, donc! Que rien ne soit changé, ici! Pas de scandale... Il ne faut pas compromettre nos noms!... Nous sommes des soldats; conduisons-nous en soldats.

Et le commandant alla se coucher.

— Ah! que ces six mois vont me sembler longs! dit Launoy. — Pauvre ami, il ne s'est pas aperçu que j'avais *corné* ma carte! Je lui devais bien cela! Bah! Encore six mois, et tout sera dit! La petite fille est-elle à lui ou à moi? C'est tout ce qui me préoccupe, maintenant!

Il s'endormit assez calme. — Pour ces deux hommes, Virginie n'était définitivement plus rien : Elle avait déshonoré l'un, et elle venait de tuer l'autre.

Ils partirent pour Paris, trois jours après, sans avoir dit un mot à Virginie, qui prenait son repas dans sa chambre et qui ne comprenait rien à la double conduite de son mari et de son amant :

— S'ils s'étaient battus, au moins, disait-elle en mordant ses draps, *il* l'aurait peut-être tué!

Quand elle les vit prêts tous les deux, quand elle entendit son mari lui dire, un matin, sans colère :

— Nous nous absentons pour un mois... Tiens la maison en ordre... Nous avons une mission à remplir à Paris!

Elle se dit à elle-même :

— C'est cela! Ils ne peuvent pas se battre à Besançon... Ils vont organiser leur duel à Paris...

— Vous n'irez pas! ajouta-t-elle tout haut.

— Pas un mot de plus, Virginie, lui dit alors Raymond, en la regardant froidement en face et en

lui pressant le poignet... Je ne vous ai pas encore permis de parler devant nous!

Son œil, en ce moment, darda sur la fille de M. Poulet un éclair si fauve, que cette créature, sans véritable personnalité, baissa la tête et se tut; mais elle glissa une lettre dans la main d'Édouard, comme son mari avait le dos tourné :

— Raymond, dit Launoy, ta femme m'a donné cette lettre!

— Ah! dit le commandant!

Et, approchant le papier du feu, il alluma lentement son cigare avec la lettre.

Tous deux partirent sans lui dire « au revoir! » Elle passa tout ce mois dans une anxiété profonde. Elle aimait toujours Édouard, et elle haïssait Raymond; mais ils revinrent au bout du terme fixé, sans que rien parût changé dans leurs relations.

Ils amenaient, avec eux, une énorme caisse qui ne put entrer dans la maison que par la fenêtre, et qu'on déposa dans un petit salon du premier étage. Deux serrures de sûreté furent ajoutées à la serrure primitive, et Raymond seul se réserva le droit de pénétrer dans cette pièce, où il restait souvent des heures entières.

Vainement Virginie et sa femme de chambre essayèrent-elles de savoir ce que contenait la caisse mystérieuse... Vainement regardèrent-elles par le

trou des serrures et cherchèrent-elles à s'emparer des clefs que Raymond portait sur lui : tout fut inutile!

Cinq mois se passèrent de la sorte. Virginie, sur les ordres de son mari, avait repris sa place à la table commune, et, comme autrefois, elle passait la soirée à lire, pendant qu'ils faisaient leur partie. Tout semblait complétement oublié entre les deux officiers. Ils riaient, buvaient, fumaient et se disputaient pour un coup douteux, comme au beau temps des amours de Virginie. Mais ni l'un, ni l'autre, ne lui adressait plus la parole que pour lui dire :

— Un peu de feu...un peu de citron...du sucre ou du tabac!... Quelle heure est-il?

Et autres paroles d'une insignifiance recherchée.

Elle était toute dépaysée entre ces deux individus dont elle avait été l'idole? et qui ne semblaient plus se souvenir qu'elle existât!

— Quelles âmes ont donc ces deux êtres? se demandait-elle souvent.

Elle avait, quelquefois, essayé de prendre la main de Launoy, en cachette; mais celui-ci l'avait alors regardé si singulièrement, en lui demandant : « Est-ce que vous êtes folle? » qu'elle n'osait plus renouveler ses tentatives. La pauvre créature attendait tout du temps, et murmurait, en se couchant :

« Il dissimule pour endormir Raymond... mais il me reviendra. »

Non ! il ne devait jamais lui revenir !

VIII

Ceci vous représente, etc.
(CURTIUS).

Le jour fatal allait sonner. Le commandant était été s'asseoir à côté du lit de la petite fille, et il la contemplait avec une attention soutenue :

— Je n'en puis plus douter... c'est ma fille... Oui, ce sont là mes yeux bruns, — or, ma femme et lui ont des yeux bleus ! — Cheveux châtains, comme moi ! Et *ils* sont blonds tous les deux ! — C'est mon sang, c'est ma fille !—Dieu m'est témoin que si j'avais douté, je me serais fait sauter la cartouche aujourd'hui, en défendant à Édouard de tenir sa promesse demain : sa fille l'aurait sauvé ! Mais, C'EST MA FILLE ! Que la destinée s'accomplisse !

Le lendemain, Raymond et Édouard dînèrent, comme d'habitude, avec Virginie... Après le dîner, et, comme elle préparait les cartes :

— C'est inutile, dit Édouard... Je vais au café ! Attends-moi, un peu tard, mon vieux !

— A quelle heure ?

— A minuit et demi.

— Ah ! c'est à minuit...

— Assez ! Embrasse-moi... Mort ou vivant, je t'aimerai toujours... Adieu !

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre... Virginie les regardait avec stupéfaction... Édouard sortit, sans lui faire même l'aumône d'un regard. Elle pressentait un événement grave, et ce ne fut pas sans un grand serrement de cœur qu'elle obéit au commandant, qui lui dit :

— Mets-toi au coin du feu, nous allons causer !

En effet, le commandant lui parla de la famille Poulet, de son canon, de sa fille et de mille choses insignifiantes. Puis, quand il vit la pendule approcher de minuit, il prit la main de sa femme dans les siennes, et lui dit tristement :

— Que t'avais-je fait pour me trahir, pour me déshonorer ?

Virginie baissa les yeux sans répondre.

— Sais-tu où mènent l'inconduite et la déloyauté ? A ceci, Virginie : c'est que tu as fait notre malheur à nous deux, et que tu as tué Édouard.

— Édouard, tué... Qu'est-ce que cela signifie ?

— Écoute ces bruits confus qui se rapprochent,

dit-il, en ouvrant la fenêtre... Vois ce corps enveloppé d'un manteau, sur cette civière...

— Eh bien! quelque accident, sans doute...

— Non, c'est Édouard qu'on rapporte ici et que tu as assassiné.

En ce moment on frappait en bas. Raymond descendit, après avoir fermé la porte à double tour; précaution inutile! Virginie venait de tomber sans connaissance.

Le corps fut déposé sur un lit de camp, dans l'antichambre. Édouard était bien mort... La balle lui avait fracassé la cervelle!

Quand tout le monde se fut retiré, Raymond vint prendre sa femme par la main, et la traîna auprès du cadavre :

— Regarde... il est mort!

Et il lui raconta l'histoire de leur duel à terme. Elle n'écoutait pas : elle était plongée dans un hébêtement voisin de l'idiotisme. Quand son mari cessa de parler, une réaction s'opéra en elle; elle se dressa toute droite, l'œil ouvert, la narine palpitante, et, se jetant sur le cadavre, elle le pressa sur son sein :

— Mon Édouard! Reviens à la vie! Je t'aimais, voilà mon crime... Oui, je t'aimais... autant que je vous hais, dit-elle, en regardant fixement son mari! Tuez-moi donc, lâche! Tuez-moi donc, misérable!...

Je l'aimais ! Je l'aimerai toujours... Mais, ajouta-t-elle en sanglotant, je ne le verrai plus !

— Si, VOUS LE REVERREZ ! lui dit gravement son mari !

Virginie le regarda avec stupeur; mais ses forces étaient à bout... Une seconde crise la terrassa, et Raymond la transporta sur son lit. Le médecin appelé à la hâte constata une fièvre cérébrale.

Le suicide d'Édouard resta un mystère pour tout le monde : nul ne soupçonna la vérité, et tous les officiers accompagnèrent le cercueil... Raymond conduisait le deuil et pleurait en silence.

Au bout de quelques mois, Virginie était rétablie, et il ne lui restait plus qu'une profonde mélancolie. Le commandant avait attendu sa parfaite guérison pour commencer l'œuvre de sa vengeance.

Un dimanche, il la prit par la main, après dîner, et lui dit :

— Nous prendrons le café dans le petit salon du premier.

Elle suivit machinalement; mais, à peine le commandant eut-il ouvert et refermé la porte, qu'elle poussa un grand cri et tomba à genoux, en s'écriant :

— ÉDOUARD !

En effet, c'était bien Édouard Launoy, avec ses

cheveux blonds, ses yeux bleus, sa petite barbiche et sa main blanche... et, à côté de lui, le commandant Raymond. Tous les deux debout, en grand uniforme, la main appuyée sur l'épaule l'un de l'autre : ils la regardaient en souriant!

— Voilà comme nous étions! Voyez ce que vous avez fait de nous, s'écria le commandant!

. . . .

Si nous avons mis cette ligne de points, c'est pour nous dispenser de raconter, trois ou quatre cents fois peut-être, la même chose. Car, à partir de ce jour, Raymond traîna, tous les dimanches, sa femme dans le salon des deux figures de cire et la fit s'agenouiller devant ces physionomies immobiles, toujours souriantes; mais de ce sourire de la statue inanimée... Sourire plus triste que la mort, sourire que la contemplation finit par rendre douloureux, insupportable!

La pauvre Virginie subit cette torture pendant quelques semaines, sans opposer de résistance... Mais, un dimanche, elle osa dire hardiment :

— Je n'irai pas!

— Le cas était prévu, dit le commandant!

Et, saisissant sa femme à bras le corps, il l'emporta dans la salle funèbre et la déposa dans un fauteuil, où elle se trouva, tout à coup, prisonnière. Une ceinture de cuir la maintenait assise, et un

collier de fer, — oui, un collier! — délicatement bourrelé de velours, la forçait à se tenir, la tête droite, devant les deux officiers de cire... et, comme d'habitude, le commandant lui répéta :

— Voilà comme nous étions! Voyez ce que vous avez fait de nous!

. . . .

Du reste Raymond était aux petits soins avec Virginie, toute la semaine.—Il ne la tutoyait plus, il ne jurait plus! mais il ne lui parlait jamais du passé.

Virginie espéra quelque temps que cette vengeance aurait un terme... Un jour même, elle se risqua à dire au commandant :

— Raymond, quand finira cette atroce comédie? Quand obtiendrai-je mon pardon?

Et elle lança à son mari un de ces regards, qui l'aurait enivré autrefois. La pauvre Virginie était bien femme en tout et pour tout! Elle croyait qu'elle pourrait retrouver un jour son influence perdue, et qu'à défaut d'amour, Raymond pourrait encore éprouver pour elle un entraînement passager; et, comme elle comptait mettre à profit la moindre défaillance de sa part! — Mais Raymond avait un cœur d'airain : il se serait cru déshonoré s'il avait cédé à la voix impure qui lui parlait quelquefois à l'oreille! — Aussi lui répondit-il froidement :

— *Cette comédie* finira le jour où, devant moi, Édouard vous aura dit à qui de lui ou de moi appartient votre fille.

Virginie comprit que tout était bien fini pour elle et que ce jugement était sans appel.

Son châtiment dura longtemps! Immobile sur son fauteuil, chaque dimanche, elle n'avait pour toute distraction que la vue de ces deux automates terribles. Quant au capitaine, il fumait, il lisait le journal, et finissait par lui dire, avant de la délier :

— Aujourd'hui, les honnêtes femmes se promènent, sur le cours, aux bras de leurs maris; — les honnêtes femmes embrassent leurs enfants; — elles reçoivent leur famille, et, le soir, elles dansent ou jouent aux petits jeux avec leurs amis... Nous faisions ainsi jadis! Mais vous n'aurez plus jamais aucune de ces joies : l'enfant est en pension, vous ne la reverrez plus! — Je ne vous donnerai jamais le bras et vous ne quitterez plus la maison! — Si votre père vous demande la raison de cette réclusion, c'est moi qui lui répondrai!... Allons, à genoux, maintenant, dites adieu à Launoy jusqu'à dimanche, et allons dîner! Pauvre ami! Voilà comme nous étions, voyez ce que vous avez fait de nous!

. . . .

Telle fut la vengeance du commandant Raymond. Virginie était lâche : elle n'eut ni le courage de se tuer, ni la force de s'enfuir... Elle succomba à la peine.

Aujourd'hui Raymond est colonel ! Il a cherché à s'étourdir... Il a repris ses jurons favoris, considérablement revus et augmentés. Il ne voit sa fille qu'une fois l'an, et la mariera le plus tôt qu'il pourra, pour se débarrasser de ce témoignage de sa malheureuse excursion au pays du mariage. Il va au café, fume, fait des armes, casse des poupées de plâtre, et espère oublier ! Mais de temps à autre, il baisse la tête... Il revoit son ami, sa femme, « et il se reproche d'avoir laissé s'accomplir le suicide d'Édouard, et d'avoir abrégé l'existence de Virginie. Mais cela dure peu... Il relève le front, et, chassant les images au loin, il s'écrie : *C'est fait!* après tout, *c'est fait!*

Mot des sceptiques, consolation des esprits forts... qui ne prouve rien... si ce n'est que le lecteur sait maintenant pourquoi le colonel Raymond a été surnommé par ses amis *le colonel c'est fait! c'est fait!*

Maintenant si l'on nous demandait quel a été notre but en publiant cette nouvelle, nous serions fort embarrassé de le dire. Nous laissons à chacun le droit d'en tirer la conclusion qu'il lui plaira.

Notre petite étude est lancée sur le turf de la publicité... Advienne que pourra :

« *C'est fait! c'est fait!* »

L'AMOUR PERDU

LÉGENDE

L'AMOUR PERDU

—

LÉGENDE

... La neige tombe à gros flocons; elle couvre les toits, blanchit les arbres. L'air est obscurci et l'on n'entend que les bruits lugubres du vent dans la forêt.

Qu'ils sont à plaindre les pauvres gens obligés de voyager par ce temps affreux! Mais aussi, quelle singulière jouissance on éprouve à entendre la tempête mugir, la nature entière se déchaîner, assis au coin d'un bon feu, les pieds sur les chenets!...

Et le mouvement cadencé de la pendule qui vous chante tous vos airs favoris et se prête complaisamment à toutes vos improvisations fantastiques!

Et votre pipe, dont l'odorante fumée s'amuse à

parcourir, comme une curieuse, votre chambre entière, glisse sur tous les meubles, taquine le chat qui éternue, caresse les touches du piano, et s'envole enfin par la cheminée pour rejoindre ses frères les nuages, auxquels elle raconte ses pérégrinations!...

Telles étaient les impressions auxquelles s'abandonnait mollement Hermann le peintre, qui, depuis deux mois, avait recueilli l'*Amour* sous son toit.

Tout entier au travail, l'artiste ne sortait plus de sa chambre ou de son atelier. Son chevalet avait servi de berceau à plusieurs chefs-d'œuvre. L'inspiration était en lui et il pouvait dire à bon droit : — Et moi aussi, je suis peintre!

Il était heureux, bien heureux; l'*Amour* qu'il abritait sous son toit, c'était l'amour pur et sincère, qu'on ne rencontre guère qu'une fois dans sa vie, qu'on laisse trop souvent s'envoler et que toujours on pleure après l'avoir perdu!

Mais quel est donc ce bruit dans l'escalier?... On monte... C'est une femme jeune, aux manières distinguées, et richement vêtue!

La sonnette retentit... Hermann se lève, il ouvre...

Hermann a repris son œuvre d'art; puis, fati-

gné, il s'est placé dans un coin du foyer. Là, il rêve à l'avenir, heureux de croire que le lendemain sera toujours aussi doux que la veille! il ne désire aucun changement; il ne se lasse pas de la monotonie du bonheur... Pauvre Hermann!

Les heures ont marché. Tout est silencieux. Seul, le balancier trouble le silence de l'appartement. Le feu est près de mourir, la lampe ne jette plus qu'une clarté douteuse, la pipe d'Hermann gît, refroidie, sur le marbre de la cheminée. Hermann, étendu dans son grand fauteuil, s'est endormi, et le petit chat s'est pelotonné sur ses genoux...

Et l'Amour, où est-il donc? Hélas! cette femme si séduisante l'a emporté. Il est parti pour ne plus revenir, enfant ingrat qui abandonne l'âtre paternel dont il faisait la joie, pour suivre la route aventureuse, aride, décevante de l'*inconnu!*

Lorsqu'il se rendit compte de la perte qu'il avait faite, Hermann devint presque fou. — « J'ai perdu l'Amour, s'écriait-il, j'ai perdu l'Amour! On me l'a volé! Pauvre enfant, où trouveras-tu un cœur comme le mien? Je t'avais reçu comme un autre moi-même, je t'avais consacré ma vie, et tu me fuis!... Qu'es-tu devenu, et que vas-tu chercher loin d'ici que je ne t'eusse donné si tu me l'avais

demandé? Ce monde où tu entres ne saurait te comprendre. Il souillera ta robe blanche; il te tuera peut-être sans pitié!... Ah! reviens à moi, si tu ne veux pas mourir! Reviens à moi, si tu ne veux pas que je meure! »

Hermann souffrait comme un damné; il prit son chapeau et courut à la poursuite de l'Amour, résolu de demander à tous ceux qu'il rencontrerait s'ils ne l'avaient point vu, dût-il payer ces renseignements au poids de l'or!

— Adieu, petite chambre qui nous réunissait tous deux, dit-il, adieu! je ne reviendrai qu'avec lui.

Hermann marchait fort vite, l'œil hagard, la toilette en désordre. On le regarda avec curiosité d'abord, avec intérêt ensuite. Il avait l'air si malheureux! Qui ne l'eût plaint?...

Un soir, en suivant la grande route, il entendit un chœur de jeunes garçons qui chantaient des vers du grand poète Frédéric Rückert... Il leur demanda de les écrire sur son album.

Amour! soleil tombé du paradis céleste,
Ah! dis-moi s'il existe une plage funeste
Où nos regards, ouverts à la clarté du jour,
Puissent se dérober à tes rayons de flamme;
Apprends-moi s'il existe un monde, un peuple, une âme,
Qui n'ait de foi dans Dieu... ni d'hymne pour l'amour?

Amour! dis-moi s'il est seulement sur la terre
Un désert, un abîme, un rocher solitaire,
Où tu n'élèves point ton autel ou ton nid!...
Puis-je, sous quelques cieux, porter ma rêverie
Sans respirer ta fleur, et vivre de ta vie,
Sans te trouver partout où le Seigneur bénit?...

Où pleure la rosée, où le vent tourbillonne,
Où s'écoule le flot, où le soleil rayonne,
Oui! l'Amour est partout répandu sous le ciel!
Et là même où les flots et les vents s'affaiblissent,
Où se fanent les fleurs, où les astres pâlissent,
L'Amour est encor là, comme un Ange immortel.

J'ai passé dans les bois où le feuillage tremble,
Et les grands arbres verts faisaient monter ensemble
Leurs baisers frissonnants vers le ciel radieux.
Sous les chênes géants ou sous les grands érables,
J'écoutai des oiseaux les concerts innombrables;
C'est l'Amour qui dictait leurs chants mélodieux!

Je parcourus la plage, où l'écume blanchie
Du sein de l'océan se déroule affranchie,
Je retrouvai l'Amour dans le baiser des flots;
Et les fleurs s'inclinaient sur l'océan immense,
Et l'algue se tordait sous la houle en démence,
En chuchotant d'amour aux pieds des matelots!

Je levai mon regard vers cette immense plaine,
Où l'infini commence où l'homme perd haleine
En s'élevant vers Dieu; d'une poussière d'or
Les cieux étaient semés; les mondes en silence,
L'un par l'autre attirés, se mouvaient en cadence,
C'était la loi d'amour qui réglait leur essor!

Alors je contemplai la terre vaporeuse.
Une femme était là souriante et rêveuse;
Elle avait dans ses yeux tous les bleus firmaments.
D'amoureuses senteurs semblaient émaner d'elle;
Des soleils inconnus éclairaient sa prunelle,
Ils brûlèrent mes yeux de leurs rayons aimants.

Radieuse et pourtant éblouie, aveuglée,
Je penchai doucement ma poitrine gonflée,
Et sentis qu'elle était débordante d'amour.
Et ces mille rayons que j'avais vus naguère.
L'un l'autre dispersés, au ciel et sur la terre,
Mon cœur, miroir ardent, les dardait à son tour.

C'est pourquoi je voudrais bien savoir où mon âme
Pourrait tourner les yeux, Amour! sans voir ta flamme,
Et s'abreuver encor sans goûter à ton miel,
Car je te porte en moi comme un trésor suprême!
Le chant suit le poète et tu me suis de même
Dans la nuit de la tombe et dans l'azur du ciel!

Hermann passa la nuit tout entière avec ces jeunes panthéistes qui chantaient Rückert... Le lendemain soir, comme il entrait dans une capitale, il rencontra une quantité de femmes jeunes et charmantes, rieuses et folles, au langage hardi, à l'œil provocateur, qui éclatèrent de rire en voyant sa mine désespérée.

Mais Hermann était beau : aussi l'une des sirènes, se détachant du groupe, lui demanda :

— Que cherches-tu, beau ténébreux?

— L'Amour! répondit Hermann.

— En ce cas, viens par ici. Nous savons où il est, et nous te mènerons à lui.

— Soyez bénies, s'écria Hermann, ô vous qui me rendez l'Amour! Et il suivit les séduisantes bayadères. Elles lui firent prendre une route fleurie et embaumée. Tour à tour, il fut le cavalier de chacune de ces jeunes femmes. Le voyage, bien que long, était agréable, et elles semblaient prendre à tâche de le prolonger... Cependant, Hermann ne voyait point paraître l'Amour! Hermann se plaignit. Les nymphes le conduisirent alors sur le sommet d'une montagne aride, au milieu de rochers noirs et tristes comme les ténèbres. Arrivés-là, elles lui dirent :

— Que nous donneras-tu pour t'avoir guidé vers l'Amour?

— Il est donc près d'ici? demanda Hermann.

— Oui, répondirent-elles... Mais, nous te le répétons, que nous donneras-tu pour t'avoir guidé vers l'Amour?

— Demandez! dit Hermann, ravi de toucher au but de ses plus ardents désirs; demandez, et tout ce que vous exigerez de moi, vous l'obtiendrez!

— Donne-nous ta santé! dirent les femmes.

Hermann y consentit, et, au même instant, elles disparurent comme par enchantement.

Alors il se trouva seul dans cette sombre solitude, découragé, sans force contre la douleur qui l'accablait.

Cependant, après quelques instants passés dans cette triste situation, le galop d'un cheval le tira de l'anéantissement où il était plongé. Il secoua sa torpeur et écouta d'où partait ce bruit...

Bientôt, il vit s'avancer à sa rencontre un homme à la mine hypocrite, qui pressait les flancs d'un cheval étique et jetait autour de lui des regards tout à la fois avides et craintifs.

Hermann l'aborda.

— Vous venez de loin, seigneur? dit-il, le chapeau à la main.

Le voyageur s'arrêta court.

— Je viens en effet de très loin, répondit-il, en rendant le salut.

— Je désire quelque chose de vous.

— Et que désirez-vous donc?

Cet homme était un usurier qui prêtait aux jeunes gens, aux fils de famille, aux artistes d'avenir, l'argent que leurs parents refusaient à leurs folies ou à leur inspiration.

Hermann ignorait encore à qui il avait affaire. Il ne savait pas qu'il existe au monde de ces sortes d'êtres, véritables vampires, vivant de la mort des autres, qui se bâtissent des châteaux

avec les pierres des maisons qu'ils ont démolies.

— Seigneur, dit Hermann, n'auriez-vous pas rencontré l'Amour?

— « L'amour! répondit le cavalier. De quel amour s'agit-il? j'en connais plusieurs :

« Est-ce l'amour de la gloire? Il est facile à trouver; vous le rencontrerez sur toutes les grandes routes, en épaulettes de laine ou de fils d'argent; dans toutes les mansardes, tenant une plume ou des pinceaux. »

— Ce ne n'est pas celui-là, dit Hermann.

— « Serait-ce l'amour de l'or? poursuivit l'usurier, dont les yeux s'illuminèrent soudain. Allez à la Bourse, jeune homme, c'est là son temple favori. Cependant, il a des chapelles particulières un peu partout.

« Vous trouverez peut-être encore l'amour dans les bras de la femme que vous adorez et qui vous adore; dans le cœur de celui qui vous nomme son frère et que vous appelez votre ami... Est-ce cet amour que vous cherchez? Frappez à la première porte venue : il vous ouvrira lui-même...

« Ne craignez pas! il est partout, vous dis-je. Entendez-vous ces cloches qui tintent dans la vallée, elles appellent les fidèles à la prière, à la prédication sur la vertu, à la quête pour les besoins de l'église? Vous entendez ces cloches? Eh

bien, c'est l'amour qui les met en branle! Voyez-vous là-bas ce petit enclos semé de croix noires couvertes de larmes peintes en blanc? Un homme est à genoux sur la tombe de son épouse bien-aimée, morte hier dans ses bras. Il pleure, il pleure amèrement, il se frappe le front sur la pierre. »

— L'amour que j'ai perdu est pur et désintéressé!

L'usurier se mit à ricaner. Il reprit :

— Si c'est là l'amour que vous cherchez, vous marcherez encore longtemps, jeune homme, avant de le trouver.

— Que m'importe, j'ai fait vœu de ne pas rentrer chez moi, sans le ramener dans mes bras... et, s'il le faut, je parcourrai la terre entière, mais je le ramènerai.

— Vous êtes donc bien riche, demanda le perfide vieillard, les narines ouvertes et l'œil au guet.

— Non! dit Hermann; mais mon père est bon, et comme il a quelque fortune, il m'aidera...

— N'avez-vous donc pas d'amis qui puissent vous obliger? mon enfant. Pourquoi ne pas emprunter, par exemple sur la succession de votre père? Au lieu d'attendre qu'il veuille bien vous envoyer l'argent nécessaire, que ne réalisez-vous sur-le-champ vos espérances?

— Mais ce serait mal agir, ce me semble !

— Enfant ! cette fortune n'est-elle pas la vôtre ? Qu'importe à votre père que vous escomptiez l'avenir ! Il peut l'ignorer, d'ailleurs, ajouta sournoisement le tentateur, et puis, vos démarches pourraient lui déplaire, le gêner, peut-être...

« C'est vrai, pensa Hermann. » Et il ajouta tout haut :

— Mais je ne connais personne qui puisse me rendre un tel service, à qui m'adresser ?

— A moi, dit le vampire. Venez chez moi, nous en causerons pendant le dîner...

Quelques heures après, Hermann quittait l'usurier, la poche remplie d'écus, le cœur plein d'espoir, et il reprenait sa route.

— Adieu, lui dit-il, et merci !

— Adieu, répéta l'affreux vieillard, qui, d'une main frémissante et joyeuse, enferma dans une cassette les papiers marqués aux armes nationales, qu'Hermann avait signés presque sans les lire...

— Que cet homme est bon ! pensait notre jeune homme.

— Pauvre dupe ! murmurait de son côté l'usurier... Il est à moi.

Hermann, les poches garnies d'écus, continua plus gaîment ses recherches. Il fut bien reçu partout, et le nombre de ses amis augmenta sensi-

blement. Plusieurs jeunes écervelés, qu'il ne connaissait que depuis quelques jours, lui demandèrent bientôt le but du voyage qu'il avait entrepris, et le bon Hermann leur raconta naïvement son histoire.

—Pardieu ! dirent-ils en chœur, nous t'accompagnerons et nous t'aiderons à trouver l'amour !

— Venez avec moi, dit Hermann : la route me semblera moins ennuyeuse à parcourir... venez !...

Notre artiste, entouré de ses gais et bruyants compagnons, ne réussit pas davantage dans ses recherches. En agissant ainsi, il avait pris le plus mauvais moyen, car le poète n'a-t-il pas dit :

Le véritable amour c'est une fleur cachée
Que l'on doit découvrir sous le gazon discret.
Le bruit la fait trembler sur sa tige penchée...
Cherchez-la, seul. La foule, hélas ! l'écraserait.

Vers cette époque, Hermann fit une nouvelle connaissance, qui se joignit à la petite caravane groupée autour de lui.

Était-ce un homme, était-ce une femme, que le nouveau personnage qui se mêlait à son existence?

Nul n'aurait pu répondre d'une façon positive. Son nom même continuait à rendre la solution du problème assez difficile.

Hyacinthe, en effet, participait étrangement des deux sexes. *Il* ou *Elle* avait la chevelure blonde et épaisse, la taille à demi svelte, le regard langoureux et indécis, la voix mignonne et traînante, le pied petit. C'était une créature mixte, chez laquelle, par moments, on croyait trouver la force d'un homme, et qui, dans d'autres instants, tombait dans une espèce de prostration physique et même morale. Incapable d'aucun effort violent, Hyacinte ne semblait vivre que pour le repos, mais dans une nonchalance qui aurait pu sembler être de la sournoiserie active.

Entraîné par une attraction secrète, Hermann préféra bientôt Hyacinthe à tous ses amis. Ils s'entretenaient tous deux pendant des journées entières, assis sur de riants tapis d'herbes épaisses et fumant des cigares à l'infini.

Puis le sommeil venait poser ses mains tièdes et légères sur leurs yeux, et le matin les retrouvait à la même place.

Au commencement de leur liaison, Hermann peignait en causant avec Hyacinthe, qui le regardait d'un air compatissant et lui disait même souvent :

— Mon Dieu ! Hermann, quel plaisir éprouves-tu donc à travailler lorsqu'il est si doux de ne rien faire?

— Si tu étais peintre, répondit Hermann, tu ne me ferais pas une telle question. Tu comprendrais tout le bonheur que j'éprouve à reproduire avec mes pinceaux cette nature si belle et si riche qui semble prendre plaisir à poser devant moi! Un peintre seul peut jouir du ciel et de la terre. Un rayon de soleil qui se joue sur une feuille de chêne me ravit! Je vois mille choses merveilleuses dans ces petits nuages brillants qui semblent une poussière d'or emportée par le vent; et, lorsqu'à force de patience, de soins et d'art, je puis fixer sur ma toile ces éblouissants phénomènes, mon cœur se gonfle d'orgueil et de joie, et je me crois un nouveau créateur!

— Fou! répondait Hyacinthe. Fou! qui néglige la proie pour l'ombre, la réalité pour le rêve! Toute cette nature qui te transporte, je l'aime aussi et je la comprends comme toi, mais j'en jouis sans travail! Je la contemple sans fatigue, je la perçois sans étude, et je me garde bien de chercher à rapetisser mon bonheur. Si tu étais pauvre, je souscrirais à ton ardeur pour la peinture; mais dans ta position, laisse donc cela aux rapins, Hermann, imite-moi! Ne vaut-il pas mieux mille fois admirer, dans une molle et délicieuse contemplation, ce beau ciel, ces arbres séculaires et pleins de séve que tu ne rendras jamais que d'une manière imparfaite?

Ne vaut-il pas mieux respirer sans mélange cet air embaumé, cette fleur pure, que tes pinceaux ne sauraient copier et que ton huile et tes essences nous gâtent à plaisir?

Hermann ne savait que répondre.

Le véritable artiste ne trouve aucun paradoxe à son service.

Toutefois Hermann peignit moins souvent; puis il finit par ne plus peindre du tout.

— Je suis content de toi, dit alors Hyacinthe. N'es-tu pas plus heureux maintenant?

— Oui, répondit faiblement Hermann.

Cependant l'ennui venait souvent s'asseoir à ses côtés, et, alors il voulait reprendre ses pinceaux,... mais le travail le fatiguait plus que l'oisiveté ne l'avait ennuyé.

Hyacinthe riait; il riait comme un petit démon.

— Tu n'as pas de volonté, n'essaie donc pas de peindre; causons et fumons, laissons-nous vivre.

Hermann jetait encore de temps en temps un regard furtif sur sa palette abandonnée.

Hyacinthe surprit un jour un de ces regards.

— Tu es donc incorrigible? Tiens, Hermann, prends une bonne résolution. Brûlons palettes et pinceaux! Tu hésites?... Mais, c'est leur vue qui cause ton ennui! Brûle! brûle! et l'ennui s'en ira avec la fumée!

Pinceaux et palettes, brosses et toiles, tout fut bientôt en cendres.

Hermann soupira bien un peu ; mais, deux jours après l'incendie, il n'y pensait plus.

Depuis longtemps déjà son voyage était suspendu. Hyacinthe avait ri de sa simplicité et lui avait lancé ces mots ironiques :

— Pourquoi courir après l'amour? Qui te dit qu'il ne viendra pas te trouver? Tu es jeune, tu es brave, tu es riche ; il viendra lui-même à toi, sois-en persuadé.

Et Hermann avait attendu, aux grands applaudissements de ses nombreux amis, multitude de paresseux, de parasites et de débauchés.

Mais l'argent, pas plus que le plaisir, n'est éternel chez les Hermann.

Un soir, notre jeune artiste s'aperçut que sa bourse était vide.

— Qu'importe! se dit-il, j'ai des amis sur lesquels je puis compter.

Et le lendemain il expliqua sa position à ses amis pendant le déjeuner. Au dessert il était seul. Tous l'avaient abandonné : quelques-uns après deux ou trois mots de consolation hypocrite, la plupart avec l'ironie à la bouche.

Hermann se mit alors à pleurer comme un enfant. Que devenir? Il essaya de peindre.

Hyacinthe, en brûlant ses pinceaux, avait brûlé le talent de Hermann.

Peintre la veille, Hermann s'éveilla barbouilleur...

— Oh! dit-il, je retrouverai l'Amour; il me consolera!

Il reprit ses voyages, mendiant presque son pain, couchant souvent à la belle étoile. Bientôt ses forces le trahirent.

N'ayant plus de santé, plus de talent, le désespoir s'empara de lui. Dans cette déplorable situation, il résolut de mourir. En conséquence, il se dirigea vers une rivière pour noyer d'un seul coup tous ses chagrins.

Quelqu'un l'arrêta par le bras au moment où il allait se précipiter dans l'eau.

Hermann se retourna et vit un vieux mendiant en cheveux blancs et en haillons. Son air était bizarre et tenait à la fois du pèlerin et du baladin.

— Pourquoi m'arrêter? dit Hermann.

— Parce que la vie est encore belle à votre âge, répondit l'inconnu.

— J'ai perdu l'Amour, dit Hermann, et tout espoir de le retrouver s'est évanoui pour moi. Laissez-moi mourir.

— L'Amour! dit le mendiant, mais je l'ai rencontré tout à l'heure. Il vous cherche sans doute.

A peine le vieillard avait-il prononcé ces paroles, qu'Hermann était à ses genoux.

— Vieillard, lui dit-il les mains jointes, vous avez rencontré l'Amour! Où est-il?

— Que me donnerez-vous pour vous le dire? demanda ardemment le mendiant.

— Hélas! je n'ai plus rien, dit Hermann, et pourtant je donnerais le peu d'instants qui me restent à vivre pour le voir, ne fût-ce qu'une seule minute!

— Je n'en demande pas tant, répliqua le vieillard; donnez-moi vos cheveux noirs et votre jeunesse en échange de mes cheveux blancs et de mes soixante ans, et je vous dirai où est l'Amour!

— Prenez! dit Hermann haletant.

L'échange proposé ayant été en un instant accompli, le mendiant, fidèle à sa parole, lui dit en montrant l'autre bord de la rive :

— Regardez, le voilà!

Et il disparut.

Hermann regarda et vit, en effet, l'Amour sur l'autre rive, l'Amour, toujours jeune, avec ses cheveux blonds, sa taille svelte et ses doigts roses.

Mais, comme il n'avait point de barque pour traverser la rivière, il s'écria de toutes ses forces :

— Amour! Amour! me voilà! attends-moi!

L'Amour se retourna, et, le fixant d'un œil de

compassion, il laissa tomber de sa bouche nacrée ces froides paroles :

— Que voulez-vous de moi?

— Enfant, c'est moi, je suis ton Hermann.

— Vous me trompez, dit l'Amour. Hermann était jeune et beau : vos cheveux sont tout blancs et votre visage est ridé. Je vous le répète, vous me trompez : je ne vous connais pas !

Et il s'enfuit, épouvanté par le vieillard.

Hermann poussa un cri de désespoir, et tomba, en pleurant, sur la pierre où s'était assis le vieux mendiant.

. . . .

A quelques jours de là, un pêcheur aperçut, flottant sur l'eau, le cadavre d'un vieillard aux cheveux blancs, inconnu dans le pays. On l'enterra près du fleuve, et une croix noire sans inscription recouvrit sa modeste tombe.

Depuis cette époque, l'herbe a poussé, la croix a disparu, et l'on ne parle plus guère, dans les environs, du vieillard qui est venu mourir en cet endroit.

— « Allons, amis, s'écria Wilhelm en se levant et se rapprochant de la table, notre punch est éteint, rallumons la bougie et remplissons les verres ! La tempête est calmée, vous allez pouvoir

retourner chacun chez vous. Eh bien, qu'avez-vous donc tous? Vous paraissez mornes, abattus, désespérés. Cet effet serait-il produit par l'histoire d'Hermann?... Ce serait plaisant! Est-ce que nous courons après l'amour, nous autres jeunes gens d'aujourd'hui? Buvons!

« Et, quand l'ennui du célibat nous prendra, nous choisirons le premier venu parmi ces anges exposés aux enchères sur les tabourets des salles de bal, quelque héritière de salon, et nous l'épouserons, amis!

« Puis, nous nous endormirons tranquillement en rêvant caisse d'escompte, actions de chemins de fer et crédit mobilier... Car le lit nuptial de l'amour actuel est un coffre-fort qui a un grand livre pour sommier et un sac d'écus pour édredon. »

LE CANCAN

« Qu'en un lieu, dans un jour, un seul fait accompli
« Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

BOILEAU.

Ce serait une jolie comédie de mœurs à faire que celle du *Cancan*, une comédie allégorique bien entendu ! Nous n'avons aucune prétention au titre d'auteur dramatique et pour cause. Aussi est-ce sans peur d'être taxée d'aspirer à remplacer M. Poquelin de Molière que nous livrons au public la *pièce* suivante. Elle servira de diversion ici, en même temps qu'elle indiquera comment il suffit d'un *cancan* pour troubler la paix du meilleur ménage.

LE CANCAN

ACTUALITÉ DE CARNAVAL

SOUVENIR D'UN BAL MASQUÉ

COMÉDIE EN 3 ACTES EN PROSE

PERSONNAGES

M. TOUT LE MONDE.
LE CANCAN. (Ce rôle peut être joué en travesti).
LA VÉRITÉ.
LA CALOMNIE.
LA MÉDISANCE.
UN OFFICIER BLOND.
GEORGES } Jeunes époux.
MADELEINE } Jeunes époux.

Pour les trois actes la scène se passe un peu partout. Le décor, qui ne change pas, est à volonté. Un puits à droite ou à gauche, ad libitum, *beaucoup de grosses et de petites pierres de-ci, de-là.*

ACTE PREMIER

SCÈNE Ire

M. TOUT LE MONDE, *se promenant de long en large.*

Je m'ennuie! je m'ennuie! pourquoi? pourquoi?

SCÈNE II

LE MÊME. — LA VÉRITÉ.

LA VÉRITÉ, *sortant à mi-corps de son puits.*

Tu t'ennuies, parce que tu es laid, bête et méchant.

TOUT LE MONDE.

Oh! te voilà, pécore maudite! (*Il lui jette des pierres. — La Vérité s'enfonce et disparaît*).

SCÈNE III

M. TOUT LE MONDE, *seul.*

Il y a des gens bien insupportables! De quoi vient-elle se mêler? Je m'étonne qu'elle ose encore se frotter à moi. Depuis que j'existe, je l'ai toujours reçue à coups de trique! — Que je m'ennuie! Pourquoi?

SCÈNE IV

LE MÊME. — LA MÉDISANCE. — LA CALOMNIE.

LA MÉDISANCE.

Bonjour tout le monde! Tu t'ennuies parce que probablement... je n'affirme rien!... bien que je

sache quelque chose. Mais je ne suis pas méchante... Je ne dis que ce que je crois voir ! — Tu t'ennuies parce que tu n'es pas méchant et que tu n'es pas bon. — Certainement, je ne t'aime guère, mais je ne te hais pas non plus... choisis... Voilà mon conseil.

M. TOUT LE MONDE.

Ma chère amie, qui ne me haïssez pas et qui ne m'aimez guère, je ne vous comprends pas du tout.

LA CALOMNIE.

Et comment veux-tu la comprendre, cette Tartufe? cher Tout le Monde! Elle a tué son père, sa mère, ses quatre enfants... Elle est fille des rues et elle empoisonne ses amants pour les dépouiller.

LA MÉDISANCE.

Je crois, chère sœur, que vous allez un peu loin.

M. TOUT LE MONDE.

Ouais! mais tout cela ne me dit pas pourquoi je m'ennuie.

SCÈNE V

LES MÊMES. — LA VÉRITÉ.

LA VÉRITÉ.

Tu t'ennuies, parce que tu es bête, laid et méchant. (*Elle disparaît.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, *moins* LA VÉRITÉ.

M. TOUT LE MONDE, *furieux.*

Qu'est-ce qu'elle a dit? Qu'est-ce qu'elle a dit?

LA MÉDISANCE.

Oh! presque rien! Que tu n'étais pas très joli, ni très spirituel, ni très bon.

M. TOUT LE MONDE.

C'est déjà trop... mais enfin! il n'y a pas grand mal!

LA CALOMNIE.

Pauvre imbécile! Tu écoutes ma sœur... Elle te

trompe... La Vérité a dit de toi que tu étais un monstre d'ignominie, que le diable t'a vomi sur la terre pour rebâtir Sodome et Gomorhe et que tu mourras sur l'échafaud.

TOUT LE MONDE, *exaspéré.*

Ah! infâme canaille de Vérité! Attends! (*Il jette des pavés dans le puits et le comble.*) Là, comme ça tu ne bougeras plus! Quant à vous, mes bonnes amies, détalez chacune de votre côté, s'il vous plaît. L'une parle comme de l'eau claire, l'autre parle comme de l'esprit à soixante et dix degrés... ça ne me va pas. Adieu!

(*Sortent la Médisance et la Calomnie.*)

SCÈNE VII

M. TOUT LE MONDE, *seul.*

Décidément, je m'ennuie à crever. J'ai déjeuné... je n'ai plus faim... mais j'ai la digestion lourde.

SCÈNE VIII

LE MÊME, LE CANCAN.

LE CANCAN.

Justement! Voilà la cause de ton ennui! Tu

digères mal! Tu n'es pas méchant, tu n'es pas bête, tu n'es pas laid... Mais tu digères mal. Je viens t'apporter le remède à tes maux.

M. TOUT LE MONDE.

Ah ça! mais qui es-tu, toi?

LE CANCAN, *se posant.*

Devine.

M. TOUT LE MONDE, *le lorgnant.*

Museau de renard, œil de mouton, oreille d'âne, langue de couleuvre, patte de chat (griffes et velours), ventre de chanoine, jambes de cerf, chair de caoutchouc... Je n'ai jamais rien vu de semblable dans mes domaines... Comment t'appelles-tu?

LE CANCAN.

Je me nomme le Cancan... Viens avec moi, je te ferai digérer gaîment. Je te sucrerai la Calomnie et je t'acidulerai la Médisance. Le Cancan n'est ni l'eau claire, ni l'eau-de-vie. Le Cancan, c'est un bon petit grog qui se sert bien chaud après le repas... Allons, en route!

M. TOUT LE MONDE.

Il m'amuse, le petit bonhomme. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX

LA MÉDISANCE. — LA CALOMNIE, *ensemble.*

M. Tout le Monde est pincé! Nous avons bien fait d'inventer le Cancan!... Allons lui tailler de la besogne. (*Exeunt.*)

SCÈNE X

LA VÉRITÉ, *au fond du puits.*

Vous avez beau combler mon puits... Je sors toujours... J'y mets plus ou moins de temps... Voilà tout!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE Ire

GEORGES. — MADELEINE.

GEORGES.

Tu m'aimeras toujours?

MADELEINE.

Toujours... et toi?

GEORGES.

Toute la vie! Attends-moi une minute. J'entre à la poste pour recommander une lettre.

MADELEINE.

Une lettre!... A qui?...

GEORGES.

A mon tailleur... attends-moi! (*Il l'embrasse et sort.*)

SCÈNE II

MADELEINE, *seule*.

O mon Georges... que je l'aime! Il est si bon... je l'aimerai toujours... Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? (*Elle se cache derrière le puits.*)

SCÈNE III

MADELEINE, *cachée*. — LE CANCAN. — M. TOUT LE MONDE, *sortant de la poste aux lettres.*

LE CANCAN.

Oui, mon cher, on m'a dit que Georges avait une maîtresse à Paris.

M. TOUT LE MONDE.

Alors, c'est à elle qu'il écrit?

LE CANCAN.

Qui sait?... Moi, je vous dis ça pour causer... simplement... N'allez pas le répéter.

M. TOUT LE MONDE.

Jamais... (*Criant.*) Ah! Georges trompe sa femme. Ah! ah! Il a une maîtresse! Quelle conduite... C'est affreux.

LE CANCAN.

C'est abominable! On dit même... mais non... ces choses-là... c'est si grave!...

M. TOUT LE MONDE.

On dit?... on dit quoi?

LE CANCAN.

Non... décidément... d'abord... les *on dit*, ça n'est jamais vrai.

M. TOUT LE MONDE.

Qu'est-ce que l'on dit?... Voyons... est-ce que?... Oui, il a des enfants de sa maîtresse.

LE CANCAN.

Qui est-ce qui vous l'a dit?

M. TOUT LE MONDE.

Je l'avais toujours cru, maintenant j'en suis

sûr... Cette pauvre petite femme, il va lui faire une jolie existence... il lui mangera tout son bien.

LE CANCAN.

On m'a assuré que l'aîné est tout son portrait. (*Ils passent.*)

SCÈNE IV

MADELEINE.

Oh ! malheureuse que je suis ! Je vais retourner chez mes parents. Oh ! les hommes, les hommes ! (*Elle sort en pleurant.*)

SCÈNE V

GEORGES, *sortant de la poste.*

Là, je n'ai pas été longtemps... Eh bien ! où donc est Madeleine?

SCÈNE VI

LE MÊME. — LE CANCAN. — M. TOUT LE MONDE.

M. TOUT LE MONDE.

Bonjour, Georges ! Vous cherchez votre femme?

GEORGES.

Oui... l'avez-vous vue?

M. TOUT LE MONDE, *grave.*

Monsieur, quand un homme nouvellement conjoint...

LE CANCAN, *l'arrêtant, bas.*

Qu'est-ce que vous faites? Il ne faut pas lui dire que sa femme sait tout.

M. TOUT LE MONDE, *bas.*

C'est juste (*haut*). Votre femme vient d'entrer dans le Luxembourg... elle est très gaie... elle chantait. (*Bas au Cancan.*) Comme je dissimule bien, hein?

GEORGES.

Je lui avais dit de m'attendre... Singulière idée d'entrer toute seule au Luxembourg.

LE CANCAN, *entre ses dents.*

Oh! toute seule!

GEORGES, *à M. Tout le Monde.*

Comment... elle n'était pas seule!... Avec qui donc, s'il vous plaît?

TOUT LE MONDE.

Pardon! mais je n'ai rien dit!

GEORGES.

Pardon, vous avez dit : Oh! toute seule, et cela en ricanant.

TOUT LE MONDE, *au Cancan.*

Est-ce que j'ai dit cela, moi?

LE CANCAN.

Je crois l'avoir entendu... mais du moment que monsieur l'affirme... il est évident...

M. TOUT LE MONDE.

Alors, ça m'aura échappé, en effet, je crois avoir vu avec elle...

GEORGES, *haletant.*

Un officier... n'est-ce pas? Un grand blond!

LE CANCAN, *à M. Tout le Monde.*

Vous m'aviez bien dit un officier, mais vous ne m'aviez pas dit qu'il fût blond.

M. TOUT LE MONDE, *ahuri.*

Quel officier?

GEORGES.

Il est inutile de nier, vous l'avez dit à monsieur.

LE CANCAN.

Vous ne m'avez pas dit tout à l'heure... (*Lui poussant le coude, bas.*) Allez donc, c'est drôle!

M. TOUT LE MONDE, *bas.*

Ah! c'est une farce! Bien, bien! (*Haut.*) Mais certainement : je me le rappelle... Un officier, un grand brun.

LE CANCAN.

Blond... Vous disiez blond.

GEORGES.

Voyons! dites-vous blond ou brun?

M. TOUT LE MONDE.

Blond, j'ai dit blond, parbleu! Un grand officier blond.

GEORGES.

Ah! la malheureuse, elle me trompe!... Je vais les tuer tous les deux. (*Exit.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, *moins* GEORGES.

LE CANCAN.

Adieu, je vais voir ce qui arrivera. (*Fausse sortie.*)

M. TOUT LE MONDE, *l'arrêtant.*

Il n'arrivera rien, puisqu'il n'y a pas d'officier, et que je n'ai rien vu.

LE CANCAN.

Dites-vous la vérité? Vous voyez bien que Georges sait tout.

M. TOUT LE MONDE, *criant.*

Tout quoi? Il y a donc un officier blond?

LE CANCAN.

Faites-donc le discret. Vous l'avez bien vu, farceur... Allons, à demain. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

M. TOUT LE MONDE.

Le fait est que je crois me rappeler... Ainsi voilà où nous en sommes... deux jeunes mariés! et le mari a une maîtresse et huit enfants pour lesquels il se ruine, tandis que sa femme soupe en cabinet particulier avec un lieutenant de carabiniers. Un fort bel homme, du reste. Oh le monde! le monde! Je vais dîner... le garçon a raison, j'ai parfaitement digéré. (*Il sort.*)

SCÈNE IX

LE CANCAN, LA MÉDISANCE, LA CALOMNIE.

LA MÉDISANCE ET LA CALOMNIE.

Eh bien?

LE CANCAN.

M. Tout le Monde est pris, je le laisse dîner,

je le reprendrai ensuite, seulement, je ne sais plus que dire...

LA MÉDISANCE et LA CALOMNIE *lui donnent un carnet.*

Tiens! en voilà pour toute la soirée.

LE CANCAN.

Merci, chères mères, je vais au café.

LA MÉDISANCE.

Moi dans les coulisses de l'Opéra.

LA CALOMNIE.

Amusez-vous bien... je vais au salut. (*Ils sortent.*)

SCÈNE X

LA VÉRITÉ, *dans l'intérieur du puits.*

Allons, j'approche insensiblement. J'ai mis dans ma tête de sortir... je sortirai... C'est drôle, ça! Je n'ai jamais fait de mal à personne : j'apporte même le bonheur pour tous. Eh bien, c'est à qui me daubera le plus. Personne ne m'aide. Je n'ai

qu'un ami... l'*Avenir*. Il me comprendra, lui, mais il faut que je sorte pour aller le trouver... Il m'attend; mais il travaille loin! Allons, déblayons, déblayons!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE Ire

M. TOUT LE MONDE, LE CANCAN.

M. TOUT LE MONDE.

On dîne bien chez ce diable de Veaufumé !

LE CANCAN.

Oh ! depuis son procès, il se soigne.

M. TOUT LE MONDE.

Comment ! un procès !... Je n'avais jamais entendu parler de cela... Il a donc volé, assassiné...

LE CANCAN.

Non, c'est une niaiserie... pour de la viande malsaine...

26.

M. TOUT LE MONDE.

Vous m'étonnez! Tout ce qu'il vend est de première qualité.

LE CANCAN.

C'est possible! je n'y mange jamais. Du reste, je ne suis pas bien sûr que ce soit lui.

M. TOUT LE MONDE.

Enfin, si par hasard c'était lui... Toujours est-il que maintenant c'est parfait!

LE CANCAN.

Aussi, tout me porte à croire que je me suis trompé.

M. TOUT LE MONDE.

Qu'est-ce que ça fait? Seulement, c'est bon à savoir.

LE CANCAN.

Mais je n'affirme pas.

M. TOUT LE MONDE.

Vous me prenez donc pour un imbécile... Je

vois son *truc* d'ici. Il s'est dit : Il faut faire revenir ma clientèle... et dans quinze jours, il recommencera.

LE CANCAN.

Peut-être avant.

M. TOUT LE MONDE.

C'est peut-être déjà fait. J'ai mangé d'un certain filet de bœuf...

LE CANCAN.

Excellent !

M. TOUT LE MONDE.

Non pas excellent ! Au contraire, je lui ai trouvé un certain goût...

LE CANCAN.

Il ne faut pas y faire attention. Les bœufs sont malades cette année.

M. TOUT LE MONDE.

On doit choisir, que diable !

LE CANCAN.

On ne s'y connaît pas toujours.

M. TOUT LE MONDE.

Vous excusez toujours tout, vous... Je vous dis, moi, que ce Veaufumé est un voleur, il nous donne de la viande pourrie...

LE CANCAN.

Oh! pourrie!... je n'ai pas dit...

M. TOUT LE MONDE.

Vous n'avez rien dit... Mais j'ai mangé le filet moi, et je ne suis pas un sot. Je n'irai plus chez Veaufumé, il fermera sa boutique, il ira crever à l'hôpital.

LE CANCAN.

Vous êtes sévère.

M. TOUT LE MONDE.

Ça lui apprendra à ne pas empoisonner ses pratiques. Je ne me sens pas bien... Ce filet... Ah! misérable Veaufumé! (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

GEORGES, UN OFFICIER BLOND.

GEORGES.

Un mot, monsieur.

L'OFFICIER BLOND.

Deux, si vous voulez!

GEORGES.

Vous vous êtes promené avec ma femme dans le Luxembourg.

L'OFFICIER BLOND.

Vous vous trompez, monsieur.

GEORGES.

Vous m'en rendrez raison.

L'OFFICIER BLOND.

Mais vous êtes fou, monsieur; je vous répète que je n'ai pas eu l'honneur de me promener avec votre femme dans le Luxembourg.

SCÈNE III

LES MÊMES. — LE CANCAN. — TOUT LE MONDE.

LE CANCAN.

Tiens, on se dispute ici !

GEORGES.

Arrivez, monsieur Tout le Monde ; voici monsieur qui me refuse satisfaction.

M. TOUT LE MONDE.

D'abord, de quoi s'agit-il ?

L'OFFICIER BLOND.

Monsieur prétend que j'étais au Luxembourg avec sa femme.

GEORGES.

Et monsieur prétend que non... Mais M. Tout le Monde vous a vu.

L'OFFICIER BLOND, *à M. Tout le Monde.*

Vous m'avez vu... vous ?

M. TOUT LE MONDE.

Certainement... c'est à dire...

L'OFFICIER BLOND.

Vous mentez!

LE CANCAN.

On pourrait peut-être arranger l'affaire.

GEORGES.

Soit!... Vous serez mes témoins! (*Il emmène le Cancan et M. Tout le Monde dans un coin, tandis que l'officier blond reste seul dans un autre.*) Voyons, messieurs, je suis l'offensé, n'est-il pas vrai?

LE CANCAN.

Jusqu'à présent... car enfin, si votre femme... Mais, parlez donc, monsieur Tout le Monde.

M. TOUT LE MONDE.

C'est une horreur! un charmant garçon comme vous... certainement, vous êtes l'offensé.

GEORGES.

Demandez une dernière fois à monsieur, s'il

veut, oui ou non, convenir de la promenade au Luxembourg.

LE CANCAN.

Nous vous obéissons. (*En marchant.*) Vous êtes cause de tout : tâchez au moins de mener à bien la négociation.

M. TOUT LE MONDE.

Moi, je ne suis cause de rien.

LE CANCAN.

Pourquoi parler de l'officier blond? C'est ça qui a tout gâté!

M. TOUT LE MONDE.

Pardon, c'est Georges qui, le premier...

LE CANCAN.

Voyons, si vous disiez que vous ne l'avez pas vu. Je crois, je veux bien croire que vous l'avez vu.

M. TOUT LE MONDE.

Comment, vous voulez bien croire! Mais alors, je suis donc un menteur, un hâbleur, un craqueur!

LE CANCAN.

Eh bien, oui! vous l'avez vu, êtes-vous content?

L'OFFICIER BLOND.

De quoi vous a chargé Georges?

LE CANCAN.

De vous demander une dernière fois si vous avouez.

L'OFFICIER BLOND.

Mais, je n'ai rien à avouer.

M. TOUT LE MONDE.

Je comprends votre délicatesse, et je l'apprécie; mais alors comment arranger l'affaire, si vous niez par un scrupule...

LE CANCAN.

Qui vous honore, du reste!

L'OFFICIER BLOND.

Messieurs, je n'ai jamais reculé devant un duel; mais je vous jure sur l'honneur...

M. TOUT LE MONDE.

Monsieur, je vous admire... C'est beau, très beau... Je vais porter votre réponse.

LE CANCAN, *en marchant.*

Certainement, c'est beau... Je parjure pour sauver l'honneur d'une femme... donner sa parole...

M. TOUT LE MONDE.

Ça, c'est de trop... Il pourrait dire *non* sans donner sa parole d'honneur.

LE CANCAN.

Il ne tient peut-être pas beaucoup à se battre...

M. TOUT LE MONDE.

Oh! un officier! Il est vrai que quand on donne sa parole, on est capable de bien des choses.

LE CANCAN.

Êtes-vous bien sûr de l'avoir vu?

M. TOUT LE MONDE.

Ah ça! vous plaisantez. Je ne suis pas un lâche,

moi. Je vous donne ma parole d'honneur que je l'ai vu comme je vous vois.

LE CANCAN.

Alors, c'est tout simple... il en a menti.

GEORGES.

Eh bien? la réponse?...

M. TOUT LE MONDE.

Il nie, il a donné sa parole d'honneur.

GEORGES.

Ah! il a donné sa parole d'honneur. C'est bien différent!

LE CANCAN.

Ce n'est peut-être pas lui!

GEORGES.

En effet! quand un officier donne sa parole... M. Tout le Monde se sera trompé.

LE CANCAN.

C'est ce que je lui dis... il s'est trompé, on se

trompe tous les jours, ça n'est pas déshonorant, ça n'est que ridicule, tout au plus!

M. TOUT LE MONDE.

Je vous admire tous les deux, moi... Comment, M. Tout le Monde se tromper, être ridicule!... vous me feriez sortir de mon caractère, à la fin... Arrangez-vous, je ne m'en mêle plus!

GEORGES.

Vous ne l'avez donc pas vu, alors?

LE CANCAN.

Dame, puisqu'il se retire, c'est qu'il n'est pas sûr!...

M. TOUT LE MONDE, *exaspéré.*

Eh bien, non! Je ne me retire pas. Je l'ai vu et il en a menti comme un lâche qu'il est; battez-vous, tuez-vous! Mais vous ne donnerez jamais un tort ou un ridicule à M. Tout le Monde, entendez-vous!

L'OFFICIER BLOND, *s'approchant.*

Tout est-il arrangé?

GEORGES.

Vous êtes un lâche! Vous en avez menti!

L'OFFICIER BLOND.

En garde! monsieur. (*Ils se battent et se tuent tous les deux.*)

LE CANCAN.

Vous avez fait un joli coup, monsieur Tout le Monde.

SCÈNE IV

LES MÊMES. — MADELEINE.

MADELEINE.

Où est Georges? je lui pardonne, je l'aime. Grand Dieu! mort!

LE CANCAN.

Tâchez de la consoler.

M. TOUT LE MONDE.

Voyons! ma chère enfant. Il vous aimait tant!...

MADELEINE.

Mais pourquoi, s'est-il battu?

M. TOUT LE MONDE.

Il s'est battu par amour pour v...

LE CANCAN, *bas.*

Taisez-vous donc..., si vous lui dites qu'il s'est battu pour elle, elle est capable d'en mourir.

M. TOUT LE MONDE.

Vous avez raison.

MADELEINE.

Mais encore une fois, pourquoi s'est-il battu?

LE CANCAN.

Mon Dieu, vous savez!... les hommes sont des hommes!

MADELEINE.

Ah! il s'est battu pour une femme. Vous vous taisez... Mais vous voyez bien que vous me tuez... parlez donc?

M. TOUT LE MONDE.

Oui, il s'est battu pour une femme!

MADELEINE.

Pour celle dont il a des enfants...

LE CANCAN.

Non... pas pour celle-là.

MADELEINE.

Comment! pas pour celle-là?—Il avait donc plusieurs maîtresses?

LE CANCAN.

Vous savez, les hommes. (*A M. Tout le Monde.*) Appuyez! C'est pour son bien!

M. TOUT LE MONDE.

Oui, mon enfant, c'était un homme indigne de votre tendresse. Il avait tous les vices, et vous seriez morte de misère et de désespoir avec un être pareil.

MADELEINE.

Vous avez peut-être raison.

LE CANCAN, *à M. Tout le Monde, bas.*

Voyez comme elle se remet peu à peu, la chère

enfant! (*Haut.*) C'est un affreux malheur; mais vous êtes jeune et jolie et tous les hommes ne sont pas des monstres comme votre mari.

MADELEINE.

Je l'aimais pourtant.

M. TOUT LE MONDE.

Oh l'amour, voilà une grande sottise! Qu'est-ce que c'est que l'amour! Une bataille perpétuelle. Si la femme donne tout son cœur, l'homme en rit avec ses maîtresses et ses amis. L'amour, c'est la source de tous nos maux.

LE CANCAN.

Il y en a d'heureux, mais c'est si rare. Et puis n'est-il pas meilleur d'être libre? on se moque des hommes; on les raille; on leur dit : Non, merci ! Je la connais celle-là, et je n'en veux plus! Je vous aimerai, et puis vous me trahirez; vous me laisserez sans appui, après vous être fait tuer pour une drôlesse.

M. TOUT LE MONDE.

Il vaut mieux tuer le loup que le loup ne nous croque.

MADELEINE.

C'est vrai! Aimer, c'est insensé! Aussi, je n'aimerai plus jamais et gare aux hommes qui me tomberont sous la griffe. (*Elle sort la tête haute.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* MADELEINE.

M. TOUT LE MONDE.

J'ai bien peur que cette petite femme-là ne tourne mal.

LE CANCAN.

Elle a bien vite oublié son mari!

M. TOUT LE MONDE.

Ça n'a pas de cœur... mariez-vous donc, et faites vous tuer pour votre femme... voilà votre oraison funèbre... Je vais souper... venez-vous?

LE CANCAN.

Je vous rejoindrai ensuite, je suis invité.

M. TOUT LE MONDE.

Par une femme?

LE CANCAN.

Chut! c'est un secret!

M. TOUT LE MONDE.

Oh! dites-moi son nom.

LE CANCAN.

Vous allez le répéter.

M. TOUT LE MONDE.

Non! parole d'honneur.

LE CANCAN.

C'est la petite Fleur de Macadam!

M. TOUT LE MONDE.

Ma maîtresse!... Oh le misérable!...

LE CANCAN.

Oh! si j'avais su... mais, c'est en tout bien tout honneur, je vous réponds... et puis je ne savais pas... Vous m'en voulez... où allez-vous?

M. TOUT LE MONDE.

Je vais rouer de coup, Fleur de Macadam.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI

LE CANCAN, LA MÉDISANCE, LA CALOMNIE.

LE CANCAN.

Eh bien, chéres mères, pour les débuts du Cancan : deux hommes tués, une femme perdue, et M. Tout le Monde furieux! En un seul jour, ça n'est pas mal, n'est-ce pas?

LA MÉDISANCE ET LA CALOMNIE.

Sois béni, cher enfant. (*Elles sortent.*)

SCÈNE VII

LA VÉRITE, *toujours dans le puits.*

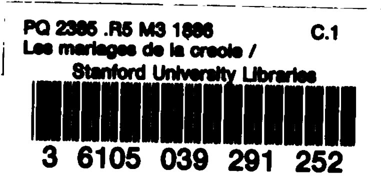
J'avance, j'avance!.....

FIN DU DERNIER ACTE.

Florence, 23 janvier 1866.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME SECOND.



DATE DUE			

